

Lois McMaster Bujold

Miles Vorkosigan

La saga Vorkosigan

Science-fiction

Miles Vorkosigan

La saga Vorkosigan – 4

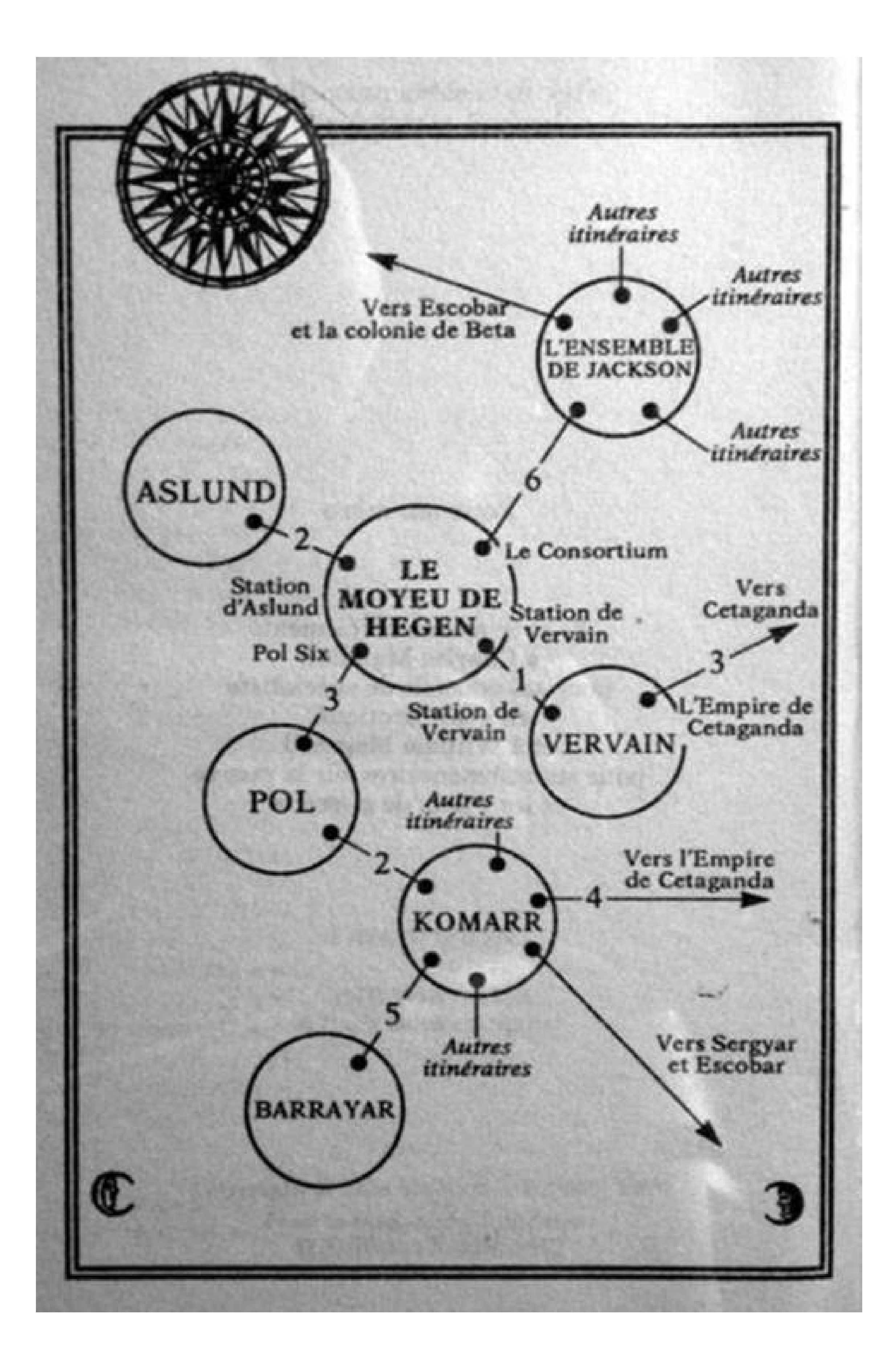
Lois McMaster Bujold

Titre original : “The Vor game”, 1991
Traduit de l’Américain par Arlette Rosenblum

J’ai Lu, coll. Science-Fiction n° 3288,1992
Illustration de Philippe Caza

ISBN : 2-290-33893-1

Scan par Banux
OCR, Relecture par Evaness3



Autres itinéraires
Autres itinéraires
Vers Escobar et la colonie de Beta
L'ENSEMBLE DE JACKSON
Autres itinéraires
ASLUND
6
2
Le Consortium
LE MOYEU DE HEGEN
Station d'Aslund
Station de Vervain
Vers Cetaganda
Pol Six
1
3
3
Station de Vervain
L'Empire de Cetaganda
VERVAIN
POL
Autres itinéraires
2
Vers l'Empire de Cetaganda
4
KOMARR
5
Autres itinéraires
Vers Sergyar et Escobar
BARRAYAR

Pour ma mère

Et avec mes remerciements à Charles Marshall
pour ses conseils de spécialiste en génie arctique,
et à William Megaard pour ses commentaires
sur la guerre et les « jeux de guerre »

1

— Je suis affecté à la flotte spatiale ! s'exclama dans un cri de joie l'enseigne qui se trouvait le quatrième avant Miles dans la file d'attente. (Radieux, il parcourut à la hâte son ordre de mission, le feuillet de plastique tremblant légèrement entre ses mains.) Je suis nommé officier subalterne préposé à l'armement sur le croiseur impérial *Commodore Vorhalas*. Je dois me présenter immédiatement à l'astroport de la base de Tanery pour mon transfert orbital.

On le poussa doucement, et il s'écarta d'un petit saut qui n'avait rien de militaire, pour laisser la place au suivant.

— Enseigne Plause.

Le sergent entre deux âges assis derrière le bureau réussissait à arborer une mine à la fois blasée et supérieure tandis qu'il brandissait posément, entre pouce et index, une nouvelle enveloppe. Depuis combien de temps occupait-il ce poste à l'Ecole militaire impériale ? se demanda Miles. Combien de centaines – de milliers – de jeunes officiers étaient passés sous ses yeux indifférents à ce moment suprême de leur carrière ? Avaient-ils commencé à se ressembler tous au bout de quelques années ? Les mêmes uniformes verts impeccables. Les mêmes rectangles brillants de plastique bleu qui raidissaient les cols d'une promotion flambant neuve. La même expression avide, les hardis diplômés de la première école d'élite des armées impériales, avec des visions de destin militaire dansant dans leur esprit : *Nous ne marchons pas au-devant de l'avenir, nous y courons au pas de charge.*

Plause sortit de la file, posa le pouce sur le sceau à empreinte digitale et dézippa la glissière fermant l'enveloppe.

— Eh bien ? demanda Ivan Vorpatril, qui précédait immédiatement Miles. Ne nous laisse pas sur le gril.

— Ecole des langues, répliqua Plause qui lisait toujours.

Plause connaissait déjà à la perfection les quatre langues parlées à Barrayar.

— Comme étudiant ou comme professeur ? questionna Miles.

— Etudiant.

— Ha ! Ha ! Alors, il s'agit de langues galactiques. Les services de renseignements t'enrôleront ensuite. Tu es assuré de quitter la planète, dit Miles.

— Pas évident, rétorqua Plause, bien qu'une lueur d'espoir illuminât ses yeux. On peut me coller dans un box de béton pour programmer des ordinateurs-traducteurs jusqu'à ce que j'en perde la vue.

Miles jugea plus charitable de ne pas mentionner qu'aux services de renseignements on finissait toujours par travailler pour Simon Illyan, le chef de la Sécurité impériale, l'homme qui avait une mémoire d'éléphant. Peut-être qu'à son niveau Plause n'aurait pas affaire à l'acerbe Illyan.

— Enseigne Lobachik.

Parmi tous les hommes qu'avait côtoyés Miles, Lobachik détenait le deuxième prix pour ce qui avait trait au zèle ; Miles ne s'étonna donc pas quand Lobachik dézippa son enveloppe et lut d'une voix étranglée :

— Séclmp. Cours de perfectionnement concernant la Sécurité et le Contre-Assassinat.

— Ah, l'Ecole de la garde du palais ! dit avec intérêt Ivan qui regardait par-dessus l'épaule de Lobachik.

— C'est un véritable honneur, commenta Miles. D'habitude, Illyan recrute ses étudiants parmi les hommes qui comptent vingt ans de carrière et des brochettes de médailles.

— Probable que l'empereur Grégor a demandé à Illyan un gars plus proche de son âge pour égayer le paysage, suggéra Ivan. Ces fossiles rébarbatifs dont Illyan l'entoure me flanqueraient le cafard. Ne laisse pas voir que tu as le sens de l'humour, Lobachik, c'est un motif d'exclusion automatique.

Auquel cas, Lobachik n'avait pas à craindre de perdre son affectation, songea Miles.

— Est-ce que je rencontrerai vraiment l'empereur ? fit Lobachik, jetant un œil inquiet à Miles et à Ivan.

— Il faudra sans doute que tu le regardes avaler son petit déjeuner tous les jours, répliqua Ivan. Pauvre diable !

À qui pensait-il, à Lobachik ou à Grégor ? À Grégor, indiscutablement.

— Vous autres, les Vors, vous le connaissez… Comment est-il ?

Miles s'interposa avant que l'éclair de malice dans l'expression d'Ivan ne se matérialise en plaisanterie de mauvais goût.

— C'est un garçon très franc. Vous vous entendrez bien.

Lobachik s'éloigna, l'air un peu rassuré, en relisant sa feuille.

— Enseigne Vorpatril, psalmodia le sergent. Enseigne Vorkosigan.

Ivan prit possession de son pli et Miles du sien, puis tous deux quittèrent la file avec leurs camarades.

Ivan dézippa son enveloppe.

— Ah ! Q. G. impérial à Vorbarr Sultana ! Sachez, jeunes gens, que je vais être aide de camp du commodore Jollif. Opérations. (Il salua en s'inclinant et retourna la feuille.) Je commence demain.

— Oh ! Oh ! dit l'enseigne qui avait décroché une affectation dans la flotte spatiale et qui en sautillait encore de joie, Ivan va devenir *secrétaire* ! Méfie-toi si le général Lamitz t'invite à t'asseoir sur ses genoux. J'ai entendu dire qu'il…

Ivan lui décocha une bourrade amicale.

— Tu crèves de jalousie, c'est tout. Je vais vivre comme un civil. Travailler de 7 heures à 17 heures, avoir mon appartement en ville… Tu n'auras pas de femmes sur ton vaisseau, là-haut, permets-moi de te le faire remarquer.

Si la voix d'Ivan était égale et gaie, son expression ne réussissait pas à masquer entièrement sa déception. Ivan, lui aussi, voulait être affecté dans la navigation spatiale. Tous le voulaient.

Miles le voulait. Entrer dans la flotte. Finir par obtenir un commandement comme son père, son père, son, son… Un souhait, une prière, un rêve… Il hésita, maîtrise de soi, crainte, dernier reste d'espoir. Puis il appuya son pouce sur le sceau à empreinte digitale et dézippa l'enveloppe d'un geste méticuleux et mesuré. Un mince feuillet de plastique, une poignée de titres de circulation… Sa retenue ne dura que le bref instant nécessaire pour qu'il assimile le court paragraphe qu'il avait sous les yeux. L'incrédulité le paralysa ; il le relut depuis le début.

— Eh bien ! quelles nouvelles, cousin ?

Ivan jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Miles.

— Ivan, dit Miles d'une voix étranglée, est-ce que j'ai une crise d'amnésie ou bien n'avons-nous vraiment jamais eu de cours de météorologie dans notre programme de sciences ?

— Math à cinq dimensions, xénobotanique… géologie et évaluation du terrain… Ah ! on a eu de la météo aéronautique en première année.

— Oui, mais…

— Alors, qu'est-ce qu'on t'a encore fait ? questionna Plause, prêt à présenter félicitations ou condoléances selon le cas.

— Je suis affecté comme officier en chef de la section de météorologie à la base Lazkowski. Elle est où, cette base ? Je n'en ai jamais entendu parler !

Le sergent assis au bureau leva la tête et afficha un sourire de mauvais augure.

— Moi si, enseigne. Elle est située dans l'île Kyril, près du cercle arctique. C'est une base d'entraînement d'hiver pour l'infanterie. Les bleus l'appellent le camp Permafrost parce que le sous-sol est gelé en permanence.

— Pour *l'infanterie* ? répéta Miles.

Ivan, sourcils levés, dévisagea son cousin d'un air sombre.

— L'infanterie ? Toi ? Bizarre, bizarre !

— En effet, répliqua Miles d'une voix faible.

La conscience de ses handicaps physiques l'envahit comme une vague glacée.

Des années de tortures médicales complexes étaient presque parvenues à corriger les graves difformités dont Miles avait failli mourir à sa naissance. *Presque.* Replié sur lui-même comme une grenouille dans son enfance, il se tenait maintenant à peu près droit. Ses os, aussi friables que de la craie, avaient gagné en robustesse. Avorton ratatiné dans sa prime jeunesse, il mesurait à présent un mètre quarante-deux, quarante-trois. À l'entrée dans l'âge adulte, un compromis s'était instauré entre la longueur de ses os et leur solidité, mais son médecin était toujours d'avis que les quinze derniers centimètres avaient été une erreur. Miles s'était cassé assez souvent les jambes pour être d'accord avec lui, mais il était trop tard. Par contre, mutant, il ne l'était pas, non… la question ne se posait quasiment plus. Qu'on le laisse seulement mettre ses forces au

service de l'empereur, il ferait oublier ses faiblesses. C'était chose entendue.

L'armée avait sûrement en réserve mille et un emplois où son étrange apparence et sa fragilité cachée n'entreraient pas en ligne de compte. Aide de camp, ou traducteur pour les services de renseignements. Ou même officier préposé à l'armement dans une fusée – à manipuler des ordinateurs, cela allait sans dire. Mais l'infanterie ? Quelqu'un n'avait pas joué le jeu. Ou une erreur avait été commise. Il hésita un long moment, son poing se crispant sur le feuillet de plastique, puis il se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda Ivan.

— Voir le commandant Cecil.

Ivan exhala son souffle entre ses lèvres pincées.

— Ah oui ? Bonne chance !

Le sergent derrière son bureau cachait-il un petit sourire lorsqu'il piqua du nez pour classer la nouvelle pile d'ordres de mission ? Il appela :

— Enseigne Draut.

Une nouvelle recrue se détacha de la file.

Le commandant, une hanche appuyée contre le bureau de son secrétaire, scrutait l'écran vidéo quand Miles entra et salua.

Le commandant Cecil leva les yeux sur le visiteur, puis les baissa sur son chronomètre.

— Ah, moins de dix minutes ! J'ai gagné mon pari.

Il rendit son salut à Miles tandis que le secrétaire, la mine morose, sortait de sa poche une petite liasse dont il détacha un billet d'un mark qu'il tendit sans mot dire à son supérieur. L'expression d'amusement du commandant n'était que de surface ; il pointa le menton vers la porte, le secrétaire retira la mince feuille de plastique que venait de produire sa machine et quitta la pièce.

La cinquantaine, maigre, le commandant Cecil était un homme d'humeur égale, et observateur. Très observateur. S'il n'était pas chef du personnel en titre – ce poste administratif étant réservé à un officier de plus haut rang –, Miles avait repéré depuis longtemps que Cecil décidait de tout en dernier ressort. C'est entre ses mains que passaient les ordres de mission de chaque diplômé de l'Ecole. Miles

avait toujours trouvé en lui un homme accueillant, le professeur et l'homme cultivé prenant le pas chez lui sur l'officier. L'esprit caustique et raffiné, il manifestait un zèle intense pour son métier. Miles avait toujours eu confiance en lui. Jusqu'à présent.

— Mon commandant, commença-t-il en tendant son ordre de mission dans un geste qui trahissait sa déception, qu'est-ce que c'est que ça ?

Cecil, le regard pétillant d'amusement, empocha le billet de banque.

— Me demandez-vous de vous le lire, Vorkosigan ?

— Mon commandant, je mets en question… (Miles s'interrompit, se mordit la langue, reprit :) J'ai quelques questions à poser concernant mon affectation.

— Officier en chef de la section de météorologie à la base Lazkowski, récita le commandant Cecil.

— Ce… ce n'est donc pas une erreur ? J'ai reçu la bonne enveloppe ?

— Si c'est ce qui est écrit, oui.

— Savez-vous que… que la seule classe de météo que j'aie suivie concernait l'aviation ?

— Oui, répondit Cecil, la mine impassible.

Miles hésita. Que Cecil ait fait sortir son secrétaire signifiait que la discussion devait être franche.

— Est-ce une sorte de punition ? Que diable ai-je jamais commis à votre encontre ?

— Voyons, enseigne, répliqua Cecil d'une voix égale, c'est une affectation on ne peut plus normale. Vous attendiez-vous à quelque chose d'extraordinaire ? Mon travail consiste à affecter aux postes libres les candidats disponibles. Chaque poste à pourvoir doit être rempli par quelqu'un.

— N'importe quel diplômé d'une école technique aurait pu faire l'affaire. (Miles se força à réprimer la colère qui aurait pu percer dans son ton et à décrisper ses doigts.) Mieux, même. Ces fonctions ne réclament pas un élève officier.

— C'est exact.

— Alors, pourquoi ? s'exclama Miles.

Sa voix résonna plus fort qu'il n'en avait eu l'intention. Cecil soupira, se redressa.

— Parce que j'ai noté, Vorkosigan, en vous observant… et vous savez parfaitement que vous êtes l'élève officier le plus étroitement surveillé qui ait jamais arpenté ces couloirs, à part l'empereur Grégor…

Miles hocha brièvement la tête.

— … qu'en dépit de l'intelligence remarquable qui est la vôtre dans certains domaines vous avez également laissé voir certaines faiblesses çà et là. Et je ne fais pas allusion à vos problèmes physiques, dont tout le monde sauf moi pensait qu'ils vous obligeraient à abandonner avant même que vous n'ayez terminé votre première année… Vous vous êtes montré étonnamment raisonnable à cet égard…

Miles haussa les épaules.

— La douleur fait mal, mon commandant. Je ne suis pas maso.

— Très bien. Mais votre problème chronique le plus insidieux se situe dans le domaine de… comment l'ex-primerais-je avec précision ?… de la subordination. Vous discutez trop.

— C'est faux ! s'indigna Miles qui referma aussitôt la bouche.

Cecil sourit.

— C. Q. F. D. Y compris votre manie plutôt irritante de traiter vos officiers supérieurs comme des…

Cecil marqua un temps, cherchant de nouveau le mot juste.

— Comme mes égaux ? suggéra Miles à tout hasard.

— Comme des bestiaux, corrigea sentencieusement Cecil. Que vous voulez mener à votre guise. Vous êtes le manipulateur *« par excellence »*, Vorkosigan. Voilà maintenant trois ans que je vous observe et votre dynamique de groupe est fascinante. Que vous soyez en charge ou non, c'est toujours votre idée qui est finalement adoptée.

— Ai-je été à ce point… irrespectueux, mon commandant ? demanda Miles, l'estomac noué.

— Au contraire. Etant donné vos origines, il est prodigieux que vous arriviez si bien à masquer cette petite tendance à… euh !… à l'arrogance. Mais, Vorkosigan, poursuivit Cecil d'un ton grave, l'Ecole impériale n'est pas l'armée. Vous avez obtenu l'estime de vos

camarades parce que, ici, on prise l'intelligence par-dessus tout. On vous a choisi sans la moindre hésitation quand il s'est agi de former une équipe de stratégie pour la même raison qu'on vous a mis sur la touche pour ce qui avait trait aux épreuves purement physiques… Ces jeunes têtes brûlées veulent gagner. Constamment. À n'importe quel prix.

— Je ne peux pas être ordinaire et survivre, mon commandant !

Cecil inclina la tête.

— J'en conviens. Et pourtant, tôt ou tard, vous devrez aussi apprendre à commander des hommes ordinaires. Et à être commandé par eux. Cette affectation n'est pas une punition, Vorkosigan, ni une farce. De mes choix dépend non seulement la vie de nos officiers novices, mais aussi celle des innocents à qui je les impose. Si je me trompe, si je choisis un homme trop faible ou mal adapté au poste, je le mets en danger ainsi que ceux qui l'entourent. Dans six mois, sauf imprévu, le chantier orbital impérial finira d'armer le *Prince Serg*.

Miles eut un hoquet de surprise. Cecil hocha la tête.

— Vous m'avez compris. L'engin le plus moderne, le plus rapide, le plus meurtrier que Sa Majesté Impériale ait jamais lancé dans l'espace. Il partira en mission beaucoup plus longtemps qu'aucun autre vaisseau avant lui. Les hommes qui seront à son bord devront se supporter vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela explique que le haut commandement porte un certain intérêt au profil psychologique des futurs membres de l'équipage. Tout arrive ! Maintenant, écoutez-moi.

Cecil se pencha en avant. Miles, par réflexe, l'imita.

— Si vous êtes capable de vous tenir à carreau six petits mois dans un poste isolé au diable vauvert – en d'autres termes, si vous prouvez que vous pouvez vous montrer à la hauteur du camp Permafrost –, j'admettrai que vous saurez vous tirer de n'importe quelle situation que vous proposera l'armée. Et j'appuierai votre demande de transfert sur le *Prince*. Mais si vous bousillez cette mission, il n'y a rien que moi ou qui que ce soit d'autre pourra faire pour vous. À vous de jouer, enseigne. Coulez ou nagez.

Voler, songea Miles. Je veux voler.

— Monsieur… quel genre de trou est-ce, ce camp ?

— Je ne veux pas vous donner de préventions, enseigne Vorkosigan, répliqua vertueusement Cecil.

Et je vous aime aussi, mon commandant.

— Mais… l'infanterie ? Bien que mon handicap physique ne m'empêche pas de servir, je ne prétendrais pas qu'il n'existe pas. Ou alors, autant me jeter du haut d'une falaise pour éviter à tout le monde de perdre du temps ! (Nom de nom, pourquoi m'a-t-on admis pendant trois ans dans la salle de classe la plus coûteuse de Barrayar si on avait l'intention d'en finir avec moi d'un seul coup ?) J'ai toujours présumé qu'il serait pris en compte.

— Un officier du service météo est un technicien spécialisé, enseigne, déclara le commandant d'un ton rassurant. Personne ne va vous coller un paquetage complet sur le dos pour vous aplatir comme une crêpe. Je doute qu'il existe dans l'armée un officier qui s'exposerait volontairement à devoir expliquer à l'amiral comment vous avez avalé votre bulletin de naissance. (Sa voix devint légèrement plus froide.) Vous êtes un mutant. Ceci compense cela.

Cecil parlait sans préjugés, il effectuait simplement un sondage. Il adorait ça. Miles baissa le nez.

— Ce que je risque d'être pour les mutants qui viendront après moi.

— Vous avez déduit cela, hein ?

Le regard de Cecil était soudain méditatif, légèrement approbateur.

— Il y a des années, mon commandant.

— Hum ! (Cecil esquissa un sourire, s'appuya sur le bureau pour se lever et tendit la main.) Eh bien, bonne chance, seigneur Vorkosigan !

Miles lui serra la main.

— Merci, mon commandant.

Il fit glisser entre ses doigts le paquet de titres de circulation, les mettant en ordre.

— Quelle est votre première étape ?

Encore un coup de sonde. Un vrai chien de Pavlov. Miles eut une réponse inattendue :

— Les archives de l'Ecole.

— Ah !

— Je veux dénicher un exemplaire du manuel de météo de l'armée. Et de la documentation supplémentaire.

— Très bien. À propos, votre prédécesseur restera sur place quelques semaines pour compléter votre formation.

— Je suis très heureux de l'apprendre, mon commandant, dit Miles avec sincérité.

— Nous n'essayons pas de vous rendre la situation impossible, enseigne.

Non. Seulement très difficile.

— Je suis content de savoir cela aussi, mon commandant.

Le salut de Miles fut presque celui d'un subordonné.

Miles effectua la dernière partie du trajet jusqu'à l'île Kyril à bord d'une grosse navette-cargo automatisée qui transportait quatre-vingts tonnes de marchandises. Il avait occupé la majeure partie de ce voyage solitaire à potasser sa météo. Les délais de chargement n'ayant pas été respectés aux deux dernières escales, il se retrouva plus avancé dans ses études qu'il ne l'avait prévu quand la navette-cargo s'immobilisa dans un vrombissement sur la base Lazkowski.

Les panneaux vitrés coulissèrent, laissant entrer la clarté voilée d'un soleil qui se traînait le long de l'horizon. Bien que ce fut le plein été, la température de la brise n'avoisinait guère que cinq degrés au-dessus de zéro. Miles aperçut des soldats en salopette noire qui poussaient des chariots élévateurs vers la navette sous les ordres d'un caporal. Aucun comité d'accueil ne semblait avoir été chargé de réceptionner le nouvel officier du service de météorologie. Miles enfila sa parka et s'approcha du groupe.

Deux hommes qui le regardaient sauter à bas de la rampe échangèrent des réflexions en grec barrayaran, dialecte minoritaire d'origine terrienne, complètement altéré au cours des siècles de la Période d'Isolement. Miles, éreinté par son voyage et renseigné par leur expression qui ne lui était que trop familière –, décida aussitôt d'ignorer leurs propos en feignant de ne pas comprendre leur langue. Au reste, Plause lui avait assez répété que son accent grec était exécrable.

— Vise-moi ça ! C'est un gosse !

— Je savais qu’on nous envoyait de très jeunes officiers, mais celui-ci bat tous les records.

— Hé, c’est un gamin ! C’est un nabot ! La sage-femme a raté son coup, avec celui-là. Regarde, c’est un mutant !

Miles dut faire un effort pour ne pas regarder les deux gus. Certains que personne ne les comprenait, ceux-ci passèrent bientôt du chuchotement au ton de la conversation normale.

— Dans ce cas, que fiche ici ce singe en uniforme ?

— Peut-être bien que c’est notre nouvelle mascotte.

Les vieilles craintes génétiques étaient si subtilement enracinées, si contagieuses encore maintenant, qu’on pouvait être battu à mort par des gens qui, sans même savoir pourquoi ils vous haïssaient, se laissaient emporter par l’excitation d’une réaction de groupe. Miles était tout à fait conscient d’avoir toujours été protégé par le rang de son père, mais des horreurs pouvaient arriver à des êtres socialement moins favorisés. Deux ans plus tôt, un incident horrible avait eu lieu dans la Vieille Ville, à Vorbarr Sultana ; un clochard infirme avait été castré par une bande d’ivrognes à coups de tessons de bouteille. On tenait pour un signe de progrès que l’affaire eût fait scandale au lieu d’être simplement classée. Un infanticide récent dans le quartier des Vorkosigan avait soulevé encore plus de remous. Il n’y avait pas à dire, le rang, qu’il fût social ou militaire, avait son utilité. Miles entendait bien gravir autant d’échelons qu’il le pourrait tant qu’il en avait l’occasion.

Il rabattit sa parka, afin de montrer ses insignes d’officier.

— Bonjour, caporal. J’ai ordre de me présenter au lieutenant Ahn, l’officier du service météorologique de la base. Où puis-je le trouver ?

Miles attendit d’être salué dans les règles. Le salut fut lent à venir. Le caporal le fixait toujours avec des yeux écarquillés de surprise. Il finit par s’aviser que Miles risquait d’être bel et bien un officier et salua avec retard.

— Excusez-moi. Euh !… qu’avez-vous dit, enseigne ?

Miles lui rendit son salut sans se départir de son calme et répéta sa demande d’une voix égale.

— Hum !… le lieutenant Ahn… En temps normal, il se terre… je veux dire, il est dans son bureau. Dans le bâtiment administratif principal. (Le caporal eut un geste circulaire du bras pour désigner

une construction préfabriquée d'un étage qui se dressait derrière une rangée d'entrepôts à demi enfouis en bordure de piste, à un kilomètre environ.) Vous ne pouvez pas le manquer. C'est le plus haut édifice de la base.

Qui se distinguait aussi, remarqua Miles, par l'assortiment d'appareils de communication qui saillaient du toit. Parfait.

Allait-il confier son sac à ces crétins et prier pour qu'il le suive jusqu'à sa destination finale, quelle qu'elle fût, ou interrompre leur travail et réquisitionner un chariot pour qu'on le transporte ? Il eut une brève vision de lui-même juché à l'avant de l'engin, telle la figure de proue d'un voilier, cahoté vers son rendez-vous avec le destin en même temps que cinq cents kilos de sous-vêtements thermiques, à raison de deux douzaines par carton, modèle n° 6 774 932. Il décida d'endosser son barda et de s'y rendre à pinces.

— Merci, caporal.

Il s'éloigna à grands pas dans la direction indiquée, plus que conscient de sa claudication et des prothèses dissimulées sous son pantalon auxquelles il imposait un poids supplémentaire. La distance se révéla plus grande qu'elle n'avait paru, mais il mit un point d'honneur à ne pas s'arrêter ou trébucher avant d'avoir disparu hors de vue après le premier entrepôt venu.

La base semblait quasi déserte. Normal. Sa population était constituée pour l'essentiel par des fantassins stagiaires qui l'envahissaient deux fois au cours de l'hiver. Pour l'heure, seuls les membres de l'équipe permanente étaient présents et Miles était prêt à parier que la plupart prenaient leur permission de longue durée pendant ce bref répit estival. Il fit une pause à l'intérieur du bâtiment administratif sans avoir croisé personne.

D'après l'avis manuscrit collé sur son écran vidéo, le service des cartes et répertoire se trouvait en bas. Miles s'engagea dans le premier et unique couloir à sa droite, en quête d'un bureau occupé. La plupart des portes étaient fermées, mais pas à clé, les lumières éteintes. Dans un bureau annonçant : *Comptabilité générale*, un homme en treillis noir, un insigne de lieutenant au col, était absorbé par son holovid qui affichait de longues colonnes de données. Il jurait tout bas.

— Le bureau de la météo, c'est où ? demanda Miles du seuil.

— Au premier.

Sans se retourner, le lieutenant désigna le plafond de l'index et, se penchant plus encore sur son écran, se remit à jurer. Miles s'éloigna sur la pointe des pieds.

Il découvrit enfin ce qu'il cherchait, une porte close revêtue de lettres décolorées. Il posa son sac, plia sa parka dessus et inspecta sa tenue dont quatorze heures de voyage avaient froissé l'impeccable repassage. Toutefois, il était parvenu à éviter les taches de nourriture, de boue et autres additions indésirables à son uniforme vert et à ses boots. Il aplatit son bonnet de police et le plaça réglementairement dans sa ceinture. Il avait traversé la moitié de la planète, vécu la moitié de son existence pour aboutir à cet instant. Il avait derrière lui trois années d'entraînement. Sauf que les cours avaient toujours eu un je-ne-sais-quoi de simulacre : *Nous ne faisons que nous exercer* ; maintenant, enfin, il affrontait la réalité, son premier vrai chef. L'impression initiale produite pouvait avoir une importance vitale, surtout dans son cas. Il prit une profonde inspiration et frappa.

Une voix éraillée résonna, assourdie, derrière le battant, prononçant des mots incompréhensibles. Une invitation ? Miles ouvrit la porte et entra.

Il eut la vision fugitive d'interfaces d'ordinateurs et d'écrans vidéo luisant le long d'un des murs. Il eut un mouvement de recul devant la bouffée de chaleur qui lui sauta à la figure. L'air était à la température du sang. À part les écrans vidéo, la pièce était obscure. Il y eut un mouvement à sa gauche. Miles se tourna et salua.

— Enseigne Miles Vorkosigan, venu se présenter selon les ordres, mon lieutenant, dit-il tout d'une traite.

Puis il leva les yeux et ne vit personne.

Le mouvement s'était produit plus bas. Un homme d'une quarantaine d'années, le menton bleu de barbe et portant pour seuls vêtements un gilet de corps et un caleçon, était assis par terre, le dos appuyé au bureau supportant la console de communication. Il sourit à Miles, leva une bouteille à demi pleine d'un liquide ambré, marmonna : « Salut, mon garçon ! Content d'te voir », et s'affaissa lentement.

Miles, pensif, le considéra un très long moment.

L’homme se mit à ronfler.

Après avoir baissé le chauffage, ôté sa tunique et étendu une couverture sur le lieutenant Ahn – car c’était lui –, Miles s’accorda une demi-heure pour inspecter son nouveau domaine. Pas de doute, il allait avoir besoin de renseignements sur le fonctionnement de ce bureau. En plus des images par satellite en temps réel, des données automatisées semblaient arriver d’une douzaine d’installations d’observation de microclimats réparties autour de l’île. Si des manuels pratiques avaient jamais existé, il n’y en avait pas dans le coin, pas même sur les ordinateurs. Après une hésitation, tout à son honneur, consacrée à étudier la forme ronflante allongée sur le sol qu’agitaient de petits soubresauts, Miles mit l’occasion à profit pour passer en revue le bureau d’Ahn et les fichiers de sa console de communication.

La découverte de deux ou trois éléments significatifs aida Miles à placer le spectacle qu’il avait sous les yeux dans une perspective plus compréhensible. Le lieutenant Ahn, apparemment, avait vingt ans de carrière et n’était plus qu’à quelques semaines de la retraite. Sa dernière promotion remontait aux calendes grecques, sa dernière mutation au déluge : il était l’unique officier du service météorologique de l’île Kyril depuis quinze ans.

Ce pauvre diable est resté coincé sur cet iceberg depuis que j’ai six ans, calcula Miles, qui frémit intérieurement. Difficile à dire, à cette date tardive, si le problème d’Ahn avec l’alcool était une cause ou un effet. Bah ! s’il se dégrisait suffisamment d’ici au lendemain pour lui expliquer la marche à suivre, parfait ! Sinon, Miles connaissait une demi-douzaine de moyens, allant du cruel à l’insolite, capables de le remettre sur pied, qu’il veuille reprendre conscience ou non. Pourvu qu’il parvienne à lui extirper des directives techniques, Miles ne voyait pas d’inconvénient à ce que le lieutenant retourne à son coma éthylique jusqu’à ce qu’on le traîne à bord d’une navette en partance.

Le sort d’Ahn réglé, Miles enfila sa tunique, rangea son barda derrière le bureau et partit en exploration. Quelque part dans la chaîne de commandement, il devait y avoir un être humain sain d’esprit, sobre et conscient, qui faisait son travail selon les règles. Autrement, la base ne pourrait pas fonctionner à ce niveau. Ou peut-

être était-elle administrée par des caporaux, qui sait ? Dans ce cas, Miles allait devoir dénicher le premier caporal efficace venu et le prendre en main.

Dans le hall du rez-de-chaussée, une forme humaine se silhouetta dans la clarté provenant des portes. Courant à un pas gymnastique scrupuleusement régulier, la forme se matérialisa en un homme de haute taille au corps ferme, en pantalon de jogging, tee-shirt et tennis. Il revenait visiblement d'une course de maintien en forme de cinq kilomètres, agrémentée peut-être de quelques centaines de pompes pour faire bonne mesure. Cheveux gris fer, regard de fer, il pouvait passer pour un sergent instructeur souffrant de troubles digestifs. Il s'arrêta net pour dévisager Miles, sa stupeur se réduisant à un pincement des lèvres.

Miles se campa, les jambes légèrement écartées, et, rejetant la tête en arrière, lui rendit un regard d'une égale intensité. L'homme semblant se soucier comme de sa première chemise des insignes de Miles, celui-ci, exaspéré, s'exclama sèchement :

— Tous les gardiens sont-ils en vacances ou y a-t-il quelqu'un pour diriger ce zoo ?

Les yeux de l'homme étincelèrent, comme si leur fer avait frappé du silex ; une petite sonnette d'alarme retentit dans le cerveau de Miles. Trop tard. *Ohé, salut !* cria un observateur pris de fou rire au fond de son esprit en faisant force courbettes. *Je suis votre nouvelle attraction !* Miles fit taire impitoyablement cette voix. Il n'y avait pas un poil d'humour dans cette figure ravinée qui le surplombait.

Dilatant la narine, le commandant de la base foudroya Miles du regard et déclara d'une voix grondante :

— C'est *moi* qui le dirige, enseigne.

Un brouillard épais montait de la mer dont on entendait le murmure lointain quand Miles prit enfin le chemin de ses nouveaux quartiers. La caserne des officiers et tout ce qui l'entourait étaient plongés dans une obscurité grisâtre et givrée. Miles conclut que c'était un présage.

Seigneur, que l'hiver allait être long !

2

En pénétrant dans le bureau d'Ahn le lendemain matin, à une heure qu'il jugeait convenable pour commencer une journée de travail, Miles fut surpris de trouver le lieutenant éveillé, sobre et en uniforme. Non pas qu'il eût précisément bonne mine ; le teint terreux, la respiration sifflante, il était tassé sur son siège et contemplait, paupières plissées, une vidéo météo infographique en couleurs. L'hologramme zoomait et se modifiait à en donner le vertige au rythme des signaux qu'Ahn envoyait par la télécommande qu'il serrait dans sa paume moite et tremblante.

— Bonjour, mon lieutenant.

Miles, par compassion, assourdit le son de sa voix et ferma la porte sans la claquer.

— Hein ? (Ahn leva la tête et lui rendit machinalement son salut.) Qui diable êtes-vous, heu… enseigne ?

— Votre remplaçant, mon lieutenant. Personne ne vous a averti de mon arrivée ?

— Oh si ! dit Ahn dont l'expression s'éclaira aussitôt. Très bien, entrez.

Miles, déjà dans la pièce, s'en tint à un bref sourire.

— J'avais l'intention de vous accueillir sur la piste, reprit Ahn. Vous êtes en avance, mais vous semblez être parvenu à bon port.

— Je suis arrivé hier, mon lieutenant.

— Oh ! Vous auriez dû vous présenter.

— Je l'ai fait, mon lieutenant.

— Oh ! dit Ahn lorgnant Miles avec inquiétude. Vraiment ?

— Vous m'avez promis de me donner des indications techniques complètes concernant le bureau ce matin, mon lieutenant, ajouta Miles, sautant sur l'occasion.

— Ah ? (Ahn cligna des paupières et son expression soucieuse se dissipa quelque peu.) Eh bien, heu…

Il se frotta la figure, regarda alentour. Il borna sa réaction devant l'apparence physique de Miles à un regard discret et, ayant peut-être conclu qu'ils s'étaient débarrassés la veille du devoir mondain des

présentations, se lança aussitôt dans une description du matériel aligné le long du mur, en allant de gauche à droite.

Ce fut littéralement une introduction : tous les ordinateurs avaient des prénoms féminins. Hormis une tendance à parler de ses machines comme si elles étaient humaines, Ahn se montra assez cohérent dans les explications détaillées de son travail, s'abîmant dans un silence gêné quand il s'écartait accidentellement du sujet. Miles le ramenait en douceur à la météo en posant des questions pleines de pertinence et prenait des notes. Après une recherche tous azimuts dans la pièce, Ahn finit par dégoter les disquettes sous les ordinateurs. Il fit du café frais dans une cafetière non réglementaire – baptisée « Georgette » –, discrètement dissimulée dans un placard d'angle, puis emmena Miles sur le toit du bâtiment pour lui montrer le centre de captage de données qui y était installé.

Ahn passa en revue assez sommairement les appareils de mesure, les récepteurs et les sondes. Sa migraine semblait empirer avec ses efforts matinaux. Il s'appuya de tout son poids sur le garde-fou garanti contre la corrosion qui entourait la station automatisée et, les yeux plissés, contempla l'horizon lointain. Miles afficha la mine d'un subordonné respectueux pendant qu'il s'absorbait dans une méditation profonde de quelques minutes face à chacun des points cardinaux. À moins que cette expression introspective ne signifiât seulement qu'il s'apprêtait à vomir.

Il régnait une pâle clarté, le soleil s'était levé deux heures après minuit, se rappela Miles. Ils venaient de vivre les nuits les plus courtes de l'année sous cette latitude. De ce point de vue privilégié, Miles examina avec intérêt la base Lazkowski et le paysage plat qui s'étendait au-delà.

L'île Kyril était une masse ovoïde d'environ soixante-dix kilomètres de large sur cent soixante de long, distante de plus de cinq cents kilomètres de toute terre la plus proche. *Informe et marron,* voilà les épithètes qui décrivaient le mieux tant la base que l'île. La majorité des bâtiments voisins, y compris le baraquement de Miles réservé aux officiers, étaient enfouis sous la tourbe du pays. Personne ne s'était donné la peine de tenter de transformer le sol en terre cultivable. L'île conservait son écologie originelle barrayarane, marquée par les stigmates d'une exploitation à courte vue. De longs

rouleaux de tourbe recouvraient les casernes destinées aux fantassins venant s'entraîner l'hiver, à présent vides et silencieuses. Des ornières boueuses remplies d'eau se déployaient en direction des champs de tir déserts, des parcours d'obstacles et des zones d'exercice que grêlait l'impact des balles.

Au sud, la mer couleur de plomb ondulait lourdement, réduisant à néant les efforts du soleil. Dans le septentrion, une ligne grise marquait la limite de la toundra le long d'une chaîne de volcans éteints.

Miles avait exécuté sa courte préparation d'officier en matière de manœuvres hivernales dans l'Escarpement noir, une région montagneuse au cœur du second continent de Barrayar ; des tonnes de neige, bien sûr, et un terrain meurtrier, mais l'air y était sec et revigorant. Ici, même en plein été, l'humidité marine s'infiltrait sous son ample parka et lui donnait l'impression de lui ronger les os à l'endroit de chaque vieille cicatrice. Miles se secoua pour lutter contre cette sensation, sans résultat.

Ahn, toujours affalé sur le garde-fou, lui jeta un coup d'œil à la dérobée.

— Dites-moi, enseigne, avez-vous un lien de parenté avec *le* Vorkosigan ? Je me suis posé la question en voyant le nom sur les ordres, l'autre jour.

— C'est mon père.

— Bonté divine ! (Ahn cilla et se redressa, puis s'affala de nouveau sur ses coudes.) Bonté divine ! répéta-t-il, avant de se mordre la lèvre, fasciné, une franche curiosité éclairant brièvement son regard morose. Quel genre d'homme est-ce ?

Quelle question à la noix ! songea Miles avec exaspération. Amiral comte Aral Vorkosigan. Le colosse de l'histoire barrayarane du demi-siècle. Le conquérant de Komarr, le héros de l'effroyable retraite d'Escobar. Seize ans durant seigneur régent de Barrayar pendant la minorité agitée de l'empereur Grégor ; le Premier ministre investi de toute la confiance de l'empereur au cours des quatre années suivantes. Le destructeur des prétentions au trône de Vordarian, la cheville ouvrière de la singulière victoire de la Troisième Guerre cetagandane, le chevaucheur de tigre jamais désarçonné des

manœuvres politiques intestines meurtrières de Barrayar depuis deux décennies. *Le* Vorkosigan.

Je l'ai vu rire de ravissement sur le quai de Vorkosigan Surleau, criant des instructions vers le large le matin où j'ai manœuvré pour la première fois un dériveur, l'ai fait chavirer et l'ai redressé tout seul. Je l'ai vu pleurer jusqu'à en avoir le nez qui coule, plus ivre que vous ne l'étiez hier, Ahn, le soir où nous avons appris que le commandant Duvallier avait été exécuté pour espionnage. Je l'ai vu en fureur, si cramoisi que nous l'avons cru au bord de l'infarctus, quand les rapports sont arrivés, expliquant en détail les erreurs stupides qui ont conduit aux dernières émeutes sur Solstice. Je l'ai vu errer dans Vorkosigan House à l'aube en sous-vêtements, bâillant et asticotant ma mère ensommeillée pour qu'elle l'aide à trouver deux chaussettes faisant la paire. Il ne *ressemble* à rien, Ahn. C'est l'original.

— Barrayar lui tient à cœur, répondit finalement Miles quand le silence devint trop pesant. Il… il est difficile à définir.

« Ah, j'oubliais ! Son unique enfant est un mutant difforme.

— Je m'en doute.

Ahn exhala son souffle – geste de sympathie ou nausée ?

Miles conclut qu'il pouvait tolérer la sympathie d'Ahn. Elle ne contenait pas trace de cette satanée pitié condescendante ni, ce qui était intéressant, de la répugnance qu'il suscitait dans la majorité des cas. C'est parce que je suis son remplaçant, se dit Miles. Même si j'avais deux têtes, il serait transporté de joie de me voir là.

— Ainsi donc, vous marchez sur les traces de votre paternel ? dit Ahn d'une voix égale. (Il ajouta d'un ton plus dubitatif en jetant un regard alentour :) Ici ?

— Je suis un Vor, répliqua Miles avec impatience. Je sers. Ou, tout au moins, je m'y efforce. À quelque poste que l'on m'affecte. C'était l'accord conclu.

Ahn haussa les épaules en signe de perplexité envers Miles ou envers les lubies de l'armée qui l'avait envoyé à l'île Kyril, Miles n'aurait su le dire.

— En tout cas, dit-il en prenant appui sur le garde-fou pour s'en écarter avec un grognement, le oua-oua fait le mort, aujourd'hui.

— Le quoi ?

Ahn bâilla et tapota une série de chiffres – purement imaginaires, selon Miles – sur le tableau représentant les prédictions de la météo du jour heure par heure.

— Le oua-oua. Personne ne vous a parlé du oua-oua ?

— Non.

— On aurait dû, et sans perdre une minute. Diablement dangereux, le oua-oua.

Miles se demanda si Ahn n'essayait pas de se payer sa tête. Les plaisanteries étaient une façon d'atteindre une victime assez subtile pour pénétrer même le rempart du rang, Miles l'avait constaté. La haine franche d'une raclée n'infligeait que de la souffrance physique.

Ahn se pencha de nouveau par-dessus le garde-fou, l'index pointé.

— Vous voyez toutes ces cordes tendues d'une porte à l'autre entre les bâtiments ? Quand le oua-oua se lève, on s'y accroche pour éviter d'être emporté par le souffle. Si vous lâchez prise, ne gesticulez pas pour essayer de vous arrêter. J'ai vu je ne sais combien de gars se briser les poignets en faisant ça. Mettez-vous en boule et laissez-vous rouler.

— Qu'est-ce que c'est que ce oua-oua, mon lieutenant ?

— Un vent violent. Subit. Je l'ai vu passer en sept minutes du calme plat à la vitesse de cent soixante kilomètres à l'heure, avec chute du thermomètre de dix degrés au-dessus de zéro à vingt au-dessous. Le oua-oua peut sévir de dix minutes à deux jours. Ici, ces vents soufflent presque toujours du nord-ouest quand les conditions sont favorables. La station la plus éloignée sur la côte nous donne un avertissement une vingtaine de minutes avant. Nous déclenchons une sirène. Cela veut dire que vous ne devez jamais vous laisser surprendre sans votre équipement contre le froid ou à moins d'un quart d'heure de distance d'un bunker. Il y a des bunkers tout autour des champs de manœuvre. (Ahn agita le bras dans la direction adéquate, sérieux comme un pape.) Dès que vous entendez la sirène, filez vous mettre à l'abri. Etant donné votre taille, si vous étiez emporté jusqu'à la mer, on ne vous retrouverait jamais.

— Entendu, répliqua Miles, résolu à vérifier à la première occasion ces prétendus faits dans les dossiers météo de la base. (Il tendit le cou pour jeter un œil au tableau d'Ahn.) D'où tirez-vous les chiffres que vous venez d'enregistrer ?

Ahn regarda son tableau avec surprise.

— Eh bien… ce sont des chiffres exacts.

— Je ne mets pas en doute leur exactitude, reprit Miles avec patience. Je voudrais savoir comment vous les avez trouvés, afin que je puisse le faire demain, pendant que vous êtes encore là pour me corriger.

Ahn, dépité, agita sa main libre.

— Ma foi…

— Vous ne les inventez pas ? dit Miles, soupçonneux.

— Non, protesta Ahn. Je n'y ai pas réfléchi, mais je dirais que c'est l'odeur qu'il y a dans l'air aujourd'hui.

Il aspira profondément, par voie de démonstration.

Miles plissa le nez et s'essaya à renifler. Froid, sel marin, vase du rivage, humidité et moisissure. Des circuits surchauffés dans certains des innombrables instruments qui clignotaient et tournoyaient à côté de lui. La température désagréable, la pression barométrique et l'humidité présentes, pour ne rien dire de celles des dix-huit heures à venir, rien de tout cela n'émergeait des informations olfactives assaillant ses narines à *lui*. Il désigna du pouce le matériel météo.

— Est-ce qu'il y a là-dedans une sorte d'appareil à mesurer les odeurs pour reproduire ce que vous faites ?

Ahn eut l'air sincèrement déconcerté, comme si son système interne, quel qu'il fût, avait été désorganisé par la soudaine prise de conscience qu'il en avait un.

— Désolé, enseigne Vorkosigan. Nous disposons des projections habituelles fournies par ordinateur, naturellement, mais, pour vous dire la vérité, je ne m'en suis pas servi depuis des années. Elles ne sont pas assez précises.

Miles fixa Ahn et en vint à une horrible conclusion. Le lieutenant n'était ni un menteur ni un plaisantin, et il n'inventait rien. C'était son expérience de quinze années, devenue subliminale, qui exerçait ces fonctions subtiles. Le fruit d'une longue expérience.

Plus tard dans la journée, expliquant en toute sincérité qu'il se familiarisait avec les systèmes, Miles vérifia discrètement dans les archives météo de la base toutes les assertions stupéfiantes du lieutenant.

Ahn n'avait pas raconté de boniments à propos des projections infographiques. Le système automatisé fournissait des paramètres locaux d'une précision de quatre-vingt-six pour cent, tombant à soixante-treize pour cent pour des prévisions à une semaine. Ahn et son nez magique avaient une précision de quatre-vingt-seize pour cent pour la même durée. Quand Ahn s'en ira, cette île va accuser une baisse de onze à vingt et un pour cent dans ses prévisions météo. Tout le monde va s'en apercevoir.

Officier du service météorologique au camp Permafrost était un poste nettement plus chargé de responsabilités que Miles ne l'avait cru au départ. Ici, le temps pouvait être mortel.

Et ce type va me laisser seul sur cette île avec six mille hommes armés et me dire d'aller renifler pour voir s'il vient des oua-ouas ?

Le cinquième jour, alors que Miles venait de conclure que sa première impression avait été trop sévère, Ahn rechuta. Miles attendit une heure au bureau de la météo qu'Ahn et son nez fassent leur apparition pour commencer la tâche prévue. À la fin, il releva les données de routine fournies par le système infographique peu fiable, les introduisit néanmoins dans l'ordinateur et s'en alla à la découverte.

Il finit par dénicher Ahn, toujours sur sa couchette, dans sa chambre du quartier des officiers, abruti et ronflant, puant l'alcool éventé… du cognac de fruits ? Miles frissonna. Secousses, bourrades et appels cornés dans l'oreille d'Ahn ne réussirent pas à ramener celui-ci à la conscience. Gémissant, il s'enfouit plus profondément sous ses couvertures, dans ses miasmes délétères. Miles écarta avec regret des visions d'actes de violence et se prépara à travailler seul. De toute façon, il n'allait pas tarder à se retrouver réduit à ses propres lumières.

Il s'éloigna en boitillant vers le garage. La veille, selon le programme prévu, Ahn l'avait emmené en patrouille de maintenance des cinq stations météo télédétectrices les plus proches de la base. Le tour des six autres avait été envisagé pour le jour même. Les déplacements de routine sur l'île Kyril se faisaient dans un véhicule tout terrain, baptisé scat-cat, qui s'était révélé presque aussi amusant à conduire qu'un traîneau anti-grav. Les scat-cats étaient des

pendeloques iridescentes du style rase-mottes qui filaient comme des zèbres à travers la toundra mais étaient garanties résister au souffle des oua-ouas. Le personnel de la base, avait-on laissé entendre à Miles, en avait ras le bol de repêcher les traîneaux anti-grav dans la mer glaciale.

Le garage était lui aussi un bunker à demi enterré, comme la plupart des autres de la base Lazkowski, mais plus vaste. Miles trouva le caporal, comment s'appelait-il déjà ? Olney, qui avait enregistré la sortie d'Ahn et de lui-même, le jour précédent. Son assistant, qui remonta le scat-cat du parking souterrain, avait lui aussi un vague air de connaissance. Grand, le cheveu brun, vêtu d'un treillis noir – portrait-robot qui s'appliquait à quatre-vingts pour cent des hommes de la base –, ce n'est que lorsqu'il parla que son fort accent mit Miles sur la voie. C'était un des deux zouaves qui avaient fait des commentaires sur la piste d'atterrissage. Miles se contraignit à rester de marbre.

Il vérifia avec soin la liste de contrôle du matériel et du ravitaillement du véhicule avant de la signer, comme Ahn le lui avait recommandé. Tous les scat-cats devaient être pourvus d'un équipement complet de survie pour le froid. Le caporal Olney regarda avec un léger dédain Miles tâtonner pour identifier chaque ustensile. Oui, d'accord, je suis lent, songea Miles avec irritation. Nouveau et inexpérimenté. La seule façon dont je deviendrai moins bleu et plus expérimenté, c'est en procédant ainsi – par étapes. Il surmonta sa gêne tant bien que mal. De précédentes et pénibles expériences lui avaient inculqué que cet état d'esprit était extrêmement dangereux. Concentre-toi sur ton travail, pas sur ces satanées gens qui sont autour de toi. Tu as toujours eu des gens pour t'observer. Tu en auras probablement toujours.

Miles étala la carte sur la carrosserie du scat-cat et indiqua au caporal l'itinéraire qu'il avait l'intention de suivre. Cette information était aussi une procédure de sécurité, selon Ahn. Olney acquiesça d'un grognement avec une expression soigneusement étudiée d'ennui patient, manifeste mais à la limite de ce que Miles serait obligé de remarquer.

Le tech en noir, Pattas, qui regardait par-dessus l'épaule plus haute que l'autre de Miles, pinça les lèvres et déclara :

— Oh, enseigne… (de nouveau, l'affectation de politesse s'arrêtait à la lisière de l'ironie)… vous allez à la Station neuf ?

— Oui.

— Pour plus de sécurité, veillez à garer votre scat-cat à l'abri du vent, dans ce creux-là, juste au-dessous de la station. (De son doigt épais, Pattas montra une zone marquée en bleu.) Comme ça, vous serez sûr que votre scat-cat redémarrera.

— La batterie nucléaire dans ces moteurs est prévue pour un trajet spatial, remarqua Miles. Comment pourrait-il ne pas redémarrer ?

Le regard d'Olney brilla, puis devint subitement d'une parfaite neutralité.

— Oui, mais dans le cas d'une saute inattendue de oua-oua, il risque d'être emporté.

Je le serais avant lui, songea Miles.

— Je croyais ces scat-cats trop lourds pour être emportés.

— Ma foi, peut-être pas emportés, mais renversés – ça leur arrive, murmura Pattas.

— Oh !… D'accord, merci.

Le caporal Olney toussa. Pattas agita gaiement la main quand Miles démarra.

Le menton de Miles se redressa d'un coup sec sous l'effet du vieux tic nerveux. Il respira à fond pour se calmer et manœuvra le scat-cat pour s'éloigner de la base à travers champs. Il accéléra à une vitesse plus satisfaisante, cinglant la végétation brune semblable à des fougères. Il avait passé… quoi ? un an et demi ? deux ans ? à l'Ecole impériale à prouver tant et plus sa compétence à tous les satanés types qu'il avait en face de lui. La troisième année lui avait peut-être gâté la main, il manquait de pratique. En serait-il de même chaque fois qu'il occuperait un nouveau poste ? Probablement, conclut-il amèrement en accélérant encore. Mais il savait que tel était le jeu quand il avait insisté pour y jouer.

La journée était presque tiède, le pâle soleil presque brillant et Miles presque joyeux quand il arriva à la Station six, sur le littoral oriental de l'île. C'était un plaisir d'être seul, pour changer, juste lui et son travail. Pas de spectateurs. Il avait tout loisir de prendre son temps et de faire les choses comme il faut. Il s'activa avec soin,

vérifiant les batteries nucléaires, vidant les sondes, traquant des signes de corrosion, de détérioration ou de faiblesse de raccordement dans le matériel. Et si un outil lui échappait, personne n'était là pour émettre des réflexions sur ces mutants atteints de paralysie agitante. À mesure que sa tension diminuait, il commettait moins de maladresses, et le tic disparut. Il acheva sa tâche, s'étira et inspira l'air humide, jouissant de ce luxe inaccoutumé qu'était la solitude. Il consacra même quelques minutes à examiner les animalcules complexes que la mer avait échoués le long du rivage.

Une sonde de la Station huit était endommagée, un enregistreur d'humidité cassé. Une fois qu'il eut fini de le remplacer, il s'aperçut qu'il avait établi son planning de façon beaucoup trop optimiste. Le soleil descendait en oblique vers un crépuscule émeraude au moment où il quittait la Station huit. Le temps qu'il atteigne la Station neuf, dans une zone où la toundra se hérissait de saillies rocheuses près du littoral nord, il faisait quasiment nuit noire.

La Station dix, ainsi que le vérifia de nouveau Miles en consultant sa carte à la clarté de sa lampe-stylo, était située dans les montagnes volcaniques au milieu des glaciers. Inutile d'essayer de la trouver dans l'obscurité. Il patienterait pendant les quatre brèves heures précédant l'aube. Il signala son changement de plan à la base distante de cent soixante kilomètres. Le planton de service eut l'air de s'en foutre royalement.

Parfait. Miles allait mettre l'occasion à profit pour tester l'équipement du scat-cat. Il valait mieux se faire la main quand les conditions étaient favorables plutôt qu'en plein blizzard. Une fois monté, le petit abri en forme de bulle prévu pour deux hommes avait presque des allures de palais. En hiver, on l'isolait avec des plaques de neige tassée. Miles l'installa sous le vent du scat-cat ; il avait garé l'engin dans le creux que lui avait indiqué Pattas, à quelques centaines de mètres de la station météo perchée sur un affleurement rocheux.

Il médita sur les poids relatifs de l'abri et du scat-cat. La vidéo d'un oua-oua typique que lui avait montrée Ahn était restée imprimée dans son esprit. L'image des latrines portatives emportées dans les airs à cent kilomètres à l'heure l'avait particulièrement impressionné. Ahn n'avait pas su lui dire si quelqu'un s'y trouvait au

moment de la prise de vues. Miles, par précaution, attacha l'abri au scat-cat à l'aide d'une courte chaîne. Satisfait, il se glissa à l'intérieur.

L'équipement était de tout premier ordre. Il suspendit au plafond, puis alluma le radiateur-tube ; assis en tailleur, appréciant sa douce chaleur, il réchauffa, sur une plaque escamotable, un plateau contenant du ragoût, des légumes et du riz, se prépara un jus de fruits en poudre. Après avoir mangé, il s'étendit sur une couchette confortable et inséra une disquette de livre dans son visualiseur.

Il avait été sous tension ces dernières semaines. Ces dernières années. La disquette-livre, un roman sur les mœurs de Beta que la comtesse lui avait recommandé, n'avait absolument rien à voir avec Barrayar, les manœuvres militaires, les mutations, la politique ou le temps. Sans s'en rendre compte, il finit par plonger dans le sommeil.

Il se réveilla en sursaut, dans une obscurité épaisse que dorait seulement la faible clarté du radiateur-tube. Il avait l'impression d'avoir dormi longtemps ; pourtant, les sections transparentes de son abri-bulle étaient noires comme poix. Une panique irraisonnée lui serra la gorge. Il jeta un coup d'œil à l'écran lumineux de son chronomètre de poignet.

C'aurait dû être le plein jour.

Les parois flexibles de l'abri s'incurvaient à l'intérieur. Il ne restait pas un tiers du volume originel, et le sol était plissé. Miles enfonça le doigt dans le mince plastique froid. Celui-ci céda lentement, comme du beurre ramolli, et le creux y resta imprimé. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il avait des battements de tambour dans la tête, la gorge nouée ; l'air était humide et sentait le renfermé. On aurait dit… un manque d'oxygène et un excès de gaz carbonique dans un accident spatial. Ici ? Il lui sembla que le sol s'inclinait.

Le sol *était* bel et bien incliné ; il s'en rendit compte lorsque sa jambe fut aspirée avec force dans une sorte de magma. D'une secousse violente, il la dégagea. Luttant contre la panique provoquée par le gaz carbonique, il resta couché sur le dos, s'efforçant de respirer calmement.

Je suis sous terre. Enfoui dans de la boue mouvante. Les deux salopards du garage lui auraient-ils joué un tour ? Il avait foncé dans

le panneau tête baissée !

Détends-toi ! s'ordonna-t-il. La surface, l'air libre, n'était peut-être qu'à dix centimètres au-dessus. Ou à dix mètres… *Cool !* Il tâtonna à la recherche d'une sonde. Il y avait bien un long tube télescopique destiné à prélever des échantillons de glace, mais il était dans le scat-cat… avec le radiotéléphone. Autrement dit, d'après l'angle du sol, à deux mètres cinquante au-dessous de Miles. C'était le scat-cat qui l'entraînait vers le fond. L'abri-bulle seul aurait peut-être flotté dans cette mare de boue. S'il parvenait à détacher la chaîne, l'abri remonterait-il ? Pas assez vite. Miles sentait sa poitrine emplie de coton. Il devait se frayer une voie jusqu'à l'air libre sous peine de périr asphyxié. Au sein de la terre, au sein de la tourbe.

Ses parents assisteraient-ils à l'ouverture de ce tombeau, quand le scat-cat et l'abri seraient extraits de la fondrière par le treuil d'une puissante aérogrue… et qu'on découvrirait son corps gelé, la bouche tordue par un rictus, baignant dans cet atroce sac amniotique ? Détends-toi !

Il se leva et poussa sur le toit. Ses pieds s'enfoncèrent dans le sol mou, mais il réussit à dégager un des piquets de l'armature intérieure de la bulle, maintenant arrondie en une courbe excessive. Dans l'air raréfié, l'effort produit faillit le faire s'évanouir. Il repéra le haut du Velcro et l'ouvrit juste assez pour y passer le piquet. Il craignait que la boue noire ne se déverse d'un coup et ne le noie, mais elle s'infiltra seulement par petites masses extrudées qui tombaient avec un bruit mou. La comparaison était évidente et répugnante. Bon Dieu, dire que je m'étais déjà cru auparavant en plein merdier !

Il poussa le piquet vers le haut. Lequel résista, glissant dans ses paumes moites de sueur. Pas dix centimètres. Pas vingt. Un mètre, un mètre trente, et sa sonde n'était plus assez longue. Il s'arrêta un instant, assura sa prise, poussa encore. Est-ce que la résistance ne diminuait pas ? Avait-il atteint la surface ? Il essaya d'agiter sa sonde de droite à gauche, mais la gangue l'engluait.

Peut-être un peu moins que sa propre stature entre le sommet de l'abri et l'air libre. Respirer, expirer. Combien de temps lui faudrait-il pour s'y creuser un chemin ? À quelle vitesse un trou se refermait-il dans ce cloaque ? Sa vision se brouillait et ce n'était pas parce que la clarté faiblissait. Il éteignit le radiateur-tube et l'enfonça dans la

poche de poitrine de sa veste. L'obscurité sinistre le fit frissonner. Ou peut-être était-ce le gaz carbonique. C'était maintenant ou jamais.

Mû par une impulsion, il détacha ses boots et la boucle de sa ceinture, puis ouvrit le Velcro. Il se mit à creuser comme un chien, refoulant au-dessous de lui de grosses masses de boue dans le petit espace libre de la bulle. Il se faufila par l'ouverture, s'arma de tout son courage, respira à fond une dernière fois et se hissa vers le haut.

Son cœur battait la breloque, un voile rouge masquait sa vision quand sa tête émergea en surface. De l'air ! Il cracha de la vase et des bouts de fougère, cligna des paupières pour tenter de s'éclaircir la vue et de se déboucher le nez. Non sans mal, il dégagea une main, puis l'autre et essaya de se hisser à plat, comme une grenouille. Le froid l'étourdissait. La boue se refermait autour de ses jambes, paralysante. Il étira ses orteils au maximum sur le toit de l'abri, qui s'enfonça ; il ne gagna qu'un centimètre. Changeant de tactique, il agrippa des fougères. Elles cédèrent. Il en saisit d'autres. Il progressa légèrement, heureux de la morsure de l'air froid dans sa gorge. L'étau se resserra. Il agita vainement les jambes une dernière fois. Oh ! hisse !

Ses jambes glissèrent hors de ses boots et de son pantalon, ses hanches se libérèrent avec un bruit de succion et il roula sur lui-même. Il s'étendit, jambes et bras écartés, pour obtenir le maximum de support sur la surface traîtresse, le visage tourné vers le ciel gris tourbillonnant. Sa veste et ses sous-vêtements étaient imbibés de vase, et il avait perdu une de ses chaussettes thermiques, ainsi que ses boots et son pantalon.

Il tombait un fin grésil.

On le découvrit plusieurs heures plus tard, couché en rond autour du radiateur-tube qui se refroidissait dans une vitrine de matériel éventrée de la station météo. Ses orbites étaient creuses dans son visage strié de noir, ses orteils et ses oreilles blancs. De ses doigts gourds et violacés, il plaquait l'un contre l'autre deux fils électriques selon un rythme régulier et hypnotique, le code d'urgence de l'armée. Lequel devait se traduire en poussées de parasites dans l'enregistreur de pression barométrique de la salle météo de la base. Système efficace à condition que quelqu'un veuille bien se donner la peine de remarquer les anomalies.

Ses doigts continuèrent à frémir à ce rythme plusieurs minutes après qu'on l'eut extirpé de sa boîte. De la glace se détacha en craquant du dos de sa veste quand on essaya de le redresser. Pendant longtemps, on ne parvint pas à obtenir de lui le moindre mot, en dehors d'un sifflement tremblotant. Seuls ses yeux brûlaient.

3

Immergé dans un bac d'eau chaude à l'infirmerie de la base, Miles réfléchit mûrement au châtiment des deux salopards du garage. Les suspendre, tête en bas, à un traîneau anti-grav à faible altitude au-dessus de la mer… Les ligoter à un poteau et les enfoncer jusqu'au cou dans un marécage en plein blizzard… Mais une fois réchauffé, séché, réexaminé et restauré, Miles envisagea les choses plus calmement.

Il ne s'agissait pas d'une tentative d'assassinat. Et, par conséquent, d'une affaire qu'il devait soumettre à Simon Illyan, chef redouté de la Sécurité impériale et bras gauche de son père. La vision des sinistres officiers de la SécImp venant pour emmener les deux plaisantins au diable vauvert, si agréable fût-elle, était aussi irréaliste que vouloir tuer des souris à coups de canon maser. Au reste, pouvait-on les envoyer dans un endroit pire qu'ici ?

Ils avaient seulement voulu que son scat-cat s'embourbe pendant qu'il s'occupait de l'entretien de la station météo, ce qui l'aurait obligé à demander à la base qu'on lui envoie du matériel lourd pour récupérer le véhicule. Embarrassant mais pas mortel. Ils ne pouvaient pas prévoir que Miles, par mesure de sécurité, utiliserait la chaîne, précaution qui, en dernière analyse, avait failli le tuer. Tout au plus était-ce une question qui concernait la sécurité militaire – ce qui était déjà assez grave – ou qui relevait de la discipline ordinaire.

Passant le pied par-dessus le bord de son lit, il repoussa de-ci de-là ce qui restait de son repas du bout des orteils. L'infirmier vint à passer et observa les reliefs.

— Ça va, enseigne ?

— Très bien, dit Miles d'un ton morose.

— Vous n'avez pas fini votre plateau.

— Ça m'arrive souvent. On m'en donne toujours trop.

— Oui, je pense que vous êtes tout à fait…

L'infirmier enregistra une note sur son fichier, examina les oreilles de Miles, puis ses orteils, les pétrissant avec l'habileté que confère une longue expérience.

— Vous n'allez pas en perdre un bout, on dirait. Vous avez de la veine.

— Soignez-vous beaucoup de gelures ?

Ou suis-je le seul imbécile ? Les rangées de lits vides semblaient confirmer l'hypothèse.

— Oh ! dès que les bleus débarquent, cette salle est pleine à craquer. Gelures, pneumonies, fractures, contusions, commotions… on ne chôme pas quand arrive l'hiver. Des lits à touche-touche pleins d'imb… de stagiaires malchanceux. Plus quelques instructeurs qu'ils entraînent avec eux.

L'infirmier se redressa et tapota quelques autres entrées sur son fichier informatique.

— Je suis hélas obligé de vous inscrire comme guéri.

— Hélas ?

Miles haussa les sourcils d'un air interrogateur.

L'infirmier se raidit dans la posture de qui transmet de mauvaises nouvelles officielles : Je n'y suis pour rien, on m'a chargé de vous le dire.

— Vous avez ordre de vous présenter au bureau du commandant de la base dès que je vous aurai autorisé à quitter l'infirmerie.

Miles envisagea une rechute immédiate. Non. Mieux valait en finir avec les choses désagréables.

— Dites-moi, infirmier, suis-je le seul à avoir coulé un scat-cat ?

— Certes non ! Les bleus en perdent cinq ou six par saison. Plus quelques-uns qui sont embourbés. Les ingénieurs en ont leur claque. Le commandant leur a promis que, la prochaine fois, il…

L'infirmier se tut.

Super ! songea Miles. Epatant ! Au moins savait-il à quoi s'attendre.

Miles se précipita dans sa chambre pour se changer, devinant qu'un peignoir d'hôpital n'était pas la tenue adéquate pour l'entrevue annoncée. Il se trouva aussitôt confronté à une petite difficulté. Son treillis noir semblait trop décontracté, son uniforme vert trop officiel pour aller ailleurs qu'au quartier général impérial de Vorbarr Sultana. Le pantalon et les boots de sa tenue de campagne étaient

toujours au fond du marécage, ses uniformes de rechange se baladaient encore quelque part dans l'espace.

Il ne pouvait guère espérer en emprunter à un voisin. Sa garde-robe était faite sur mesure, pour un prix approximativement quatre fois supérieur au coût des fournitures impériales. La dépense se justifiait en partie par l'effort de la rendre indiscernable des vêtements de confection tandis qu'elle masquait au mieux les bizarreries de son corps grâce à l'art consommé du tailleur. Il jura à mi-voix et enfila sa tenue de gala, y compris les bottes brillant comme un miroir, qui avaient au moins l'avantage de dissimuler les armatures orthopédiques.

Général Stanis Metzov, annonçait la pancarte sur la porte. *Commandant de la base*. Miles s'était appliqué à éviter son supérieur depuis leur première rencontre fâcheuse. Ahn lui avait facilité la tâche. En dépit de la population restreinte de l'île Kyril, ce dernier évitait tout le monde. Miles regrettait à présent de ne pas avoir fait plus d'efforts pour se lier avec ses collègues officiers au mess. Rester isolé, même si c'était pour se concentrer sur ses tâches nouvelles, avait été une erreur. En cinq jours, quelqu'un aurait sûrement mentionné au hasard de la conversation la bourbe meurtrière et vorace de l'île.

Un caporal, installé devant une console de communication, introduisit Miles dans le bureau de Metzov. Il devait tenter de se remettre dans les bonnes grâces du général ; il avait besoin d'alliés. Le militaire le regarda sans sourire tandis qu'il saluait et restait au garde-à-vous.

Ce jour-là, le général portait un agressif treillis noir. À l'altitude où se situait Metzov dans la hiérarchie, le choix de cette tenue indiquait habituellement une identification voulue avec le Combattant. L'unique concession à son rang était le repassage impeccable dudit treillis. Ses décorations avaient été réduites au modeste nombre de trois, toutes pour conduite exceptionnelle en temps de guerre. De la modestie bidon ; dégagées du feuillage environnant, elles sautaient aux yeux. Mentalement, Miles applaudit, et même envia, l'effet produit. Metzov avait l'allure de son rôle, le chef de guerre absolument, inconsciemment naturel.

Une chance sur deux quant au choix de l'uniforme, et il a fallu que je me goure ! songea Miles, rageur, cependant que Metzov examinait, sarcastique, l'élégante sobriété de l'uniforme de gala, montrant, par un froncement de sourcils, que Miles avait tout d'un cornichon appartenant au quartier général vor.

Miles coupa court à l'inspection de Metzov en l'obligeant à attaquer.

— Oui, mon général ?

Metzov se radossa à son fauteuil, lèvres pincées.

— Je vois que vous avez trouvé un pantalon, enseigne Vorkosigan. Et des bottes de cavalier. Vous savez, il n'y a pas de chevaux, sur cette île.

Au Q. G. impérial non plus, songea Miles avec agacement. Ce n'est pas moi qui ai créé le modèle de ces foutues bottes. Un jour, son père avait émis l'idée que les officiers de son état-major devaient en avoir besoin pour enfourcher leur dada, monter sur leurs grands chevaux et galoper dans leurs cauchemars.

Ne trouvant aucune repartie spirituelle à la boutade du général, Miles garda un silence digne, menton levé, en position de repos.

Metzov se pencha, croisa les mains et passa aux choses sérieuses, le regard redevenu dur.

— Vous avez perdu un scat-cat coûteux, avec tout son matériel, pour l'avoir garé dans une zone de géliturbation. N'enseigne-t-on donc plus la lecture des cartes à l'Ecole impériale ? Se préoccupe-t-on seulement de diplomatie dans la nouvelle armée ?… Genre comment boire le thé avec les dames ?

Miles se représenta mentalement la carte. Il la voyait très bien.

— Les zones bleues étaient marquées Z. G. La signification de ces initiales n'était pas indiquée. Ni dans la légende ni ailleurs.

— Dans ce cas, j'en déduis que vous avez omis de lire votre manuel.

Miles s'était plongé dans une foule de manuels depuis son arrivée. Utilisation du matériel météo, description technique du matériel…

— Lequel, mon général ?

— Les règlements de la base Lazkowski.

Miles essaya frénétiquement de se rappeler s'il avait vu une disquette là-dessus.

— Je… je pense que le lieutenant Ahn m'en a peut-être donné une copie… avant-hier soir.

En fait, Ahn avait laissé choir un plein carton de disquettes sur le lit de Miles dans le cantonnement des officiers. Il était en train de commencer ses préparatifs en vue de son départ, avait-il dit, et il léguait sa bibliothèque à Miles. Ce dernier avait lu deux disques météo avant de s'endormir ce soir-là. Ahn, de toute évidence, était retourné dans sa chambre pour une petite célébration préliminaire. Le lendemain matin, Miles s'était embarqué à bord du scat-cat…

— Et vous n'en avez pas encore pris connaissance ?

— Non, mon général.

— Et pourquoi ?

J'ai été victime d'un coup monté ! gémit intérieurement Miles. Il sentait la curiosité du secrétaire de Metzov, debout près de la porte derrière lui. Présence qui rendait la semonce publique. S'il avait lu ce satané manuel, est-ce que ces deux salopards du garage auraient pu lui jouer ce tour ? Quoi qu'il en soit, c'est lui qui allait recevoir un savon.

— Pas d'excuse, mon général.

— Eh bien, enseigne, au chapitre III des règlements de la base Lazkowski, vous trouverez une description complète de toutes les zones de permafrost ainsi que les méthodes pour les éviter. Jetez-y donc un coup d'œil si vous avez deux minutes… quand vous aurez bu votre thé.

— Oui, mon général.

Le visage de Miles s'était figé. Le général avait le droit de l'écorcher vif avec un couteau-vibreur s'il en avait envie… mais en privé. L'autorité que donnait à Miles son uniforme contrebalançait tout juste les difformités qui faisaient de lui la cible des préjugés génétiques qui avaient cours à Barrayar. Une humiliation publique, qui sapait cette autorité devant des hommes qu'il devait commander, s'apparentait à un acte de sabotage. Intentionnel, ou inconscient ?

Le général commençait seulement à se mettre en train.

— Que l'armée puisse encore loger le surplus de petits seigneurs vors du Q. G. impérial, c'est son affaire. Ici, dans le monde réel où il faudra se battre, nous n'avons pas besoin de parasites. Moi, j'ai gagné

mes galons sur les champs de bataille. J'ai vu des victimes lors des prétentions au trône de Vordarian avant que vous soyez né.

Et moi, j'ai été une victime de la revendication du pouvoir vordarian avant ma naissance, songea Miles dont l'irritation grandissait. Le gaz qui avait failli tuer sa mère enceinte et fait de Miles ce qu'il était, la soltoxine, était un poison cent pour cent militaire.

–… et j'ai combattu la révolte de Komarr. Vous, les blancs-becs, n'avez aucune idée de ce qu'est le combat. Ces longues périodes de paix ininterrompue affaiblissent l'armée. Si elles se prolongent encore, il ne restera plus un homme qui soit doté d'une expérience réelle en situation de crise.

Miles se mit à loucher légèrement sous l'effet de l'énervement. Sa Majesté impériale devrait-Elle donc fournir une guerre tous les cinq ans, afin de favoriser la carrière de ses officiers ? Il tiqua sur le concept d'« expérience réelle ». Ne venait-il pas de découvrir le premier indice expliquant pourquoi cet officier superbe d'allure avait échoué sur l'île Kyril ?

Metzov, qui s'échauffait tout seul, continua sur sa lancée :

— Dans une situation de vrai combat, l'équipement constitue la clé de voûte. Cela peut faire la différence entre la victoire et la défaite. Celui qui perd son matériel perd du même coup son efficacité en tant que soldat. Dans une guerre technologique, un homme désarmé n'a pas plus d'utilité qu'une femme. Et c'est votre cas !

Amer, Miles se demanda si le général jugerait une femme armée aussi valable qu'un homme… Non, probablement pas. Pas un Barrayaran de sa génération.

Au grand soulagement de Miles, Metzov redescendit de ses sphères philosophiques pour passer aux questions pratiques.

— La punition habituelle pour qui embourbe un scat-cat est qu'il le dégage lui-même. À mains nues. En l'occurrence, l'entreprise n'est pas faisable. La profondeur à laquelle vous avez immergé le vôtre est un nouveau record dans ce camp. Néanmoins, vous vous présenterez à 14 heures au lieutenant Bonn qui dirige la section du génie et vous vous mettrez à sa disposition.

Ma foi, il ne l'avait pas volé. Et, au fond, l'expérience pouvait être instructive. Miles pria pour que l'entretien s'achève. Allait-il enfin

pouvoir disposer ? Mais le général, paupières plissées, réfléchissait.

— Pour les dommages que vous avez causés à la station météo, reprit-il en se redressant dans une attitude plus autoritaire, vous superviserez pendant une semaine les corvées d'entretien de la base. À raison de quatre heures par jour. Et ce, en plus de vos autres obligations. Présentez-vous au sergent Neuve, à la section de maintenance, à 5 heures du matin tous les jours.

Dans le dos de Miles, le caporal poussa un soupir étouffé. Réaction que Miles fut incapable d'interpréter. Moquerie ? Horreur ?

Mais… c'était *injuste* ! Et il allait gaspiller une précieuse partie du temps qui lui restait pour soutirer à Ahn son expérience technique…

— Les dommages que j'ai causés à la station météo n'étaient pas un accident stupide comme le scat-cat, mon général ! C'était une question de survie.

Le général Metzov le considéra d'un regard glacial.

— Ce sera six heures de corvée par jour, enseigne Vorkosigan.

— Notre entrevue vous aurait-elle plu davantage si je m'étais laissé transformer en glaçon, mon général ? siffla Miles entre ses dents serrées.

Un silence de mort s'abattit dans la pièce.

— Vous pouvez disposer, enseigne, dit finalement le général Metzov d'une voix de fausset.

Ses yeux étaient des fentes étincelantes.

Miles claqua les talons et s'éloigna à grands pas, aussi raide qu'une baguette de fusil des temps antiques. Ou qu'une planche. Ou qu'un cadavre. Le sang battait dans ses oreilles ; son menton s'était redressé d'un mouvement brusque. Il passa devant le caporal figé au garde-à-vous, tel un mannequin de cire. Franchit la première porte, la seconde. Et se retrouva dans le couloir du rez-de-chaussée du bâtiment de l'administration.

Miles se maudit d'abord en silence, puis à voix haute. Il devait changer d'attitude envers les officiers supérieurs. C'était sa satanée éducation qui était le fond du problème. Il avait passé trop d'années à côtoyer à Vorkosigan House des foules de généraux, d'amiraux et d'officiers d'état-major à toute heure du jour et de la nuit. Il était resté trop longtemps assis, tranquille comme une souris, s'efforçant d'être invisible, à écouter leurs empoignades à propos de tout et de

n'importe quoi. Il les voyait comme ils se voyaient eux-mêmes, peut-être. Or, un enseigne devait considérer son commandant comme un dieu, pas comme son… subordonné. Au reste, les enseignes de fraîche date étaient censés appartenir à une espèce inférieure.

Et pourtant… Qu'avait donc ce Metzov de spécial ? Miles en avait connu d'autres dans son genre, de diverses couleurs politiques. Bon nombre étaient des soldats allègres et efficaces, pour autant qu'ils ne s'occupaient pas de politique. En tant que parti, les conservateurs avaient été éclipsés depuis la chute sanglante de la cabale d'officiers responsables de la désastreuse invasion d'Escobar, plus de vingt ans auparavant. Mais le danger d'une révolution venant de l'extrême droite, une soi-disant junte réunie pour sauver l'empereur de son propre gouvernement, demeurait très réel dans l'esprit du père de Miles.

Alors, était-ce quelque délicate odeur politique émanant de Metzov qui lui avait hérissé le poil ? Sûrement pas. Un homme doué d'une réelle subtilité politique chercherait à utiliser Miles, il ne s'acharnerait pas à le détruire. Ou es-tu furax simplement parce qu'il t'a collé sur le dos une corvée humiliante ? Pas besoin d'être un extrémiste sur le plan politique pour trouver une certaine joie sadique à coincer un représentant de la classe vor. Peut-être que Metzov avait été lui-même maltraité dans le passé par quelque arrogant seigneur vor. Politiques, sociales, génétiques. Les éventualités étaient infinies.

Miles secoua ce qui lui bourdonnait dans la tête et s'en alla clopin-clopant échanger son uniforme contre son treillis noir puis repérer la section génie de la base. Pas moyen d'y remédier maintenant, il avait sombré plus profondément que son scat-cat. Il ne lui restait plus qu'à éviter Metzov autant que possible au cours des six mois à venir. Ahn y réussissait à merveille, Miles ne doutait pas de se débrouiller aussi bien.

Le lieutenant Bonn, la trentaine à peine, était un homme fluet au visage anguleux, à la peau olivâtre ponctuée de petits trous, rougie par le climat, aux yeux marron et à l'expression sardonique. Pour l'heure, il se disposait à effectuer des sondages, afin de repérer le scat-cat.

Bonn et Miles pataugeaient dans le marécage sous les yeux de deux techs en salopette noire calorifugée, perchés sur leur puissante aérogrue, prudemment installée au sommet d'un affleurement rocheux voisin. Le soleil était pâle, le vent continuel chargé d'une froide humidité.

— Essayez par ici, mon lieutenant, suggéra Miles qui s'efforçait d'estimer angles et distances dans un endroit qu'il n'avait vu qu'au crépuscule. Je pense que vous devrez enfoncer d'au moins deux mètres.

Le lieutenant Bonn lui jeta un coup d'œil maussade, leva sa longue sonde métallique et l'enfonça dans le marais, où elle s'immobilisa presque aussitôt. Miles fronça les sourcils, déconcerté. Il était impossible que le scat-cat fût remonté vers la surface…

Bonn, pas troublé pour deux sous, pesa de tout son poids sur la sonde et la fit tourner. Elle recommença à s'enfoncer en grinçant.

— Vous étiez tombé sur quoi ? questionna Miles.

— De la glace, grommela Bonn. Environ trois centimètres d'épaisseur pour le moment. Nous sommes sur une couche de glace, au-dessous de cette saloperie de bouillasse, exactement comme sur un lac gelé, à part que c'est de la vase.

Miles tapa du pied pour se rendre compte. Humide, mais solide. Pratiquement dans le même état que lorsqu'il avait campé dessus.

Bonn, qui l'observait, ajouta :

— En fonction des conditions atmosphériques, l'épaisseur de la glace varie de quelques centimètres à toute la hauteur du dépôt de boue. En plein hiver, vous pourriez poser une navette-cargo sur cette fondrière. Quand arrive l'été, la couche devient plus mince. En quelques heures, si la température s'y prête, elle se dégèle et passe d'un état apparemment solide à l'état liquide et elle regèle aussi vite.

— J'en ai fait l'expérience.

— Appuyez, ordonna laconiquement Bonn.

Miles saisit la perche et aida le lieutenant à l'enfoncer. Il sentit crisser la couche de glace quand la sonde la traversa. En supposant que la température ait chuté d'un chouia de plus, la nuit où il s'était embourbé, et que la vase ait regelé, aurait-il été capable de se forcer un passage à travers ce tampon glacé ? Il frissonna et remonta à moitié la fermeture de sa parka, par-dessus son treillis noir.

— Froid ? dit Bonn.
— Je réfléchissais.
— Bien. Prenez-en l'habitude.
Bonn toucha une manette et la sonde acoustique au bout de la perche émit des bips-bips à une fréquence qui faisait grincer des dents. L'écran montra une masse brillante en forme de pendeloque à quelques mètres de là.
— Le voilà.
Bonn lut les chiffres sur l'écran.
— Pour être au fond, il est au fond, hein ? Je vous ordonnerais bien de le dégager à la petite cuillère, enseigne, mais l'hiver serait sans doute là avant que vous ayez fini.
Il soupira et dévisagea Miles de son haut, comme s'il imaginait la scène.
Miles pouvait l'imaginer aussi.
— Oui, mon lieutenant, dit-il avec circonspection.
Ils extirpèrent la sonde. La boue froide en rendait la surface glissante sous leurs mains gantées. Bonn planta des repères et agita le bras en direction des techniciens.
— Au boulot, les gars !
Ils agitèrent les bras en retour et grimpèrent dans la cabine de l'aérogrue. Bonn et Miles s'écartèrent vivement de son chemin.
L'aérogrue s'éleva en sifflant dans les airs et prit position au-dessus de la fondrière. Son puissant faisceau tracteur s'enfonça. Dans un fracas de tonnerre, vase, débris de plantes et glace jaillirent en tous sens. En deux minutes, le faisceau avait foré un cratère suintant, au fond duquel une perle scintillait. Les parois de l'excavation commencèrent à s'ébouler aussitôt, mais le grutier inversa son faisceau et le scat-cat s'éleva, se libérant de sa matrice dans un bruit de succion. L'abri-bulle pendouillait au bout de sa chaîne. L'aérogrue déposa délicatement son fardeau dans la zone rocheuse et atterrit à côté.
Bonn et Miles s'avancèrent pour examiner les restes détrempés.
— Vous n'étiez pas dans cet abri-bulle, hein, enseigne ? dit Bonn en tâtant l'objet du bout du pied.
— Si, mon lieutenant. J'attendais le jour. Je… je me suis endormi.
— Mais vous en êtes sorti avant qu'il s'enfonce.

— Eh bien, non ! Quand je me suis réveillé, il avait complètement coulé.

Bonn haussa les sourcils.

— Jusqu'à quelle profondeur ?

Du plat de la main, Miles indiqua son menton. Bonn eut l'air saisi.

— Comment vous êtes-vous dégagé ?

— Non sans mal. Et grâce à l'adrénaline, je pense. J'ai glissé hors de mes boots et de mon pantalon. À propos, mon lieutenant, puis-je prendre une minute pour chercher mes groles ?

Bonn fit un signe de la main et Miles se dirigea à grand-peine vers la fondrière, contournant le cercle de fange rejetée par le faisceau tracteur et se tenant à distance respectueuse du cratère maintenant rempli d'eau. Il repéra un boot couvert de boue, mais pas l'autre. Devait-il le garder en prévision du jour où on l'amputerait d'une jambe ? Bah ! ce ne serait probablement pas le bon pied ! Il soupira et remonta jusqu'à Bonn.

Le lieutenant fronça les sourcils à la vue du soulier abîmé.

— Vous auriez pu y laisser votre peau.

— J'avais le choix : mourir asphyxié dans l'abri-bulle, prisonnier de la fondrière ou gelé en attendant les secours.

Bonn lui adressa un regard perçant.

Il s'éloigna nonchalamment de l'abri dégonflé, comme s'il cherchait à avoir une plus vaste vue d'ensemble. Miles suivit. Quand ils furent hors de portée de voix des techs, Bonn s'arrêta et sonda du regard la fondrière. Sur le ton de la conversation, il remarqua :

— J'ai appris – officieusement – qu'un certain Pattas, un tech préposé à la section garage, s'était vanté auprès d'un de ses copains de vous avoir joué ce tour. Il a ajouté que vous étiez trop bête pour vous rendre compte qu'on vous avait mené en bateau. Il aurait pu se mordre les doigts de cette vantardise si vous aviez perdu la vie.

— Dans ce cas-là, peu aurait importé qu'il se soit vanté ou non, dit Miles en haussant les épaules. Ce qu'une enquête de l'armée aurait laissé passer n'aurait pas échappé à la Sécurité impériale, je vous le garantis.

— Vous saviez qu'on vous avait tendu un piège ?

Bonn examinait l'horizon.

— Oui.

— Pourquoi n'avez-vous pas alerté la Sécurité impériale, alors ?

— Réfléchissez, mon lieutenant.

Bonn reporta le regard sur Miles, comme s'il établissait l'inventaire de ses difformités.

— Il y a chez vous quelque chose que je ne comprends pas, Vorkosigan. Pourquoi vous a-t-on incorporé dans l'armée ?

— À votre avis ?

— Par privilège vor.

— Dans le mille !

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ? Les privilégiés vors sont envoyés au Q. G.

— Vorbarr Sultana est une ville fort agréable à cette époque de l'année, dit Miles, qui se demanda de quelle façon son cousin Ivan en profitait en ce moment, mais je voulais servir dans la flotte spatiale.

— Et vous n'avez pas pu arranger ça ? dit Bonn, sceptique.

— On m'a dit qu'il fallait le mériter. C'est pourquoi je suis ici. Afin de prouver si je suis ou non capable de tenir mon rang dans l'armée. Rameuter la Séclmp une semaine après mon arrivée pour mettre sens dessus dessous la base et tous ceux qui y sont dans le but de découvrir une éventuelle tentative d'assassinat – qui, à mon avis, n'existe pas ne m'aiderait guère à atteindre mes objectifs… si amusant que cela puisse être.

Des accusations dépourvues de poids, sa parole contre celle des deux loustics… Même si Miles déclenchait une enquête dans les règles, avec passage au thiopenta pour prouver qu'il avait raison, les remous risquaient en définitive de lui nuire beaucoup plus qu'à ses deux tourmenteurs. Non. Aucune vengeance ne valait le sacrifice du *Prince Serg*.

— La section motorisée appartient à la hiérarchie du génie. Si la Sécurité impériale lui tombe dessus, elle aura affaire à moi, dit Bonn, les yeux étincelants.

— Tombez sur le dos de qui vous voudrez, mon lieutenant. Mais si vous avez des moyens officieux de recevoir des renseignements, il s'ensuit que vous devez avoir aussi des moyens officieux d'en fournir. Et, somme toute, vous n'avez que ma parole concernant ce qui s'est passé.

Miles leva son boot inutile et le rejeta dans le bourbier.

L’air pensif, Bonn le regarda décrire un arc et soulever des éclaboussures dans une flaque marron de glace fondue.

— La parole d’un seigneur vor.

— Elle n’a aucun poids à cette époque dégénérée, dit Miles dont les dents se découvrirent dans un rictus. Demandez à n’importe qui.

Bonn secoua la tête, puis retourna vers l’aérogrue.

Le lendemain matin, Miles se présenta au hangar de maintenance pour la seconde partie du sauvetage du scat-cat, à savoir le nettoyage de tout le matériel couvert de boue. Le soleil brillait déjà depuis très longtemps, mais le corps de Miles savait qu’il n’était que 5 heures. Vers 6 heures, il commença à se réchauffer, à se sentir mieux et à trouver son rythme pour accomplir sa tâche.

À 6 h 30, le lieutenant Bonn arriva et, impassible, confia deux aides à Miles.

— Tiens ! Caporal Olney et technicien Pattas ! Voilà que nous nous rencontrons de nouveau.

Miles sourit avec une cordialité caustique. Les deux zèbres échangèrent un regard inquiet. Miles conserva une attitude placide.

Puis il mit tout le monde au travail. La conversation se limita d’elle-même à de brèves et prudentes considérations d’ordre technique. Quand Miles dut s’arrêter pour aller se présenter au lieutenant Ahn, le scat-cat et la majeure partie de l’équipement étaient en meilleur état que lorsqu’il les avait reçus.

Il souhaita une bonne journée à ses deux assistants, que l’incertitude avait amenés au bord de la crise de nerfs. Eh bien, s’ils n’avaient pas encore compris, c’est qu’ils étaient bouchés à l’émeri. Miles se demanda avec amertume pourquoi il nouait beaucoup plus facilement des relations de sympathie avec des hommes intelligents tels que Bonn. Cecil avait raison : si Miles n’était pas fichu de commander aussi les imbéciles, il ne réussirait jamais à devenir officier dans l’armée. Pas au camp Permafrost, en tout cas.

Le lendemain matin – le troisième de ses sept jours officiels de punition –, Miles se présenta au sergent Neuve. Celui-ci lui désigna un scat-cat bourré de matériel, lui remit une disquette le concernant, ainsi que le planning de maintenance des canalisations d’écoulement

et ponceaux de la base Lazkowski. Une autre expérience instructive en perspective… Miles se demanda si le général Metzov en personne avait choisi cette tâche. Plus que probable.

Le bon côté de la chose, c'est qu'il avait récupéré ses deux aides. Ni Olney ni Pattas, apparemment, n'avaient jamais été affectés à ce boulot, de sorte qu'ils n'avaient pas de connaissances supérieures leur donnant barre sur Miles. Eux aussi étaient obligés de lire d'abord les manuels. Miles potassa les instructions et dirigea les opérations avec un entrain de maniaque, cependant que ses aides se renfrognaient de plus en plus.

Tout bien considéré, ces dispositifs astucieux pour nettoyer les canalisations possédaient en soi quelque chose de fascinant. D'excitant. Curer un tuyau au moyen d'un jet à haute pression produisait des effets des plus surprenants. Certains composants chimiques avaient des propriétés quasi militaires, comme la faculté de dissoudre instantanément n'importe quoi, y compris la chair humaine. Au cours des trois jours suivants, Miles apprit une foule de choses sur l'infrastructure de la base Lazkowski auxquelles il n'aurait jamais songé. Il calcula même le point où une charge bien placée démolirait à elle seule tout le système, si jamais l'envie lui prenait de détruire la base.

Le sixième jour, Miles et son équipe furent envoyés déboucher un ponceau près des champs de manœuvre des bleus. Il était facile à repérer. Une nappe d'eau argentée clapotait d'un côté au ras de la chaussée surélevée ; de l'autre ne filtrait qu'un mince filet d'eau qui s'écoulait lentement au creux d'un fossé profond.

Miles prit une longue perche télescopique à l'arrière du scat-cat et l'enfonça au jugé sous la surface opaque de l'eau. Rien ne semblait obstruer le côté inondé du ponceau. Quelque chose devait coincer plus loin. Ô joie ! Il tendit la perche à Pattas, puis alla examiner le fossé opposé. Le ponceau avait un peu plus de cinquante centimètres de diamètre.

— Donnez-moi une lampe, dit-il à Olney.

Il ôta sa parka, qu'il jeta dans le scat-cat, et dévala le fossé. Il dirigea sa lampe vers l'ouverture. Le ponceau, évidemment, faisait un

léger coude ; il ne voyait strictement rien. Il soupira, évaluant la largeur d'épaules d'Olney et de Pattas par rapport à la sienne.

Pouvait-on imaginer boulot plus différent que celui-là par rapport au service dans la flotte spatiale ? Ce qui s'en rapprochait le plus, c'était la spéléo qu'il avait faite dans les montagnes dendarii. La terre et l'eau, contre le feu et l'air. Miles, apparemment, se constituait une sacrée réserve de yin ; le futur yang compensateur ferait bien de se montrer à la hauteur…

Il assura sa prise sur la lampe et se faufila à quatre pattes dans le ponceau.

L'eau glacée trempa les genoux de son treillis noir, le paralysant, s'insinua dans un de ses gants – il eut l'impression qu'une lame de couteau se posait sur son poignet.

Miles songea à Olney et à Pattas. Ces derniers jours, des relations de travail décontractées et relativement efficaces s'étaient établies entre eux. Miles ne nourrissait pas d'illusions – il le devait à la crainte de Dieu qu'avait inculquée à ces deux gus le bon ange de Miles, le lieutenant Bonn. Comment Bonn avait-il acquis cette autorité discrète ? Il devait trouver la recette. Bonn connaissait bien son métier, pour commencer, mais quoi d'autre ?

Miles rampa jusqu'au-delà du coude, braqua sa lampe sur le bouchon et se rejeta en arrière en jurant. Il s'immobilisa un instant pour reprendre son souffle et ressortit à reculons.

Il se mit debout au fond du fossé, redressant l'une après l'autre ses vertèbres qui craquaient. Le caporal Olney passa la tête par-dessus le garde-fou.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, enseigne ?

Miles, encore haletant, lui décocha un sourire.

— Une paire de boots.

— C'est tout !

— Et leur propriétaire.

4

Miles appela par radio le major de la base, réclamant d’urgence sa présence, une trousse de médecine légale, un sac pour cadavre et une ambulance. Il barra ensuite avec son équipe l’autre extrémité du ponceau à l’aide d’une pancarte de plastique empruntée d’autorité au terrain d’exercice voisin. Trempé et glacé jusqu’aux os, il retourna dans le ponceau attacher une corde aux chevilles anonymes enfermées dans leurs boots. Quand il ressortit, le major et son infirmier étaient arrivés.

Le major, un homme massif à la calvitie naissante, jeta un coup d’œil dubitatif à l’intérieur du ponceau.

— Qu’est-ce que vous avez pu voir là-dedans, enseigne ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

— De ce côté-ci, je ne vois rien que des jambes, expliqua Miles. Il s’est coincé pour de bon. La boue du conduit lui a passé par-dessus, je pense. Il faudra voir ce qui va ressortir avec lui.

Le major gratta son crâne parsemé de taches de rousseur.

— Qu’est-ce qu’il fichait là-dedans, ce type ?

Miles écarta les bras dans un geste d’ignorance.

— Drôle de manière de se suicider. Lent et hasardeux si on a opté pour la noyade.

Le major eut un haussement de sourcils approbateur. Miles et lui durent prêter main-forte à Olney, à Pattas et à l’infirmier pour tirer sur la corde ; la forme raidie commença à bouger en éraflant les parois.

— Il est *collé,* commenta l’infirmier en grommelant.

Le corps finit par jaillir à l’extérieur dans un bouillonnement d’eau sale. Pattas et Olney restèrent à regarder de loin ; Miles se pressa contre l’épaule du major. Le cadavre, vêtu d’un treillis noir détrempé, était cireux et bleu. Les insignes de son col et le contenu de ses poches établirent qu’il s’agissait d’un simple soldat appartenant à la section des approvisionnements. Son corps ne portait aucune blessure apparente, en dehors de meurtrissures aux épaules et d’éraflures aux mains.

Le major enregistra sur son magnétophone les premières constatations négatives. Pas d'os cassés, pas de phlyctènes provoquées par un brise-nerfs. Hypothèse préliminaire : mort par noyade ou hypothermie, ou les deux, au cours des douze heures écoulées. Il arrêta son magnétophone et ajouta par-dessus son épaule :

— Je pourrai donner mes conclusions définitives quand nous l'aurons ramené à l'infirmerie.

— Est-ce que ce genre de chose se produit souvent, ici ? demanda Miles d'une voix égale.

Le major lui jeta un coup d'œil acerbe.

— Chaque année, je fais l'autopsie de quelques idiots. Rien d'étonnant quand on rassemble sur une île cinq mille gosses entre dix-huit et vingt ans et qu'on leur dit de jouer à la guerre. J'avoue que celui-ci paraît avoir découvert une méthode tout à fait inédite de se transformer en macchabée. On en apprend tous les jours.

— D'après vous, c'est donc un suicide ?

À la vérité, ce serait coton de tuer un homme *puis* de le fourrer là-dedans.

Le major se dirigea vers le ponceau, s'accroupit et plongea le regard à l'intérieur.

— On dirait. Voudriez-vous examiner encore une fois le conduit, enseigne, juste au cas où ?

— À vos ordres, major.

Miles espéra que cette expédition serait la dernière. Il n'aurait jamais cru que le nettoyage des canalisations se révélerait aussi… mouvementé. Il se faufila sous la route jusqu'à la pancarte qui laissait filtrer un peu d'eau, inspectant centimètre par centimètre, mais ne trouva que la torche du mort. Ah ! Le soldat était donc entré là dans un but précis. Lequel ? Pourquoi aller se fourrer en pleine nuit dans un ponceau au beau milieu d'une violente chute de pluie ? Miles ressortit et donna la lampe au major.

Il aida ce dernier et l'infirmier à placer le corps dans un sac et à le hisser dans l'ambulance, puis il chargea Olney et Pattas d'enlever la pancarte qui obstruait le conduit et d'aller la remettre à sa place. Avec un rugissement, une eau brunâtre arriva de l'autre côté du ponceau et s'engouffra en tourbillonnant dans le fossé. Le major

s'accouda au garde-fou à côté de Miles, et tous deux regardèrent baisser le niveau du petit lac.

— Vous croyez qu'il y en a un autre, au fond ? demanda Miles, morbide.

— Ce type était le seul signalé comme manquant à l'appel de ce matin, répliqua le major. Alors, probablement que non.

Néanmoins, il n'avait pas l'air prêt à parier là-dessus.

La seule chose qui apparut, quand le niveau de l'eau diminua, ce fut la parka trempée du soldat. Il l'avait manifestement jetée sur le garde-fou avant de s'engager dans le ponceau et elle était tombée dans l'eau ou y avait été poussée par le vent. Le major l'emporta.

— Vous prenez tout ça avec un drôle de sang-froid, commenta Pattas une fois le major et l'infirmier repartis.

Pattas n'était guère plus âgé que Miles.

— Vous n'avez jamais eu à manipuler un cadavre ?

— Non. Et vous ?

— Si.

— Où ?

Miles hésita. Des événements survenus trois ans auparavant lui traversèrent l'esprit – les quelques mois où il s'était trouvé engagé dans un combat désespéré loin de chez lui, s'étant lié par hasard avec une armée spatiale de mercenaires. Mais ce n'était pas un secret à révéler ni même auquel lancer une allusion. Les soldats de l'armée impériale régulière méprisaient d'ailleurs les mercenaires, morts ou vifs. La campagne de Tau Verde, cependant, lui avait enseigné la différence entre la réalité et l'entraînement, entre *faire* la guerre et *jouer* à la guerre, lui apprenant aussi que la mort avait des vecteurs plus subtils qu'un coup au but.

— Avant, dit Miles d'un ton peu encourageant. Une ou deux fois.

Pattas haussa les épaules, s'éloigna.

— En tout cas, convint-il à regret par-dessus son épaule, vous n'avez pas peur de vous salir les mains, enseigne.

Les sourcils de Miles se crispèrent dans une expression rêveuse. Non. Ce n'est pas de quoi j'ai peur.

Miles marqua le ponceau « dégagé » sur son panneau de rapport, remit entre les mains du sergent Neuve le scat-cat, le matériel, ainsi qu'un Olney et un Pattas très déprimés, puis il se dirigea vers le

cantonnement des officiers. De toute son existence, il n’avait jamais eu envie à ce point d’une douche chaude.

Il suivait le couloir en direction de sa chambre dans un bruit de floc-floc, quand un officier passa la tête par une porte.

— Ah, enseigne Vorkosigan !

— Oui ?

— Vous avez eu un appel vidéo tout à l’heure. J’ai enregistré le numéro pour vous.

— Un appel ? (Miles s’arrêta.) D’où provenait-il ?

— De Vorbarr Sultana.

Un frisson glacé lui parcourut l’échine. Une urgence chez lui ?

— Merci.

Rebroussant chemin, il fonça droit vers la cabine à console vidéo que les officiers se partageaient à l’étage.

Il s’assit, tout mouillé, dans le fauteuil et tapota les touches pour obtenir le message. Le numéro n’était pas un de ceux qu’il connaissait. Il l’entra, ainsi que son code bancaire, et attendit. La sonnerie retentit plusieurs fois, puis l’écran s’anima avec un sifflement. Le beau visage de son cousin Ivan se matérialisa et lui sourit.

— Ah, Miles ! Te voilà.

— Ivan ! Où es-tu ? Qu’est-ce qui se passe ?

— Oh, je suis à la maison. Et cela ne signifie pas celle de ma mère. Je pensais que tu aimerais voir mon nouvel appartement.

Miles, troublé, eut la vague impression d’avoir obtenu sans trop savoir comment une ligne dans un univers parallèle ou un plan astral de rechange. Vorbarr Sultana, oui. Lui-même avait vécu dans la capitale, dans une précédente incarnation. Il y avait de ça des éternités.

Ivan souleva son capteur vidéo et le fit pivoter dans tous les sens, à en donner le vertige.

— Il est entièrement meublé. J’ai repris le bail d’un capitaine des Ops transféré sur Komarr. Une occasion superbe. J’ai emménagé seulement hier. Peux-tu voir le balcon ?

Oui, Miles pouvait voir le balcon, inondé par la clarté solaire couleur de miel d’une fin d’après-midi. Les toits de Vorbarr Sultana se découpaient en arrière-plan comme une ville de conte de fées

enveloppée de brume estivale. Des fleurs écarlates fourmillaient par-dessus la balustrade, si vives dans la lumière horizontale qu'elles lui blessaient les yeux. Miles était à deux doigts de fondre en larmes. Il dit d'une voix étranglée :

— Belles fleurs.

— Oui, c'est un cadeau de ma petite amie.

— Ta petite amie ? (Ah oui ! Au temps jadis, les êtres humains se présentaient sous la forme d'une espèce mâle et d'une espèce femelle. L'une avait une odeur plus agréable que l'autre. Beaucoup plus agréable.) Laquelle ?

— Tatya.

Miles s'efforça de se rappeler.

— Je la connais ?

— Non, c'est une nouvelle.

Ivan cessa de tourner sa caméra vidéo et réapparut sur l'écran.

— Dis-moi, quel temps avez-vous, là-bas ? (Ivan l'examina avec une plus grande attention.) Tu es mouillé ? Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

— De… la plomberie légale, répondit Miles après une pause.

— Quoi ! s'exclama Ivan en plissant le front.

— Laisse courir. (Miles éternua.) Ecoute, je suis content de voir un visage familier et tout ça… (il ne mentait pas ; il éprouvait une joie étrange, douloureuse)… mais je suis au beau milieu de ma journée de travail.

— J'ai quitté le bureau il y a deux heures. J'emmène Tatya dîner au restaurant. Tu m'as attrapé au vol. Alors, raconte-moi vite, c'est comment, la vie dans l'infanterie ?

— Oh, formidable ! La base Lazkowski, c'est le rêve, tu sais. (Miles ne précisa pas quel genre de rêve.) Elle n'a rien de l'entrepôt pour les petits seigneurs vors en surnombre comme le quartier général impérial.

— J'exécute mon boulot ! rétorqua Ivan, légèrement vexé. Ça te plairait, j'en suis sûr. Nous traitons les renseignements. Stupéfiant, le nombre de données auxquelles le service accède en une journée ! On a l'impression d'avoir la maîtrise du monde. Ça te botterait.

— Le plus marrant, c'est que je pensais que la base Lazkowski te botterait aussi, Ivan. Suppose qu'ils aient interverti nos ordres de

mission ?

Ivan se tapota le nez et rit sous cape.

— Qui sait ?

Son air amusé céda la place à une expression de réelle inquiétude.

— Tu… tu ne cours pas de risques, là-bas, hein ? Tu n’as pas très bonne mine.

— J’ai eu une matinée peu ordinaire. Si tu décampais, je pourrais filer sous la douche.

— Oh ! d’accord. Bon ! prends soin de toi.

— Profite bien de ton dîner.

— Entendu. Salut.

Des voix d’un autre univers. Vorbarr Sultana n’était qu’à deux heures de vol suborbital, tout compte fait. En théorie. Miles fut vaguement réconforté par ce rappel que la planète entière ne s’était pas rétrécie aux horizons couleur de plomb de l’île Kyril, même si la portion qu’il occupait en donnait l’impression.

Miles eut du mal à se concentrer sur la météo le reste de la journée. Par chance, son supérieur n’y prêta guère attention. Depuis l’embourbement du scat-cat, Ahn avait tendance à garder un silence nerveux et inquiet en présence de Miles, sauf sur demande insistante d’un renseignement précis. Quand sa journée de service s’acheva, Miles fonça directos à l’infirmerie.

Le major travaillait encore, ou du moins était-il assis devant la console de son bureau quand Miles passa la tête dans l’embrasure de la porte.

— Bonsoir, major.

Le médecin leva les yeux.

— Oui, enseigne ? Qu’y a-t-il ?

En dépit du ton peu encourageant de la question, Miles estima l’invitation suffisante pour se glisser dans la pièce.

— J’aimerais savoir ce que vous avez trouvé à propos de ce garçon que nous avons sorti du ponceau ce matin.

Le major haussa les épaules.

— Pas grand-chose. Son identité était établie. Il est mort par noyade. Tous les signes physiques et métaboliques – le stress, l’hypothermie, les hématomes – cadrent avec le fait qu’il était coincé

là depuis moins d'une demi-heure avant la mort. J'ai conclu à un décès accidentel.

— Oui, mais pourquoi ?

— Pourquoi ? (Le major haussa les sourcils.) Il s'est fourré dans le pétrin tout seul. Posez-lui donc la question.

— Vous n'avez pas envie de découvrir pourquoi ?

— Dans quel but ?

— Eh bien… pour savoir. Pour être sûr que vous avez raison.

Le major le dévisagea d'un air ironique.

— Je ne mets pas en doute vos conclusions médicales, major, ajouta précipitamment Miles. Mais c'était tellement étrange. Cela ne vous intrigue pas ?

— Plus maintenant. Je me suis assuré qu'il ne s'agissait ni d'un suicide ni d'un crime, alors, quels que soient les détails, c'est une mort par stupidité, n'est-ce pas ?

Miles se demanda si telle aurait été l'ultime épitaphe du médecin à son sujet, au cas où il se serait noyé avec son scat-cat.

— En effet, major.

Après quoi, debout devant l'infirmerie dans le vent humide, Miles hésita. Le cadavre, en somme, n'était pas sa propriété personnelle. Ce n'était pas un trésor qui revient à son inventeur. Il avait remis l'affaire entre les mains des autorités concernées. Ce n'était plus son problème. N'empêche…

Il y avait encore plusieurs heures de clarté. Miles avait du mal à dormir, de toute façon, avec ces journées interminables. Il retourna dans sa chambre, enfila un survêtement et des tennis, puis partit faire du jogging.

Du côté des terrains d'exercice vides, la route était déserte. Le soleil obliquait lentement vers l'horizon. Miles se remit au pas de marche, puis ralentit encore. L'armature de ses jambes l'écorchait. Un de ces quatre, il prendrait le temps de faire remplacer les os fragiles de ses jambes par des os synthétiques. Et maintenant qu'il y pensait, la chirurgie réparatrice pouvait être un moyen quasi légitime de s'arracher à l'île Kyril, si la situation devenait par trop insoutenable avant la fin de ses six mois, sauf que ce serait de la triche.

Il jeta un coup d'œil aux alentours, essayant d'imaginer ce cadre en pleine nuit et sous une pluie battante. S'il avait été le simple soldat avançant péniblement sur cette route vers minuit, qu'aurait-il vu ? Qu'est-ce qui avait bien pu attirer l'attention de cet homme vers le fossé ? Et, pour commencer, que fabriquait-il par ici au beau milieu de la nuit ? Cette route ne menait nulle part, sinon à un parcours d'obstacles et à un champ de tir.

Voilà le fossé… non, c'était le suivant, un peu plus loin. Quatre ponceaux perçaient la levée de la chaussée sur ces cinq cents mètres en ligne droite. Miles se pencha sur le garde-fou pour regarder le filet d'eau de drainage qui s'écoulait maintenant avec lenteur. Le spectacle n'avait rien d'affriolant. Pourquoi, pourquoi, pourquoi… ?

Miles suivit le remblai en remontant vers le haut de la chaussée, examinant la surface de la route, le garde-fou, les fougères brunes détrempées au-delà. Arrivé au tournant, il revint sur ses pas, scrutant le côté opposé. Il se retrouva au premier fossé, au bout de la partie rectiligne de la route du côté de la base, sans rien découvrir qui ait du charme ou de l'intérêt.

Miles se percha sur le garde-fou et réfléchit. Le moment était venu de faire appel à un brin de logique. Quelle impulsion avait amené le soldat à se coincer dans le conduit, en dépit du danger évident ? La rage ? Que poursuivait-il ? La peur ? Qu'est-ce qui le poursuivait ? Une erreur ? Miles s'y connaissait, en erreurs. Si le soldat s'était trompé de ponceau…

Miles se laissa glisser au fond du premier fossé. Ou bien le soldat avait exploré méthodiquement tous les ponceaux – et, dans ce cas, avait-il commencé du côté de la base ou du côté des champs de manœuvre ? –, ou bien il s'était trompé de cible, à cause de l'obscurité et de la pluie, et avait pénétré dans celui qui n'était pas le bon. Miles était résolu à les explorer tous à quatre pattes s'il le fallait, mais il préférait tomber juste du premier coup. Même si personne n'était là pour l'observer. Ce ponceau avait un diamètre légèrement plus large que le deuxième, le meurtrier. Miles prit sa lampe à sa ceinture, plongea à l'intérieur du conduit et entreprit de l'inspecter centimètre par centimètre.

À mi-chemin, il poussa un « Ah ! » de satisfaction, à la vue d'un paquet enveloppé de plastique et fixé par du ruban adhésif, qui

saillait sur la partie supérieure de l'arc du ponceau. Vraiment *intéressant*. Miles se faufila dehors et s'assit à l'entrée du ponceau, afin de rester hors de vue de la route.

Posant le paquet sur ses genoux, il l'examina avec un plaisir anticipé, comme s'il s'agissait d'un cadeau d'anniversaire. Drogue, contrebande, documents secrets, argent malhonnête ? Miles espérait trouver des documents confidentiels, bien qu'il fût difficile d'imaginer quiconque classant top secret quoi que ce fût sur l'île Kyril, à l'exception peut-être des notes concernant les officiers. De la drogue ne serait pas mal, mais un réseau d'espionnage serait épatant. Il serait un héros de la Sécurité. Son esprit s'emballa, imaginant déjà la prochaine étape de son enquête. Remontant la piste du mort, grâce à de subtils indices, jusqu'à un chef, qui savait à quel rang élevé ? Arrestations spectaculaires, félicitations décernées par Simon Illyan en personne… Le paquet était bossué, mais craquait légèrement – des feuillets en plastique ?

Le cœur battant, il l'ouvrit avec précaution. La déception l'assomma. Un souffle étranglé, moitié rire, moitié gémissement, s'échappa de ses lèvres.

De la pâtisserie ! Deux douzaines de lisettes, des choux miniatures glacés et fourrés de fruits confits fabriqués traditionnellement pour la célébration du solstice d'été. Des gâteaux rassis, vieux d'un mois et demi. Quelle cause pour mourir…

L'imagination de Miles, alimentée par sa connaissance de la vie de garnison, esquissa le reste assez facilement. Le soldat avait reçu ce paquet de quelque petite amie/mère/sœur, et avait cherché à le protéger de la gloutonnerie de ses compagnons qui auraient dévoré le tout en quelques secondes. Peut-être que le garçon, en proie au mal du pays, s'était rationné à un gâteau à la fois, savourant plaisir et souffrance mêlés à chaque bouchée. Ou peut-être les gardait-il pour une occasion particulière.

Puis étaient venus les deux jours de pluie continue et il avait commencé à avoir peur que son trésor caché ne sombre par le fond. Il était accouru pour sauver ses vivres, avait manqué le premier fossé dans le noir, était allé droit au deuxième avec une détermination acharnée tandis que les eaux montaient, avait compris son erreur trop tard…

Triste. Un peu révoltant. Mais pas *utile*. Miles soupira et remballa les lisettes, puis s'éloigna à grands pas, le paquet sous le bras, en direction de la base pour le remettre au major.

Quand Miles eut coincé le médecin et lui eut expliqué sa trouvaille, le seul commentaire de ce dernier fut :

— Oui. Mort par stupidité, c'est bien ça.

Et, machinalement, il mordit dans une lisette et renifla.

Le temps de corvée de maintenance se termina pour Miles le lendemain sans que les égouts lui eussent livré pâture plus intéressante que le noyé. Ce qui était probablement aussi bien. Le jour suivant, le caporal affecté au bureau d'Ahn rentra de son congé. Miles découvrit que le caporal, qui travaillait au bureau de la météo depuis près de deux ans, était une mine inépuisable et lui dispensait sans compter la documentation qu'il s'était cassé la tête à apprendre au cours des deux semaines écoulées. Il n'avait pas le nez d'Ahn, toutefois.

Ahn quitta bel et bien sobre le camp Permafrost, gravissant sans aide la rampe de la navette. Miles l'accompagna sur l'aire de décollage où il lui fit ses adieux, ne démêlant pas s'il était content ou navré de voir partir le spécialiste météo. Ahn avait l'air heureux, lui, et son visage d'ordinaire lugubre était presque radieux.

— Où irez-vous quand vous aurez rendu vos uniformes ? lui demanda Miles.

— À l'équateur.

— Dans quelle partie ?

— N'importe laquelle, pourvu que ce soit l'équateur, répliqua Ahn avec ferveur.

Miles espéra qu'il choisirait au moins un endroit avec une bonne masse de terre au-dessous.

Ahn marqua un temps d'arrêt sur la rampe et dévisagea Miles.

— Faites gaffe à Metzov, dit-il enfin.

Avertissement fort tardif, sans parler de son manque de précision irritant. Miles haussa les sourcils et lança à Ahn un regard exaspéré.

— Je doute de figurer à l'avenir sur son carnet mondain.

Ahn reporta son poids d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Que voulez-vous dire ?
— Eh bien… je ne sais pas. Une fois, j'ai vu…
— Quoi ?
Ahn secoua la tête.
— Rien. C'est de l'histoire ancienne. Pas mal de choses dingues se sont produites au plus fort de la révolte de Komarr. Evitez de vous mettre sur son chemin.
— J'ai déjà eu affaire à ce vieux pète-sec.
— Oh ! il n'est pas exactement un pète-sec. Mais il a un côté… il peut être extrêmement dangereux. Ne le menacez jamais pour de bon, hein ?
— Moi, menacer Metzov ? (La perplexité plissa le visage de Miles. Ahn avait peut-être bu plus qu'il n'y paraissait, finalement.) Allons, ce ne doit pas être un si mauvais cheval. On ne l'aurait pas chargé des stagiaires, sinon.
— Il ne commande pas les bleus. Leur propre hiérarchie vient avec eux – les instructeurs font leur rapport à leur propre commandant. Metzov n'est chargé que du matériel permanent de la base. Vous êtes agressif, Vorkosigan. Veillez seulement… à ne jamais l'agresser, lui, ou vous vous en repentirez. Je n'en dirai pas plus.
Ahn ferma la bouche d'un air décidé et gravit la rampe.
Je m'en repens déjà, eut envie de lui crier Miles. Bah ! sa semaine de punition était maintenant terminée. Peut-être que Metzov avait eu l'intention de l'humilier en lui infligeant ces corvées mais, à la vérité, Miles les avait jugées très intéressantes. Par contre, embourber son scat-cat, voilà qui avait été humiliant. Et *ça,* il en était l'unique responsable. Miles adressa un dernier geste d'adieu à Ahn au moment où il disparut dans la navette, haussa les épaules et repartit en direction du bâtiment maintenant familier réservé à l'administration.

Lorsque le caporal partit déjeuner, Miles lutta deux bonnes minutes contre la tentation, puis tapota les états de service de Metzov sur la console de communication. La simple liste des dates, affectations et promotions du commandant de la base n'était pas éclairante, mais un minimum de connaissances historiques permettait de combler les trous.

Metzov était entré dans l'armée environ trente-cinq ans auparavant. Il avait obtenu ses promotions les plus rapides – le fait n'avait rien d'étonnant – pendant la conquête de la planète Komarr, un quart de siècle plus tôt. Le système de Komarr, riche en couloirs, était pour Barrayar l'unique accès à la plus vaste connexion galactique d'itinéraires. Komarr avait prouvé à Barrayar son importance stratégique au début du siècle, quand l'oligarchie alors au pouvoir avait accepté un pot-de-vin pour laisser une flotte d'invasion de Cetaganda emprunter ses couloirs aux fins d'assaillir Barrayar. Repousser les Cetagandans avait fauché une génération de Barrayarans. Barrayar avait mis à profit cette sanglante leçon au temps du père de Miles. La conquête de la maîtrise des voies d'accès de Komarr avait eu pour effet secondaire de transformer Barrayar de cul-de-sac perdu en une puissance galactique mineure mais avec laquelle il fallait désormais compter.

Metzov s'était arrangé pour se trouver du bon côté des prétentions au trône de Vordarian, tentative exclusivement barrayarane pour arracher le pouvoir à l'empereur Grégor, âgé de cinq ans, et à son régent, vingt ans auparavant – choisir le mauvais côté dans cette échauffourée civile était la première raison que Miles aurait invoquée pour expliquer qu'un officier apparemment si compétent passe ses dernières années exilé sur l'île Kyril. Mais l'arrêt brutal dans le déroulement de la carrière de Metzov semblait s'être produit pendant la révolte de Komarr, il y avait de cela seize ans. Aucune indication dans cette fiche sur le motif, excepté un renvoi à un autre dossier. Marqué d'un code de la Sécurité impériale. C'était l'impasse.

Ou peut-être pas. La mine pensive, Miles tapota un autre code sur sa console.

— Opérations. Bureau du commodore Jollif, commença Ivan quand son visage se matérialisa sur l'écran vidéo. Oh, salut, Miles ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Je fais des recherches. J'ai pensé que tu pourrais m'aider.

— J'aurais dû me douter que tu ne m'appelais pas au Q. G. juste pour me dire bonjour. Accouche !

— Tu es seul ?

— Oui, le patron est bloqué dans une réunion. Une jolie petite crise... Un cargo sous pavillon barrayaran a été arraisonné dans le

Moyeu de Hegen, à la station de Vervain ; il est suspecté d'espionnage.

— Est-ce que nous pouvons communiquer avec lui ? Menacer d'aller à son secours ?

— Pas en passant par Pol. Aucun vaisseau militaire barrayaran n'a le droit de s'engager dans ses couloirs. Point final.

— Je nous croyais en assez bons termes avec Pol.

— Jusqu'à un certain point. Mais les Vervani ont menacé de rompre les relations diplomatiques avec Pol, alors les Polians se montrent d'une prudence extrême. Ce qu'il y a de cocasse dans l'histoire, c'est que le cargo en question n'est même pas un de nos vrais agents. C'est une accusation apparemment montée de toutes pièces.

Politique des itinéraires de couloirs. Tactique de vaisseaux d'assaut. Exactement le genre de challenge auquel les cours de l'Ecole impériale avaient préparé Miles. De plus, il faisait probablement chaud à bord de ces vaisseaux et dans ces stations spatiales. Miles exhala un soupir d'envie.

Ivan plissa les paupières, soudain soupçonneux.

— Pourquoi m'as-tu demandé si j'étais seul ?

— Je veux que tu m'extraies une fiche. Il s'agit d'événements passés, ajouta Miles pour le rassurer.

Il récita la cote d'un trait.

— Ah ! (La main d'Ivan commença à taper, puis s'immobilisa.) T'es dingue ou quoi ? C'est une fiche de la Sécurité impériale. Pas possible !

— Bien sûr que si. Tu es dans la place, non ?

Ivan secoua la tête d'un air suffisant.

— Plus maintenant. Tout le système des fichiers de la Séclmp a été superprotégé. On ne peut plus transférer de données, sauf sur un câble filtrant codé qu'on doit brancher soi-même. Pour lequel je serais obligé de signer. Pour lequel je serais obligé d'expliquer pourquoi je le veux et montrer l'autorisation. Tu as une autorisation pour ça ? Ah ! je me doutais que non.

Miles se renfrogna.

— Tu peux sûrement l'obtenir par le système interne.

— En effet. Ce qui m'est impossible, c'est connecter le système interne à un système externe pour un transfert de données. Pas de chance, mon vieux !

— Tu as une console à système interne dans ce bureau.

— Naturellement.

— Eh bien, dit Miles avec impatience, sors le dossier, tourne ton bureau et laisse les deux vidéos se parler. Ça t'est possible, non ?

Ivan se gratta la tête.

— Tu crois que ça peut marcher ?

— Essaie !

Miles tambourina du bout des doigts pendant qu'Ivan traînait son bureau dans l'autre sens et opérait la mise au point visuelle. La transmission était altérée mais lisible.

— Là, j'en étais sûr ! Prends-en note pour moi, veux-tu ?

Fascinant, absolument fascinant. Le dossier était le recueil des rapports secrets d'une enquête de la Séclmp sur la mort mystérieuse d'un prisonnier de Metzov, un rebelle komarran qui avait tué son gardien et avait été tué lui-même en essayant de s'évader. Quand la Séclmp avait réclamé le corps aux fins d'autopsie, Metzov avait présenté des excuses et des cendres provenant d'une incinération ; si seulement on l'avait averti quelques heures plus tôt qu'on avait besoin du corps, etc. L'officier enquêteur avait fait allusion à une inculpation pour tortures illégales – peut-être à titre de vengeance pour la mort du gardien ? – mais avait été dans l'incapacité de réunir assez d'indices pour obtenir l'autorisation de soumettre au thiopenta les témoins barrayarans, y compris un certain tech au grade d'enseigne nommé Ahn. L'officier enquêteur avait élevé une protestation officielle contre la décision de clore l'affaire prise par son supérieur, et cela finissait là. Apparemment. Si l'affaire avait eu des prolongements, ils n'existaient que dans la tête remarquable de Simon Illyan, un dossier secret auquel Miles n'avait pas envie d'accéder. Et pourtant la carrière de Metzov s'était arrêtée net, littéralement.

— Miles, interrompit Ivan pour la quatrième fois, nous ne devrions pas faire ça. C'est du suicide.

— Si nous ne devrions pas le faire, nous ne devrions pas *pouvoir* le faire. Tu as toujours besoin d'avoir le câble pour enregistrer. Aucun

espion digne de ce nom ne serait assez bête pour rester assis des heures à l'intérieur du Q. G. impérial à tout écrire à la main, au risque d'être pris et fusillé.

— Ça suffit comme ça.

D'un coup sec de la main, Ivan effaça le dossier de la Sécurité. L'image vidéo oscilla vertigineusement quand Ivan traîna son bureau pour le remettre en place, puis vinrent des bruits de frottement tandis qu'il effaçait frénétiquement de sa botte les traces sur la moquette.

— Je n'ai rien fait, tu entends ?

— Je ne parlais pas de toi. Nous ne sommes pas des espions. (Miles se tut, l'air morne.) N'empêche… je suppose que quelqu'un devrait avertir Illyan du point faible que présentent ses dispositifs de sécurité.

— Pas moi !

— Pourquoi pas toi ? Suggère ça comme une brillante hypothèse. Peut-être obtiendras-tu des félicitations. Ne dis pas que nous l'avons expérimenté, bien entendu. Ou alors, déclare que nous vérifiions juste ton hypothèse, hein ?

— Espèce de briseur de carrière, dit Ivan avec sévérité. Ne te repointe plus sur mon écran vidéo. Sauf à la maison, ça va de soi.

Miles sourit et laissa son cousin s'échapper. Il resta un moment dans le bureau à regarder défiler les holos météo, songeant à Metzov et au genre d'accidents susceptibles d'arriver aux prisonniers qui lui tenaient tête.

Bon ! tout ça s'était passé il y avait très longtemps. Metzov lui-même prendrait probablement sa retraite d'ici à cinq ans, avec son statut de soldat ayant quarante ans de carrière et une pension, pour se fondre dans la population des vieillards acariâtres. Pas tant un problème à résoudre qu'à attendre de voir se résoudre sans y être impliqué, du moins en ce qui concernait Miles. Son but final à la base Lazkowski, se répéta Miles, était de s'échapper de cette base, aussi silencieusement qu'une fumée. Metzov serait laissé derrière en son temps.

Les semaines qui suivirent, Miles s'installa dans une routine tolérable. Pour commencer, cinq mille bleus arrivèrent. Tandis que

les jours raccourcissaient, la base Lazkowski subit sa première vraie chute de neige de la saison, plus un oua-oua modéré qui dura une demi-journée. Miles avait réussi à annoncer l'une et l'autre à l'avance et avec précision.

Evénement plus heureux encore, Miles céda son titre de plus fameux imbécile de l'île (une notoriété indésirable acquise depuis l'embourbement du scat-cat) à un groupe de bleus qui avaient trouvé moyen, un soir, de mettre le feu à leur cantonnement en allumant leurs pets. Le lendemain, lorsque les officiers se réunirent pour discuter des mesures à prendre contre d'éventuels incendies, Miles suggéra d'attaquer le problème en menant un assaut logistique contre l'approvisionnement en combustible de l'ennemi, à savoir d'éliminer les fayots de l'ordinaire. Le général Metzov repoussa la proposition d'un regard glacial. Dans le couloir, un digne capitaine de la section matériel arrêta ensuite Miles pour le remercier de ses efforts méritoires.

Au temps pour la gloire de l'armée impériale. Miles prit l'habitude de passer de longues heures seul dans le bureau de la météo, à étudier la théorie du chaos, ses déchiffrages de données et les murs. Trois mois écoulés, trois autres à tirer. Les jours devenaient plus sombres.

5

Miles avait sauté de son lit et était déjà à demi vêtu quand son cerveau abruti de sommeil se rendit compte que la sonnerie stridente n'était pas l'alerte au oua-oua. Il s'immobilisa, une botte à la main. Ce n'était pas un incendie, ni une attaque ennemie. Donc pas de son ressort, de toute façon. Le bêlement rythmé s'arrêta. On avait raison, le silence est d'or.

Il jeta un coup d'œil à la pendule aux chiffres lumineux. Elle proclamait qu'on était au milieu de la soirée. Il ne dormait que depuis deux heures. Il s'était écroulé sur son lit, épuisé, au retour d'une longue expédition au nord de l'île, en pleine tempête de neige, pour réparer les dommages causés par le vent à la Station onze. Le voyant rouge du signal d'appel au chevet de son lit ne clignotait pas pour l'avertir de tâches imprévues à accomplir. Il pouvait retourner se coucher.

Ce silence était *déroutant*.

Il enfila sa seconde botte et passa la tête par la porte. Deux officiers avaient fait de même et échangeaient des conjectures sur la cause de l'alerte. Le lieutenant Bonn émergea de sa chambre et fonça dans le couloir à grands pas en enfilant sa parka. Il avait une expression tendue, mi-inquiétude, mi-contrariété.

Miles saisit sa parka et courut le rejoindre.

— Vous avez besoin d'aide, lieutenant ?

Bonn le regarda et pinça les lèvres.

— Possible, admit-il.

Miles se mit à marcher à côté de lui, secrètement content que Bonn le juge capable d'être utile.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un accident dans un bunker où sont emmagasinés des produits toxiques. Si c'est celui auquel je pense, nous risquons d'avoir un sacré problème.

Ils quittèrent le vestibule dont la double porte retenait la chaleur et se retrouvèrent dans une nuit limpide et glacée. De la neige fine crissait sous les bottes de Miles, balayée par un faible vent d'est. Au

firmament, les étoiles gardaient leur éclat en dépit des lumières de la base. Les deux hommes se glissèrent dans le scat-cat de Bonn, leur haleine visible comme de la fumée jusqu'à ce que le système de dégivrage du plafond opère. Bonn sortit pleins gaz de la base par l'ouest.

Quelques kilomètres après les derniers champs de manœuvre, une rangée de tertres couverts de tourbe saillaient sous la neige. Un groupe de véhicules stationnaient à l'extrémité d'un des bunkers – deux scat-cats, y compris celui de l'officier de la base dirigeant le service incendie, et des ambulances. On voyait des lampes de poche s'agiter çà et là. Bonn vira, freina et ouvrit sa portière en toute hâte. Miles le suivit à vive allure dans un crissement de neige tassée.

Le médecin major donnait des directives à deux infirmiers qui chargeaient dans l'ambulance une forme enveloppée dans une couverture aluminisée et un soldat en salopette qui frissonnait et toussait.

— Mettez tous vos vêtements dans le caisson de destruction dès que vous atteindrez la porte, leur cria-t-il. Ainsi que les couvertures, le matériel de couchage, les attelles, tout. Douches de décontamination totale pour tous avant même de commencer à vous occuper de sa jambe cassée. L'analgésique le calmera dans l'intervalle… S'il se réveille, laissez courir. Je vous suis.

Le médecin se détourna en frissonnant et émit un sifflement consterné entre ses dents.

Bonn se dirigea vers le bunker. Le major et le chef du service incendie s'exclamèrent d'une seule et même voix :

— N'ouvrez pas cette porte !

— Il ne reste personne à l'intérieur, ajouta le major. Tout le monde a été évacué.

— Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ?

Bonn frotta de sa main gantée le givre de la vitre afin de jeter un œil à l'intérieur.

— Deux types déplaçaient du matériel en vue de libérer un emplacement pour un nouvel envoi qui doit nous être expédié demain, s'empressa d'expliquer le lieutenant Yaski, le chef du service incendie. Leur chariot élévateur a basculé et l'un d'eux s'est retrouvé coincé dessous avec une jambe cassée.

— Leur chariot a basculé ? Ils ont dû y mettre de la bonne volonté, commenta Bonn.

— Ils devaient sans doute chahuter, riposta le major avec impatience, mais ce n'est pas le pire. Ils ont fait tomber plusieurs fûts de fétaïne. Deux au moins se sont ouverts. Le bunker est plein de cette saloperie. Nous avons colmaté du mieux que nous avons pu. Le nettoyage, c'est votre problème. J'y vais.

On eût dit que le major voulait quitter sa peau aussi bien que ses vêtements. Il salua de la main et fonça vers son scat-cat pour suivre ses infirmiers et leurs patients dans l'opération de décontamination.

— De la fétaïne ! s'exclama Miles avec stupeur.

Bonn s'était écarté en hâte de la porte. La fétaïne, arme dissuasive, était un poison qui provoquait des mutations. À la connaissance de Miles, on ne l'avait encore jamais utilisé au combat.

–... Je croyais que ce truc était dépassé. Que ce n'était plus au menu.

À l'Académie, ses manuels de chimie et de biologie la mentionnaient à peine.

— En effet, dit sombrement Bonn. On n'en fabrique plus depuis vingt ans. Si je ne me trompe, c'est le dernier stock qui reste sur Barrayar. Bon sang ! ces barils n'auraient pas dû se fendre, même si on les avait laissés tomber d'une navette !

— Ils ont au moins vingt ans d'âge, donc, commenta le chef du service incendie. Corrosion ?

— Auquel cas, qu'en est-il des autres ? s'exclama Bonn en tendant le cou.

— C'est ce que je voulais dire, répliqua Yaski avec un hochement de tête.

— Est-ce que la fétaïne n'est pas détruite par la chaleur ? questionna nerveusement Miles en vérifiant qu'ils ne discutaient pas sous le vent du bunker. Un produit est chimiquement dissocié en composants inoffensifs, non ?

— Inoffensifs, c'est beaucoup dire, corrigea le lieutenant Yaski. Mais au moins ils ne désentortillent pas tout l'A. D. N. de vos couilles.

— Y a-t-il des explosifs en dépôt là-dedans, lieutenant Bonn ? demanda Miles.

— Non, seulement la fétaïne.

— Si vous lanciez, disons, deux mines au plasma par la porte, la fétaïne ne serait-elle pas entièrement décomposée chimiquement avant que le toit ne fonde ?

— Il ne manquerait plus que le toit fonde ! Ou le sol. Si ce truc se répandait librement dans le permafrost… Mais si on déclenchait un dégagement lent de chaleur avec ces mines et qu'on jetait quelques kilos de plastifiant neutre, le bunker s'obturerait tout seul… Oui, ça pourrait marcher. En fait, ce serait peut-être la méthode la plus sûre pour venir à bout de cette saloperie. Notamment si l'étanchéité des barils restants laisse à désirer.

— Cela dépendrait de quel côté souffle le vent, objecta Yaski en lançant un coup d'œil à la base puis à Miles par-dessus son épaule.

— Léger vent d'est prévu avec chute de la température jusqu'à 7 heures demain matin, énonça Miles. Ensuite, il tournera au nord et prendra de la force. Oua-oua à partir de 18 heures demain soir.

— Si l'on doit procéder ainsi, autant s'y mettre maintenant, alors, dit Yaski.

— D'accord, répliqua Bonn avec décision. Je vais rassembler mon équipe, rassemblez la vôtre. Je vais chercher les plans du bunker, calculer les temps pour le déclenchement des charges et je vous rejoindrai, vous et l'officier du matériel, au bâtiment de l'administration dans une heure.

Bonn posta le sergent du service incendie en sentinelle pour maintenir tout le monde à bonne distance du bunker. Une tâche peu enviable mais pas insupportable dans les conditions présentes, et le garde avait l'autorisation de s'abriter dans son scat-cat quand la température baisserait aux alentours de minuit. Miles accompagna Bonn au bâtiment administratif pour vérifier ses prévisions sur la direction du vent au bureau météo.

Miles introduisit les données les plus récentes dans les ordinateurs météo afin de fournir à Bonn les prévisions les plus précises possible sur les vecteurs de vent prévus dans la prochaine journée de vingt-six heures et sept minutes de Barrayar. Il attendait la fiche de l'imprimante quand il aperçut par la fenêtre Bonn et Yaski s'éloignant en hâte dans le noir. Peut-être avaient-ils changé le lieu de rendez-vous avec l'officier du matériel ? Miles songea à se lancer à

leur poursuite, mais les prévisions ne différaient guère des précédentes. Etait-il nécessaire qu'il les regarde cautériser le dépôt de poison ? Ce pouvait être intéressant… instructif… mais, en vérité, il n'avait plus rien à faire là-bas. En tant que fils unique et père potentiel de quelque futur comte Vorkosigan –, avait-il même le droit de s'exposer par pure curiosité aux risques effrayants de phénomènes mutagènes ? La base ne semblait pas courir de danger immédiat, du moins pas avant que le vent tourne. Ou était-ce de la lâcheté déguisée en logique ? La prudence est une vertu, avait-il entendu dire.

Bien réveillé, à présent, et trop énervé ne serait-ce que pour imaginer pouvoir retrouver le sommeil, il s'affaira de-ci de-là pour rattraper le retard que lui avait coûté sa joyeuse petite expédition matinale. Au bout d'une heure, il en avait terminé. Quand il se surprit à épousseter le matériel et les étagères, il conclut que le moment était venu de retourner au lit, qu'il eût envie de dormir ou pas. Mais une lueur passant devant la fenêtre attira son attention. Un scat-cat s'arrêtait devant le bâtiment.

Bonn et Yaski étaient de retour. Déjà ? Ç'avait été rapide… à moins qu'ils n'aient pas encore commencé. Miles retira le mince feuillet de plastique portant les nouvelles données sur le vent et se dirigea vers le bureau du génie, au fond du couloir.

Le bureau de Bonn était éteint, mais celui du commandant de la base illuminait le couloir. Miles entendit des voix irritées. Serrant le feuillet plastique, il s'approcha.

La porte menant au bureau intérieur était ouverte. Metzov, assis devant sa console, crispait le poing sur la surface clignotante. Bonn et Yaski se tenaient raides devant lui. Miles fit claquer prudemment sa feuille de plastique pour annoncer sa présence. Yaski tourna la tête vers lui.

— Envoyez Vorkosigan, c'est déjà un mutant, pas vrai ?

Miles salua.

— Je vous demande pardon… je ne suis pas un mutant. Ma dernière rencontre avec un poison militaire a provoqué des dommages tératogènes, et non pas génétiques. Mes futurs enfants devraient être aussi sains que ceux de n'importe qui. Où voulez-vous m'envoyer, lieutenant ?

Metzov darda sur Miles un regard menaçant mais ne donna pas suite à la suggestion de Yaski. Miles tendit sans un mot le feuillet à Bonn qui, après y avoir jeté un coup d'œil, grimaça et le fourra d'un geste rageur dans la poche de son pantalon.

— Bien entendu, je comptais leur faire endosser des vêtements de protection, continua Metzov, s'adressant à Bonn avec irritation. Je ne suis pas fou.

— Je l'avais compris, commandant, mais les hommes refusent d'entrer dans le bunker même avec un équipement anticontamination, répliqua Bonn d'un ton sans réplique. Je ne saurais les en blâmer. Les précautions classiques sont, à mon avis, inadaptées pour la fétaïne. Le produit a un pouvoir de pénétration incroyablement élevé pour son poids moléculaire. Il passe à travers tout ce qui est perméable.

— Vous ne sauriez les *blâmer* ? répéta Metzov avec stupeur. Lieutenant, vous avez donné un ordre. Ou vous étiez censé le donner.

— Je l'ai donné, mais…

— Mais… vous leur avez laissé sentir votre indécision. Votre faiblesse. Bon sang ! quand vous donnez un ordre, il faut le donner, pas tergiverser !

— Pourquoi devons-nous conserver ce produit ? intervint Yaski.

— Nous en avons déjà discuté. C'est notre rôle, lui rétorqua Metzov d'une voix grondante. Nos ordres. Vous ne pouvez pas exiger obéissance de quelqu'un si vous n'obéissez pas vous-même.

Aveuglément ?

— Le bureau d'études a sûrement conservé la recette dans ses tiroirs, dit Miles, brusquement conscient de la portée inquiétante de la discussion. On peut en fabriquer d'autre si on y tient vraiment. Toute fraîche.

— Taisez-vous, Vorkosigan, grommela Bonn.

— Encore un échantillon de votre humour ce soir, enseigne, et je vous fous aux arrêts ! lança Metzov.

Le sourire de Miles se figea. Subordination. Le *Prince Serg,* se rappela-t-il. Que Metzov boive donc toute la fétaïne qu'il voulait, il s'en moquait éperdument, ce n'était pas lui qui en souffrirait les conséquences. Les conséquences, tu te rappelles ?

— N’avez-vous jamais entendu parler de cette belle coutume qui consiste à fusiller sur-le-champ le soldat qui désobéit à vos ordres, lieutenant ? reprit Metzov à l’intention de Bonn.

— Je… je ne crois pas que je puisse proférer cette menace, mon général, dit Bonn avec raideur.

Sans compter, pensa Miles, que nous ne sommes pas sur un champ de bataille. Je me trompe ?

— Ces techs ! s’exclama Metzov d’un ton dégoûté. Je n’ai pas dit « menacer », j’ai dit « fusiller ». Faites un exemple, et les autres obéiront.

Miles songea qu’il ne goûtait guère l’humour de Metzov. Ou bien le général parlait-il sérieusement ?

— Mon général, la fétaïne est un mutagène violent, insista Bonn. Je ne suis pas sûr que les autres obéiraient, quelle que soit la menace. C’est une chose qui échappe à tout raisonnement… Je… moi-même, je n’ai pas une réaction très rationnelle sur le sujet.

— Je le vois bien.

Metzov considéra Bonn d’un regard froid, puis Yaski, qui avala sa salive et se redressa, l’échiné raide. Miles s’efforça de se rendre invisible.

— Si vous devez continuer à feindre d’être des officiers de l’armée, vous les techs, vous avez besoin d’une leçon sur la manière d’obtenir l’obéissance de vos hommes, décréta Metzov. Rassemblement de vos équipes devant le bâtiment administratif dans vingt minutes. Je vous réserve une petite revue disciplinaire à l’ancienne mode.

— Vous ne pensez pas sérieusement à… passer quiconque par les armes, n’est-ce pas ? dit Yaski avec inquiétude.

Metzov sourit aigrement.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire. (Il regarda Miles.) Quelle est la température extérieure en ce moment, officier météo ?

— Cinq degrés au-dessous de zéro, mon général, répondit Miles, bien décidé à n’ouvrir la bouche que si on lui adressait la parole.

— Et le vent ?

— Vent d’est, neuf kilomètres à l’heure, mon général.

— Très bien. (L’œil de Metzov brilla d’un éclat cruel.) Vous pouvez disposer, messieurs. Veillez à faire exécuter vos ordres, cette fois.

Les mains au chaud dans des gants fourrés et emmitouflé dans sa parka, le général Metzov se tenait à côté du mât métallique où ne flottait pour l'heure aucun drapeau, regardant fixement la route mal éclairée. Il pense voir quoi ? se demanda Miles. Il n'était pas loin de minuit, à présent. Yaski et Bonn alignaient leurs équipes, une quinzaine d'hommes vêtus de salopettes thermo-isolantes et de parkas.

Miles frissonna, et pas seulement à cause du froid. Le visage balafré de Metzov paraissait irrité. Et fatigué. Et vieux. Et redoutable. Il rappelait un peu à Miles son grand-père dans ses mauvais jours. Quoique Metzov, au fond, fût plus jeune que le père de Miles. Miles était né quand son père avait déjà atteint l'âge mûr, un raté dans la ligne des générations. Son grand-père, le vieux général comte Piotr, avait parfois l'air d'un réfugié d'un autre siècle. En fait, les vraies revues disciplinaires à l'ancienne comportaient des matraques de caoutchouc bourrées de plomb. Jusqu'où remontait l'esprit de Metzov dans l'histoire de Barrayar ?

Metzov sourit, un vernis sur sa colère, et tourna la tête à un mouvement sur la route. D'une voix horriblement cordiale, il confia à Miles :

— Vous savez, enseigne, il y avait un secret derrière cette rivalité soigneusement entretenue entre les services, jadis, sur la Vieille Terre. En cas de mutinerie, on pouvait toujours persuader l'armée de tirer sur la marine, ou vice versa, quand elles ne pouvaient plus assurer leur propre discipline. C'est un désavantage caché que des forces combinées comme les nôtres.

— En cas de mutinerie ! s'exclama Miles qui, de saisissement, en oublia sa résolution de ne parler qu'à bon escient. Je croyais que le problème était l'exposition à une matière toxique ?

— En effet. Malheureusement, à cause de la maladresse de Bonn, c'est devenu une question de principe. (Un muscle tressauta sur la mâchoire de Metzov.) Ça nous pendait au nez avec cette nouvelle armée de chiffes molles !

— Une question de principe, mon général ? Quel principe ? Il s'agit de se débarrasser de déchets, dit Miles d'une voix étranglée.

— C'est un refus en masse d'obéir à un ordre direct, enseigne. C'est une mutinerie, n'importe quel juriste militaire vous le dira. Par

chance, ce genre de situation est facile à mater si on intervient assez vite pour tuer les germes dans l'œuf.

Le mouvement sur la route se transforma en un peloton de bleus en tenue blanche de camouflage hivernal, marchant sous la direction d'un sergent de la base – un membre du réseau personnel assurant le pouvoir du commandant, un soldat âgé qui avait servi sous Metzov déjà au temps de la révolte de Komarr et qui s'était élevé dans la hiérarchie en même temps que son maître.

Les bleus étaient équipés de brise-nerfs, armes de poing purement antipersonnel. Malgré tout le temps qu'ils passaient à apprendre à s'en servir et leur surentraînement, ils avaient rarement l'occasion de manipuler des armes chargées, et Miles percevait leur surexcitation.

Le sergent aligna les bleus en disposition de feux croisés autour des techs au garde-à-vous et cria un ordre. Ils présentèrent armes, les braquèrent. Les hommes de Bonn s'agitèrent. Le lieutenant était mortellement pâle, ses yeux étincelaient comme du jais.

— Déshabillez-vous, ordonna Metzov, les dents serrées.

Incrédulité, désarroi ; un ou deux techs seulement comprirent ce qu'on leur demandait et commencèrent à se dévêtir. Les autres, jetant autour d'eux force coups d'œil incertains, les imitèrent avec retard.

— Quand vous serez de nouveau prêts à obéir aux ordres, continua Metzov d'une voix de stentor, vous pourrez vous habiller et aller travailler. Le choix vous appartient. (Il fit un pas en arrière, adressa un signe de tête à son sergent et prit la pose de repos.) Ça les rafraîchira, murmura-t-il, à peine assez haut pour être entendu de Miles.

Metzov, apparemment, ne comptait pas rester dehors plus de cinq minutes ; il semblait penser déjà à son logement douillet et à une boisson chaude.

Olney et Pattas se trouvaient au nombre des techs, remarqua Miles, avec la plupart des cadres de langue grecque qui l'avaient tourmenté au début. Les autres, il les avait aperçus çà et là ou leur avait parlé lors de son enquête privée sur le passé du noyé. Quinze hommes nus qui commençaient à frissonner violemment tandis que la neige sèche sifflait autour de leurs chevilles. Quinze visages déconcertés dont l'expression devenait peu à peu terrifiée. Les yeux

se tournaient vers les brise-nerfs braqués sur eux. *Renoncez,* les conjurait silencieusement Miles, *ça n'en vaut pas le coup*. Mais plus d'une paire d'yeux clignota vers lui et se ferma avec résolution.

Miles maudit en lui-même l'intelligent chimiste anonyme qui avait inventé la fétaïne comme arme de dissuasion, non pour ses compétences, mais pour sa connaissance intime de la psychologie de Barrayar. Sûr que la fétaïne n'aurait jamais pu être utilisée, ne pourrait jamais l'être. Toute faction qui désirerait l'employer serait déchirée de convulsions morales.

Yaski, un pas en arrière de ses hommes, avait l'air complètement horrifié. Bonn, le visage dur, se mit à enlever ses gants et sa parka.

Non, non, non ! hurla Miles dans sa tête. *Si vous les rejoignez, ils ne plieront jamais. Ils sauront qu'ils ont raison*. Gravissime erreur… Bonn laissa tomber en tas le reste de ses vêtements, rejoignit le rang à grandes enjambées, pivota et planta son regard dans celui de Metzov. Les paupières de celui-ci se plissèrent dans un accès de fureur renouvelé.

— Vous venez de signer votre propre condamnation, dit-il d'une voix sifflante. Gelez donc !

Comment les choses avaient-elles tourné si vite à l'aigre ? C'était le moment de se rappeler une tâche urgente et de décamper en quatrième vitesse. Si seulement ces pauvres types frissonnants voulaient bien céder. Miles réussirait à passer la nuit sans mauvaise note dans son dossier. Il n'avait rien à faire ici.

Le regard de Metzov tomba sur lui.

— Vorkosigan, vous pouvez soit prendre une arme et vous rendre utile, soit vous considérer comme libre de vous en aller.

Il pouvait partir… Le pouvait-il ? Comme il restait là sans bouger, le sergent s'avança et lui fourra un brise-nerfs dans la main. Miles le prit, essayant de réfléchir, le cerveau soudain en bouillie. Il conserva assez de bon sens pour s'assurer que le cran de sûreté était en place avant de pointer vaguement l'arme dans la direction des hommes en train de geler.

Cela ne va pas être une mutinerie, mais un massacre.

Un des bleus lâcha un petit rire nerveux. Que leur avait-on dit qu'ils allaient faire ? Que *croyaient-ils* qu'ils faisaient ? À dix-huit,

dix-neuf ans, pouvaient-ils même reconnaître un ordre criminel ? Ou savoir comment se conduire s'ils le reconnaissaient pour tel ?

Miles le pouvait-il ?

La situation était ambiguë, voilà où était le problème. Quelque chose clochait. Miles savait ce qu'était un ordre criminel, tous les élèves de l'Académie militaire le savaient. Son père venait en personne diriger un séminaire un jour par an sur la question pour les élèves de terminale. Il l'avait rendu obligatoire pour être reçu, par édit impérial, quand il était régent. Définition d'un ordre criminel, quand et comment y désobéir. Avec preuves vidéo à l'appui, tirées de divers cas typiques et de mauvais exemples historiques, y compris le Massacre du Solstice, politiquement désastreux, qui avait eu lieu sous le commandement même de l'amiral. Invariablement, un ou deux cadets devaient quitter la salle pour vomir lors de ce passage.

Les autres instructeurs détestaient le jour de Vorkosigan. Leurs classes en restaient subtilement perturbées pendant des semaines. Si l'amiral Vorkosigan choisissait de venir en milieu d'année, c'est qu'il lui fallait généralement revenir quelques semaines plus tard pour dissuader un cadet de tout lâcher presque à la fin de sa scolarité. Seuls les élèves de l'Académie avaient droit à cette conférence sur le vif, pour autant que le savait Miles, bien que son père eût parlé de l'enregistrer sur holovidéo et de l'intégrer à la formation de base de toute l'armée. Certains éléments du séminaire avaient été une révélation même pour Miles.

Mais ce qui se passait à présent… Si les techs avaient été des civils, de toute évidence Metzov aurait été dans son tort. Si l'on avait été en temps de guerre, harcelé par un ennemi, Metzov non seulement aurait été dans son droit, mais aurait accompli son devoir. Ce qui se passait à présent se situait quelque part entre les deux. Des soldats désobéissant, mais passivement. Pas d'ennemi en vue. Pas même une situation physique menaçant des vies humaines sur la base (sauf les leurs), encore que, si le vent tournait, les choses pussent changer. Je ne suis pas prêt pour cela, pas encore, pas si tôt, pensa Miles. Quelle était la solution juste ?

Ma carrière… Miles paniqua, pris de claustrophobie, comme un homme dont la tête est prisonnière dans un tuyau. Le brise-nerfs vacilla légèrement dans sa main. Par-dessus le réflecteur

parabolique, il voyait Bonn debout, muet, trop congelé maintenant pour discuter davantage. Les oreilles devenaient blanches là-dehors, les doigts, les pieds. Un homme s'écroula en une boule frissonnante, mais n'esquissa pas un geste pour se rendre. Metzov, la nuque raide, allait-il se laisser fléchir ?

Pendant un instant de folie, Miles envisagea d'enlever le cran de sûreté et d'abattre Metzov. Et après ? Décimer les bleus ? Il n'aurait pas le temps de les descendre tous avant qu'ils ne ripostent.

Je suis peut-être ici le seul soldat de moins de trente ans qui ait jamais tué un ennemi, dans une bataille ou en dehors. Les bleus pouvaient faire feu par ignorance ou pure curiosité. Ils n'en savaient pas assez pour *s'abstenir*. La façon dont nous agirons dans la demi-heure qui suit se rejouera dans nos têtes aussi longtemps que nous respirerons.

Il pouvait choisir de ne rien faire. Obéir seulement aux ordres. Quels ennuis s'attirerait-il à exécuter uniquement les ordres ? Tous les commandants qu'il avait eus avaient été unanimes à dire qu'il devait mieux exécuter les ordres. Crois-tu que tu te plairais dans tes fonctions d'officier de vaisseau spatial, enseigne Vorkosigan, en compagnie de ta troupe de fantômes gelés ? Au moins, tu ne te sentirais plus jamais seul…

Miles recula discrètement, hors de portée de la ligne de tir des bleus et du champ visuel de Metzov. Des larmes lui picotaient les yeux, lui brouillaient la vision. Le froid, sans doute.

Il s'assit par terre, retira ses gants et ses bottes, laissa choir parka et chemise. Il plaça son pantalon et les sous-vêtements thermiques au sommet de la pile, et le brise-nerfs dessus. Il s'avança. Les prothèses de ses jambes étaient comme des glaçons contre ses mollets.

Je déteste la résistance passive. Vraiment, vraiment, je la déteste !

— À quoi jouez-vous, enseigne ? dit hargneusement Metzov quand Miles passa en boitant devant lui.

— Je veux mettre fin à ce cirque, mon général, répliqua calmement Miles.

Même à présent, certains des techs frissonnants s'écartaient de lui, comme si ses difformités risquaient d'être contagieuses. Pattas ne se recula pas, pourtant. Ni Bonn.

— Bonn a tenté ce coup de bluff. Il s’en mord les doigts, à présent. Cela ne marchera pas non plus avec vous, Vorkosigan.

La voix de Metzov tremblait, elle aussi, mais pas de froid.

Vous auriez dû dire « enseigne ». Qu’y a-t-il dans un nom ? Miles vit le frémissement de malaise courir cette fois parmi les rangs des bleus. Non, Bonn n’avait pas réussi son coup. Miles était peut-être le seul homme capable de mener à bien cette sorte d’intervention individuelle. Tout dépendait du degré de démence auquel était parvenu à présent Metzov.

— Il est possible – et encore ! –, déclara Miles au bénéfice des bleus et de Metzov, que la Sécurité de l’armée n’enquête pas sur la mort du lieutenant Bonn et de ses hommes, si vous trichez sur le rapport et prétendez que c’est un accident. En revanche, je vous garantis que la Sécurité impériale enquêtera sur la mienne.

Metzov eut un singulier rictus.

— Supposez qu’aucun témoin ne survive pour déposer plainte ?

Le sergent de Metzov avait l’air aussi rigide que son maître. Miles songea à Ahn, Ahn, l’ivrogne, Ahn le silencieux. Qu’avait vu Ahn, voilà bien longtemps, quand d’étranges choses s’étaient passées sur Komarr ? Quelle espèce de témoin survivant avait-il été ? Un témoin coupable, peut-être ?

— Pardon, mon général, mais je vois au moins dix témoins derrière ces brise-nerfs.

Des paraboles d’argent – ils paraissaient énormes, de ce nouvel angle. Le changement de point de vue remettait les pendules à l’heure. L’ambiguïté avait fait long feu. Miles continua :

— À moins que vous n’ayez l’intention d’abattre votre peloton d’exécution, puis de vous suicider ? La Sécurité impériale passera tous ceux qu’elle rencontrera au thiopenta. Vous ne pouvez pas me réduire au silence. Par ma bouche, ou la vôtre… ou la leur… je témoignerai.

Des frissons secouaient le corps de Miles. Etonnant l’effet de ce petit brin de vent d’est, à cette température. Il lutta pour empêcher sa voix de trembler, de crainte que cette réaction due au froid ne soit prise pour de la peur.

— Ça vous fera une belle jambe quand vous serez transformé en glaçon, enseigne.

Le pesant sarcasme de Metzov mit les nerfs de Miles à vif. Ce type croyait toujours être le plus fort. Insensé !

Ses pieds nus paraissaient à présent étrangement chauds à Miles. Ses cils, enchâssés dans de la glace, crissaient. Il avait rattrapé son retard sur les autres, sans doute à cause de son volume inférieur. Son corps tournait au bleu violacé.

La base, sous sa couverture de neige, était parfaitement silencieuse. Il entendait presque les cristaux de neige ricocher un à un sur la couche de glace. Il entendait vibrer les os de chaque homme autour de lui, percevait la respiration affolée des bleus. Le temps s'étirait.

Il pouvait menacer Metzov, briser sa condescendance par des allusions voilées à Komarr, *la vérité se saura*… Il pouvait proclamer le rang et la situation de son père. Il pouvait… Bon sang ! Metzov, malgré sa démence, devait bien se rendre compte qu'il avait outrepassé les limites. Le bluff de sa parade disciplinaire avait foiré, et maintenant, il était pris à son propre piège, obligé de défendre froidement son autorité jusqu'à ce que mort s'ensuive. *Il peut être extrêmement dangereux si vous le menacez pour de bon…* Distinguer la peur sous-jacente sous le sadisme était difficile. Mais elle devait être là. Le pousser à bout ne donnait rien. Metzov était littéralement pétrifié dans sa résistance. Pourquoi ne pas tirer… ?

— Enfin, mon général, réfléchissez aux avantages que vous retirerez si vous arrêtez maintenant. Vous avez désormais la preuve d'une… d'une conspiration de mutinerie. Vous pouvez nous jeter tous en prison. C'est une meilleure vengeance, parce que vous gagnerez sur tous les tableaux. Je perdrai ma carrière, je serai renvoyé de l'armée, peut-être emprisonné… croyez-vous que je ne préférerais pas mourir ? La Sécurité militaire punira le reste d'entre nous à votre place.

Metzov avait mordu à l'hameçon ; Miles s'en rendait compte, à la lueur rouge qui pâlissait dans les yeux plissés, à la légère inclinaison de ce cou si raide. Miles n'avait plus qu'à laisser filer la ligne, sans lui imprimer des secousses qui rallumeraient l'agressivité de Metzov. *Attendre…*

Metzov s'approcha, massif dans la semi-pénombre, auréolé de sa respiration qui gelait. Il baissa la voix, pour n'être entendu que de

Miles.

— Une réaction sans énergie, typique d'un Vorkosigan. Votre père a été trop doux avec la lie de Komarr. Ça nous a coûté cher en vies humaines. La cour martiale pour le fils chéri de l'amiral… ça pourrait faire baisser pavillon à cette espèce d'hypocrite, hein ?

Miles ravala sa salive de glace. Une pensée lui traversa l'esprit : ceux qui ne connaissent pas l'histoire de leur pays sont voués à s'y trouver constamment mêlés. Hélas ! ceux qui la connaissaient aussi, apparemment.

— Brûlez cette satanée fétaïne renversée, vous verrez bien, dit-il dans un murmure rauque.

— Vous êtes tous arrêtés, ordonna soudain Metzov d'une voix tonnante en courbant les épaules. Rhabillez-vous.

Tous parurent frappés de soulagement. Après un dernier coup d'œil aux brise-nerfs, ils foncèrent vers leurs vêtements, les enfilèrent avec des mains engourdies par le froid. Mais Miles l'avait vu se formuler soixante secondes avant dans les yeux de Metzov. Cela lui remémora cette définition de son père : *Une arme est un moyen de faire changer votre ennemi d'avis.* L'esprit était le premier et le dernier champ de bataille, ce qu'il y avait dans l'entre-deux n'était que du bruit.

Le lieutenant Yaski avait mis à profit l'occasion fournie par le spectaculaire strip-tease de Miles pour s'éclipser discrètement en direction du bâtiment administratif et lancer plusieurs appels téléphoniques affolés. À la suite de quoi, le commandant des bleus à l'entraînement, le médecin de la base et l'assistant de Metzov survinrent, tout prêts à faire entendre raison à Metzov ou à lui administrer un calmant avant de l'enfermer. Trop tard. Miles, Bonn et les techs, déjà rhabillés, étaient conduits tout trébuchants vers le bunker-prison sous l'œil d'argus des brise-nerfs.

— Suis-je cen… censé vous remercier ? demanda Bonn à Miles en claquant des dents.

— On a eu ce qu'on voulait, non ? Il va arroser de plasma la fétaïne *in situ* avant que le vent tourne. Personne n'est mort. Personne ne se fait plus cailler les couilles. Nous avons gagné, je crois.

— Je n'aurais jamais imaginé rencontrer quelqu'un de plus dingue que Metzov, répliqua Bonn dans un sifflement d'asthmatique.

— Je n'ai rien fait que vous n'ayez fait, protesta Miles. Sauf que j'ai réussi… jusqu'à un certain point. Les choses paraîtront différentes demain matin.
— Oui. Pires, prédit Bonn, lugubre.

Miles s'éveilla en sursaut d'un somme agité sur la couchette de sa cellule quand la porte s'ouvrit. On ramenait Bonn. Il frotta son visage bleu de barbe.
— Quelle heure est-il, lieutenant ?
— L'aube.
Bonn avait l'air aussi blême, aussi hérissé de barbe, aussi lamentablement déprimé que Miles. Il se laissa tomber avec précaution sur sa couchette dans un grognement de douleur.
— Quelles sont les nouvelles ?
— La Sécurité de l'armée est partout. On a envoyé en avion du continent un capitaine, juste arrivé, qui paraît avoir le commandement. Metzov lui a raconté sa petite histoire à sa façon, je pense. Jusqu'à présent, ils se contentent de recevoir les dépositions.
— On s'est occupé de la fétaïne ?
— Oui. (Bonn laissa échapper un ricanement amer.) On m'a sorti d'ici juste pour contrôler le travail fini et donner ma signature. Le bunker s'est comporté en joli petit four bien propre.
— Enseigne Vorkosigan, on vous demande, déclara le garde de la Sécurité qui avait ramené Bonn. Suivez-moi.
Miles se leva, les os grinçants, et se dirigea en boitant jusqu'à la porte de la cellule.
— À plus tard, lieutenant.
— D'accord. Si vous repérez en route quelqu'un avec un petit déjeuner, pourquoi ne pas user de votre influence politique pour me l'envoyer, hein ?
Miles eut un sourire morne.
— J'essaierai.
Miles suivit le garde le long du petit couloir de la prison. La prison de la base Lazkowski ne correspondait pas vraiment aux normes d'un bâtiment de haute sécurité ; ce n'était guère plus qu'un bunker d'habitation avec des portes qui ne fermaient que de l'extérieur et pas de fenêtres. Le climat constituait ordinairement un meilleur gardien

que n'importe quel écran électrique, sans parler du fossé d'eau glacée de cinq cents kilomètres de large qui entourait l'île.

Le bureau de la Sécurité de la base était en plein travail, ce matin-là. Deux inconnus à la mine sévère attendaient, debout près de la porte, un lieutenant et un sergent de grande taille portant l'insigne en œil d'Horus de la Sécurité impériale sur leurs uniformes impeccables. Sécurité *impériale*, et non Sécurité militaire. La Sécurité personnelle de Miles, qui avait gardé sa famille pendant toute la vie politique de son père. Miles les considéra avec une joie possessive.

L'employé de la base avait l'air exténué. La console de son bureau ne cessait de clignoter.

— Enseigne Vorkosigan, j'ai besoin de l'empreinte de votre paume sur ceci.

— Très bien. Qu'est-ce que je signe ?

— Juste les ordres de mission, enseigne.

— Ah !… (Miles leva les mains dans leurs mitaines de plastique.) Laquelle ?

— La droite fera l'affaire, enseigne.

Miles se dépouilla maladroitement de sa mitaine en s'aidant de la main gauche. Sa main, enflée, marbrée de taches rouges, luisait de pommade contre les gelures. Le remède paraissait agir. Il pouvait remuer les doigts. Il lui fallut presser trois fois le patin d'identification, avant que l'ordinateur ne le reconnaisse.

— À vous, lieutenant, dit l'employé avec un signe de tête à l'adresse de l'officier de la Sécurité impériale.

L'homme de la SécImp posa la paume sur le patin et l'ordinateur émit un bip approbateur. Puis l'officier ôta la main et, à la vue du gel collé dessus, chercha en vain une serviette ; il s'essuya furtivement sur la couture de son pantalon, juste derrière l'étui de son neutraliseur. L'employé de la base nettoya nerveusement le patin de sa manche et effleura son intercom.

— Ce que je suis content de vous voir, camarades ! dit Miles à l'officier de la SécImp. J'aurais bien aimé que vous soyez là hier soir.

Le lieutenant ne lui rendit pas son sourire.

— Je ne suis qu'un messager, enseigne. Je ne suis pas censé discuter de votre cas.

Le général Metzov surgit par la porte du bureau intérieur, tenant une liasse de feuillets de plastique. Un capitaine de la Sécurité militaire, qui lui collait au train, salua d'un signe de tête circonspect son homologue impérial. Le général souriait presque.

— Bonjour, enseigne Vorkosigan.

Il regarda, impassible, les types de la Sécurité impériale. Bon sang ! la SécImp aurait dû faire trembler dans ses bottes de combat ce quasi-assassin !

— Il y a, semble-t-il, dans cette affaire un détail intéressant dont même moi je ne m'étais pas avisé. Quand un seigneur vor est impliqué dans une mutinerie militaire, une accusation de haute trahison s'ensuit automatiquement.

— Quoi ? (Miles avala sa salive pour ramener sa voix un ton plus bas.) Lieutenant, je ne suis pas arrêté par la Sécurité *impériale,* dites-moi ?

Le lieutenant sortit une paire de menottes et se mit en devoir d'attacher Miles au sergent. *Overholt,* disait le nom sur sa plaque d'identité, nom que Miles transforma mentalement en « Overkill » : Supertueur. Il n'avait qu'à lever le bras pour faire pendiller Miles en l'air comme un chaton.

— Vous êtes détenu jusqu'à plus ample informé, déclara le lieutenant d'une voix officielle.

— Pendant combien de temps ?

— Indéfiniment.

Le lieutenant se dirigea vers la porte, le sergent et Miles à sa suite.

— Où ? questionna frénétiquement Miles.

— Au quartier général de la Sécurité impériale.

Vorbarr Sultana !

— J'ai besoin de prendre mes affaires…

— Votre chambre a déjà été débarrassée.

— Reviendrai-je ici ?

— Je l'ignore, enseigne.

L'aube tardive rayait le camp de Permafrost de gris et de jaune quand le scat-cat les déposa près de la piste. La navette suborbitale de la Sécurité impériale, lisse, noire, redoutable, était posée sur le ciment glacé tel un oiseau de proie enfermé par accident dans un

pigeonnier. Son pilote se tenait prêt, les moteurs lancés pour le décollage.

Miles monta gauchement la rampe, les pieds traînants, derrière le sergent Overholt ; la menotte froide lui tirait le poignet par saccades. De minuscules cristaux de glace dansaient dans le vent de nord-est. La température allait se stabiliser dans la matinée, il le sentait à l'âpre morsure de l'humidité relative dans ses sinus. Bonté divine, il était plus que temps de quitter cette île !

Miles inspira une dernière fois, puis la porte d'accès de la navette se ferma hermétiquement derrière eux dans un sifflement de serpent. À l'intérieur régnait un silence épais, capitonné, que même le hurlement des moteurs pénétrait à peine.

Il faisait chaud, c'était déjà ça !

6

L'automne, dans la cité de Vorbarr Sultana, était une saison magnifique et cette journée-là un modèle du genre. Un ciel haut et bleu, une température agréablement fraîche. Même le brouillard industriel sentait bon. Les fleurs tardives résistaient encore à la gelée, mais les arbres importés de la Terre avaient changé de couleur. Quand on l'extirpa sans ménagement du fourgon pour l'introduire à l'arrière du quartier général de la Sécurité impériale, Miles en aperçut un, de l'autre côté de la rue. Un érable, avec des feuilles rouge cornaline et un tronc gris argent. Puis la porte se referma. Miles s'efforça de fixer l'image de l'arbre dans sa mémoire, pour le cas où il ne devrait jamais le revoir.

Le lieutenant de la Sécurité, après avoir montré des laissez-passer aux gardes, conduisit Miles et Overholt par un dédale de couloirs jusqu'à un double ascenseur-tube. Ils entrèrent dans celui qui montait. Miles en déduisit qu'on ne l'amenait pas directement au bloc de cellules de très haute sécurité en sous-sol. Il savait ce que cela signifiait et regretta mélancoliquement le tube de descente.

On les fit entrer dans une antichambre à un niveau supérieur, puis dans la salle du fond. Un homme mince, impassible, vêtu en civil, les cheveux bruns grisonnant aux tempes, étudiait une vidéo devant une immense console. Il jeta un coup d'œil à l'escorte de Miles.

— Merci, lieutenant. Merci, sergent. Vous pouvez disposer.

Overholt détacha Miles de son poignet tandis que le lieutenant demandait :

— Serez-vous en sécurité, monsieur ?

— Je pense que oui, rétorqua l'autre d'un ton sec.

Oui, mais moi ? gémit intérieurement Miles. Les deux soldats sortirent, le laissant littéralement planté sur le tapis. Ni lavé ni rasé, toujours habillé du treillis noir légèrement nauséabond qu'il avait enfilé quand… ? seulement la nuit dernière ? Le visage écorché par le froid, les mains et les pieds enflés, encore enveloppés de leurs gaines plastiques médicales – ses orteils gigotaient maintenant dans leur matrice molle. Pas de bottes. L'épuisement l'avait plongé dans une

somnolence coupée de réveils intermittents pendant les deux heures de vol, et il ne se sentait pas reposé. Il avait la gorge à vif, les sinus pleins de fibres d'emballage et la poitrine douloureuse quand il respirait.

Simon Illyan, le chef de la Sécurité impériale de Barrayar, croisa les bras et toisa Miles des pieds à la tête, puis retour. Miles éprouva une bizarre impression de déjà-vu.

Tout le monde, ou presque, sur Barrayar craignait le nom de cet homme, mais bien peu connaissaient son visage. C'était un effet soigneusement cultivé par Illyan, en partie fondé – mais en partie seulement – sur le legs de son formidable prédécesseur Négri, le légendaire chef de la Sécurité. Illyan et sa section avaient à leur tour assuré la sécurité du père de Miles pendant les vingt ans de sa carrière politique et n'avaient connu qu'un échec, lors de la nuit de l'abominable attaque à la soltoxine. À première vue, Miles ne connaissait personne qu'Illyan craignît, sauf la mère de Miles. Un jour, il avait demandé à son père si c'était dû à un sentiment de culpabilité à cause de la soltoxine, mais le comte Vorkosigan avait répondu par la négative, expliquant que ce n'était que l'effet durable de premières impressions frappantes. Miles avait appelé Illyan « oncle Simon » toute sa vie, jusqu'à son entrée dans l'armée, et « monsieur » ensuite.

Dévisageant Illyan, Miles se dit qu'il comprenait enfin la nuance entre l'irritation et l'exaspération.

Illyan termina son inspection, secoua la tête et grommela :

— Fameux ! Vraiment fameux !

Miles s'éclaircit la gorge.

— Suis-je bel et bien en état d'arrestation, monsieur ?

— C'est ce que cette entrevue va déterminer. (Illyan soupira et se radossa dans son fauteuil.) Je suis debout depuis 2 heures du matin à cause de cette frasque. Les rumeurs volent dans tout le service, aussi vite que peut les transmettre le réseau vidéo. Les faits subissent des mutations tous les trois quarts d'heure, comme des bactéries. Vous n'auriez pas pu trouver une façon moins discrète de vous couler par le fond ? Par exemple une tentative d'assassinat contre l'empereur à coups de canif lors de la Revue de l'Anniversaire ou le viol d'une brebis sur la Grand-Place pendant une heure de pointe ? (Le

sarcasme se mua en vraie douleur.) Il mettait tant d'espoir en vous ! Comment avez-vous pu le trahir ainsi ?

Pas besoin de demander qui était ce « il ». *Le* Vorkosigan.

— Je… je ne pense pas l'avoir trahi, monsieur. Je ne sais pas.

Une lumière clignota sur la console. Illyan exhala un soupir, assorti d'un coup d'œil aigu à Miles, et appuya sur un bouton. La deuxième porte de son bureau, camouflée dans le mur, coulissa, livrant passage à deux hommes en uniforme vert.

Le Premier ministre amiral comte Aral Vorkosigan portait l'uniforme aussi naturellement qu'un animal porte sa fourrure. C'était un homme de stature moyenne, râblé, aux cheveux gris, la mâchoire lourde, couturé de cicatrices, presque un corps de brute, et pourtant, ses yeux gris étaient les plus pénétrants que Miles eût jamais vus. Il était flanqué de son assistant, un grand lieutenant blond nommé Joie, dont Miles avait fait la connaissance lors de sa dernière permission. Le parfait officier, intelligent et plein de vaillance – il avait servi dans l'espace, avait été décoré pour acte de bravoure à l'occasion d'un grave accident à bord ; on l'avait muté dans les services du quartier général pendant sa convalescence, et il avait été promptement réquisitionné comme secrétaire militaire par le Premier ministre, qui avait l'œil pour détecter les jeunes surdoués. Il était beau comme un dieu, de surcroît, et aurait été tout à fait à sa place dans des vidéos de recrutement. Miles soupirait de jalousie chaque fois qu'il le rencontrait. Joie était même pire qu'Ivan qui, encore que d'une beauté sombre, n'avait jamais été considéré comme un foudre d'intelligence.

— Merci, Joie, murmura le comte Vorkosigan à son assistant quand son regard se posa sur Miles. Je vous verrai tout à l'heure à mon bureau.

— À vos ordres, amiral.

Ainsi congédié, Joie, sur un dernier coup d'œil inquiet à Miles et à son supérieur, franchit la porte qui se referma dans un chuintement.

Illyan avait toujours la main appuyée sur une touche de son bureau.

— Etes-vous ici à titre officiel ? demanda-t-il au comte Vorkosigan.

— Non.

Illyan débrancha quelque chose – un appareil enregistreur, comprit Miles.

— Très bien, dit-il avec une intonation comportant un doute correcteur.

Miles salua son père réglementairement. Passant outre, Vorkosigan étreignit gravement son fils sans prononcer un mot, s'assit dans le seul autre fauteuil de la pièce, croisa les bras et ses chevilles bottées.

— Continuez, Simon.

Interrompu au beau milieu de ce qui s'annonçait, selon Miles, comme une engueulade en bonne et due forme, Illyan se mordit la lèvre de dépit.

— Rumeurs mises à part, dit-il à Miles, que s'est-il réellement passé la nuit dernière sur cette maudite île ?

En termes le plus neutres et le plus succincts possible, Miles relata les événements de la veille, depuis la fétaïne renversée jusqu'à son arrestation/détention/à déterminer par la Sécurité impériale. Son père ne souffla mot pendant tout le récit, jouant distraitement avec son stylo, s'en tapant le genou, puis recommençant à le tripoter.

Le silence tomba quand Miles eut terminé. Le stylo rendait Miles fou. Il aurait donné cher pour que son père pose ce fichu truc.

Vorkosigan rangea le stylo dans sa poche de poitrine, Dieu merci, se renversa en arrière contre le dossier de son fauteuil et joignit le bout de ses doigts en pyramide, les sourcils froncés.

— Récapitulons. Tu dis que Metzov a court-circuité la hiérarchie et contraint des *bleus à l'entraînement* à faire partie de son peloton d'exécution ?

— Dix d'entre eux. J'ignore s'ils étaient volontaires ou non, je n'y étais pas.

— Des recrues à l'entraînement. (Le comte Vorkosigan avait le visage sombre.) Des gamins.

— Il a raconté que c'était quelque chose comme l'armée contre la marine, jadis sur la Vieille Terre.

— Hein ? dit Illyan.

— À mon avis, Metzov n'était pas très équilibré quand on l'a exilé sur l'île Kyril après ses ennuis dans la révolte de Komarr, et quinze ans passés à ruminer là-dessus n'ont pas arrangé sa manière de

penser. (Miles hésita.) Va-t-on interroger le général Metzov sur ses actions, amiral ?

— Selon ton rapport, dit l'amiral Vorkosigan, le général Metzov a entraîné un peloton de gamins de dix-huit ans dans ce qui a manqué d'un cheveu tourner au meurtre de masse suite à la torture.

Miles, à ce souvenir, hocha la tête. Son corps souffrait encore le martyre.

— Pour ce crime, il n'y a pas de trou assez profond pour le dérober à ma colère. On s'occupera de Metzov, et de la belle manière, déclara Vorkosigan, le visage soudain durci.

— Que va-t-on faire de Miles et des mutins ? demanda Illyan.

— Je crains que nous ne devions traiter la question à part. C'est un tout autre sujet.

— Ou deux autres sujets, suggéra Illyan.

— Hum ! À présent, Miles, parle-moi des hommes qui se trouvaient sous la menace des armes.

— Des techs, amiral, pour la plupart. Une quantité de Grécos.

Illyan grimaça.

— Bon Dieu, ce type n'aurait-il donc aucun sens politique ?

— Aucun, à ma connaissance. Je pensais bien que ce serait un problème.

En fait, il y avait songé plus tard, dans sa cellule, étendu sur sa couchette, après le départ de l'équipe médicale. Les autres ramifications politiques avaient tournicoté sans arrêt dans son esprit.

Plus de la moitié des techs qui gelaient sur pied appartenaient à la minorité de langue grecque. Les partisans du séparatisme linguistique seraient descendus dans la rue, s'il y avait eu tuerie, en affirmant à coup sûr que le général avait voulu un génocide. Encore des morts, le chaos se répercutant au fil du temps comme les conséquences du Massacre du Solstice ?

— Il… m'est venu à l'idée que si je mourais avec eux, on verrait clairement qu'il ne s'agissait pas d'un complot de ton gouvernement ou de l'oligarchie vor. Ainsi, en vivant je gagnais et en mourant je gagnais aussi. Ou du moins je servais à quelque chose. Une stratégie, en quelque sorte.

Le plus grand stratège barrayaran du siècle se massa les tempes comme si elles étaient douloureuses.

— Eh bien… en quelque sorte, oui.

— Alors, messieurs, dit Miles en avalant sa salive, quelle est la suite des réjouissances ? Va-t-on m’accuser de haute trahison ?

— Pour la deuxième fois en quatre ans ? dit Illyan. Merci bien ! J’ai déjà donné. Je vais vous faire disparaître jusqu’à ce que les choses se calment. Où, je n’ai pas encore décidé. L’île Kyril est hors de question.

— Ravi de l’apprendre. (Miles plissa les yeux.) Et pour les autres ?

— Les recrues à l’entraînement ? questionna Illyan.

— Les techs. Mes… compagnons de mutinerie.

Illyan tiqua sur le mot.

— Il serait vraiment injuste que je me tire d’affaire grâce à des privilèges vors et les laisse affronter seuls les chefs d’accusation, conclut Miles.

— Le scandale public de votre procès nuirait à la coalition centriste de votre père. Vos scrupules moraux vous honorent, Miles, mais je ne puis m’offrir le luxe de les prendre en compte.

Miles regarda fixement le Premier ministre comte Vorkosigan.

— Amiral ?

Le comte Vorkosigan suçota pensivement sa lèvre inférieure.

— Oui, je pourrais arrêter les poursuites contre eux par décret impérial, mais cette mesure entraînerait un autre prix à payer… (Il se pencha, dévisageant Miles avec une attention soutenue.) Tu ne pourrais plus jamais servir dans l’armée. Les bruits circulent, même sans procès. Aucun commandant ne voudra plus de toi. On ne te ferait pas confiance comme à un vrai officier, tu serais pour eux un artefact protégé par privilège spécial. Je ne peux exiger de quiconque de te commander avec la tête tournée tout le temps par-dessus l’épaule.

Miles exhala un long soupir.

— Bizarrement, c’étaient mes hommes. Vas-y. Annule les charges.

— Allez-vous démissionner de votre grade ? demanda Illyan, l’air abattu.

Miles, déprimé, nauséeux, glacé, répondit d’une voix grêle :

— Oui.

Illyan cessa de fixer sa console d’un regard vide et leva la tête.

— Miles, comment avez-vous appris les actes discutables du général Metzov durant la révolte de Komarr ? Cette affaire était classée secret d'Etat.

— Ah !… Ivan ne vous a pas parlé de la petite fuite dans les dossiers de la Séclmp, monsieur ?

— Quoi ?

Au diable Ivan !

— Puis-je m'asseoir, monsieur ? dit Miles, pris de faiblesse. (La pièce vacillait, des coups de marteau lui résonnaient dans la tête. Sans attendre la permission, il s'assit en tailleur sur le tapis, clignant des yeux. Son père, soucieux, fit un mouvement vers lui, puis se reprit.) J'avais vérifié les antécédents de Metzov à cause de quelque chose que m'avait dit le lieutenant Ahn. À propos, quand vous vous occuperez de Metzov, je vous suggère instamment d'administrer d'abord du thiopenta à Ahn. Il en sait plus qu'il n'en a dit. Vous le trouverez quelque part sur l'équateur, je pense.

— Mes dossiers, *Miles !*

— Heu ! oui, voilà. Si on met une console ultrasecrète face à une console de sortie, on peut lire de n'importe où dans le réseau vidéo les dossiers de la Sécurité. Bien entendu, il faut avoir quelqu'un au Q. G. qui puisse, et qui veuille, mettre les consoles en position et appeler les dossiers pour vous. Et vous ne pouvez pas en avoir copie par l'imprimante. Mais, euh ! j'ai pensé que vous deviez être mis au courant, monsieur.

— Sécurité parfaite, dit le comte Vorkosigan d'une voix étranglée.

Par le rire, nota Miles avec stupeur. Illyan avait l'air de qui suce un citron.

— Comment avez-vous pu… (Illyan s'interrompit pour jeter au comte un coup d'œil furibond, puis reprit :)… Comment avez-vous imaginé ça ?

— C'était enfantin.

— Vous avez dit « sécurité étanche », murmura le comte sans parvenir à étouffer un gloussement. La plus onéreuse jamais inventée. À l'épreuve des virus les plus malins, du matériel d'écoute le plus sophistiqué. Et deux enseignes passent à travers tout ça comme des fleurs ?

Piqué au vif, Illyan lança d'un ton cassant :

— Je n'ai pas promis qu'elle serait à l'épreuve des imbéciles !
Le comte Vorkosigan s'essuya les yeux et soupira.
— Ah, le facteur humain ! Nous corrigerons le défaut, Miles. Merci.
— Vous avez tout d'un canon fou, mon garçon. Vous tirez dans toutes les directions, grommela Illyan à l'intention de Miles en étirant le cou par-dessus son bureau pour le repérer sur le tapis. Ceci, ajouté à vos premières frasques avec ces sacrés mercenaires, ajouté au reste… Non, les arrêts de rigueur ne sont pas suffisants ! Je ne dormirai pas de la nuit tant que je ne vous aurai pas bouclé dans une cellule, les deux mains liées derrière le dos !
Miles, qui se sentait capable de tuer pour dormir une heure, haussa les épaules. Peut-être Illyan se laisserait-il persuader de l'envoyer bientôt dans cette jolie petite cellule tranquille.
Le comte Vorkosigan se taisait, une étrange lueur pensive dans les yeux. Illyan, remarquant cette expression, tint sa langue.
— Sinon, dit le comte Vorkosigan, il n'y a aucun doute que la SécImp devra continuer à surveiller Miles. Pour son bien autant que pour le mien.
— Et pour celui de l'empereur, ajouta Illyan d'un ton austère. Sans oublier Barrayar. Et les innocents badauds.
— Mais quelle meilleure façon de le surveiller qu'en l'affectant à la Sécurité impériale ?
— Quoi ? s'exclamèrent ensemble Illyan et Miles d'un même glapissement horrifié.
— Vous ne parlez pas sérieusement, continua Illyan, tandis que Miles ajoutait :
— La Sécurité n'a jamais été sur ma liste des dix choix d'affectation.
— Il n'est pas question de choix, mais d'aptitude. Le commandant Cecil en a discuté avec moi un jour. Mais, ainsi que le dit Miles, il ne l'avait pas inscrit sur sa liste.
Sur cette liste, il n'avait pas non plus mis « météorologue arctique », se souvint Miles.
— Vous êtes tombé juste du premier coup, reprit Illyan. Aucun commandant militaire, y compris moi, ne voudra de lui, à présent.
— Aucun sur lequel je pourrais honorablement faire pression pour le prendre. Sauf vous. Je me suis toujours reposé sur vous, Simon, dit

le comte Vorkosigan en lui décochant un curieux sourire.

Illyan parut légèrement abasourdi, en tacticien de premier plan qui commence à se voir pris au piège.

— Ça fonctionne à différents niveaux, reprit le comte Vorkosigan de la même voix douce et persuasive. Nous pouvons laisser dire que c'est de l'exil interne officieux, une rétrogradation pour disgrâce. Cela musellera mes ennemis politiques qui, autrement, s'efforceraient de tirer profit de ce gâchis. Cela atténuera l'impression que nous trouvons des excuses à une mutinerie, ce qu'aucune armée ne peut se permettre.

— Un exil réel, commenta Miles. Même s'il est officieux et interne.

— Oh que oui ! approuva à mi-voix le comte Vorkosigan. Mais pas une vraie disgrâce.

— Peut-on se fier à lui ? dit Illyan d'un ton dubitatif.

— Apparemment. (Le sourire du comte évoquait l'éclair d'une lame de couteau.) La Sécurité peut utiliser ses dons. Elle en a plus besoin qu'aucune autre section.

— Pour voir ce qui est évident ?

— Et ce qui l'est moins. On peut confier la vie de l'empereur à nombre d'officiers. À peu d'entre eux son honneur.

Illyan esquissa à contrecœur un vague signe d'acquiescement. Le comte Vorkosigan, peut-être par prudence, ne chercha pas à susciter un plus grand enthousiasme de la part de son chef de la Sécurité. Il se tourna vers Miles.

— Tu as l'air d'avoir besoin d'une infirmerie.

— D'un lit.

— Que dirais-tu d'un lit dans une infirmerie ?

Miles toussa et battit des paupières.

— Bonne idée.

— En route ! On va te trouver ça.

Miles se leva et sortit en vacillant, appuyé au bras de son père, ses pieds faisant un bruit mouillé dans leurs sacs de plastique.

— À part cela, comment était l'île Kyril, enseigne Vorkosigan ? demanda le comte. Tu ne nous as guère envoyé de vidéos, à ce qu'a remarqué ta mère.

— J'étais occupé. Voyons… Le climat était féroce, le terrain mortel, un tiers des habitants, y compris mon supérieur immédiat, étaient

ivres la plupart du temps. Le Q. I. moyen était égal à la température moyenne en degrés centigrades, il n'y avait pas une femme à moins de cinq cents kilomètres à la ronde et le commandant de la base était un meurtrier psychotique. Cela dit, c'était charmant tout plein.

— Apparemment, rien n'a l'air d'avoir changé depuis vingt-cinq ans.

— Tu y as été ? (Miles lorgna son père du coin de l'œil.) Et tu as permis qu'on m'y envoie ?

— J'ai autrefois commandé la base Lazkowski pendant cinq mois, en attendant ma promotion comme capitaine sur le croiseur *Général Vorkraft*. Disons qu'à l'époque ma carrière subissait une éclipse politique.

Doux euphémisme…

— Et l'endroit t'a plu ?

— Je ne me rappelle pas bien. J'étais ivre les trois quarts du temps. Chacun élabore sa propre méthode pour supporter le camp Permafrost. Je dirais que tu t'en es tiré plutôt mieux que moi.

— Que tu aies pu y survivre me paraît… encourageant.

— Je t'en jugeais capable. C'est pourquoi je t'en ai parlé. Cela mis à part, je ne tiendrais pas cette expérience pour exemplaire.

Miles leva les yeux vers son père.

— Est-ce que… j'ai fait ce qu'il fallait, la nuit dernière ?

— Oui, dit simplement le comte. Ce qu'il fallait. Peut-être n'était-ce pas la meilleure parmi toutes les solutions possibles. Dans trois jours d'ici, tu imagineras peut-être la tactique idéale, mais tu étais l'homme sur le terrain à ce moment-là. Je m'efforce de m'abstenir de repenser après coup les décisions de mes officiers.

Pour la première fois depuis son départ de l'île Kyril, Miles se sentit soulagé du poids qui l'oppressait.

Miles croyait que son père allait au vaste complexe familier de l'hôpital militaire impérial, à quelques kilomètres au-delà de la ville, mais ils découvrirent une infirmerie plus proche, trois étages au-dessous, dans le Q. G. de la SécImp. L'installation, quoique petite, était bien équipée, avec deux salles d'examen, des chambres particulières, des cellules pour soigner les prisonniers et les témoins en garde à vue, un dispensaire et une porte fermée sur laquelle un

panneau bien propre à vous glacer le sang annonçait : *Laboratoire chimique d'interrogatoire.* Illyan avait dû téléphoner, car un infirmier les attendait. Un médecin de la Sécurité arriva peu après, légèrement essoufflé. Il rectifia sa tenue et salua cérémonieusement le comte Vorkosigan avant de se tourner vers Miles.

Celui-ci eut l'impression que le médecin était plus habitué à intimider les gens qu'à être intimidé par eux et que ce renversement de rôles l'embarrassait. Etait-ce quelque aura d'ancienne violence qui s'attachait à son père après toutes ces années ? Le pouvoir, l'histoire ? Un charisme personnel qui faisait s'aplatir comme des chiens battus des hommes sinon énergiques ? Miles percevait très nettement cette chaleur irradiante, et pourtant, cela ne semblait pas l'affecter de la même façon.

Acclimatement, peut-être. L'ancien seigneur régent était l'homme qui prenait deux heures pour déjeuner chaque jour, sans tenir compte d'aucune crise à part la guerre, et disparaissait dans sa résidence. Seul Miles savait ce qui se passait pendant ce temps-là, comment le grand homme en uniforme vert avalait un sandwich en cinq minutes puis occupait l'heure et demie suivante à genoux sur le parquet avec son fils qui ne pouvait pas marcher, à jouer, à bavarder, à lui faire la lecture à haute voix. Parfois, quand Miles résistait à une nouvelle thérapie pénible avec une obstination quasi hystérique, décourageant sa mère et même le sergent Bothari, seul son père savait le persuader d'accepter séances d'élongations ultra-douloureuses, piqûres, nouvelle série d'opérations, produits chimiques glacés qui lui étaient comme du feu dans les veines. « Tu es un Vor. Tu ne dois pas effrayer tes hommes liges par cette démonstration de manque de maîtrise, seigneur Miles. » L'odeur forte de l'infirmerie, la nervosité du médecin ramenaient un flot de souvenirs. Pas étonnant, songea Miles, qu'il n'ait pas réussi à avoir assez peur de Metzov. Quand le comte Vorkosigan partit, l'infirmerie sembla totalement vide.

Il ne se passait apparemment pas grand-chose au Q. G. de la Séclmp, cette semaine-là. L'infirmerie était d'un calme engourdissant, uniquement troublé çà et là par des membres du personnel qui venaient quémander auprès de l'aimable infirmier des

remèdes contre le mal de tête, le rhume ou une gueule de bois. Un soir, deux techs s'activèrent pendant trois heures dans le labo pour un travail urgent et partirent avec la même précipitation. Le médecin stoppa le début de pneumonie de Miles juste avant qu'elle ne devienne galopante. Miles rumina et attendit que les six jours de traitement aux antibiotiques se terminent en combinant les détails d'une permission chez lui à Vorbarr Sultana qui ne manquerait pas de lui être accordée quand les médicos l'autoriseraient à sortir.

— Pourquoi ne puis-je pas aller chez nous ? se plaignit Miles à sa mère lors de la visite suivante de celle-ci. Personne ne me dit rien. Si je ne suis pas sous mandat d'arrestation, pourquoi ne puis-je avoir de permission ? Si je suis arrêté, pourquoi les portes ne sont-elles pas verrouillées ? J'ai l'impression d'être dans les limbes.

La comtesse Cordelia Vorkosigan émit un grognement peu digne d'une dame.

— Tu *es* dans les limbes, mon petit.

Son accent de Beta sans inflexion résonna affectueusement aux oreilles de Miles en dépit du ton sardonique. Elle secoua la tête – ce jour-là, ses cheveux roux mêlés de blanc étaient retenus aux tempes et ondulaient librement sur son dos, brillant sur une veste d'un riche ton brun automnal rehaussé de broderies d'argent, avec la jupe ample d'une femme de la classe vor. Pâle, frappant, son visage aux yeux gris pétillait d'une telle intelligence qu'on remarquait à peine qu'elle n'était pas belle. Pendant vingt et un ans, elle avait joué le rôle d'une mère de famille vor dans le sillage de son grand homme, et pourtant les hiérarchies de Barrayar ne l'impressionnaient guère – bien qu'elle ne restât pas insensible, songea Miles, à leurs blessures.

Alors pourquoi est-ce que je ne pense jamais à mon ambition de commander un vaisseau comme *ma mère* avant moi ? Le capitaine Cordelia Naismith, de la section d'exploration astronomique de Beta, s'était consacrée à l'œuvre périlleuse d'étendre la liaison des couloirs de navigation en exécutant en aveugle des sorties dans l'espace intersidéral, au nom de l'humanité, de la connaissance pure, pour l'avancement économique de la colonie de Beta, pour… Qu'est-ce qui l'avait poussée ? Elle avait commandé un vaisseau d'exploration de soixante personnes, loin de son pays et de toute assistance il y avait eu certains aspects enviables dans sa précédente carrière, c'est sûr.

La hiérarchie, par exemple, était une fiction légale dans les lointains sidéraux, les souhaits du Q. G. de Beta une question de spéculations et de paris.

Elle se mouvait maintenant sans soulever la moindre vague dans la société de Barrayar. Seuls ses plus proches intimes se rendaient compte à quel point elle en était détachée, ne craignant personne, pas même le redouté Illyan, dominée par personne, pas même l'amiral. C'était cette intrépidité insouciante, conclut Miles, qui donnait à sa mère ce caractère si inquiétant. Le capitaine de l'amiral. Suivre les traces de sa mère serait comme marcher dans le feu.

— Qu'est-ce qui se passe, là-dehors ? questionna Miles. Cette chambre est presque aussi divertissante qu'une cellule de mise au secret. A-t-on finalement décidé que j'étais un mutin ?

— Je ne crois pas, dit la comtesse. On renvoie tout ce petit monde dans ses foyers… ton lieutenant Bonn et les autres… pas précisément pour faute, mais sans indemnités, pension ou ce statut d'homme lige impérial qui a l'air d'avoir tant d'importance pour les soldats de Barrayar…

— Penses-y comme à une drôle d'espèce de réservistes, lui conseilla Miles. Et Metzov ? Et les bleus ?

— Metzov est démobilisé de la même façon. C'est lui le plus gros perdant, à mon avis.

— On le lâche dans la nature ?

Miles fronça les sourcils. La comtesse Vorkosigan haussa les épaules.

— Parce qu'il n'y a pas eu mort d'homme, Aral était persuadé qu'il ne pouvait pas obtenir une peine plus sévère en cour martiale. On a décidé de ne pas porter d'accusation contre les bleus.

— J'en suis content. Et, heu !… et moi ?

— Tu demeures officiellement catalogué comme détenu par la Sécurité impériale. Indéfiniment.

— Les limbes sont supposés être une sorte d'endroit non défini. (Sa main tripota le drap. Il avait encore les jointures enflées.) Combien de temps ?

— Le temps nécessaire pour obtenir l'effet psychologique recherché.

— Pour me rendre fou ? Trois jours de plus devraient suffire.

— Assez longtemps pour convaincre les militaristes de Barrayar que tu reçois le châtiment mérité par ton… crime. Ta détention dans ce bâtiment plutôt sinistre porte à croire que tu subis… tout ce qu'ils imaginent se passer ici. Si on te laisse te balader en ville dans des réceptions, l'illusion qu'on t'a pendu la tête en bas au mur du sous-sol sera beaucoup plus difficile à maintenir.

— Tout ça paraît si… irréel. (Miles se renfonça dans son oreiller.) Je voulais seulement servir.

Un bref sourire releva la large bouche de sa mère.

— Prêt à reconsidérer un autre genre de travail, chéri ?

— Etre un Vor est plus qu'un simple emploi.

— Oui, c'est une pathologie. Une illusion obsessionnelle. La galaxie est grande, Miles. Il y a d'autres façons de servir, de plus vastes… circonscriptions.

— Alors, pourquoi restes-tu ici ?

— Ah ! (Elle accusa le coup par un sourire morose.) Les besoins de certains sont plus contraignants que des canons.

— Puisqu'on parle de papa, va-t-il revenir me voir ?

— Non. Je suis chargée de te le dire, il va se tenir à distance pendant un temps. Pour ne pas donner l'impression d'approuver ta mutinerie alors qu'en fait il te tire de dessous l'avalanche. Il a décidé d'être publiquement en colère contre toi.

— Et il l'est ?

— Bien sûr que non ! Pourtant… il commençait à former des plans à longue échéance pour toi, dans ses combinaisons de réforme sociopolitique, fondés sur la carrière que tu aurais accomplie dans l'armée… Il envisageait même des moyens d'utiliser tes blessures congénitales au service de Barrayar.

— Oui, je sais.

— Bon ! ne t'inquiète pas. Il trouvera sans doute comment se servir de ça aussi.

Miles poussa un soupir morne.

— Je veux quelque chose à *faire*. Je veux qu'on me rende *mes habits*.

Sa mère pinça les lèvres et secoua la tête.

Miles appela Ivan ce soir là.

— Où es-tu ? demanda son cousin, soupçonneux.
— Englué dans les limbes.
— Eh bien, restes-y ! dit Ivan d’un ton brusque avant de presser le bouton pour couper la communication.

7

Le lendemain matin, Miles fut transféré dans un nouveau logement. Son guide le conduisit juste à l'étage au-dessous, ruinant l'espérance qu'avait Miles de revoir le ciel. L'officier ouvrit avec un code la porte d'un des appartements destinés aux témoins protégés. Et aussi, songea Miles, à certaines non-personnalités politiques. Se pouvait-il que la vie dans les limbes pût avoir un effet caméléonesque, le rendît translucide ?

— Combien de temps vais-je rester ici ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, enseigne, répliqua l'officier, qui le quitta.

Son sac, bourré de ses vêtements, et une malle remplie en hâte étaient posés par terre au milieu de la pièce. Toutes ses possessions de l'île Kyril, sentant le moisi, un souffle froid en provenance de l'humidité arctique. Miles farfouilla dedans – tout semblait y être, y compris sa documentation météo, puis parcourut son nouveau domaine. Le studio, chichement meublé dans le style à la mode vingt ans plus tôt, comprenait quelques fauteuils confortables, un lit, une kitchenette, des placards vides et des étagères. Pas de vêtements abandonnés, d'objets ou de laissés-pour-compte suggérant l'identité d'un occupant précédent.

Il devait y avoir des micros. Toute surface brillante pouvait dissimuler une caméra vidéo, et les micros n'étaient probablement pas dans la pièce. Mais étaient-ils branchés ? Ou, plus vexant, peut-être qu'Illyan ne se souciait même pas de les mettre en marche ?

Un garde était posté dans le couloir, il y avait des écrans de contrôle à distance, mais Miles ne semblait pas avoir de voisins. Il découvrit qu'il pouvait quitter le couloir et se promener dans les rares zones qui n'étaient pas de haute sécurité ; toutefois, les gardes en sentinelle aux portes extérieures, à qui l'on avait donné des consignes à son sujet, lui firent tourner bride, poliment mais fermement. Il s'imagina tentant une évasion par une descente du toit en rappel – il écoperait probablement d'une balle et ruinerait la carrière d'un malheureux garde.

Un officier de la Sécurité, le surprenant à errer sans but, le reconduisit à son logement, lui donna une poignée de bons pour la cafétéria et lui fit comprendre sans ambiguïté qu'on apprécierait qu'il reste chez lui entre les repas. Après son départ, Miles compta les bons, histoire d'évaluer la durée prévue de son séjour. Il y en avait cent. Il frissonna.

Il déballa malle et sac, passa dans la machine à laver sonique tout ce qui pouvait y entrer pour éliminer les relents du camp Permafrost, suspendit ses uniformes, nettoya ses bottes, disposa avec soin ses possessions sur les étagères, prit une douche et enfila une tenue de service verte propre.

Une heure de passée. Combien encore à venir ?

Il s'efforça de lire, mais ne réussit pas à se concentrer et finit par s'asseoir dans le fauteuil le plus confortable, les yeux fermés, feignant de croire que cette chambre sans fenêtres, hermétiquement close, était une cabine à bord d'un vaisseau spatial. En plein vol.

Deux soirs plus tard, il était assis dans le même fauteuil, digérant un lourd repas de la cafétéria, quand on sonna à la porte. Il sursauta, se leva à grand-peine et alla ouvrir en boitillant. Ce n'était probablement pas un peloton d'exécution, mais sait-on jamais…

Il changea presque d'idée à la vue de deux officiers de la Sécurité impériale en tenue verte, le visage de pierre.

— Excusez-moi, enseigne Vorkosigan, murmura l'un d'eux pour la forme.

Passant devant lui, il se mit à examiner la chambre au scanner. Miles cligna des paupières, puis vit qui se tenait un peu plus loin dans le couloir et exhala un « Ah ! » de compréhension. Sur un simple coup d'œil de l'homme au scanner, il leva les bras et se tourna avec docilité.

— Rien à signaler, conclut l'opérateur.

Miles fut sûr que c'était le cas. Ces types ne faisaient jamais rien à moitié, même au cœur de la Séc-Imp.

— Merci. Laissez-nous, s'il vous plaît. Vous pouvez attendre ici, dit le troisième homme.

Les membres de la Séclmp hochèrent la tête et prirent la pose de repos de chaque côté de la porte.

Miles échangea un salut réglementaire avec l'homme, bien que son uniforme ne comportât pas d'insignes de grade ou de section. Il était mince, de taille moyenne, avait des cheveux noirs, des yeux noisette au regard intense. Un triste petit sourire apparut et disparut sur le grave visage juvénile qui n'avait pas les rides du rire.

— Sire, dit cérémonieusement Miles.

L'empereur Grégor Vorbarra fit un brusque mouvement de tête et Miles referma la porte sur le duo de la Sécurité. Le visiteur royal se détendit légèrement.

— Salut, Miles !

— Salut à toi ! Heu !... (Miles désigna du geste les fauteuils.) Bienvenue dans mon humble demeure. Est-ce que les micros sont branchés ?

— J'ai demandé que non, mais je ne serais pas surpris qu'Illyan me désobéisse pour mon bien.

Grégor esquissa une grimace et, balançant à la main gauche un sac en plastique d'où sortait un cliquetis assourdi, il alla s'asseoir dans le fauteuil que Miles venait de quitter. Il s'appuya contre le dossier, passa une jambe par-dessus l'accoudoir et soupira avec lassitude, comme s'il expulsait tout l'air de sa poitrine.

— Tiens. Elégante anesthésie.

Miles prit le sac que Grégor lui tendait et regarda à l'intérieur. Deux bouteilles de vin, pas moins, et rafraîchies !

— Béni sois-tu, mon fils ! Ça fait un bail que j'ai envie de m'enivrer. Comment l'as-tu deviné ? À propos, par quel miracle es-tu entré ici ? Je me croyais à l'isolement.

Miles mit la seconde bouteille au réfrigérateur, trouva deux verres et souffla dessus pour en ôter la poussière. Grégor haussa les épaules.

— On ne pouvait guère me laisser dehors. Je m'améliore pour ce qui a trait au forcing, tu sais. Ce qui n'empêche pas qu'Illyan se soit assuré que ma visite privée était vraiment privée, crois-moi. Et je ne peux rester que jusqu'à vingt-cinq. (Grégor voûta les épaules à la pensée de son emploi du temps hyper-minuté.) Par ailleurs, la religion de ta mère accorde un bon karma à ceux qui visitent les malades et les prisonniers et j'ai cru comprendre que tu es l'un et l'autre.

Ainsi, c'était sa mère qui avait alerté Grégor. Il aurait dû s'en douter en voyant l'étiquette personnelle des Vorkosigan sur le vin. Et elle n'avait pas envoyé de la bibine ! Il cessa de balancer la bouteille par le col et la porta avec un respect accru. Il souffrait trop de la solitude, désormais, pour marquer plus d'embarras que de gratitude devant l'intervention maternelle. Il ouvrit la bouteille, versa et, suivant le cérémonial en usage à Barrayar, but une gorgée le premier. De l'ambroisie… Il s'affala sur l'autre fauteuil, dans une posture semblable à celle de Grégor.

— Content de te voir, de toute façon.

Miles observa son vieux camarade de jeu. S'ils avaient été un peu plus proches par l'âge, Grégor et lui, ils auraient mieux pu se couler dans le rôle de frères adoptifs ; le comte et la comtesse Vorkosigan avaient été les tuteurs officiels de Grégor depuis le chaos et la tuerie engendrés par les prétentions au trône de Vordarian. Les membres de la cohorte enfantine avaient été réunis comme étant des compagnons « sûrs », Miles, Ivan et Elena étant à peu près du même âge, Grégor, déjà solennel à cette époque, tolérant des jeux un peu plus enfantins que ceux auxquels allaient ses préférences.

L'empereur prit son verre et le dégusta à petites gorgées.

— Navré que ça n'ait pas marché pour toi, dit-il d'un ton bourru.

Miles pencha la tête de côté.

— Courte taille, courte carrière. (Il avala une plus grande lampée.) J'avais espéré quitter la planète. Entrer dans le corps spatial.

Grégor était sorti gradé de l'Académie impériale deux ans avant que Miles n'y entre. Il haussa les sourcils en signe d'assentiment.

— C'est ce que nous souhaitons tous, non ?

— Toi, tu as fait un an de service actif dans l'espace.

— Principalement en orbite. À feindre d'exécuter des patrouilles, entouré de navettes de la Sécurité… Toute cette comédie finissait par me taper sur les nerfs. Feindre que j'étais un officier, feindre que j'accomplissais une tâche au lieu de compliquer celle des autres par ma seule présence… Toi, au moins, on t'a permis de courir des risques réels.

— La plupart n'étaient pas prévus, je t'assure !

— Je suis de plus en plus convaincu que c'est ça, le truc, poursuivit Grégor. Ton père, le mien, nos deux grands-pères… tous ont survécu

à des situations militaires réelles. Voilà comment ils sont devenus de vrais officiers. Pas par ces… études.

Sa main libre s'abattit dans un mouvement tranchant de hache.

— Ils ont été projetés dans des situations réelles, corrigea Miles. La carrière militaire de mon père a commencé officiellement le jour où le bataillon de la Mort de Youri le Fou a fait irruption chez lui pour liquider la plupart des membres de sa famille… Je crois qu'il avait onze ans ou à peu près. J'aime autant me passer de cette sorte d'initiation, merci bien ! Ce n'est pas le choix que ferait un être sensé.

— Hum, acquiesça Grégor d'un ton morose.

Aussi oppressé, devina Miles, par son père légendaire, le prince Serg, que lui l'était par son père vivant, le comte Vorkosigan. Miles évoqua brièvement ce qu'il en était venu à considérer comme « les deux Serg ». L'un – peut-être l'unique version que connaissait Grégor ? – était le héros mort, bravement sacrifié sur le champ de bataille ou du moins proprement désintégré en orbite. L'autre, le Serg supprimé : le commandant névrosé, le sodomite sadique, dont la mort prématurée lors de l'invasion malheureuse d'Escobar avait peut-être été le plus grand coup de chance politique dont eût jamais bénéficié Barrayar… La moindre allusion aux facettes multiples du personnage avait-elle jamais été autorisée à filtrer jusqu'à Grégor ? Aucun de ceux qui avaient connu Serg n'en parlait, le comte Vorkosigan moins que quiconque. Un jour, Miles avait rencontré une des victimes de Serg. Il espérait que cela n'arriverait jamais à Grégor. Il décida de changer de sujet.

— Bon ! Nous sommes tous au courant de mes exploits. Qu'as-tu fabriqué, toi, ces trois derniers mois ? J'ai regretté de manquer ton anniversaire. On l'a fêté sur l'île en se soûlant, ce qui l'a rendu impossible à distinguer de n'importe quel autre jour.

Grégor sourit, puis soupira.

— Une flopée de cérémonies. Une éternité à faire le planton… On pourrait me remplacer la moitié du temps par un mannequin, tout le monde n'y verrait que du feu. J'ai passé des heures à esquiver les allusions transparentes à mon mariage que font mes divers conseillers.

— Sur ce point-là, ils n'ont pas tort. Si tu… te retrouvais écrasé demain par une table à thé à roulettes, la question de la succession se

poserait de façon cruciale. Je peux citer impromptu au moins six candidats avec des atouts défendables pour le pouvoir absolu, et il en sortirait encore une quantité des murs. Certains, dénués d'ambitions personnelles, seraient néanmoins prêts à tuer pour empêcher d'autres de l'obtenir, ce qui est précisément la raison pour laquelle tu n'as pas encore d'héritier désigné.

Grégor pencha la tête.

— Tu fais partie du lot, tu sais.

— Avec ce corps ? (Miles ricana.) Il faudrait vraiment qu'ils détestent quelqu'un pour me coller cette étiquette. À ce stade, ce serait le moment ou jamais de fuir la maison. Vite et loin. Accorde-moi une faveur : marie-toi, établis-toi et dépêche-toi de nous faire une demi-douzaine de petits Vorbarrans.

Grégor parut encore plus déprimé.

— Tiens, bonne idée. Fuir la maison. Je me demande jusqu'où j'irais avant qu'Illyan me rattrape.

Tous deux jetèrent un coup d'œil involontaire vers le plafond, bien qu'en vérité Miles ne fût pas certain de l'emplacement des micros.

— Mieux vaut espérer qu'Illyan te rattrape avant que quelqu'un d'autre le fasse.

Miséricorde, cette conversation devenait morbide !

— Dis-moi… N'y a-t-il pas eu un empereur de Chine qui a fini balayeur ? Et mille et un émigrés de moindre rang… des comtesses qui tenaient des restaurants… S'évader *est* possible.

— S'évader de son hérédité vor ? Autant… courir pour se débarrasser de son ombre !

Parfois, la nuit, la chose semblait possible, mais alors… Miles secoua la tête et inspecta le sac qui était encore bossué.

— Ah ! Tu as apporté un jeu de tacti-go. (Il n'avait aucune envie de jouer au tacti-go, ce truc l'ennuyait depuis l'âge de quatorze ans, mais tout valait mieux que ça. Il le sortit et le plaça entre eux avec un entrain forcé.) Ça me rappelle le bon vieux temps.

Hideuse pensée.

Grégor se tira de sa torpeur et engagea une manœuvre d'ouverture. Faisant semblant d'y prendre de l'intérêt, afin de distraire Miles, qui simulait de l'intérêt, afin de remonter le moral de Grégor, qui feignait… Miles, la tête ailleurs, battit Grégor beaucoup

trop vite à la première partie ; à la suivante, il se concentra mieux et fut récompensé par une étincelle d'authentique intérêt – oubli de soi bienheureux – de la part de Grégor. Ils ouvrirent la seconde bouteille. Miles commença à ressentir les effets du vin langue pâteuse, somnolence et abrutissement. Cela ne lui demanda presque aucun effort pour laisser Grégor gagner.

— Je ne crois pas t'avoir battu à ce jeu depuis que tu as eu tes quatorze ans, dit Grégor avec un soupir qui dissimulait une secrète satisfaction devant le score très bas de cette dernière partie. Tu devrais être officier, bon sang !

— Ce n'est pas un bon jeu de guerre, à ce qu'en dit papa. Pas assez de facteurs de hasard et de surprises incontrôlées pour simuler la réalité. Ça me plaît tel quel.

C'était apaisant, en somme, une logique routinière sans réflexion, échec et parade, une multiplicité de coups qui s'enchaînaient, avec des options toujours parfaitement objectives.

Grégor leva les yeux.

— Il faut que tu le saches. Je ne comprends toujours pas pourquoi on t'a envoyé à l'île Kyril. Tu avais déjà commandé une vraie flotte spatiale – même s'il ne s'agissait que d'une bande de mercenaires crasseux.

— Chut ! Officiellement, cet épisode n'existe pas dans mon dossier militaire. Heureusement ! Cela n'enchanterait pas mes supérieurs. Je commandais. Je n'ai pas obéi. De toute façon, j'ai moins commandé qu'hypnotisé les Mercenaires Dendarii. Sans le capitaine Tung qui avait décidé de soutenir mes prétentions pour servir ses propres desseins, l'équipée se serait terminée de façon très déplaisante. Et beaucoup plus tôt.

— J'ai toujours cru qu'Illyan les utiliserait davantage, après, commenta Grégor. Même si c'était par inadvertance, tu avais amené secrètement au service de Barrayar toute une organisation militaire.

— Oui, et même à leur insu. *Ça,* alors, c'est secret.

— Allons ! Les affecter à la section d'Illyan était une fiction légale, tout le monde le savait. (Et sa propre affectation à la section d'Illyan se révélerait-elle, elle aussi, une fiction légale ?) Illyan est trop prudent pour se laisser entraîner dans des entreprises militaires intergalactiques comme passe-temps. Je crains fort que son principal

intérêt envers les Mercenaires Dendarii ne soit de les tenir aussi loin que possible de Barrayar. Les mercenaires font leurs choux gras du chaos des autres peuples.

« En plus, ils sont d'une drôle de taille… moins d'une douzaine de vaisseaux, trois ou quatre mille hommes… pas ton équipe de base invisible composée de six hommes pour opération discrète, bien qu'ils puissent en composer, et pourtant ils sont trop peu pour s'engager dans des situations planétaires. Ce sont des soldats à base spatiale, et non terrienne. Leur spécialité, c'était le blocus de couloirs interstellaires. Sans danger. Peu préoccupés par le matériel, surtout attachés à bousculer les civils sans armes… c'est comme cela que j'ai fait leur connaissance, quand notre vaisseau-cargo a été arrêté par leur blocus et qu'ils sont allés trop loin dans l'intimidation. Je frémis à la pensée des risques que j'ai courus. Quoique je me sois souvent demandé, sachant ce que je sais maintenant, si j'aurais été capable… (Miles s'arrêta, secoua la tête.) Ou peut-être que c'est comme pour les hauteurs. Mieux vaut ne pas regarder en bas. On se paralyse, puis on se casse la gueule.

Miles n'aimait pas l'altitude.

— Comme expérience militaire, quelle comparaison avec la base Lazkowski ? demanda Grégor d'un ton rêveur.

— Oh ! il y avait certains points communs, admit Miles. Les deux étaient des jobs pour lesquels je n'étais pas entraîné, les deux étaient potentiellement mortels. Je m'en suis tiré avec ma peau – en en perdant un peu. L'épisode dendarii a été pire. J'ai perdu le sergent Bothari. En un sens, j'ai perdu Elena. Au moins, au camp Permafrost, j'ai réussi à ne perdre personne.

— Peut-être fais-tu des progrès.

Miles secoua la tête et but. Il aurait dû mettre de la musique. Le lourd silence de cette pièce était oppressant quand la conversation tombait. Le plafond n'était probablement pas aménagé de façon hydraulique pour descendre l'écraser dans son sommeil ; la Sécurité avait des moyens beaucoup moins salissants pour venir à bout de prisonniers récalcitrants. Il paraissait seulement s'abaisser vers lui. Bon ! je ne suis pas grand, se dit-il. Peut-être qu'il me ratera.

— Je suppose que ce ne serait pas… convenable, commença Miles avec hésitation, de te demander d'essayer de me sortir d'ici. C'est

toujours assez gênant de quémander des faveurs impériales. C'est comme tricher, ou quelque chose comme ça.

— Quoi, tu demandes à un prisonnier de la SécImp d'en sauver un autre ? (Les yeux noisette de Grégor étaient ironiques sous leurs sourcils noirs.) C'est un peu embarrassant pour moi de me heurter aux limites de mon pouvoir impérial absolu. Ton père et Illyan sont comme deux parenthèses autour de moi.

Ses mains en coupe se rapprochèrent dans un geste d'écrasement.

C'était un effet subliminal de la pièce, conclut Miles. Grégor le ressentait aussi.

— Je le ferais si je le pouvais, ajouta Grégor d'un ton plus proche de l'excuse, mais Illyan a signifié on ne peut plus clairement qu'il voulait te garder à l'ombre. Pour un temps, du moins.

— Un temps… (Miles avala la dernière gorgée de son vin et jugea plus sage de ne pas s'en resservir. L'alcool était un dépresseur, à ce qu'on disait.) Combien de temps ? Nom d'une pipe, si je n'ai pas quelque chose à faire bientôt, je vais être le premier cas de combustion humaine spontanée enregistré sur vidéo. (Il pointa un doigt vers le plafond dans un geste obscène.) Je ne demande même pas à quitter le bâtiment, mais qu'on me donne *quelque chose à faire* ! Un travail de bureau, de portier… Je suis un excellent artiste égoutier et je n'ai pas mon pareil pour vidanger les tuyauteries… N'importe quoi ! Papa avait discuté avec Illyan de m'affecter à la Sécurité… comme à la dernière section où l'on voudrait de moi… Il devait avoir dans l'idée autre chose qu'une mascotte !

Il se versa du vin, histoire d'endiguer sa logorrhée. Il en avait trop dit. Au diable le vin ! Au diable les jérémiades !

Grégor, qui avait bâti une petite tour avec des jetons de tacti-go, la renversa du doigt.

— Oh ! mascotte n'est pas un mauvais boulot, si tu réussis à le décrocher. (Il remua lentement le tas.) Je vais voir ce que je peux faire.

Miles ne sut pas si c'était l'empereur, les micros ou de lents rouages déjà en mouvement, mais deux jours plus tard, il fut affecté à l'emploi d'assistant administratif du commandant de la garde du bâtiment. C'était du travail sur ordinateur : établissement d'horaires,

paie, mise à jour des fichiers informatiques. Le travail l'intéressa une semaine, pendant qu'il se mettait au courant, puis se révéla abrutissant. Au bout d'un mois, l'ennui et la banalité commençaient à lui taper sur les nerfs. Etait-il dévoué ou simplement stupide ? Les gardes, Miles s'en rendait compte maintenant, devaient rester en prison toute la journée, eux aussi. En fait, en tant que garde, une de ses tâches était à présent de se maintenir lui-même dedans. Diablement malin de la part d'Illyan, personne d'autre n'aurait pu le retenir s'il avait été décidé à s'évader. Il trouva bien une fenêtre, une fois, et regarda dehors. Il tombait du grésil.

Allait-il ficher le camp de cette satanée boîte avant la Foire d'Hiver ? Combien de temps le monde met-trait-il à l'oublier, de toute façon ? S'il se suicidait, l'enregistrerait-on officiellement comme abattu par un garde lors d'une tentative d'évasion ? Illyan essayait-il de le faire sortir de ses gonds ou seulement de sa section ?

Un autre mois s'écoula. À titre d'exercice spirituel, il décida d'occuper ses heures de loisir à regarder toutes les vidéos d'entraînement de la bibliothèque militaire, par ordre strictement alphabétique. L'assortiment était vraiment ahurissant. Il fut particulièrement abasourdi par la vidéo de trente minutes (sous *H : Hygiène)* expliquant comment prendre une douche – probable qu'il y avait des recrues débarquées du fond de la cambrousse qui avaient besoin du mode d'emploi. Au bout de quelques semaines, il s'était frayé un chemin jusqu'au *L : Laser (fusil) ; modèle D-67 ; circuit d'alimentation à piles, entretien, réparation,* quand il fut interrompu par un appel lui enjoignant de se présenter au bureau d'Illyan.

Le bureau d'Illyan était quasiment inchangé depuis la dernière visite de Miles – la même pièce intérieure sans fenêtres, Spartiate, meublée pour l'essentiel par un bureau-console qui avait l'air de pouvoir servir à piloter un vaisseau interplanétaire – mais, maintenant, il y avait deux fauteuils. L'un était d'une vacance prometteuse. Peut-être Miles ne finirait-il pas au tapis, au propre comme au figuré, cette fois-ci ? L'autre était occupé par un homme en tenue verte avec des insignes de capitaine et l'œil d'Horus de la Sécurité impériale au col.

Intéressant, ce capitaine. Miles le jaugea du coin de l'œil tandis qu'il échangeait un salut réglementaire avec Illyan. Dans les trente-cinq ans, peut-être, il avait quelque chose de l'expression indéchiffrable d'Illyan, mais une carrure plus massive. Pâle. Il pouvait aisément passer pour un rond-de-cuir. Mais on pouvait aussi acquérir cet air-là en restant longtemps claquemuré dans un vaisseau spatial.

— Enseigne Vorkosigan, voici le capitaine Ungari. Le capitaine Ungari est un de mes agents galactiques. Il a dix ans d'expérience dans la collecte des renseignements pour cette section. Sa spécialité est l'évaluation militaire.

Ungari gratifia Miles d'un salut poli, puis le toisa. Que pouvait bien penser cet espion du soldat chétif debout devant lui ? Miles s'efforça de se tenir plus droit. Ce qu'Ungari pensait de lui n'était nullement évident.

Illyan se carra contre le dossier de son fauteuil pivotant.

— Dites-moi, enseigne, qu'avez-vous appris dernièrement par les Mercenaires Dendarii ?

— Monsieur ? (Miles eut un haut-le-corps. La conversation ne prenait pas la tournure qu'il attendait.) Je… Rien, dernièrement. J'ai reçu, il y a environ un an, un message d'Elena Bothari… Bothari-Jesek, c'est-à-dire. Mais c'était personnel. Des vœux d'anniversaire.

— Celui-là, je l'ai, répliqua Illyan avec un hochement de tête.

Ah, oui, salaud !

— Rien depuis ?

— Non, monsieur.

— Hum ! (Illyan désigna de la main le siège libre.) Asseyez-vous, Miles. Revoyons un peu d'astrographie. La géographie est la mère de la stratégie, à ce qu'on dit.

Illyan manipula un bouton sur sa console. Une carte d'itinéraire de connexions de couloirs de navigation se développa en trois dimensions sur l'écran holo. Cela ressemblait assez à la maquette en boules et bâtonnets de quelque étrange molécule organique représentée en lumière colorée, les boules figurant les carrefours d'espaces territoriaux, les bâtonnets les couloirs de navigation dans le vide qui les séparait ; indication schématique, comprimée, plutôt qu'à l'échelle. Illyan centra le champ sur une portion, des étincelles

rouges et bleues au centre d'une boule par ailleurs vide, avec quatre bâtonnets plantés selon des angles irréguliers et aboutissant à des boules plus complexes comme une sorte de croix celtique déformée.

— Cela vous rappelle quelque chose ?

— Là, au centre, c'est le Moyeu de Hegen, n'est-ce pas, monsieur ?

— Bien. (Illyan lui tendit sa télécommande.) Faites-moi un résumé stratégique du Moyeu de Hegen, enseigne.

Miles s'éclaircit la voix.

— C'est un système d'étoiles doubles sans planètes habitables, quelques stations et satellites fournisseurs d'énergie, et très peu de raisons de s'attarder. Comme beaucoup de raccordements de connexions, c'est plus une étape d'itinéraire qu'un lieu de séjour, tirant sa valeur de ce qui l'entoure. Dans le cas présent, quatre régions voisines d'espace territorial avec des planètes colonisées.

Tout en parlant, Miles éclairait chaque partie de l'image pour la faire ressortir.

— Aslund. Aslund est un cul-de-sac comme Barrayar ; le Moyeu de Hegen est sa seule porte de sortie vers le grand réseau galactique. Le Moyeu de Hegen est aussi vital pour Aslund que Komarr, notre porte de sortie, l'est pour nous.

« L'ensemble de Jackson. Le Moyeu de Hegen n'est qu'une des cinq portes pour sortir de l'espace territorial de Jackson ; au-delà de l'Ensemble de Jackson se situe la moitié de la galaxie explorée.

« Vervain. Vervain a deux sorties, l'une vers le Moyeu, l'autre vers les secteurs de connexions contrôlés par l'Empire de Cetaganda.

« Et, pour finir, notre bonne voisine, la planète et république de Pol. Laquelle à son tour se connecte à notre propre multiconnecteur Komarr. De Komarr part aussi notre pas de sortie extra-orbital direct vers le secteur de Cetaganda, itinéraire qui a été ou étroitement contrôlé ou carrément interdit à la circulation cetagandienne depuis que nous l'avons conquis.

Miles jeta un coup d'œil à Illyan, quêtant son approbation, espérant être sur la bonne piste. Illyan regarda à son tour Ungari qui haussa imperceptiblement les sourcils. En signe de quoi ?

— Stratégie des couloirs de navigation. Le jeu du berceau avec le diable qui manipule les ficelles, murmura Illyan en guise de commentaires. (Il plissa les yeux en examinant son schéma

scintillant.) Quatre joueurs, une seule table de jeu. Cela devrait être simple… En tout cas, dit-il en tendant la main pour récupérer sa télécommande, avant de se réinstaller dans son fauteuil avec un soupir, le Moyeu de Hegen est plus qu'un goulet d'étranglement éventuel pour les quatre systèmes voisins. Vingt-cinq pour cent de notre propre trafic commercial y passe, via Pol. Et bien que Vervain soit fermé aux vaisseaux militaires de Cetaganda, tout comme Pol l'est aux nôtres, les Cetas expédient des échanges civils importants par le même couloir et au-delà de l'Ensemble de Jackson. Tout ce qui – comme une guerre – bloque le Moyeu de Hegen semble aussi dommageable à Cetaganda qu'à nous.

« Et pourtant, après des années de neutralité morose et d'indifférence sur le plan de la coopération, cette région vide est soudain devenue le théâtre de ce que je suis bien forcé d'appeler une course aux armements. Les quatre voisins semblent tous s'être créé des intérêts militaires. Pol a renforcé son potentiel de combat sur l'ensemble de ses six stations de sortie interstellaires en direction du Moyeu retirant même des armées du côté tourné vers nous, ce que je trouve un peu surprenant, puisque Pol nous a témoigné une extrême méfiance depuis que nous avons pris Komarr. Le consortium de l'Ensemble de Jackson fait de même. Vervain a engagé une flotte de mercenaires appelés les Rangers de Randall.

« Toute cette activité provoque une panique larvée sur Aslund, qui a un intérêt vital dans le Moyeu de Hegen pour des raisons évidentes. Aslund consacre cette année la moitié de son budget militaire à une station de sortie de grande taille – une véritable forteresse flottante – et pour combler les trous durant ces préparatifs, son gouvernement a lui aussi engagé des hommes de main. Vous les connaissez peut-être. Ils s'appelaient la flotte des Mercenaires libres Dendarii.

Illyan marqua un temps et haussa un sourcil, guettant la réaction de Miles.

Etait-ce enfin un lien ? Miles relâcha sa respiration.

— Ils s'étaient spécialisés dans le blocus à un moment donné. C'est significatif, je pense. Ah !… On les appelait les Dendarii. Ont-ils changé de nom dernièrement ?

— Ils sont revenus depuis peu à leur dénomination première qui est, semble-t-il, les Mercenaires Oserans.

— Bizarre. Pourquoi ?

— Bonne question ! (Illyan pinça les lèvres.) Une parmi beaucoup d'autres, bien que ce ne soit guère la plus urgente. Mais c'est le rapport avec Cetaganda – ou l'absence de rapport – qui me tracasse. Le chaos généralisé dans toute la région serait aussi préjudiciable à Cetaganda qu'à nous. Mais si, une fois le chaos passé, Cetaganda finissait par avoir la haute main sur le Moyeu de Hegen… ah ! alors ces gens-là pourraient bloquer ou contrôler le trafic de Barrayar, comme nous faisons pour le leur, via Komarr. En fait, si l'on considère l'autre côté du couloir Komarr-Cetaganda comme étant sous leur contrôle, cela les mettrait en travers de deux de nos quatre principaux itinéraires galactiques. C'est labyrinthique, indirect… cela pue les méthodes de Cetaganda à plein nez. Sauf que je n'arrive pas à repérer qui tire quelques-unes des ficelles. Ils doivent être là-bas, même si je ne parviens pas encore à les voir… (Morose, Illyan secoua la tête.) Si le pas de sortie de l'Ensemble de Jackson était coupé, tout le monde devrait changer d'itinéraire et passer par l'empire de Cetaganda…

— Ou par chez nous, intervint Miles. Pourquoi Cetaganda nous accorderait-il pareille faveur ?

— J'ai pensé à une possibilité. En fait, à neuf. Mais celle-ci est pour vous, Miles. Quelle est la meilleure façon de s'emparer d'un couloir de navigation ?

— Par les deux extrémités en même temps, récita Miles par pur automatisme.

— Ce qui est une des raisons pour lesquelles Pol a pris soin de ne jamais nous laisser masser la moindre force militaire dans le Moyeu de Hegen. Mais supposons que quelqu'un sur Pol ait vent de cette vilaine rumeur que j'ai eu tant de mal à étouffer, selon laquelle les Mercenaires Dendarii sont l'armée privée d'un certain petit seigneur vor de Barrayar ? Que vont penser ces gens-là ?

— Que nous nous préparons à les attaquer, dit Miles. Ils pourraient devenir paranoïaques… paniquer… et même rechercher une alliance temporaire avec, mettons, Cetaganda ?

— Très bien, répliqua Illyan avec un hochement de tête approbateur.

Le capitaine Ungari, qui avait écouté avec la patience de qui a déjà réfléchi au problème, jeta un coup d'œil légèrement approbateur à Miles et accepta lui aussi l'hypothèse d'un signe de tête.

— Mais même si on les considère comme une armée indépendante, reprit Illyan, les Dendarii ont une influence déstabilisante supplémentaire dans la région. La situation, dans son ensemble, est inquiétante… Elle se tend de jour en jour, sans raison apparente. Une force armée légèrement supérieure… une erreur… un incident mortel… risque de déclencher des troubles, le chaos classique, le vrai, impossible à arrêter. Des raisons, Miles ! Je veux des renseignements.

D'une façon générale, Illyan voulait des renseignements avec la même passion qu'un drogué en manque réclame sa piqûre. Il se tourna vers Ungari.

— Alors, qu'en pensez-vous, capitaine ? Fera-t-il l'affaire ?

Ungari mûrit longuement sa réponse.

— Il est physiquement plus frappant que je ne m'y attendais.

— En tant que camouflage, ce n'est pas forcément un inconvénient. En sa compagnie, vous devriez devenir quasi invisible. La chèvre servant de paravent au chasseur.

— Peut-être. Mais a-t-il la carrure suffisante ? Je n'aurai pas un temps fou à consacrer au baby-sitting.

À en juger par sa voix, Ungari était un de ces officiers modernes qui ont reçu de l'éducation, bien qu'il ne portât pas épinglé à son revers l'insigne d'une académie militaire.

— L'amiral semble le penser. Qui suis-je pour en discuter ?

Ungari lança un coup d'œil en direction de Miles.

— Etes-vous sûr que le jugement de l'amiral n'est pas influencé par… des espérances personnelles ?

Vous voulez dire qu'il prend ses désirs pour la réalité, fut la traduction que se fit mentalement Miles de cette délicate hésitation.

— Ce serait bien la première fois, riposta Illyan avec un haussement d'épaules.

Et il y a une première fois pour tout, pensa simultanément le trio. Illyan se tourna vers Miles et le tint sous le feu de son regard.

— Miles, vous croyez-vous capable – si besoin est – de jouer de nouveau le rôle de l'amiral Naismith, pour un temps bref ?

Il l'avait senti venir, mais, prononcés à haute voix, les mots lui hérissèrent l'échine. Ressusciter cette persona supprimée… Ce n'était pas qu'un *rôle,* Illyan !

— Aucun problème pour rejouer les Naismith, bien sûr. C'est d'*arrêter* de les jouer qui m'effraie.

Illyan se permit un sourire glacial, traitant la remarque en boutade. Miles sourit jaune. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'était… Trois quarts trucage et boniments, un quart… d'autre chose. Zen, Gestalt, illusion ? Des moments incontrôlables d'exaltation dans l'état alpha… Pourrait-il recommencer ? Peut-être en savait-il trop désormais. *D'abord on se paralyse, puis on se casse la gueule.* Peut-être *ne serait-ce* que de la comédie, cette fois-ci.

Illyan se rejeta en arrière dans son fauteuil, leva les mains paume contre paume et les laissa tomber dans un geste libérateur.

— Très bien, capitaine Ungari. Il est à vous. Usez de lui comme bon vous semble. Votre mission, donc, est de rassembler des renseignements sur la situation actuelle dans le Moyeu de Hegen ; en second lieu, si possible, d'utiliser l'enseigne Vorkosigan pour écarter de la scène les Mercenaires Dendarii. Si vous décidez d'établir un contrat bidon afin de les éloigner du Moyeu, vous pouvez tirer sur le compte des opérations secrètes un acompte convaincant. Vous connaissez les résultats que je veux. Je regrette de ne pouvoir rendre mes ordres plus spécifiques, faute de renseignements que vous-même devrez obtenir.

— Cela m'est égal, monsieur, répliqua Ungari en souriant légèrement.

— Hum ! Profitez de votre indépendance tant qu'elle dure. Elle prendra fin avec votre première erreur. (Le ton d'Illyan était sardonique, mais son regard confiant. Puis il dévisagea Miles.) Miles, vous voyagerez en tant qu'« amiral Naismith », lui-même voyageant incognito, retournant par exemple à la flotte Dendarii. Si le capitaine Ungari décide que vous devez adopter le rôle de Naismith, il se fera passer pour votre garde du corps, afin d'être toujours à même de maîtriser la situation. C'est un peu trop demander à Ungari que d'être à la fois responsable de sa mission et de votre sécurité, aussi aurez-vous également un vrai garde du corps. Ce système donnera au capitaine Ungari une liberté d'action exceptionnelle, parce qu'il

justifiera que vous soyez en possession d'un vaisseau personnel – nous avons un pilote spatial et un courrier rapide que nous avons obtenu de… Peu importe, mais il n'a aucun lien avec Barrayar. Il est présentement immatriculé à Jackson, ce qui cadre très bien avec la personnalité mystérieuse de l'amiral Naismith. C'est si manifestement faux que personne n'ira chercher une seconde couche de… de fausseté. (Illyan marqua un temps.) Vous obéirez, cela va sans dire, aux ordres du capitaine Ungari.

Le regard fixe et direct d'Illyan était aussi froid que l'heure de minuit à l'île Kyril.

Miles sourit avec soumission pour montrer qu'il avait compris. *Je serai sage, monsieur… Laissez-moi quitter la planète !* De fantôme à appât, style chèvre pour attirer le tigre… était-ce réellement une promotion ?

8

Victor Rotha, agent et fournisseur en tout genre. Cela sonnait comme « maquereau ». Miles regarda d'un air de doute sa nouvelle persona dont l'écran vidéo de sa cabine lui renvoyait l'image jumelle. Qu'est-ce qu'on avait à reprocher à un miroir tout bête, hein ? *Où* Illyan avait-il déniché ce *vaisseau ?* Fabriqué à Beta, il était bourré de dispositifs betans de grand luxe. Miles se divertit à imaginer l'horrible vision de ce qui arriverait si le complexe lave-dents sonique se détraquait.

« Rotha » était vaguement habillé en rapport avec son point d'origine supposé. Il avait refusé tout net le sarong de Beta, la température à la Station six de Pol étant loin d'être assez chaude pour cela. Il portait tout de même son ample pantalon vert attaché par une corde de sarong betane, et des sandales à la mode du pays. La chemise, verte elle aussi, était en soie synthétique bon marché originaire d'Escobar, la veste crème de même style mais coûteuse. La garde-robe éclectique d'un natif de la Colonie de Beta ayant roulé sa bosse dans la galaxie pendant un certain temps, et connu des hauts et des bas. Parfait. Il marmottait pour lui-même à haute voix, histoire de retrouver son accent betan, tout en s'affairant de-ci de-là dans la cabine raffinée du propriétaire.

Ils avaient accosté la veille à Pol Six sans incident. Les trois semaines de trajet depuis Barrayar s'étaient déroulées sans pépins. Ungari semblait apprécier que tout baigne. Le capitaine de la Séclmp avait occupé la plus grande partie du voyage à dénombrer des choses, à prendre des photos et à compter : vaisseaux, soldats, gardes de la Sécurité, aussi bien civile que militaire. Ils avaient trouvé des prétextes pour s'arrêter à quatre des six stations de départ planétaires sur l'itinéraire entre Pol et le Moyeu de Hegen, tandis qu'Ungari comptait, mesurait, divisait par sections, enfournait des données dans l'ordinateur et calculait sans relâche. Maintenant, ils étaient arrivés au dernier avant-poste de Pol (ou, selon la direction de la traversée, le premier), précaire emprise sur le Moyeu de Hegen.

À une époque, Pol Six avait été un simple point de repère, rien de plus qu'un arrêt en cas d'urgence et un maillon de transfert de communications. Personne n'avait encore résolu le problème de transmettre des messages par un couloir de navigation, sauf à les transporter à bord d'un vaisseau orbital. Dans les régions les plus développées de la connexion, des navettes de com s'élançaient toutes les heures, ou même plus souvent, pour émettre un faisceau qui voyageait à la vitesse de la lumière jusqu'au pas de saut le plus proche de cette région d'espace territorial, où les messages étaient récupérés et relayés, la circulation d'information la plus rapide possible. Dans les régions moins développées, on devait simplement attendre, parfois des semaines ou des mois, qu'un vaisseau passe par là, et espérer que l'équipage se souviendrait de déposer le courrier une fois à destination.

À présent, Pol Six ne se contentait plus de jouer les points de repère, elle gardait ouvertement. Ungari avait clappé de la langue avec excitation, identifiant et additionnant les vaisseaux de la flotte de Pol rassemblés dans la zone de la nouvelle construction. Pour atteindre les quais d'arrimage, ils avaient aménagé un couloir de descente en spirale qui permettait de voir tous les côtés de la station, et tous les vaisseaux, ancrés ou en déplacement, d'un seul coup d'œil.

— L'essentiel de votre tâche ici, avait dit Ungari à Miles, consistera à donner à quiconque nous surveillerait quelque chose de plus intéressant que moi à prendre en filature. Circulez. Je doute que vous ayez besoin d'en faire beaucoup pour qu'on vous remarque. Utilisez votre identité de couverture… Avec de la chance, vous pourriez même trouver un contact ou deux qui vaudront la peine d'une étude plus poussée. Encore que ça m'étonnerait que vous tombiez immédiatement sur quoi que ce soit de grande valeur, les choses ne se passent pas comme ça.

Miles ouvrit sa valise d'échantillons sur son lit et l'inspecta de nouveau. Un voyageur de commerce, voilà ce que je suis, pas plus. Une douzaine d'armes de poing, vidées de leur charge électrique, lui renvoyèrent un éclat espiègle. Une rangée de vidéodisques décrivait des systèmes d'armes plus grosses et plus intéressantes. Et, encore plus intéressante – plus « frappante » –, une collection de disques

minuscules nichés, invisibles, dans la veste de Miles. La mort. Je peux vous la procurer au prix de gros.

Le garde du corps de Miles vint le rejoindre à l'écoutille de sortie. Pourquoi Illyan avait-il affecté le sergent Overholt/Overkill à cette mission ? Pour la même raison qu'il l'avait envoyé à l'île Kyril – parce qu'on avait confiance en lui, sans doute –, mais Miles était gêné de travailler avec quelqu'un qui l'avait naguère arrêté. Que devait penser Overholt de Miles ? Dieu merci, ce grand gaillard était du genre peu loquace.

Overholt était vêtu avec aussi peu de recherche et autant d'éclectisme que Miles, bien qu'il fût chaussé de bottes et non de sandales. Il avait tout du garde du corps d'un type qui essaie de passer pour un touriste. À peu près le genre d'homme qu'il serait logique qu'emploie le trafiquant d'armes de second ordre Victor Rotha. *À la fois fonctionnel et décoratif, il coupe en tranches et en dés, il hache…* Pris isolément, Miles et Overholt seraient mémorables. Ensemble, ma foi… Ungari avait raison. Ils n'avaient aucune raison de craindre de passer inaperçus.

Miles s'engagea le premier dans le tube de débarquement et mit le pied sur Pol Six. Ce rayon d'atterrissage plongeait dans une zone douanière, où la valise d'échantillons et son détenteur furent soigneusement examinés, et où Overholt dut fournir son permis pour son neutraliseur. De là, ils pouvaient aller librement dans les divers services de la station, mis à part certains couloirs gardés conduisant dans des zones grosso modo militaires. Ces zones, Ungari l'avait clairement signifié, étaient son affaire, pas celle de Miles.

Miles, largement à l'heure pour son premier rendez-vous, déambulait à pas lents, jouissant de la sensation d'être dans une station spatiale. L'endroit n'était pas aussi détaché des contingences que la Colonie de Beta, mais on y baignait à plein dans la technoculture galactique. Rien à voir avec ce pauvre Barrayar à demi arriéré. Le fragile environnement artificiel exhalait sa bouffée de danger, toute prête à se métamorphoser instantanément en terreur claustrophobe en cas de subite dépressurisation accidentelle. Un hall bordé de boutiques, d'hôtels et de restaurants formait une agora.

Un trio bizarre flânait de l'autre côté du hall animé, en face de Miles. Un homme de haute taille habillé de vêtements amples –

tenue idéale pour camoufler des armes – examinait le hall d'un œil inquiet. L'homologue d'Overkill, sans doute. Le sergent et lui se repérèrent et échangèrent des regards sévères, après quoi ils prirent bien soin de s'ignorer. L'homme imperturbable placé sous la protection du gorille se fondait dans une quasi-invisibilité à côté de sa femme.

Petite, mais dotée d'une forte présence, sa mince silhouette et ses cheveux blond-blanc coupés ras lui donnaient un curieux air de lutin. Son costume noir de spationaute semblait chatoyer d'étincelles électriques, collant à sa peau comme un ruissellement d'eau, tenue de soirée en plein jour. Des talons aiguilles noirs la rehaussaient de quelques futiles centimètres. Ses lèvres étaient peintes en un rouge carmin assorti à l'écharpe moirée qui drapait ses épaules d'albâtre et retombait en cascade sur la blanche nudité de son dos. Elle semblait… coûteuse.

Elle capta le regard fasciné de Miles, et lui rendit froidement regard pour regard.

— Victor Rotha ?

La voix près de Miles le fit sursauter.

— Monsieur Liga ? hasarda Miles en se retournant brusquement.

Traits pâles de lapin, lèvres protubérantes, cheveux noirs, c'était l'homme qui prétendait désirer améliorer l'armement de ses gardes affectés à la sécurité de sa mine sur son astéroïde. D'accord. Comment – et où – Ungari avait-il déniché ce gus ? Miles n'était pas sûr de désirer le savoir.

— J'ai retenu une chambre pour que nous puissions discuter, dit Liga en souriant, avec une inclinaison de tête vers l'entrée d'un hôtel voisin. Tiens, ajouta-t-il, on dirait que tout le monde fait des affaires, ce matin.

Du menton il indiqua, de l'autre côté de l'agora, le trio qui était maintenant un quartette et s'éloignait. Les pans de l'écharpe claquaient comme des bannières dans le sillage de la blonde à la démarche rapide.

— Qui est cette femme ? demanda Miles.

— Je ne sais pas. Mais l'homme qu'ils suivent est votre principal concurrent ici. L'agent de la maison Fell, spécialiste des armements sur Jackson.

Il avait davantage l'air d'un homme d'affaires d'âge mûr, du moins de dos.

— Pol laisse les Jacksoniens opérer ici ? Je croyais qu'il y avait de l'électricité dans l'air ?

— Entre Pol, Aslund et Vervain, oui, répliqua Liga. Le consortium jacksonien proclame haut et fort sa neutralité. Il espère manger à tous les râteliers. Mais ce n'est pas le meilleur endroit pour parler politique. Allons-y.

Comme Miles s'y attendait, Liga les installa dans ce qui était manifestement une chambre d'hôtel, louée pour la circonstance. Miles y alla de son baratin appris par cœur, énumérant les armes de poing, inventoriant avec bagou les stocks disponibles et précisant les dates de livraison.

— J'avais espéré, dit Liga, quelque chose d'un peu plus… probant.

— J'ai un autre choix d'échantillons à bord de mon vaisseau, expliqua Miles. Je ne voulais pas déranger les douaniers de Pol avec ça, mais je peux vous en donner un aperçu par vidéo. (Miles sortit les manuels sur les armes lourdes.) Cette vidéo a seulement un but instructif, naturellement, étant donné que ces armes appartiennent à une catégorie interdite aux personnes privées dans l'espace territorial de Pol.

— Dans l'espace territorial de Pol, en effet, acquiesça Liga. Mais la loi de Pol n'a pas cours dans le Moyeu de Hegen. Pas encore. Il suffit de larguer les amarres et de s'éloigner de Pol Six un peu au-delà des limites de contrôle de circulation des dix mille kilomètres pour conclure toutes les affaires que vous voulez, et ce de façon parfaitement légale. Le hic, c'est la livraison de la cargaison dans l'espace territorial de Pol.

— Les livraisons difficiles sont une de mes spécialités, lui assura Miles. Moyennant un léger supplément, bien entendu.

— Bien. (Liga fit défiler vivement les pages de l'album vidéo en appuyant sur la touche « avance rapide ».) Ces arcs à plasma de forte puissance… quelle comparaison avec les brise-nerfs de force canon ?

Miles haussa les épaules.

— Tout dépend de ce que vous désirez – liquider seulement les gens, ou les gens et les installations du même coup. Je peux vous consentir un très bon prix pour les brise-nerfs.

Il énonça un chiffre en crédits de Pol.

— J'ai eu dernièrement un meilleur prix que ça, pour un appareil de même kilowattage, dit Liga d'un ton détaché.

— Je m'en doute, répliqua Miles en souriant. Poison, un crédit. Antidote, cent crédits.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là, hein ? questionna Liga d'un ton soupçonneux.

Miles déroula son revers, passa le pouce le long de la doublure et en retira un minuscule pin's vidéo.

— Jetez un coup d'œil là-dessus.

Il l'inséra dans la visionneuse. Une silhouette prit vie et pirouetta. Elle était revêtue de la tête aux pieds dans ce qui ressemblait à un collant en mailles scintillant.

— Un peu sujet aux courants d'air, pour un sous-vêtement long, hein ? commenta Liga, sceptique.

Miles lui décocha un sourire peiné.

— Ce que vous regardez est ce sur quoi toutes les forces armées de la galaxie aimeraient mettre la main. Le filet-bouclier brise-nerfs individuel parfait. La plus récente carte technologique de la Colonie de Beta.

Les pupilles de Liga se dilatèrent.

— Première nouvelle ! J'ignorais qu'ils étaient sur le marché.

— Pas sur le marché libre. C'est, pour ainsi dire, une vente préalable privée.

La Colonie de Beta n'avait fait de publicité que pour son second ou troisième plus récent avantage ; devancer les concurrents de plusieurs longueurs en riposte et défense avait été l'activité principale de ce monde brutal depuis deux générations. Avec le temps, la Colonie de Beta mettrait son nouveau dispositif sur le marché de toute la galaxie. En attendant…

Liga s'humecta les lèvres.

— Nous nous servons beaucoup de brise-nerfs.

— Pour les gardes de sécurité ? Sûr, mon pote !

— Je dispose d'un stock limité de filets-boucliers. Premier arrivé, premier servi.

— Le prix ?

Miles énonça un chiffre en dollars de Beta.

— Scandaleux !

Liga se rejeta en arrière dans son fauteuil flottant. Miles haussa les épaules.

— Réfléchissez. Cela pourrait porter un grave préjudice à votre… organisation de ne pas être la première à renforcer ses défenses. Je suis certain que vous l'imaginez sans mal.

— Je… vais devoir vérifier. Puis-je avoir ce disque pour le montrer à mon… supérieur ?

Miles pinça les lèvres.

— Ne vous faites pas prendre avec.

— Pas de danger.

Liga repassa encore une fois la vidéo de démonstration, contemplant avec fascination l'étincelante silhouette aux allures militaires, avant de fourrer le disque dans sa poche.

Et voilà ! L'hameçon avait été jeté dans ces eaux sombres. Il allait être très intéressant de voir ce qui allait mordre – ablettes ou monstrueux léviathans. Liga était un poisson de la sous-catégorie des rémoras, estimait Miles. Bah ! il fallait bien commencer quelque part…

De retour à l'agora, Miles, inquiet, murmura à Overholt :

— Est-ce que je m'en suis tiré convenablement ?

— Ça n'a pas fait un pli, le rassura Overholt.

Miles entraîna le sergent dans une cafétéria qui avait des tables à l'extérieur, l'idéal pour être observés par quiconque n'observait pas Ungari. Miles se mit à mastiquer un sandwich aux protéines produites hors sol, laissant ses nerfs tendus se relaxer légèrement. Cette comédie pouvait être très bien. Pas aussi stimulante, certes, loin s'en fallait, que…

— Amiral Naismith !

Miles faillit s'étouffer sur une bouchée à demi mâchée et tourna frénétiquement la tête pour identifier la source de la voix. Overholt se raidit aussitôt et réussit à empêcher sa main de plonger prématurément vers son neutraliseur caché.

Deux hommes s'étaient arrêtés près de la table. L'un, que Miles ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam, l'autre… Bon sang ! Il se rappelait ce visage. La mâchoire carrée, la peau brune… trop soigné, trop en

forme, vu son âge, pour être autre chose qu'un soldat en dépit de ses vêtements civils de Polien. Le nom, le nom... Un des commandos de Tung, chef de patrouille de navette de combat. La dernière fois que Miles l'avait vu, ils s'équipaient ensemble dans l'armurerie du *Triomphe,* se préparant à une attaque à l'abordage. Clive Chodak !

— Désolé, vous faites erreur, rectifia Miles par pur réflexe. Je m'appelle Victor Rotha.

Chodak cilla.

— Comment ? Oh ! Pardon... C'est que... vous ressemblez beaucoup à quelqu'un que je connaissais. (Il regarda Overholt. Ses yeux interrogèrent Miles de façon pressante.) Heu, pouvons-nous nous joindre à vous ?

— Non ! répliqua sèchement Miles, assailli par la panique. (Eh, pas si vite ! Il ne devait pas rejeter un contact éventuel. Voilà une complication à laquelle il aurait dû être préparé, mais ressusciter Naismith avant l'heure, sans les ordres d'Ungari...) En tout cas, pas ici, corrigea-t-il hâtivement.

— Je... vois, monsieur.

Après un bref hochement de tête, Chodak s'éloigna aussitôt, entraînant son compagnon qui le suivit à contrecœur. Il réussit à ne se retourner qu'une fois. Les deux hommes se perdirent dans la foule. À en juger par leurs gesticulations, ils devaient discuter ferme.

— Comment je m'en suis tiré ? demanda plaintivement Miles.

— Pas terrible, répondit Overholt, l'air consterné.

Il regarda d'un air sombre le vaste hall dans la direction où les deux hommes avaient disparu.

Chodak ne mit pas plus d'une heure pour retrouver la piste de Miles à bord de son vaisseau de Beta ancré au quai. Ungari n'était pas encore là.

— Il dit qu'il veut vous parler, annonça Overholt. (Miles et lui examinaient l'écran de surveillance vidéo du couloir de l'écoutille, où Chodak sautillait d'un pied sur l'autre avec impatience.) Que croyez-vous qu'il veuille réellement ?

— Probablement me parler. Du diable si je n'ai pas envie de lui parler, moi aussi !

— Vous le connaissez bien ? questionna Overholt d'un ton soupçonneux, sans quitter des yeux l'image de Chodak.

— Pas tant que ça, admit Miles. Il m'a fait l'effet d'être un sous-officier compétent. Il savait se servir de son matériel, maintenir ses gars en alerte, tenir pied sous le feu de l'ennemi. (En vérité, à la réflexion, les contacts de Miles avec cet homme avaient été brefs, tous pour raisons de métier… mais quelques-unes de ces minutes avaient été cruciales, dans la cruelle incertitude des combats d'abordage. Le sentiment intime de Miles serait-il un garant suffisant de la fiabilité d'un homme qu'il n'avait pas vu depuis près de quatre ans ?) Passez-le au scanner, d'accord. Mais laissons-le entrer et écoutons ce qu'il a à dire.

— Si vous en donnez l'ordre, enseigne, répliqua Overholt d'une voix neutre.

— Je le donne.

Chodak ne parut pas froissé d'être passé au scanner. Il n'était armé que d'un neutraliseur pour lequel il possédait un permis. Quoiqu'il ait été aussi un spécialiste du combat rapproché, se rappela Miles, une arme impossible à confisquer. Overholt l'escorta jusqu'au mess/carré du petit vaisseau, que les gens de Beta auraient pompeusement baptisé salon.

— Monsieur Rotha, dit Chodak avec un signe de tête. Je… j'espérais que nous pourrions parler ici en privé. (Il jeta un coup d'œil indécis à Overholt.) Ou avez-vous remplacé le sergent Bothari ?

— Jamais. (Miles fit signe à Overholt de le suivre dans la coursive, attendit pour parler que les portes coulissantes se fussent refermées.) Je crois que votre présence est inhibitrice, sergent. (Miles ne spécifia pas qui Overholt inhibait.) Cela vous ennuierait d'attendre dehors ? Vous pouvez surveiller sur écran, naturellement.

— Mauvaise idée, répliqua Overholt, la mine lugubre. Et s'il vous attaquait ?

Les doigts de Miles tambourinèrent sur la couture de son pantalon.

— C'est une possibilité. Mais nous nous dirigeons ensuite vers Aslund où sont stationnés les Dendarii, à ce que dit Ungari. Il peut avoir des renseignements utiles.

— S'il dit la vérité.

— Même les mensonges peuvent être révélateurs.

Sur cet argument douteux, Miles se débarrassa d'Overholt, et se glissa de nouveau dans le mess.

Il salua d'un signe de tête son visiteur, maintenant assis à une table.

— Caporal Chodak.

Le visage de Chodak s'éclaira.

— Vous me remettez, alors !

— Oh oui ! Vous êtes toujours avec les Dendarii ?

— Oui, monsieur. C'est sergent Chodak, à présent.

— Je n'en suis pas surpris.

— Et… les Mercenaires d'Oser.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Reste à savoir ce qu'il en sortira.

— Vous vous faites passer pour quoi, monsieur ?

— Victor Rotha est un trafiquant d'armes.

— C'est une bonne couverture, remarqua judicieusement Chodak avec un hochement de tête.

Miles appuya deux fois sur la cafetière automatique pour tenter de prendre l'air détaché.

— Alors, qu'est-ce que vous fabriquez sur Pol Six ? Je croyais que les Den… la flotte avait un engagement sur Aslund ?

— À la station d'Aslund, ici dans le Moyeu, corrigea Chodak. C'est à deux heures de vol dans le système. Pour ce qu'il y en a de bâti, jusqu'à présent ! Ah ! ces entrepreneurs gouvernementaux !

Il secoua la tête.

— En retard sur le programme et en avance sur les coûts ?

— Tout juste. (Il accepta le café sans hésitation, le tenant entre ses deux mains osseuses, et en avala bruyamment une gorgée.) Je ne peux pas rester longtemps. (Il tourna la tasse, la posa sur la table.) Amiral, je crois que je vous ai joué un mauvais tour par mégarde. J'étais tellement surpris de vous voir là-bas… N'importe comment, je voulais… vous avertir. Etes-vous en route pour revenir à la flotte ?

— Je crains de ne pouvoir discuter de mes projets. Pas même avec vous.

Chodak lui lança un regard pénétrant de ses yeux noirs en amande.

— Vous avez toujours été adepte des ruses.

— En tant que spécialiste du corps à corps, préférez-vous les attaques frontales ?

— Non, amiral ! dit Chodak avec un léger sourire.

— Et si vous me mettiez au courant ? Je présume que vous êtes l'agent – ou un des agents – de renseignements de la flotte infiltrés dans le Moyeu. J'espère que vous êtes nombreux… Sinon, cela voudrait dire que l'organisation s'est lamentablement déglinguée en mon absence.

En fait, la moitié des habitants de Pol Six étaient probablement des espions d'une sorte ou de l'autre, étant donné le nombre de joueurs potentiels dans ce jeu. Sans parler des agents doubles – devait-on les compter deux fois ?

— Pourquoi êtes-vous parti *si longtemps,* chef ?

Le ton de Chodak était presque accusateur.

— Ce n'était pas mon intention, dit Miles qui cherchait à gagner du temps. Pendant un bon moment, j'ai été retenu prisonnier dans… dans un endroit que je préfère ne pas décrire. Je ne m'en suis évadé qu'il y a environ trois mois.

Ma foi, c'était une manière comme une autre de décrire l'île Kyril.

— Vous, chef ? Nous aurions pu mettre des secours…

— Non, vous n'auriez pas pu, dit sèchement Miles. La situation était extrêmement délicate. Elle s'est résolue d'une façon satisfaisante pour moi. Mais, ensuite, j'ai dû donner un sérieux coup de balai dans des zones de mes opérations autres que la flotte des Dendarii. Des régions très éloignées. Navré, mais vous n'êtes pas ma seule préoccupation. Néanmoins, je suis inquiet. J'aurais dû avoir davantage de nouvelles du commodore Jesek.

Oui, il aurait dû.

— Le commodore Jesek ne commande plus. Il y a eu une réorganisation financière et une restructuration du commandement voilà à peu près un an sous la houlette du comité des capitaines-propriétaires et de l'amiral Oser. Mises en œuvre par l'amiral Oser.

— Où est Jesek ?

— Rétrogradé au rang d'ingénieur de la flotte.

Fâcheux, mais Miles le comprenait.

— Pas nécessairement un mal. Jesek n'a jamais été aussi agressif que, disons, Tung. Et Tung, au fait ?

Chodak secoua la tête.
— Il a été rétrogradé de chef d'état-major à officier du personnel. Un travail insignifiant.
— Ça paraît… du gâchis.
— Oser n'a pas confiance en Tung. Et Tung n'aime pas non plus Oser. Depuis un an, Oser s'efforce de virer Tung, mais ce dernier s'accroche, malgré l'humiliation de… Hum. Ce n'est pas facile de se débarrasser de lui. Oser ne peut pas se permettre – pas encore – de décimer son état-major et trop de gens importants sont personnellement fidèles à Tung.
Miles haussa un sourcil.
— Y compris vous ?
Chodak répliqua d'un ton réservé :
— Il obtenait des résultats. Je le considérais comme un officier de premier plan.
— Moi aussi.
Chodak eut un bref hochement de tête.
— Amiral… le fait est que l'homme qui était avec moi dans la cafétéria est mon supérieur ici. Et c'est un des hommes d'Oser. Sauf à le tuer, je ne vois pas comment l'empêcher de signaler notre rencontre.
— Je n'ai aucun désir de provoquer une guerre civile dans ma propre structure de commandement, dit Miles calmement. (Tu parles !) J'estime plus important qu'il ne se doute pas que vous m'avez parlé en privé. Qu'il fasse son rapport. J'ai conclu des marchés auparavant avec l'amiral Oser, à notre avantage mutuel.
— Je ne suis pas certain qu'Oser soit de cet avis, chef. Je pense qu'il croit avoir été possédé.
Miles lâcha un rire sec.
— Allons, j'ai doublé la taille de la flotte pendant la guerre de Tau Verde ! Même en tant que troisième officier, il a fini par commander plus qu'il n'en avait avant, une plus petite part d'un plus gros gâteau.
— Mais le parti pour lequel il nous avait engagés a perdu.
— Nenni. Les deux côtés ont gagné dans cette trêve que nous avons imposée. C'était un résultat gagnant-gagnant, à part une légère perte de face. Oser est-il capable de se sentir gagnant à moins qu'un autre ne perde ?

Chodak avait l'air sombre.
— Je crains que ce ne soit le cas, chef. Il a dit – je l'ai moi-même entendu – que vous nous aviez jeté de la poudre aux yeux. Vous n'avez jamais été amiral, jamais officier d'aucune sorte. Si Tung ne l'avait pas trahi, il vous aurait expédié en enfer à coups de pied au cul. (Chodak posa sur Miles un regard pensif et morose.) Qu'est-ce que vous étiez, en réalité ?
Miles sourit avec douceur.
— Le gagnant. Vous vous rappelez ?
Chodak gloussa.
— Oui.
— Ne laissez pas l'histoire révisionniste de ce pauvre Oser vous brouiller les idées. Vous étiez là-bas.
Chodak secoua la tête d'un air lugubre.
— Vous n'aviez pas vraiment besoin de mes avertissements, hein ?
Il se leva.
— Ne présumez jamais de rien. Et… prenez soin de vous. En d'autres termes : gardez vos arrières. Je me souviendrai de vous plus tard.
— Amiral.
Chodak hocha la tête. Overholt, qui attendait dans le couloir dans une pose de garde impérial, l'escorta d'un pas ferme jusqu'à l'écoutille.
Miles s'assit dans le salon et mordilla le bord de sa tasse de café, envisageant certains parallèles surprenants entre la restructuration du commandement dans une flotte de mercenaires libres et les guerres intestines des Vors de Barrayar. Oser aurait dû se trouver là pendant les prétentions au trône de Vordarian et voir comment opéraient les gros bonnets. Toutefois, Miles serait bien avisé de ne pas sous-estimer les dangers potentiels et les complexités de la situation. Qu'il meure dans un miniconflit ou dans un grand serait du pareil au même.
Qu'il *meure* ? Qu'avait-il à faire, après tout, avec les Dendarii ou les Oserans ? Oser avait raison, ç'avait été de la poudre aux yeux, et la seule chose étonnante, c'était le temps qu'il avait fallu à ce type pour en prendre conscience. Miles ne voyait aucune nécessité immédiate de se réimpliquer avec les Dendarii. En vérité, il était

peut-être bel et bien débarrassé d'un handicap politique dangereux. Qu'Oser se les garde ! Il n'en restait pas moins qu'ils avaient d'abord été à lui.

J'ai trois fidèles dans cette flotte. Mon propre corps politique personnel.

Comme ç'avait été *facile* de se glisser de nouveau dans le personnage de Naismith…

De toute façon, remettre Naismith en service n'était pas une décision de Miles. C'était celle d'Ungari.

Ce que le capitaine fut le premier à souligner, quand il revint et qu'Overholt le mit au courant. Comme c'était un homme qui se maîtrisait, sa fureur se manifesta par des signes subtils – un ton plus acerbe, des rides plus profondes autour des yeux et de la bouche.

— Vous avez violé le secret de votre couverture. Il ne faut jamais griller sa couverture ! C'est la première règle de survie dans ce travail.

— Mon capitaine, puis-je respectueusement me permettre de faire remarquer que je ne l'ai pas grillée ? répliqua Miles avec calme. C'est Chodak. Il a paru le comprendre aussi, il n'est pas stupide. Il s'est excusé de son mieux.

Chodak, à la vérité, était peut-être plus subtil qu'il ne le semblait à première vue car, à ce stade, il avait une entrée dans les deux camps du schisme éventuel du commandement des Dendarii, quel que soit le vainqueur final. Calcul ou hasard ? Chodak était soit astucieux, soit chanceux. Dans l'un ou l'autre cas, il serait une adjonction utile du côté de Miles… Quel côté, hein ? Ungari ne va pas me laisser approcher les Dendarii après cela.

Ungari, l'œil sombre, regarda l'écran vidéo qui venait de repasser l'enregistrement de l'entrevue de Miles avec le mercenaire.

— J'ai de plus en plus l'impression qu'il serait trop risqué de remettre en service la couverture Naismith. Si la petite révolution de palais de votre Oser ressemble tant soit peu à ce qu'indique ce type, l'idée biscornue d'Illyan que vous alliez ordonner aux Dendarii de dégager le paysage s'envole tout droit par le sas. Je pensais bien que cela avait l'air trop facile. (Ungari arpenta la pièce, frappant sa paume gauche de son poing droit.) Bon, on tirera peut-être encore

quelque chose de Victor Rotha. Même si je préférerais vous consigner dans votre chambre…

Bizarre que tant de ses supérieurs disent cela.

— … Liga désire revoir Rotha ce soir. Peut-être pour commander une partie de notre cargaison imaginaire. Faites traîner les choses… Je veux que vous lui passiez devant pour atteindre le niveau suivant de son organisation. Son patron, ou le patron de son patron.

— Qui tire les ficelles de Liga, selon vous ?

Ungari cessa de jouer les lions en cage et tendit les mains, paumes en l'air.

— Les gens de Cetaganda ? L'Ensemble de Jackson ? N'importe lequel d'une demi-douzaine d'autres ? La Séclmp n'est représentée ici que de façon très sporadique. Mais il s'avère que l'organisation criminelle de Liga est formée de marionnettes de Cetaganda, ça pourrait valoir la peine d'envoyer un agent à plein temps pour s'infiltrer dans leurs rangs. À vous de jouer ! Laissez entendre qu'il y a encore des gadgets intéressants dans votre sac. Acceptez des pots-de-vin. Fondez-vous dans le personnage. Et faites avancer la situation. J'en ai presque terminé ici, et Illyan tient tout particulièrement à savoir quand la Station d'Aslund sera pleinement opérationnelle comme base défensive.

Miles appuya sur la sonnette de la chambre d'hôtel. Il releva le menton, s'éclaircit la gorge et redressa les épaules. Overholt jeta un coup d'œil d'un bout à l'autre du couloir.

La porte s'ouvrit dans un sifflement. Miles, surpris, cligna des paupières.

— Ah, monsieur Rotha !

La voix fraîche et légère appartenait à la petite blonde qu'il avait vue à l'agora le matin. Elle portait à présent une combinaison moulante en soie rouge au décolleté plongeant, avec une scintillante collerette rouge dressée derrière la nuque encadrant sa tête sculpturale, et des bottes de daim rouge à hauts talons. Elle lui dédia un sourire incendiaire.

— Excusez-moi, dit Miles automatiquement. J'ai dû me tromper d'endroit.

— Pas du tout. (Une main fine s'ouvrit en un large mouvement de bienvenue.) Vous êtes ponctuel.

— J'avais rendez-vous ici avec un certain M. Liga.

— Oui, et c'est moi qui m'en suis chargée. Entrez donc. Mon nom est Livia Nu.

En tout cas, impossible qu'elle dissimule la moindre arme sur elle. Miles entra et ne fut pas étonné de voir le garde du corps de ladite Livia flânant dans un coin de la chambre. L'homme eut un salut de la tête à l'adresse d'Overholt, qui le lui rendit, tous deux l'air aussi méfiant que des chats. Et où était l'autre homme ?

Livia se dirigea vers un canapé à eau et s'y installa.

— Etes-vous la supérieure de M. Liga ? demanda Miles.

Non, Liga avait nié savoir qui elle était.

Elle n'hésita qu'une fraction de seconde.

— En un sens, oui.

L'un des deux mentait – non, pas nécessairement. Si elle était vraiment haut placée dans l'organisation de Liga, il n'aurait pas dit son nom à Rotha. Flûte !

— … mais vous pouvez me considérer comme un agent intermédiaire.

Miséricorde ! Pol Six fourmillait littéralement d'espions.

— Pour le compte de qui ?

— Ah ! dit-elle avec un sourire, l'un des rares avantages qu'il y a à traiter avec de petits fournisseurs, c'est qu'ils ne posent pas de questions.

— Je reconnais là le slogan de la maison Fell. Elle présente l'intérêt d'avoir une base fixe et solide. J'ai appris à ne pas vendre d'armes à des gens qui pourraient me tirer dessus dans un proche avenir.

Elle ouvrit tout grands ses yeux bleus.

— Qui voudrait vous tirer dessus ?

— Des gens peu judicieux, rétorqua Miles.

Nom de Dieu ! Il ne maîtrisait pas cette conversation. Il échangea un regard tourmenté avec Overholt, dont l'air détaché était dépassé, et de loin, par celui de son homologue.

— Il faut que nous bavardions. (Elle tapota le coussin à côté d'elle d'un geste d'invite.) Asseyez-vous donc, Victor. Ah ! dit-elle avec un

signe de tête à son garde du corps, pourquoi n'attendez-vous pas dehors ?

Miles prit place sur le bord du canapé, essayant d'évaluer l'âge de cette femme. Elle avait la peau blanche et lisse. Seules ses paupières étaient molles et légèrement fripées. Miles songea aux ordres d'Ungari : *Acceptez des pots-de-vin, fondez-vous dans le personnage…*

— Peut-être devriez-vous aussi attendre dehors, dit-il à Overholt.

Le sergent parut déchiré, mais des deux, c'était visiblement le gorille armé qu'il désirait le plus tenir à l'œil. Il hocha la tête et suivit le garde du corps de Livia.

Miles sourit d'une façon qu'il espérait amicale à son aguichante voisine et, se carrant prudemment contre les coussins du dossier, s'efforça d'avoir l'air attirant. Une véritable rencontre romanesque d'espionnage de la sorte qu'Ungari lui avait dit ne jamais se produire. Peut-être que cela n'arrivait jamais à Ungari, hein ?

Livia porta la main à l'échancrure où se rejoignaient ses seins – un geste hypnotisant – et en retira un minuscule vidéodisque à l'aspect familier. Elle se pencha pour l'introduire dans l'appareil sur la table basse devant eux et Miles mit un moment à reporter son attention sur la vidéo. La scintillante petite silhouette de soldat recommençait ses gestes stylisés. Elle était donc bien la supérieure de Liga. Parfait, il tenait une piste, à présent.

— C'est vraiment remarquable, Victor. Comment l'avez-vous dégoté ?

— Par un heureux hasard.

— Combien pouvez-vous en fournir ?

— Un nombre limité. Cinquante, disons. Je ne suis pas fabricant. Liga vous a parlé du prix ?

— Je l'ai trouvé élevé.

— Si vous avez un autre fournisseur qui vous les offre pour moins, je suis disposé à m'aligner sur son prix et à rabattre dix pour cent.

Miles se débrouilla pour s'incliner tout en restant assis.

Livia émit un petit rire de gorge.

— La quantité est insuffisante.

— Il y a plusieurs moyens dont vous pourriez tirer profit même d'un nombre restreint, si vous vous lanciez assez tôt sur le marché.

Par exemple en vendant des modèles opérationnels à des gouvernements intéressés. J'entends avoir une part de ces bénéfices, avant que le marché soit saturé et que les prix baissent. Vous le pourriez aussi.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ? Je veux dire, les vendre directement aux gouvernements ?

— Qu'est-ce qui vous donne à penser que je ne m'en suis pas occupé ? dit Miles en souriant. Mais… considérez mes itinéraires de sortie d'ici. Je suis entré en passant devant Barrayar et Pol. Pour repartir, j'ai le choix entre l'Ensemble de Jackson ou l'Empire de Cetaganda. Que ce soit par l'un ou par l'autre, je risque fort de me voir soulager de cette cargaison sans la moindre compensation.

À propos, où Barrayar s'était-il procuré son modèle fonctionnel de filet-bouclier ? Y avait-il un véritable Victor Rotha et, si oui, où était-il ? Où Illyan *avait-il eu* leur vaisseau ?

— Ainsi, vous les transportez avec vous ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Hum ! (Elle sourit.) Pouvez-vous en livrer un ce soir ?

— Quelle taille ?

— Petite.

D'un doigt à l'ongle long, elle traça une ligne de ses seins à sa cuisse, pour indiquer exactement la taille. Miles soupira tristement.

— Malheureusement, ceux-ci ont été prévus pour un soldat de commando de taille moyenne ou grande. En rapetisser un est un défi technique considérable… que j'essaie présentement de relever moi-même.

— Quel manque de prévoyance de la part du fabricant !

— Je suis entièrement de cet avis, citoyenne Nu.

Elle le regarda plus attentivement. Son sourire devenait-il légèrement plus sincère ?

— De toute façon, je préfère les vendre par lots. Si votre organisation n'a pas les reins suffisamment solides pour…

— Un arrangement pourrait toutefois être conclu.

— Rapidement, j'espère. Je vais bientôt poursuivre mon périple.

— Peut-être que non… murmura-t-elle distraitement, puis elle releva les yeux avec un rapide froncement de sourcils. Quelle est votre prochaine étape ?

Ungari avait été obligé de déposer un plan de vol officiel, alors…

— Aslund.

— Hum… oui, nous devons parvenir à un arrangement. Absolument.

Ces éclairs bleus, entre deux battements de paupières, étaient-ils ce qu'on appelait des « yeux doux » ? L'effet en était berceur, presque hypnotique. J'ai enfin rencontré une femme à peine plus grande que moi, et je ne sais même pas de quel bord elle est. Lui entre tous les hommes était bien le dernier à ne pas devoir confondre petit avec faible ou désarmé.

— Puis-je rencontrer votre patron ?

— Qui ?

Elle fronça les sourcils.

— L'homme avec qui je vous ai aperçus tous les deux ce matin.

— Oh ! Ainsi, vous l'avez déjà vu.

— Arrangez-moi un rendez-vous. Passons aux choses sérieuses. En dollars de Beta, rappelez-vous.

— Le plaisir avant les affaires !

Son souffle lui heurta l'oreille en bouffées, une faible brume épicée.

Essayait-elle de l'attendrir ? Dans quel but ? Ungari avait dit : *Gardez votre couverture*. Cela correspondrait certainement au personnage que Victor Rotha rafle tout ce qu'il pouvait attraper. Plus dix pour cent.

— Vous n'êtes obligée à rien de ça, réussit-il à dire d'une voix étranglée.

Son cœur battait à une vitesse franchement excessive.

— Je ne fais pas *tout* pour raisons d'affaires, répliqua-t-elle d'une voix ronronnante.

Pourquoi, en vérité, se donnerait-elle la peine de séduire un petit trafiquant d'armes de rien du tout ? Quel plaisir y trouvait-elle ? Qu'y trouvait-elle *en plus* du plaisir ? Peut-être que je lui plais. Miles tiqua en se représentant en train de donner cette explication à Ungari. Elle lui entoura le cou de son bras. Sa main, sans qu'il l'ait voulu, se leva pour caresser sa chevelure soyeuse. Une expérience tactile hautement esthétique, exactement comme il l'avait imaginé…

Livia resserra son étreinte. Par pur réflexe nerveux, Miles se releva d'un bond.

Et resta planté là, se sentant ridicule. C'était une caresse, pas un début de strangulation ! L'angle n'était pas du tout le bon pour une prise d'attaque.

Elle se rejeta en arrière sur le siège, son bras mince étendu sur le haut des coussins.

— Victor ! Je n'allais pas vous mordre !

Il avait la figure brûlante.

— Il-faut-que-je-parte.

Il s'éclaircit la gorge pour redescendre à son registre plus grave. Sa main plongea pour retirer le vidéodisque de l'appareil. Sa main à elle s'élança, puis retomba languissamment, comme feignant l'absence d'intérêt. Miles tapa sur le bouton de commande d'ouverture de la porte.

Overholt se matérialisa aussitôt dans l'embrasure du panneau qui coulissait. Le ventre de Miles se dénoua. Si son garde du corps avait disparu, Miles aurait compris – trop tard, bien entendu – que c'était un coup monté.

— Peut-être par la suite, bredouilla-t-il. Après que vous aurez pris livraison.

Pris livraison d'une cargaison inexistante ? Qu'est-ce qu'il racontait ?

Livia secoua la tête d'un mouvement incrédule. Son rire le poursuivit dans le couloir. Il avait quelque chose de cassant.

Miles s'éveilla en sursaut quand les lumières s'allumèrent brusquement dans sa cabine. Ungari, tout habillé, se tenait sur le seuil. Derrière lui, leur pilote interstellaire, en sous-vêtements et l'expression abrutie de sommeil, vacillait avec des gestes incertains.

— Vous vous habillerez plus tard, ordonna Ungari au pilote d'un ton hargneux. Sortez-nous du port et conduisez-nous au-delà de la limite des dix mille kilomètres. Je monte d'ici quelques minutes vous aider à tracer l'itinéraire… (Il ajouta, à moitié pour lui-même :)… dès que je saurai où nous allons. Ouste !

Le pilote détala. Ungari avança à grands pas jusqu'au chevet de Miles.

— Vorkosigan, que s'est-il passé, bon Dieu, dans cette chambre d'hôtel ?

Miles cligna des paupières, tant pour échapper à l'éclat des lumières qu'à celui des yeux d'Ungari, et réprima l'envie de chercher refuge sous ses couvertures.

— Hein ?

Il avait la bouche sèche de sommeil.

— Je viens de recevoir l'avertissement – avec seulement quelques minutes d'avance – qu'un mandat d'amener avait été lancé par la sécurité civile de Pol Six contre Victor Rotha.

— Mais je n'ai pas touché à cette femme ! protesta Miles dont la tête tournait.

— On a découvert le corps de Liga assassiné dans la chambre où a eu lieu votre rendez-vous.

— Quoi !

— Le labo de la Sécurité vient juste de déterminer à quelle heure… À peu près celle de votre réunion. L'ordre d'arrestation sera diffusé sur le réseau d'ici à quelques instants et nous serons bouclés ici.

— Mais je n'y suis pour rien. Je n'ai même pas vu Liga, seulement sa patronne, Livia Nu. Je veux dire… si j'avais fait ça, je vous aurais mis au courant immédiatement, capitaine !

— Merci, dit Ungari sèchement. Je suis heureux de le savoir. (Son ton se durcit.) C'est un coup monté contre vous, naturellement.

— Qui…

Oui. Livia Nu pouvait avoir imaginé un moyen plus sinistre de prendre à Liga ce vidéodisque top secret. Mais si elle n'était pas la supérieure de Liga, ni même un membre de son organisation criminelle sur Pol, qui était-elle ?

— … Nous avons besoin d'en savoir plus, capitaine ! Ceci est peut-être le point de départ de quelque chose.

— Ou la *fin* de notre mission. Nom de nom ! Et impossible de nous replier sur Barrayar par Pol. La route est coupée. Alors, où ? (Ungari marchait de long en large, réfléchissant à haute voix.) Je veux aller à Aslund. Son traité d'extradition avec Pol est à présent rompu, mais… sans compter vos complications avec les mercenaires. Maintenant qu'ils ont vu le lien entre Rotha et Naismith. Grâce à votre négligence.

— D’après ce qu’a dit Chodak, je ne crois pas que l’amiral Naismith serait précisément reçu à bras ouverts, acquiesça Miles à contrecœur.

— La station du Consortium de l’Ensemble de Jackson n’a de traité d’extradition avec personne. Cette couverture est complètement fichue. Rotha et Naismith inservables l’un et l’autre. Il faut que ce soit le Consortium. Je vais planter ce vaisseau là-bas, plonger dans la clandestinité et revenir seul à Aslund.

— Et moi, capitaine ?

— Vous et Overholt, vous devrez vous séparer et rentrer par le plus long chemin.

Rentrer. Rentrer en disgrâce.

— Capitaine… s’enfuir fait mauvais effet. Et si nous ne bougions pas et réussissions à faire tomber les charges contre Rotha ? Nous ne serions plus coupés de tout et Rotha serait encore une couverture viable. Il est possible qu’on cherche à nous pousser à couper les ponts et à fuir.

— Je ne vois pas qui pourrait avoir prévu ma source d’information à la sécurité civile de Pol. Pour moi, on compte nous clouer au port. (Ungari tapa une fois son poing droit dans sa paume, un geste de décision ce coup-ci.) Au Consortium, donc.

Il pivota sur ses talons et sortit, ses bottes martelant le pont. Un changement de vibrations et de pression atmosphérique indiquèrent à Miles que le vaisseau quittait Pol Six.

Il dit tout haut à la cabine vide :

— Mais s’il y avait des plans en vue des deux éventualités ? *Moi,* j’y aurais pensé.

Il secoua la tête avec indécision, puis se leva pour s’habiller et rejoindre Ungari.

9

La station intersidérale du Consortium de Jackson différait surtout de celle de Pol par l'assortiment que ses marchands offraient à la vente, conclut Miles. Il se tenait devant le distributeur de disques dans un hall-esplanade très semblable à celui de Pol Six et faisait passer en accéléré un énorme catalogue de pornographie sur l'écran vidéo. D'accord, pour la majeure partie en accéléré, sa recherche se ponctuant de quelques pauses, rêveuses ou abasourdies. Résistant noblement à la curiosité, il atteignit la section d'histoire militaire et n'y trouva qu'une collection de titres d'une décevante minceur.

Il inséra sa carte de crédit et la machine lui distribua trois disquettes. Non qu'il fût captivé à ce point-là par *L'Esquisse d'une stratégie triangulaire dans les guerres de Minos IV,* mais le vol de retour allait être long et ennuyeux, et le sergent Overholt ne promettait pas d'être le plus étincelant des compagnons de voyage. Miles mit les disques dans sa poche et soupira. Quelle perte de temps, d'efforts et de prévision cette mission avait été !

Ungari avait pris des dispositions pour « vendre » le vaisseau de Victor Rotha, pilote et mécanicien compris, à un homme de paille qui les ramènerait, le cas échéant, à la Sécurité impériale de Barrayar. Miles avait tenté de convaincre son supérieur d'utiliser encore Rotha, Naismith ou même l'enseigne Vorkosigan, mais ses suppliques avaient été interrompues par un message ultra-codé en provenance du Q. G. de la Séclmp, réservé au seul Ungari. Ce dernier s'était retiré pour le décoder, et avait réapparu une demi-heure plus tard, blanc comme un linge.

Avançant son horaire, il était parti dans l'heure à bord d'un vaisseau commercial pour la Station d'Aslund. Seul. Refusant de communiquer le contenu du message à Miles ou même au sergent Overholt. Refusant d'emmener Miles. Refusant à Miles l'autorisation de continuer ne seraient-ce que des observations militaires indépendamment sur le Consortium.

Ungari laissa Overholt à Miles, ou vice versa. Assez difficile de dire qui avait été laissé à la charge de qui. Overholt paraissait agir moins

comme un subordonné que comme une nounou, décourageant les tentatives de Miles pour explorer le Consortium, insistant pour qu'il reste en sûreté dans sa chambre d'hôtel. Ils attendaient maintenant d'embarquer sur un paquebot commercial d'Escobar qui faisait la liaison régulière sans escale jusqu'à Escobar, où ils se présenteraient à l'ambassade de Barrayar, laquelle les expédierait sans doute sur leur terre natale. Dans leurs foyers, sans aucun résultat à montrer.

Miles vérifia son chrono. Encore vingt minutes à tuer avant d'embarquer. Ils pourraient aussi bien aller s'asseoir. Avec un coup d'œil irrité à son ombre Overholt, Miles se traîna avec lassitude le long de l'esplanade. Overholt le suivit avec la mine de qui désapprouvait tout en bloc.

Miles médita sur Livia Nu. En fuyant son invite érotique, il avait sûrement manqué l'aventure de sa courte vie. Sauf qu'il n'avait pas décelé la moindre trace d'amour sur son visage. Au reste, quelle femme pourrait avoir le coup de foudre pour Victor Rotha ? La lueur qui étincelait dans sa prunelle était celle d'un gourmet contemplant un plat inhabituel. Miles eut l'impression d'avoir du persil qui lui sortait par les oreilles.

Elle était vêtue comme une courtisane, avait agi en courtisane mais n'en avait pas eu l'attitude. Inquiétant.

Si belle.

Courtisane, criminelle, espionne, qui était-elle ? Et, surtout, à qui appartenait-elle ? Etait-elle la patronne de Liga ou son adversaire ? Ou le destin de Liga ? Etait-ce elle qui avait tué le chétif petit bonhomme ? En tout cas, Miles était de plus en plus convaincu qu'elle représentait une pièce importante dans le puzzle du Moyeu de Hegen. Ils auraient dû la suivre, pas la fuir. L'interlude charnel n'était pas la seule occasion qu'il eût manquée. La rencontre avec Livia Nu allait le tracasser pendant longtemps.

Miles leva la tête pour trouver son chemin barré par deux sbires style malabars du Consortium – officiers de la Sécurité civile, corrigea-t-il mentalement avec ironie. Il se campa fermement sur ses jambes et leva le menton. Qu'est-ce que c'était encore ?

— Monsieur Victor Rotha ? Un mandat d'amener a été acheté pour vous. Vous êtes accusé du meurtre d'un certain Sydney Liga. Souhaitez-vous faire une offre supérieure ?

— Probablement. (Miles eut un rictus d'exaspération. La situation prenait une drôle de tournure !) Qui fait une offre pour mon arrestation ?
— Le nom est Cavilo.
Miles secoua la tête.
— Inconnu au bataillon. Appartient-il par hasard à la Sécurité civile de Pol ?
L'officier vérifia sur son panneau de procès-verbal.
— Non. (Il ajouta sur le ton de la conversation :) Les gens de Pol ne traitent presque jamais d'affaires avec nous. Ils estiment que nous devrions leur livrer les criminels gratis, à titre d'échange. Comme si nous avions envie d'en récupérer !
— Hum ! Voilà ce que c'est que la loi de l'offre et de la demande ! (Miles expira longuement. Illyan n'allait pas être enchanté de *ces* frais-là sur sa note de dépenses.) Combien ce Cavilo offre-t-il ?
L'officier consulta de nouveau son panneau. Ses sourcils se haussèrent.
— Vingt mille dollars de Beta. Il doit sacrément tenir à vous !
Miles émit un petit gargouillis.
— Je n'ai pas autant que *ça* sur moi.
L'officier exhiba sa matraque.
— Ah !
— Il faut que je prenne des dispositions.
— Vous aurez à les prendre en Détention, monsieur.
— Mais je vais manquer mon vaisseau.
— C'est probablement le but cherché, convint l'officier. Etant donné le moment choisi et tout ça.
— Supposons – si c'est seulement cela que veut ce Cavilo –, supposons qu'il retire son enchère ?
— Il perdra une caution substantielle.
La justice de Jackson était vraiment aveugle. Elle était à vendre à n'importe qui.
— Heu, puis-je dire un mot à mon assistant ?
L'officier plissa les lèvres et étudia Overholt avec suspicion.
— Faites vite.
— Qu'est-ce que vous en pensez, sergent ? (Miles ajouta tout bas :) Ils ne semblent pas avoir de mandat pour vous…

Overholt était tendu, la bouche serrée dans un pli de contrariété et le regard au bord de la panique.

— Si nous pouvions arriver jusqu'au vaisseau…

Le reste demeura informulé. Les Escobarans partageaient avec les gens de Pol leur désapprobation de la « loi » du Consortium jacksonien. Une fois à bord du vaisseau, Miles serait sur le « sol » escobaran ; le capitaine ne le livrerait pas de son plein gré. Ce Cavilo serait-il en mesure d'enchérir suffisamment pour interner le paquebot escobaran tout entier ? Ça lui coûterait la peau des fesses !

— Essayez.

Miles se retourna vers les officiers du Consortium, souriant, les poignets tendus en signe de reddition. Overholt entra subitement en action.

Son premier coup de pied expédia dans les airs la matraque de l'armoire à glace. Tourbillonnant, Overholt, de ses mains fermées, assena un coup violent sur la tête du second barbouze. Miles s'élança sur l'esplanade. Ce fut alors qu'il repéra un troisième larron, en civil. Il comprit qui était au scintillement du filet électrique jeté devant ses jambes qui martelaient le pavé comme des pistons. L'homme ricana quand Miles plongea tête en avant, s'efforçant de rouler en boule pour sauver ses os fragiles, et heurta le sol avec une brutalité qui chassa l'air de ses poumons. Il inspira à travers ses dents serrées, sans crier, tandis que la souffrance dans sa poitrine rivalisait avec la brûlure du filet autour de ses chevilles. Il se tortilla pour regarder dans la direction d'où il venait.

Un des deux sbires se tenait courbé, la tête dans les mains, étourdi. L'autre s'en allait récupérer sa matraque. Par élimination, le tas effondré sur la chaussée devait être le sergent Overholt.

Le sbire à la matraque examina Overholt, secoua la tête et l'enjamba pour se diriger vers Miles. Son acolyte décrocha sa propre matraque, en flanqua un coup à la tête du sergent et suivit son collègue sans un regard en arrière. Personne, apparemment, ne voulait acheter Overholt.

— Il y aura un supplément de dix pour cent pour avoir résisté lors de l'arrestation, dit froidement le sbire porte-parole à Miles.

La matraque électrique s'abattit comme une massue. Au troisième coup, Miles commença à hurler. Au septième, il s'évanouit.

Il reprit conscience beaucoup trop tôt, alors qu'il était encore traîné entre les deux hommes en uniforme. Il frissonnait, respirait par brèves saccades irrégulières qui ne lui donnaient pas assez d'air. Des picotements nerveux l'agitaient par vagues. Il avait une vision kaléidoscopique de conduits d'ascenseur et de couloirs, d'autres couloirs encore, nus et fonctionnels. Ils s'arrêtèrent enfin. Quand les sbires lui lâchèrent les bras, il s'affala sur les mains et les genoux, puis tomba sur le sol froid.

Un officier de la Sécurité civile l'examina par-dessus un bureau-console. Une main lui attrapa la tête par les cheveux et la tira brutalement en arrière ; le clignotement rouge d'un scanner rétinien l'aveugla momentanément. Ses yeux semblaient extraordinairement sensibles à la lumière. Ses mains tremblantes furent pressées avec rudesse contre une sorte de tampon identificateur ; quand on le relâcha, il s'affala de nouveau en tas. Ses poches furent vidées, son neutraliseur, sa plaque d'identité, ses tickets, sa monnaie, tout fut enfourné pêle-mêle dans un sac en plastique. Miles émit un petit cri étouffé de consternation quand on entassa aussi dans le sac la veste blanche avec tous ses secrets utiles. La serrure fut fermée avec l'empreinte de son pouce, pincé contre elle.

L'officier de la Détention étira le cou.

— Veut-il faire une surenchère ?

— Huh… parvint à émettre Miles, quand sa tête fut de nouveau tirée en arrière.

— Il a dit que oui, expliqua le malabar qui l'avait arrêté, secourable.

L'officier de la Détention secoua la tête.

— Nous allons devoir attendre que le choc s'atténue. Vous avez exagéré, les gars. Ce n'est qu'un avorton.

— Peut-être, mais il avait avec lui un grand type qui nous a donné du fil à retordre. Le petit mutant paraissait être le chef, alors on l'a fait payer pour les deux.

— C'est équitable, accorda l'officier de la Détention. Bon, il y en a pour un moment. Fourrez-le au violon jusqu'à ce qu'il puisse parler.

— Vous croyez que c'est une bonne idée ? Avec sa drôle de tournure, les taulards pourraient bien avoir envie de s'amuser. Peut-être qu'il peut encore payer sa rançon.

— Hum ! (L'officier de la Détention examina Miles attentivement.) Flanquez-le dans la salle d'attente avec les techs de Marda. Ce sont des gars tranquilles, ils lui ficheront la paix. Et ils seront bientôt partis.

Miles fut traîné dans une longue salle style caserne, avec une rangée de couchettes le long de chaque mur. On le déposa sans brutalité sur l'une d'elles dans la partie la moins peuplée de la pièce. Le plus âgé des deux barbouzes jeta une mince couverture sur son corps toujours agité de frissons.

Quelque temps passa, sans rien pour distraire Miles de la jouissance pleine et entière de son nouvel assortiment de sensations physiques. Il pensait avoir expérimenté toutes les souffrances possibles et imaginables, mais les matraques électriques avaient mis au jour des nerfs, des synapses et des nœuds ganglionnaires dont il ignorait l'existence. Rien de tel que la douleur pour concentrer l'attention sur le moi.

Un visage parut dans son champ de vision brumeux. Un visage connu.

— Grégor ! Que je suis content de te voir ! (Miles écarquilla ses yeux brûlants. Ses mains s'élancèrent pour agripper la blouse de prisonnier bleu pâle de Grégor.) *Qu'est-ce tu fous ici ?*

— C'est une longue histoire.

Miles se redressa tant bien que mal sur un coude et regarda éperdument autour de lui à la recherche d'assassins, d'hallucinations, il ne savait pas quoi.

Grégor le recoucha d'une légère poussée sur la poitrine.

— Calme-toi… Et tais-toi ! Il serait plus sage de te reposer un peu. Tu n'as pas très bonne mine.

À la vérité, Grégor n'avait pas une mine mirobolante, lui non plus, assis là au bord de la couchette de Miles. Son visage était pâle, avec des traits tirés et une barbe de plusieurs jours. Ses cheveux noirs, ordinairement coupés à l'ordonnance, étaient ébouriffés. Il y avait de la nervosité dans ses yeux noisette. Miles refoula sa panique.

— Mon nom est Greg Bleakman, annonça l'empereur à Miles d'un ton insistant.

Bleakman : le « Triste ».

— Je suis incapable de me rappeler le mien, bégaya Miles. Ah… si ! Victor Rotha, je crois. Mais comment t'es-tu sorti de…

Grégor regarda vaguement autour de lui.

— Les murs ont des oreilles, je pense ?

— Oui, peut-être bien. (Miles baissa légèrement le ton. L'homme de la couchette voisine secoua la tête, exaspéré, leur tourna le dos et s'appliqua son oreiller sur la tête.) Mais, heu… comment es-tu arrivé ici, pour ainsi dire par tes propres moyens ?

— C'est entièrement ma faute, hélas ! Tu te rappelles cette fois où nous parlions en plaisantant de nous enfuir de la maison ?

— Oui ?

— Ma foi… (Grégor prit une profonde inspiration.) Cela s'est révélé une très mauvaise idée.

— N'aurais-tu pas pu le prévoir ?

— Je… (Grégor s'interrompit et regarda l'extrémité de la longue salle où un garde venait de passer la tête par la porte en criant : « Cinq minutes ! ») Oh, flûte !

— Quoi ?

— On vient nous chercher.

— Qui vient chercher qui ? Qu'est-ce qui se passe à la fin ? Grégor… Grég…

— J'avais une couchette sur un cargo, à ce que je croyais, mais on m'a débarqué ici. Sans salaire, expliqua vivement Grégor. Ils m'ont refait. Je n'avais même pas un demi-mark sur moi. J'ai essayé de trouver quelque chose sur un vaisseau en partance, mais on m'a arrêté pour vagabondage. La loi de Jackson est démente, ajouta-t-il après réflexion.

— Je sais. Et alors ?

— Ils faisaient apparemment une rafle préméditée, dans le style enrôlement forcé. Il semble qu'un entrepreneur vende des équipes de techniciens aux gens d'Aslund, pour travailler à leur station du Moyeu, qui prend du retard.

Miles cligna des paupières.

— Du travail d'esclaves ?

— En quelque sorte. La carotte, c'est qu'une fois la peine terminée on nous libérera dans la Station d'Aslund. La plupart de ces techs paraissent s'en accommoder. Pas de paie, mais nous… ils seront

nourris et logés, et ils échappent à la police jacksonienne, si bien qu'en fin de compte, leur situation n'est pas pire qu'avant, quand ils étaient des chômeurs sans le sou. La plupart ont l'air de croire qu'ils finiront par dénicher une couchette sur un vaisseau en partance d'Aslund. Etre sans argent là-bas n'est pas un tel crime.

Miles avait comme un marteau qui lui cognait dans la tête.

— On t'emmène ?

La tension s'accumula dans les yeux de Grégor.

— Tout de suite, je pense.

— Bonté divine ! Je ne peux pas laisser…

— Mais comment m'as-tu trouvé ici… commença à son tour Grégor, qui jeta un coup d'œil de dépit vers le bout de la salle où des hommes et des femmes en blouse bleue se levaient en grommelant. Est-ce que tu es ici pour…

Miles regarda fébrilement autour de lui. L'homme sur la couchette voisine, maintenant couché sur le côté, les observait d'un air morose. Il n'était pas très grand…

— Vous ! (Miles joua des pieds et des mains pour sortir de sa couchette et s'accroupit à côté de lui.) Ça vous tenterait de couper à ce voyage ?

L'homme sembla légèrement moins morose.

— Comment ?

— Echangeons nos vêtements et nos identités. Vous prenez ma place, je prends la vôtre.

L'homme eut une expression soupçonneuse.

— Où est le piège ?

— Il n'y en a pas. J'ai des crédits à vendre. J'allais me tirer de là en arrosant un max. (Miles marqua un temps d'arrêt.) Il y aura un supplément, toutefois, parce que j'ai résisté à l'arrestation. Je vous en prie ! Il faut que j'accompagne… mon ami.

Le bourdonnement de voix augmentait, tandis que les techs s'assemblaient près de la sortie à l'autre extrémité de la salle. Grégor passa nonchalamment derrière la couchette.

L'homme pinça la bouche.

— Non, conclut-il. Si la raison pour laquelle on vous a bouclé est pire que ça, pas question que je m'en mêle.

D’un élan, il se mit en position assise, se préparant à se lever et à rejoindre la file.

Miles, toujours accroupi par terre, haussa les mains dans un geste de supplication.

— Je vous en prie…

Grégor bondit. Saisissant l’homme par le cou, il le fit basculer par-dessus le bord de la couchette, hors de vue. Dieu merci, l’aristocratie de Barrayar tenait encore à ce que ses rejetons reçoivent un entraînement militaire ! Miles se redressa pour masquer le spectacle depuis l’autre bout de la salle. Quelques martèlements montèrent du sol. Peu après, une blouse bleue effectua une glissade sous la couchette jusqu’aux pieds de Miles. Il s’accroupit et l’enfila par-dessus son costume en soie verte – par chance, elle était un rien trop grande –, puis se glissa en se tortillant dans le large pantalon qui suivit. Grégor se releva, haletant légèrement, blanc comme un spectre.

— Je n’arrive pas à fermer la ceinture, dit Miles.

Grégor attacha le pantalon de Miles et en retroussa le bas.

— Il te faut sa carte d’identité, sinon tu n’auras rien à manger et tu ne pourras pas faire enregistrer tes crédits de travail, chuchota-t-il.

Miles fouilla dans sa poche et trouva la carte informatique standard.

— Je suis sur le point de m’évanouir.

Grégor lui étreignit le coude.

— Abstiens-toi. Cela risque d’attirer l’attention.

Ils s’avancèrent dans la salle et se faufilèrent à la queue de la colonne vêtue de bleu qui traînait les pieds en récriminant. À la porte, un garde à l’air endormi passait les pièces d’identité au scanner.

— … vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq. Le compte est bon. Emmenez-les !

Ils furent remis à d’autres gardes, qui ne portaient pas l’uniforme du Consortium mais la livrée d’une maison jacksonienne mineure, or et noir. Miles garda la tête baissée quand leur troupeau sortit de la salle de Détention. Seule la main de Grégor le maintenait debout. Ils longèrent un couloir, un autre, descendirent par un ascenseur – Miles faillit vomir pendant le trajet rapide –, suivirent un autre

couloir. Et si cette sacrée pièce d'identité était branchée sur un repère ? songea soudain Miles. Au tube de descente suivant, il la laissa choir ; la petite carte plongea sans bruit dans les profondeurs. Un quai d'embarquement, une écoutille, la brève absence de pesanteur du tube flexible d'embarquement, et ils entrèrent dans un vaisseau. Sergent Overholt, où êtes-vous à présent ?

C'était visiblement un transporteur intrasystème, pas un vaisseau interstellaire, et pas très gros. Les hommes furent séparés des femmes et dirigés aux extrémités opposées d'une coursive bordée de cabines à quatre couchettes. Les prisonniers se dispersèrent, choisissant leur coin sans que les gardes s'en mêlent.

Miles se livra à un rapide calcul.

— Nous pouvons en avoir une pour nous seuls, si nous savons y faire, chuchota-t-il à Grégor.

Il s'engouffra dans la plus proche et ils appuyèrent vivement sur le contrôle de la porte. Un prisonnier, qui s'apprêtait à les suivre, fut accueilli par un « Sors de là ! » hargneux proféré à l'unisson. Il battit précipitamment en retraite. La porte coulissante ne se rouvrit pas.

La cabine était sale et manquait de draps et de couvertures pour les matelas, mais la plomberie fonctionnait. Comme Miles buvait de l'eau tiède, il entendit l'écoutille se fermer et sentit que le vaisseau quittait le quai. Ils étaient en sûreté. Pour combien de temps ?

— À ton avis, quand est-ce que ce type va se réveiller ? demanda Miles à Grégor assis au bord d'une couchette.

— Aucune idée. C'est la première fois que je serre le kiki d'un de mes semblables, répondit Grégor, l'air malade. Je… j'ai senti quelque chose de bizarre sous ma main. J'ai bien peur de lui avoir rompu le cou.

— Il respirait encore.

Miles se dirigea vers la couchette du bas et la sonda. Pas de trace de vermine. Il s'assit avec précaution. Les secousses violentes s'estompaient, laissant la place à une légère trémulation, mais il se sentait encore les genoux en coton.

— Quand il se réveillera… dès qu'on le trouvera, qu'il soit conscient ou non, il ne faudra pas longtemps pour qu'on devine où je suis allé. J'aurais dû me contenter d'attendre, de te suivre et de te

racheter. En admettant que j'eusse pu renchérir pour me libérer. C'était une idée *stupide*. Pourquoi ne m'en as-tu pas empêché ?

Grégor ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Je croyais que tu savais ce que tu faisais. Illyan n'était pas derrière toi ?

— Pas à ma connaissance.

— Je pensais que tu étais désormais dans sa section. On t'avait envoyé pour me retrouver. Ceci… n'est pas une sorte de sauvetage bizarre ?

— Non ! (Miles secoua la tête et s'en repentit aussitôt.) Et si tu commençais par le commencement ?

— J'étais sur Komarr depuis une semaine. Sous les coupoles. Des conférences de haut niveau sur les traités concernant les itinéraires des couloirs spatiaux… Nous nous efforçons toujours d'obtenir d'Escobar l'autorisation de passage pour nos vaisseaux militaires. On envisageait de laisser leurs équipes d'inspection sceller nos armes pendant le passage. Notre état-major estime que c'est trop, le leur que ce n'est pas assez. J'ai signé un ou deux accords que le Conseil des ministres m'a fourrés sous le nez…

— Papa te les a fait *lire,* sûrement.

— Oh, oui. En tout cas, il y avait une revue militaire cet après-midi-là. Et un dîner officiel le soir, qui s'est terminé de bonne heure, deux des négociateurs ayant des vaisseaux à attraper. Je suis revenu à mon logement, la vieille maison de ville d'un oligarque. Une grande demeure à la lisière de la coupole, près du port des navettes. Mon appartement était situé à un étage élevé de ce bâtiment. Je suis sorti sur le balcon, histoire de prendre l'air. Je me sens claustro, sous cette coupole.

— Les Komarrans n'aiment pas le grand air. J'en ai connu un qui souffrait d'asthme chaque fois qu'il allait dehors. Strictement psychosomatique.

Grégor haussa les épaules, le regard fixé sur ses souliers.

— Bref, j'ai remarqué qu'il n'y avait pas de gardes en vue. On me croyait endormi, je suppose. Minuit était passé. Je n'arrivais pas à dormir. J'étais penché par-dessus le balcon et je me disais que si je basculais…

Grégor hésita.

— Ce serait rapide, compléta sèchement Miles.

Il connaissait cet état d'esprit, oh oui !

Grégor lui jeta un coup d'œil et eut un sourire ironique.

— D'accord, j'étais un peu ivre.

Tu avais bu plus que ton compte, pensa Miles.

— Rapide, oui. Je me fracasserais le crâne. Ce serait douloureux, mais pas longtemps. Peut-être même pas très douloureux. Peut-être juste une sensation de brûlure.

Miles eut un frisson, qu'il masqua sous ses tremblements.

— Je suis passé par-dessus… j'ai attrapé les plantes. Ensuite, je me suis rendu compte que je pouvais descendre aussi bien que monter. Plus facilement. Je me suis senti libre, comme si j'étais vraiment mort. Je me suis mis à marcher. Personne ne m'a arrêté. J'attendais constamment que quelqu'un m'arrête.

« J'ai abouti du côté des entrepôts, dans le port des navettes. À un bar. J'ai dit à ce type, à ce négociant indépendant, que j'étais un navigateur spatial. J'avais fait ça, pendant mon service dans la flotte. J'avais perdu ma carte d'identité, et j'avais peur que la Sécurité de Barrayar ne me cherche noise. Il m'a cru… ou a fait semblant. En tout cas, il m'a embarqué. Nous avons probablement quitté l'orbite avant que mon ordonnance entre me réveiller ce matin.

Miles se mordilla les phalanges.

— Alors, du point de vue de la SécImp, tu t'es évaporé d'une chambre bien gardée. Pas de mot d'avertissement, pas de trace… et sur *Komarr*.

— Le vaisseau a fait route directement pour Pol, puis, de là, a filé sans escale jusqu'au Consortium. Je ne me suis pas trop bien débrouillé, au début, sur le cargo. Je m'étais cru plus capable que je n'étais. Mais je m'imaginais qu'Illyan était probablement sur mes talons, de toute façon.

— Komarr. (Miles se frotta les tempes.) Est-ce que tu te rends compte de ce qui doit se passer là-bas ? Illyan doit être convaincu que c'est une espèce d'enlèvement politique. Je parie qu'il a chargé tous les membres de la Sécurité et la moitié de l'armée de démonter ces coupoles boulon par boulon pour te retrouver. Tu as je ne sais pas combien d'avance sur eux. On n'entreprendra pas de recherches au-delà de Komarr avant… (Miles compta sur ses doigts.) Toutefois,

Illyan devrait avoir alerté tous ses agents extérieurs il y a presque une semaine. Ah ! Je parie que c'était le message qui a bouleversé Ungari juste avant qu'il décanille à toute pompe. Adressé à Ungari, pas à moi. (Pas à moi. Personne ne pense jamais à moi.) Mais ç'aurait dû être dans tous les bulletins d'information…

— Ça l'était, en quelque sorte, expliqua Grégor. Il y a eu une déclaration pompeuse annonçant que, suite à une indisposition, j'étais parti me reposer à Vorkosigan Surleau. On censure.

— Grégor, comment as-tu pu faire une chose pareille ? Ils vont devenir fous, chez nous !

— Désolé, répliqua Grégor avec raideur. J'ai compris que j'avais commis une erreur presque aussitôt. Avant même d'avoir la gueule de bois.

— Alors, pourquoi n'avoir pas débarqué à Pol et ne pas t'être présenté à l'ambassade de Barrayar ?

— Je croyais pouvoir encore… (Il s'interrompit.) Nom d'une pipe, pourquoi serais-je leur *propriété ?*

— Réaction infantile, riposta Miles à travers ses dents serrées.

Grégor redressa brusquement la tête dans un mouvement de colère, mais il ne répondit rien.

La pleine compréhension de sa situation commençait seulement à s'infiltrer en Miles, lestant de plomb son estomac. Je suis le seul homme de l'univers qui sache où se trouve actuellement l'empereur de Barrayar. Si quoi que ce soit arrivait à Grégor, je serais son héritier. En fait, si quoi que ce soit arrivait à Grégor, une foule de gens penseraient que je…

Et si le Moyeu de Hegen découvrait l'identité réelle de Grégor, il s'ensuivrait une bagarre épique. Les Jacksoniens voudraient s'emparer de lui aux seules fins de toucher une rançon. Aslund, Pol, Vervain pourraient entrer en lutte pour acquérir du pouvoir. Les Cetagandans surtout… S'ils prenaient secrètement possession de Grégor, qui sait quelle subtile programmation psychologique ils tenteraient ? Et, s'ils prenaient possession de lui ouvertement, qui sait quelles menaces ? Et Miles et Grégor étaient tous deux bloqués dans un navire dont ils n'étaient pas les maîtres… Miles risquait à tout moment d'être enlevé par des sbires du Consortium ou pire…

Miles était un officier de la SécImp, maintenant, quoique junior ou en disgrâce. Et la SécImp avait pour devoir d'assurer la sécurité de l'empereur. L'empereur, l'icône unificatrice de Barrayar. Grégor, chair pressée malgré elle dans ce moule. Icône, chair, laquelle réclamait l'allégeance de Miles ? Les deux. *Il est à ma charge. Un prisonnier en fuite, pourchassé par Dieu sait quels ennemis, déprimé à mort et livré pieds et poings liés entre mes mains.*

Miles réprima un gloussement de rire hystérique.

10

En y réfléchissant un peu – ce qui était possible maintenant que s'apaisaient les irradiations provoquées par la massue électrique, Miles se rendit compte qu'il lui fallait se cacher. Grégor, eu égard à sa situation d'esclave sous contrat, serait logé, nourri et protégé pendant tout le trajet jusqu'à la Station d'Aslund si Miles ne le mettait pas en danger. Peut-être. Miles l'ajouta à sa liste de leçons de la vie. Appelons-la règle 27 B : *Ne jamais prendre de décisions tactiques importantes en période de crises électroconvulsives*.

Miles entreprit d'inspecter la cabine aux couchettes superposées. Le vaisseau n'était pas un bateau-prison ; la cabine était originellement destinée à transporter des passagers à bon marché, pas à servir de cellule de sûreté pour des prisonniers. Des placards de rangement sous les deux couchettes formaient une cachette trop grande et trop évidente. Un panneau sur le sol se soulevait pour permettre les vérifications d'entreponts : les fils pour le courant électrique et le circuit de refroidissement, le système de gravité – un vide long, étroit, plat… Des voix rudes dans le couloir précipitèrent la décision de Miles. Il se glissa dans le réduit, le visage vers le haut, les bras serrés le long du corps, et exhala son souffle.

— Tu as toujours été bon au jeu de cache-cache, commenta Grégor, admiratif, en rabattant le panneau.

— J'étais plus petit, à l'époque, marmonna Miles, les joues écrasées.

Des tuyaux et des boîtes de circuit lui labouraient le dos et les fesses. Grégor remit en place les taquets, puis l'obscurité et le silence régnèrent pendant quelques minutes. Comme dans un cercueil. Comme une fleur écrasée dans un herbier. Une sorte de spécimen biologique. Un enseigne en boîte.

La porte s'ouvrit en chuintant ; des pieds passèrent sur le corps de Miles, le comprimant encore davantage. Allaient-ils remarquer l'écho étouffé de cette bande de plancher ?

— Debout, tech !

Des coups sourds et des claquements de porte, tandis que les matelas étaient retournés et les portes de placard brutalement ouvertes. Oui, il avait bien pensé que les placards n'étaient pas une bonne idée.

— Où est-il ?

D'après la source des piétinements, Miles situa Grégor près du mur, probablement un bras tordu derrière le dos.

— Où est qui ? demanda Grégor d'une voix étouffée.

— C'est ça, face contre le mur.

— Ton petit copain le mutant.

— Le petit gars bizarre qui m'a suivi ici ? C'est pas mon copain. Il est parti.

D'autres piétinements… Un cri de douleur le bras de l'empereur venait d'être relevé encore de cinq centimètres, jugea Miles.

— Où est-il allé ?

— Je ne sais pas ! Il était assez amoché. Quelqu'un avait dû le tabasser à la matraque électrique. Ce n'étaient pas mes affaires. Il a mis les voiles quelques minutes avant que nous sortions du port.

Brave Grégor ! Déprimé peut-être, stupide, non. Miles retroussa les lèvres. Il avait la tête tournée, une joue contre le plancher au-dessus et l'autre pressée contre quelque chose qui ressemblait à une râpe à fromage.

Encore des coups sourds.

— Je vous répète qu'il est parti ! Arrêtez de me frapper !

Des grognements inintelligibles de la part des gardes, le crépitement d'une matraque électrique, une brusque aspiration d'air, un bruit mat comme d'un corps qui se recroqueville sur une couchette.

La voix d'un deuxième garde, marquée d'une légère incertitude :

— Il a dû retourner sur le Consortium avant que nous larguions les amarres.

— Dans ce cas, nous, on s'en lave les mains. Mais nous ferions bien de fouiller tout le vaisseau pour plus de sûreté. La Détention semblait prête à nous bouffer le nez à cause de ce type.

— À nous le bouffer ou à se faire bouffer le sien ?

— Ah ! Je ne me risquerais pas à en prendre le pari.

Les pieds bottés quatre, estima Miles – se dirigèrent à grandes enjambées vers la porte de la cabine. La porte se ferma en chuintant. Silence. Rideau.

Il allait avoir une remarquable collection de bleus sur le postérieur d'ici que Grégor se décide à lever le couvercle. Il pouvait inspirer une demi-ration d'air à chaque mouvement de ses poumons. Il avait envie de pisser. Magne-toi, Grégor…

Pas de doute, il devrait libérer Grégor de son contrat de travail forcé dès que possible après leur arrivée à la Station d'Aslund. Les travailleurs de cette catégorie étaient fatalement exposés à se retrouver chargés des corvées les plus sales et les plus dangereuses, les plus exposées aux radiations, à des systèmes de harnais peu fiables, à de longs horaires épuisants prédisposant aux accidents. Encore que ce fût aussi un incognito qu'aucun ennemi ne percerait à jour rapidement. Une fois libres de leurs mouvements, il leur faudrait trouver Ungari, l'homme qui avait les cartes de crédit et les contacts. Après cela… Eh bien, après cela, Grégor serait le problème d'Ungari, non ? Tout ça était réglé comme du papier à musique. Pas besoin de paniquer.

Avaient-ils emmené Grégor ? Oserait-il se délivrer lui-même et risquer…

Des pas traînants ; un rai de lumière allant croissant tandis que le couvercle se soulevait.

— Ils sont partis, chuchota Grégor.

Miles s'extirpa, centimètre par centimètre, et se hissa sur le plancher.

Grégor pressait la main contre sa joue rougie. Gêné, il laissa retomber son bras.

— Ils m'ont tapé dessus avec une matraque électrique. Ce… ce n'était pas aussi affreux que je l'avais imaginé, dit-il d'un air fiérot.

— Ils ont utilisé un courant de faible voltage, grommela Miles.

Grégor, le visage impénétrable, tendit la main à Miles pour l'aider à se lever. Miles la prit et se mit debout avec un grognement, puis s'assit lourdement sur une couchette. Il expliqua à Grégor ses projets pour trouver Ungari. Grégor haussa les épaules en manière d'acquiescement.

— Très bien. Ce sera plus rapide que mon plan.

— Ton plan ?
— J’envisageais de prendre contact avec le consul de Barrayar sur Aslund.
— Ah ! M’est avis que tu n’avais pas réellement besoin que je vienne à ton secours, finalement.
— J’aurais pu m’en tirer seul. Je suis arrivé jusqu’ici. Mais… mais alors, il y avait mon autre plan.
— Oh ?
— *Ne pas* contacter le consul de Barrayar… Il valait peut-être mieux que tu entres en scène. (Grégor s’allongea sur sa couchette, fixant le plafond sans le voir.) Une chose est certaine : pareille occasion ne se représentera jamais.
— Une chance de t’évader ? Et combien de gens mourraient, chez nous, pour acheter ta liberté ?
Grégor pinça les lèvres.
— En prenant les revendications au trône de Vordarian comme référence pour les révolutions de palais… disons sept ou huit mille.
— Tu ne comptes pas Komarr.
— Ah oui ! Ajouter Komarr gonflerait le chiffre, concéda Grégor. (Il eut un sourire ironique complètement dépourvu d’humour.) Ne t’inquiète pas, je ne parle pas sérieusement. Je… voulais seulement savoir. J’aurais pu m’en tirer seul, qu’en penses-tu ?
— Bien sûr ! Là n’est pas la question.
— Pour moi, si.
— Grégor, dit Miles, tambourinant du bout des doigts sur son genou, tu te montes la tête tout seul. Tu as un pouvoir réel. Papa s’est battu pendant toute la régence pour le préserver. Tâche donc d’être plus sûr de toi !
— Enseigne, et si moi, ton commandant suprême, je t’ordonne de quitter ce vaisseau à la Station d’Aslund et d’oublier que tu m’as vu, le feras-tu ?
Miles avala sa salive.
— Le commandant Cecil disait que j’avais un problème en ce qui concernait la discipline.
Grégor faillit sourire.
— Ce brave vieux Cecil ! Je me souviens de lui. (Grégor se releva sur un coude.) Si je n’ai aucune autorité sur un enseigne de taille

réduite, qu'en sera-t-il avec une armée ou un gouvernement ? Le problème, ce n'est pas le pouvoir. J'ai eu tous les cours de ton père sur le pouvoir, ses illusions et ses utilisations. Il me viendra en son temps, que je le veuille ou non. Mais ai-je la force de l'exercer ? Rappelle-toi la façon lamentable dont je me suis conduit quand il y a eu le complot de Vordrozda et Hessman, voilà quatre ans.

— Recommenceras-tu l'erreur d'accorder ta confiance à un flatteur ?

— Non.

— Eh bien, tu vois !

— Mais je dois faire mieux, sinon je ne rendrais pas plus service à Barrayar que s'il n'y avait pas d'empereur du tout.

Jusqu'à quel point cette culbute par-dessus la balustrade avait-elle été involontaire ? Miles serra les dents.

— Je n'ai pas répondu à ta question concernant les ordres en tant qu'enseigne. J'y ai répondu en tant que seigneur Vorkosigan. Et en tant qu'ami. Ecoute. Tu n'as pas besoin des secours que je peux t'apporter. De ceux d'Illyan, peut-être, pas des miens. Mais cela me remonte le moral.

— C'est toujours agréable de se sentir utile, acquiesça Grégor. (Le visage des deux hommes refléta le même sourire acide. Celui de Grégor perdit son mordant.) Et c'est plaisant d'avoir de la compagnie.

Miles hocha la tête.

— Ça, tu l'as dit !

Miles passa la plus grande partie des deux jours suivants aplati sous le plancher ou accroupi dans les placards, mais la cabine ne fut fouillée qu'une fois, et ce tout au début. À deux reprises, des prisonniers vinrent bavarder un moment avec Grégor et, sur la suggestion de Miles, Grégor rendit la visite. Grégor se comportait vraiment bien. Il partageait ses rations avec Miles sans se plaindre et n'en acceptait que la stricte moitié, en dépit des incitations de Miles.

Grégor fut emmené avec les membres de l'équipe de travail. Peu après l'accostage du vaisseau à la Station d'Aslund, Miles, nerveux, attendit que le remue-ménage s'apaise, que l'équipage cesse d'être

sur le qui-vive, mais décanilla avant que le vaisseau ne quitte le port avec lui encore à bord.

Il passa prudemment la tête au-dehors. La coursive était sombre et déserte. L'écoutille de débarquement n'était pas gardée, de ce côté. Miles portait encore la blouse et le pantalon bleus sur ses autres vêtements ; il supposait que les ouvriers étaient traités en personnes de confiance avec droit de circuler dans la station, et qu'ainsi il pourrait, au moins de loin, se fondre dans le paysage.

Il sortit d'un pas ferme et manqua paniquer quand il découvrit un homme vêtu d'un uniforme noir et or musardant près de l'écoutille. Son neutraliseur reposait sagement dans son étui ; ses mains entouraient une tasse fumante en plastique. Ses yeux rouges plissés regardèrent Miles sans curiosité. Miles lui accorda un bref sourire, sans ralentir l'allure. Le garde lui rendit une grimace revêche. De toute évidence, son rôle était d'empêcher les inconnus d'entrer dans le vaisseau, et non de le quitter.

La cale de chargement se révéla contenir une demi-douzaine de membres du personnel de maintenance en bleus de travail qui s'activaient en silence à une extrémité. Miles respira à fond et traversa le quai d'un air naturel, sans regarder autour de lui, comme s'il savait parfaitement où il se rendait. Personne ne le héla.

Rassuré, il continua à avancer au pif d'un pas décidé. Une large rampe conduisait à une vaste salle qui résonnait du vacarme produit par des ouvriers en tenues de toutes sortes – un quai de réparation et de ravitaillement en combustible pour navettes de combat, à en juger par le matériel à demi rassemblé. Exactement le genre de chose qui intéresserait Ungari. Miles ne supposait pas qu'il aurait assez de chance pour… Non. Aucun signe d'Ungari camouflé parmi ces ouvriers. Il dénombra des hommes et des femmes habillés de l'uniforme bleu marine d'Aslund, des ingénieurs sans doute, absorbés par leurs tâches, pas du tout du style gardes soupçonneux. Miles continua néanmoins à avancer au pas de course, passant par un autre couloir.

Il trouva un hublot au plexi transparent de forme convexe pour permettre aux passants d'avoir un grand angle de vision. Posant un pied sur le rebord, il se pencha d'un air détaché et ravala quelques jurons choisis. La station commerciale de transit étincelait à

quelques kilomètres de là. Un vaisseau, éclair minuscule, était en train d'y aborder. La station militaire, apparemment, était destinée à être une installation séparée, à moins qu'elle ne fût pas encore reliée. Pas étonnant que les blouses bleues pussent se déplacer à loisir. Miles, quelque peu dépité, regarda par-dessus le vide. Bah ! il chercherait Ungari d'abord ici, là-bas ensuite. Il se détourna.

— Hé, vous là-bas ! Le petit tech !

Miles se figea sur place, luttant contre le réflexe de prendre ses jambes à son cou – la dernière fois, la tactique ne lui avait pas réussi –, et pivota sur lui-même, s'efforçant d'arborer une expression d'interrogation courtoise. L'homme était massif mais sans armes, vêtu d'une salopette havane de contremaître. Il avait l'air tourmenté.

— Oui, monsieur ? dit Miles.

— Vous êtes juste ce qu'il me faut. (Il abattit la main sur l'épaule de Miles.) Venez avec moi.

Miles le suivit malgré lui, essayant de garder son calme, de montrer même un peu d'agacement lassé.

— Quelle est votre spécialité ?

— Les égouts, répondit Miles d'une voix monocorde.

— Parfait !

Consterné, Miles se laissa traîner jusqu'à un endroit où se croisaient deux couloirs inachevés. Une voûte béait à l'état brut, vierge de tout revêtement, bien que celui-ci fût là, prêt à être installé.

Le contremaître désigna un goulot entre les parois.

— Vous voyez ce tuyau ?

Un tuyau d'égout, d'après le gris du code des couleurs, où la circulation s'effectuait au moyen d'un système de pompage par air et par pesanteur. Il disparaissait dans l'obscurité.

— Oui.

— Il y a une fuite quelque part derrière la paroi. Faufilez-vous là-dedans et trouvez-la pour que nous n'ayons pas à arracher tout ce bazar que nous venons de poser.

— Z'avez une lampe ?

Le contremaître fouilla dans une des poches de sa salopette et extirpa une torche électrique.

— Bien, dit Miles avec un soupir. Est-il branché ?

— Sur le point de l'être. Ce satané truc a loupé le dernier essai de pression.

De l'air seulement s'en écoulerait. Miles se sentit légèrement réconforté. Peut-être que la chance tournait.

Il se glissa dans l'interstice et avança centimètre par centimètre le long de la surface ronde et lisse, prêtant l'oreille et tâtant. Sept mètres plus loin, il découvrit la fuite, un courant d'air frais jaillissant d'une fêlure, nettement discernable. Il secoua la tête, voulut se retourner dans cet espace restreint, et son pied creva le lambris.

Stupéfait, il passa la tête par le trou et jeta un coup d'œil à droite et à gauche dans le couloir. Il tortilla un fragment de panneau au bord du trou jusqu'à ce qu'il l'eût détaché et le considéra, le tournant et le retournant entre ses doigts.

Deux ouvriers qui montaient des appareils d'éclairage, leur lampe à souder crachant des étincelles, s'arrêtèrent pour regarder. L'un, en salopette havane, s'exclama d'un ton indigné :

— Non mais, qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Inspection de contrôle de qualité, riposta Miles sans se troubler. Pour un problème, vous avez un sacré problème !

Miles envisagea d'agrandir le trou à coups de pied, puis de repartir par le couloir vers son point de départ, mais il choisit de revenir en se faufilant à une vitesse d'escargot. Le contremaître attendait avec anxiété.

— Votre fuite est dans la section six, annonça Miles en tendant à l'autre son bout de lambris. Si les panneaux de ce couloir sont en Fibres de bois aggloméré inflammable et non en laine de verre dans une installation militaire prévue pour résister au feu de l'ennemi, c'est que vous avez eu un bien mauvais architecte. Dans le cas contraire, je vous suggère d'aller rendre une petite visite à votre fournisseur avec deux de vos malabars experts en matraques électriques.

Le contremaître poussa un juron. Les lèvres serrées, il saisit le rebord le plus proche des lambris garnissant la paroi et tira avec force. Un segment gros comme le poing lui resta dans les mains.

— Nom de nom ! Combien de ces trucs ont déjà été installés ?

— Une bonne quantité, répondit Miles allègrement.

Il s'esquiva avant que le contremaître, qui arrachait des lambeaux de lambris en marmottant, ne songe à lui confier une autre corvée. En sueur, le visage en feu, il ne ralentit qu'au deuxième détour du couloir.

Il croisa deux hommes armés, vêtus d'uniformes gris et blanc. L'un se retourna sur lui. Miles continua à marcher, se mordant la lèvre inférieure, et ne regarda pas en arrière.

Des Dendarii ? Ou des Oserans ? Ici, à bord de cette station… Combien ? Où ? Ces deux-là étaient les premiers qu'il voyait. Ne devraient-ils pas être en patrouille quelque part ? Il aurait aimé rentrer dans les murs.

Mais, si la plupart des mercenaires constituaient un danger pour lui, il y en avait un – un authentique Dendarii, pas un Oseran qui l'aiderait peut-être. S'il réussissait à prendre contact. S'il osait prendre contact. Elena… Son imagination s'emballa.

Miles avait quitté Elena quatre ans auparavant. Elle était alors l'épouse de Baz Jesek, élève militaire auprès de Tung. C'est tout ce qu'il avait été capable de lui procurer comme protection à l'époque. Mais depuis le coup d'Etat d'Oser, il n'avait reçu aucun message de Baz… Oser les interceptait-il ? Maintenant, Baz avait été rétrogradé, Tung était apparemment tombé en disgrâce quelle position occupait à présent Elena dans la flotte mercenaire ?

Quelle situation dans son cœur ? Un doute profond le fit hésiter. Il l'avait aimée passionnément à un moment donné. En ce temps-là, elle l'avait connu mieux qu'aucun être humain. Pourtant, l'emprise qu'elle avait eue tout au long des jours sur son esprit s'était peu à peu desserrée, de la même façon que le chagrin que Miles avait éprouvé à la mort du père d'Elena, le sergent Bothari, s'était graduellement affaibli dans la fièvre de sa nouvelle vie. À part une brève douleur de temps en temps, comme d'une ancienne fracture. Il voulait et ne voulait pas la revoir. Lui reparler. La toucher de nouveau…

Mais pour en revenir aux choses concrètes, Elena reconnaîtrait Grégor ; ils avaient tous été camarades de jeu dans leur jeunesse. Une deuxième ligne de défense pour l'empereur ? Reprendre contact avec Elena risquait d'être embarrassant sur le plan émotionnel – oui, d'accord, torturant. Mais cela valait mieux que cette errance dangereuse et inefficace. Maintenant qu'il avait exploré les lieux, il

devait se débrouiller pour utiliser ses ressources. Quelle cote avait encore l'amiral Naismith ? Question intéressante.

Il lui fallait dénicher un endroit d'où observer sans être remarqué. Il existait des tas de moyens d'être invisible tout en restant en pleine vue, comme le démontrait sa cotte bleue. Mais sa taille inhabituelle – bon, sa petitesse – le faisait hésiter à ne se fier qu'à des vêtements. Il lui fallait des outils, comme cette boîte qu'un homme en salopette havane venait de poser dans le couloir avant de se précipiter vers les toilettes. Miles s'empara de la boîte en question et s'éclipsa en un clin d'œil.

Deux niveaux plus loin, il arriva à un couloir conduisant à une cafétéria. Tout le monde doit manger ; par conséquent, tout le monde devait passer là à un moment ou à un autre. Les odeurs de nourriture excitèrent son estomac qui protestait par ses gargouillements contre les demi-rations des trois derniers jours. Miles n'en tint pas compte. Il enleva un panneau du mur, chaussa une paire de lunettes de soudeur tirée de la boîte à outils, grimpa à l'intérieur du mur pour masquer à demi sa taille et commença à feindre de travailler sur un boîtier de contrôle et des tuyaux, des scanners de diagnostic disposés de façon décorative à portée de la main. La vue qu'il avait sur le couloir était excellente.

D'après le fumet qui lui venait aux narines, il jugea qu'on servait du bœuf élevé hors sol de toute première et inhabituelle qualité, mais les légumes étaient infects. S'empêchant de saliver dans le rayon de la minuscule soudeuse laser qu'il manipulait, il examina les gens qui passaient. Très peu étaient en civil, la tenue de Rotha aurait davantage attiré l'attention que sa cotte bleue. Des quantités de salopettes bleues ou vertes ; une flopée de bleus militaires d'Aslunders, pour la plupart des sous-officiers. Les mercenaires Dendarii – Oserans – mangeaient-ils ailleurs ? Miles était sur le point de quitter son poste d'observation – il avait réparé à outrance les boîtiers de contrôle –, quand survint un duo gris et blanc. Ce n'étaient pas des visages qu'il connaissait. Il les laissa passer sans les appeler.

Il calcula ses chances à contrecœur. Des quelque deux mille mercenaires actuellement présents aux alentours du pas de sortie d'Aslund, il en connaissait peut-être de vue plusieurs centaines,

moins de nom. Seule une partie des vaisseaux mercenaires était ancrée au port dans cette station militaire à demi construite. Et dans cette portion de portion, à combien de gens pouvait-il se fier aveuglément ? Cinq ? Il laissa filer un autre quatuor gris et blanc, bien qu'il fût sûr que cette blonde entre deux âges fût une tech du génie sur le *Triomphe*, naguère fidèle à Tung. Naguère. Il crevait de plus en plus la dalle.

Mais un visage tanné parmi un nouveau groupe gris et blanc lui fit oublier son estomac. Le sergent Chodak. La chance lui souriait de nouveau… peut-être. Il était prêt à prendre le risque, mais pouvait-il mettre Grégor en péril ? Trop tard pour les cogitations inutiles ; Chodak avait lui aussi repéré Miles. Les pupilles du sergent se dilatèrent de surprise, puis ses traits reprirent une expression neutre.

— Ho, sergent ! s'exclama Miles d'une voix chantante en tapotant un boîtier de contrôle. Voudriez-vous jeter un coup d'œil là-dessus, s'il vous plaît ?

Chodak fit signe à ses compagnons de poursuivre leur chemin.

Leurs deux têtes rapprochées, dos tourné au couloir, Chodak dit entre ses dents :

— Vous êtes fou ? Qu'est-ce que vous fabriquez là ?

Qu'il ne lui ait pas donné son grade témoignait de son agitation.

— C'est une longue histoire. Pour le moment, j'ai besoin de votre aide.

— Mais comment êtes-vous parvenu ici ? L'amiral Oser a lancé des gardes à votre recherche dans toute la station de transfert. Vous ne pourriez pas y introduire une puce de mer.

Miles eut un sourire entendu.

— J'ai mes méthodes.

Et dire qu'il avait projeté de gagner cette fameuse station… Franchement, il y avait un bon Dieu pour les cons et les imbéciles !

— Je dois entrer en contact avec le commandant Elena Bothari-Jesek. De toute urgence. Ou, sinon elle, le commandant du génie Jesek. Est-elle ici ?

— En principe, le *Triomphe* est à quai. Le commandant Jesek est parti avec la navette de réparation.

— Eh bien, à défaut d'Elena, Tung. Ou Arde Mayhew. Ou le lieutenant Eli Quinn. Mais je préfère Elena. Prévenez-la que notre

vieil ami Greg m'accompagne. Dites-lui de me rejoindre d'ici une heure dans le quartier des ouvriers sous contrat, dans la cabine de Greg Bleakman. D'ac'?

— D'ac'!

Chodak s'en fut d'un pas rapide, l'air soucieux. Miles retapa son pauvre mur démoli, remit le lambris en place, ramassa sa boîte à outils et s'éloigna d'un pas nonchalant en s'efforçant de chasser l'impression qu'il avait un gyrophare rouge au sommet du crâne. Il avait gardé ses lunettes de soudeur, il marchait le nez baissé et choisissait les couloirs les moins peuplés. Son estomac protestait. *Elena te donnera à manger,* lui dit-il d'un ton ferme. *Tout à l'heure.* Un nombre croissant de cottes bleues et vertes indiqua à Miles qu'il approchait du cantonnement des ouvriers sous contrat.

Il y avait un répertoire. Miles hésita, puis tapa « Bleakman, G. » *Module B., cabine 8*. Il découvrit le module, jeta un coup d'œil à son chrono – Grégor devait avoir fini son temps de travail – et frappa. La porte s'ouvrit dans un soupir et Miles se glissa à l'intérieur. Grégor se redressa sur sa couchette, l'air endormi. C'était une cabine pour une personne, intime mais peu spacieuse. La solitude était un luxe psychologique supérieur à l'espace. Il fallait donner un minimum de satisfaction même aux esclaves-techs, ils avaient trop d'occasions de se livrer à des sabotages pour qu'on coure le risque de les pousser à bout.

— Nous sommes sauvés, annonça Miles. Je viens de prendre contact avec Elena.

Il se laissa choir lourdement à l'extrémité de la couchette, les jambes coupées par le brusque relâchement de tension dans cet îlot de sécurité.

— Elena est ici ? (Grégor fourragea d'une main dans ses cheveux.) Je croyais que tu voulais ton capitaine Ungari ?

— Elena est le premier pas vers Ungari. Ou, à défaut d'Ungari, vers une sortie discrète. Si Ungari n'avait pas tellement insisté pour que la main gauche ignore ce que fait la main droite, ce serait beaucoup plus facile. Mais c'est O. K. ! (Il examina Grégor avec inquiétude.) Tu te sens bien ?

— Consacrer quelques heures à poser des luminaires ne me ruinera pas la santé, je t'assure, répliqua ironiquement Grégor.

Grégor avait l'air en excellente santé, en vérité. Il se montrait presque joyeux de son expérience de travailleur forcé, dans la mesure où son tempérament morose savait être gai. Peut-être qu'on devrait l'envoyer quinze jours par an dans les mines de sel pour le maintenir de bonne humeur et content de son emploi habituel. Miles se détendit un peu.

— C'est difficile d'imaginer Elena Bothari en mercenaire, reprit Grégor d'un ton pensif.

— Ne la sous-estime pas.

Miles dissimula de son mieux un accès de doute poignant. Près de quatre années. Il se rendait compte à quel point il avait changé en quatre ans. Qu'en était-il d'Elena ? Elle n'avait guère dû vivre des années moins mouvementées que les siennes. Les temps changent. Les gens changent avec eux… Non. Autant douter de lui-même que d'Elena.

La demi-heure d'attente fut pénible, assez longue pour apaiser la tension de Miles et l'envahir de lassitude, mais trop courte pour qu'il se sente reposé. Il se rendait compte qu'il lui fallait rester vigilant et l'esprit alerte, alors que sa vigilance et sa clarté d'esprit lui échappaient comme du sable glisse entre les doigts. Il examina une nouvelle fois son chrono. *Une heure*, c'était trop vague. Il aurait dû préciser les minutes. Mais qui sait quelles difficultés ou quels retards Elena devait surmonter de son côté ?

Miles battit des paupières, conscient, au décousu de ses réflexions, qu'il s'endormait debout. La porte s'ouvrit en chuintant sans que Grégor en eût actionné le mécanisme.

— Le voilà, les gars !

Une demi-escouade de mercenaires en gris et blanc bloquait l'ouverture et le couloir derrière. Au vu de leurs neutraliseurs et de leurs massues électriques, Miles comprit que cette équipe de gros bras n'avait rien à voir avec Elena. Sa poussée d'adrénaline ne dissipa guère la fatigue qui lui brouillait le cerveau. Et pour quoi est-ce que je me prends, maintenant ? Une cible mobile ? Il se laissa aller contre la paroi, sans même se soucier de réagir, alors que Grégor exécutait une vaillante manœuvre dans cet espace restreint, envoyant valdinguer d'un coup de pied le neutraliseur d'un mercenaire. En

représailles, deux hommes le plaquèrent violemment contre le mur. Miles se crispa.

Puis lui-même fut arraché de la couchette pour être emmailloté dans un filet électrique qui le brûla atrocement. Le courant était assez fort pour immobiliser un cheval qui rue et se cambre. Qu'est-ce que vous croyez que je suis, les gars ?

Surexcité, le chef de patrouille brailla dans son communicateur de poignet :

— Je l'ai, commandant !

Miles haussa un sourcil avec ironie. L'homme rougit et se redressa, bien près de saluer.

— Emmenez-les, ordonna le chef.

Miles franchit le seuil de la cabine aux bras de deux costauds, ses pieds pendouillant à quelques centimètres au-dessus du sol. Grégor fut entraîné, gémissant, à sa suite. Comme ils croisaient un autre couloir, Miles aperçut du coin de l'œil, flottant dans la pénombre, le visage aux traits tirés de Chodak.

Et il maudit son manque de discernement.

On les emmena de l'autre côté d'une vaste baie d'appontement, avant de leur faire franchir une petite écoutille réservée au personnel. Miles comprit tout de suite où il était. Le *Triomphe*, le dreadnought de poche qui avait servi de temps à autre de navire amiral de la flotte, reprenait maintenant du service comme tel. Tung, au statut inconnu, avait été le propriétaire et le capitaine du *Triomphe* avant Tau Verde. Oser, à l'époque, préférait son propre *Pèlerin* dans le rôle de navire amiral – mise au point politique voulue ? Les coursives du vaisseau avaient un étrange air familier qui s'imposait douloureusement. L'odeur des hommes, du métal et des machines. Cette arcade décintrée, vestige de l'éperonnage fou qui avait abouti à la capture de Miles lors de son premier combat, pas encore remise en état… Je croyais avoir oublié davantage, pensa-t-il.

Deux hommes de la patrouille les précédaient pour vider la coursive de tout témoin. La conversation allait donc avoir un caractère strictement privé. Cela convenait à Miles. Il aurait préféré éviter Oser, mais, s'ils devaient se revoir, il n'avait qu'à s'arranger pour tourner la rencontre à son avantage. Il mit en ordre sa persona comme s'il ajustait ses manchettes Miles Naismith, mercenaire

spatial et entrepreneur secret, venu dans le Moyeu de Hegen pour… pour quoi ? Et son copain Greg, morose encore que fidèle – il devait inventer une explication on ne peut plus anodine pour expliquer sa présence.

Ils longèrent bruyamment la salle de tactique, le centre nerveux de combat du *Triomphe,* et aboutirent à la plus petite des deux salles de briefing qui se trouvaient en face. L'écran holo, au centre de la miroitante table de conférences, était sombre et silencieux. L'amiral Oser, également sombre et silencieux, était assis au bout de la table, flanqué d'un homme aux cheveux blond paille que Miles supposa être un fidèle lieutenant ; pas quelqu'un qu'il connaissait d'avant. Lui et Gregor furent installes de force dans deux fauteuils éloignés de la table pour que leurs mains et leurs pieds soient bien en vue. Oser renvoya tout le monde dans la coursive sauf un garde.

En quatre ans, l'apparence d'Oser n'avait pas beaucoup changé. Toujours aussi maigre, le visage en lame de couteau, les cheveux noirs peut-être un peu plus gris aux tempes. Miles gardait de lui le souvenir d'un homme plus grand, mais, en réalité, il était plus petit que Metzov. Oser, d'une certaine façon, lui rappelait le général. Etait-ce à cause de l'âge ? De la carrure ? De son air hostile, des étincelles rouges meurtrières dans son œil ?

— Miles, murmura Grégor du coin des lèvres, qu'est-ce que tu as fait pour hérisser le poil de ce type ?

— Rien ! protesta Miles *sotto voce*. Pas que je sache, en tout cas.

Grégor parut rien moins que rassuré.

Oser posa ses paumes à plat sur la table et se pencha en avant, dévisageant Miles avec une fixité de bête de proie. Si Oser avait une queue, se dit Miles, le bout en fouetterait l'air en cadence.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? attaqua Oser sans préambule.

C'est vous qui nous avez amenés, vous ne le savez pas ? Mais ce n'était pas le moment de jouer les esprits forts. Miles avait pleinement conscience de ne pas se présenter sous son meilleur jour, loin de là. Mais cela laisserait indifférent l'amiral Naismith, il était trop absorbé par les buts qu'il avait en tête ; Naismith continuerait à agir même peint en bleu s'il le fallait. Il répliqua d'un ton d'une égale brusquerie :

— J'ai été engagé pour établir une évaluation militaire du Moyeu de Hegen à l'intention d'un non-belligérant intéressé par la question parce qu'il transite par ici. (La vérité en évidence comme sur un plateau, et à laquelle nul ne croirait.) Comme ces gens-là ne tiennent pas à organiser des expéditions de secours, ils voulaient être prévenus suffisamment de temps à l'avance pour évacuer du Moyeu leurs ressortissants avant le début des hostilités. Je fais aussi un peu de vente d'armes en à-côté. Une couverture qui se rentabilise elle-même.

Les paupières d'Oser se plissèrent.

— Pas Barrayar…

— Barrayar a ses propres détectives.

— Cetaganda également… Aslund redoute les ambitions de Cetaganda.

— Ce qui est sage de sa part.

— Barrayar est équidistant.

— De mon point de vue professionnel… (Se raidissant contre le filet, Miles adressa une petite inclinaison du buste à Oser qui faillit rendre le salut mais se ravisa au dernier moment.)… Barrayar n'est pas une menace pour Aslund dans cette génération. S'il veut la maîtrise du Moyeu de Hegen, Barrayar doit avoir celle de Pol. Avec la transformation de son second continent en terres cultivables, plus l'ouverture de la planète Sergyar, Barrayar a plutôt trop de frontières à l'heure actuelle. Sans compter qu'il faut contenir Komarr, qui se montre récalcitrant. Une expédition militaire dirigée vers Pol serait pour Barrayar une surextension grave en ressources humaines. Il est moins coûteux d'être amis ou, du moins, neutres.

— Aslund aussi craint Pol.

— Peu probable qu'ils se battent, sauf si on les agresse. Rester en paix avec Pol est simple comme bonjour. Il suffit de ne rien faire.

— Et Vervain ?

— Je n'ai pas encore évalué Vervain. C'est la prochaine étape sur ma liste.

— Ah oui ? (Oser se renversa contre le dossier de son fauteuil en croisant les bras. Ce n'était pas un geste de détente.) Je pourrais vous faire exécuter comme espion.

— Mais je ne suis pas un *espion ennemi,* répliqua Miles en simulant l'aisance. Un neutre ami ou – qui sait ? – un allié potentiel.

— Et quel est votre intérêt en ce qui concerne ma flotte ?

— Mon intérêt en ce qui concerne les Denda… les mercenaires est purement académique, je vous l'assure. Vous appartenez simplement au paysage. Dites-moi, en quoi consiste votre contrat avec Aslund ?

Miles, la tête penchée de côté, parlait boutique.

Oser faillit répondre, puis il pinça les lèvres avec agacement. Si Miles avait été une bombe en train de tictaquer, il n'aurait pas retenu avec plus de concentration l'attention du mercenaire.

— Oh, allons, reprit Miles en riant dans le silence qui se prolongeait, qu'est-ce que je pourrais faire tout seul, avec un malheureux second ?

— Je me rappelle la dernière fois. Vous êtes entré dans l'espace territorial de Tau Verde avec un état-major de quatre personnes. Quatre mois plus tard, vous imposiez votre loi. Alors, quelles sont vos intentions, aujourd'hui ?

— Vous surestimez mon impact. J'ai simplement aidé les gens à aller dans la direction qu'ils souhaitaient prendre. Un accélérateur, pour ainsi dire.

— Pas pour moi. J'ai passé trois ans à récupérer le terrain que j'avais perdu. Dans ma propre flotte !

— C'est difficile de plaire à tout le monde…

Miles intercepta l'expression d'horreur muette de Grégor et se força à baisser le ton. Tout bien réfléchi, Grégor n'avait jamais rencontré l'amiral Naismith.

— … Vous n'avez même pas subi de dommages graves.

Les mâchoires d'Oser se resserrèrent encore d'un cran.

— Et c'est qui, celui-là ?

Il désigna Grégor d'un pouce.

— Greg ? Mon ordonnance, répliqua Miles précipitamment avant que Grégor n'eût fini d'ouvrir la bouche.

— Il n'a pas l'air d'une ordonnance. Il ressemble à un officier.

Grégor parut insensiblement ragaillardi par ce compliment objectif.

— On ne peut juger sur l'apparence. Le commodore Tung a tout du lutteur de foire.

Le regard d'Oser se glaça soudain.

— Tiens ! Et vous avez été en correspondance pendant longtemps avec le *capitaine* Tung ?

La brusque embardée de son estomac apprit à Miles que mentionner Tung avait été une erreur grave. Il s'efforça de dissimuler son malaise sous un air de froide ironie.

— Si j'avais été en correspondance avec Tung, je n'aurais pas eu le mal de faire cette évaluation personnelle de la Station d'Aslund.

Oser, les coudes sur la table, les mains jointes, examina Miles en silence pendant une bonne minute. À la fin, il pointa la main sur le garde, qui se redressa, attentif.

— Jetez-les dans l'espace ! ordonna-t-il.

— Quoi ! s'exclama Miles d'une voix aiguë.

— Vous… (le doigt pointé se tourna vers le lieutenant silencieux d'Oser)… accompagnez-les. Veillez à ce que mes ordres soient exécutés. Utilisez le sas d'accès de bâbord, c'est le plus proche. Si celui-ci… (il désigna Miles) se met à jacasser, coupez-lui la langue. C'est son organe le plus dangereux.

Le garde libéra Miles du filet électrique qui lui enserrait les jambes et le remit debout.

— Vous n'allez même pas m'interroger chimiquement ? demanda Miles, étourdi par la tournure des événements.

— Pour contaminer mes enquêteurs ? Vous laisser parler est bien la dernière chose que je souhaite. Je ne connais rien de plus fatal pour que la pourriture de la déloyauté se propage dans mon service de renseignements. Quel que soit le discours que vous avez projeté, vous ôter l'air le neutralisera. Vous avez failli me convaincre, *moi*.

Oser réprima un frisson.

Deux membres de la demi-patrouille qui attendaient se joignirent au groupe quand ils furent sortis de la pièce et, saisissant Miles et Grégor par les bras et les jambes, derrière en l'air, s'engouffrèrent au pas de course dans la coursive.

— Mais… !

La porte de la salle de conférences se referma avec un sifflement.

— La situation n'est pas brillante, Miles, observa Grégor, son visage pâle arborant une étrange expression faite de détachement,

d’exaspération et de consternation. As-tu d’autres idées mirobolantes ?

— C’est toi qui as expérimenté le vol sans ailes. Est-ce pire que, disons, la chute style fil à plomb ?

— De ma propre volonté, répliqua Grégor qui se mit à traîner les pieds et à se débattre quand le sas apparut. Pas sur le caprice d’une bande de… (il fallut trois gardes pour le maîtriser)… *paysans !*

Miles commençait sérieusement à s’affoler. Au diable cette satanée couverture ! Il lança à pleine gorge :

— Ho, les gars ! Vous savez que vous êtes sur le point de balancer une fortune en rançon ?

Deux gardes continuèrent à se bagarrer avec Grégor, mais le troisième s’arrêta.

— Grosse comment, la fortune ?

— Enorme, promit Miles. De quoi vous acheter une flotte personnelle.

Le lieutenant, abandonnant Grégor, fonça sur Miles en dégainant un poignard à lame électrique, prêt à interpréter les ordres reçus à la lettre. La lame s’abattit à quelques centimètres du nez de Miles… celui-ci, au passage, mordit les doigts épais et se tortilla pour échapper à l’étreinte du garde qui le tenait. Le filet électrique qui plaquait les bras de Miles contre son torse siffla et crépita, impossible à rompre. Miles se projeta contre l’aine du garde, qui poussa un glapissement de douleur sous la brûlure du filet. Il lâcha prise et Miles tomba, roulant et heurtant violemment les genoux du lieutenant.

Les deux adversaires de Grégor étaient fascinés, autant par la sanglante promesse barbare du spectacle du poignard-vibreur dégainé que par la façon qu’avait Miles de se débattre dans un effort voué finalement à l’échec. Ils ne remarquèrent pas l’homme au visage de cuir tanné qui sortait d’un couloir transversal, braquait son neutraliseur et tirait. Ils se cambrèrent convulsivement quand les charges les frappèrent et s’affalèrent en tas sur le sol. L’homme qui tentait de rattraper Miles, tandis que celui-ci faisait des sauts de carpe pour lui échapper, se retourna juste à temps pour intercepter un rayon en pleine figure.

Miles fondit sur le lieutenant blond, le clouant momentanément sur le sol de la coursive. Il se contorsionna pour presser le filet électrique sur le visage de son adversaire, puis fut rejeté avec un juron. Le lieutenant, un genou replié sous lui, pivotait en chancelant à la recherche de sa cible quand Grégor s'avança d'un bond et lui décocha un coup de pied à la mâchoire. Une charge de neutraliseur atteignit le lieutenant à la nuque et il s'effondra.

— Jolie manœuvre, dit Miles d'une voix haletante au sergent Chodak dans le silence qui s'était soudain établi. Je pense qu'ils n'y ont vu que du feu.

Je l'avais donc bien jugé la première fois. Je n'ai pas perdu la main, finalement. Dieu vous bénisse, sergent !

— Vous deux, vous ne vous débrouillez pas mal non plus, pour des hommes qui ont les mains liées derrière le dos.

Chodak hocha la tête avec un amusement harassé et il s'avança pour détacher les filets.

— Quelle équipe ! commenta Miles.

11

Un rapide cliquetis de bottes en provenance des profondeurs de la coursive attira l'attention de Miles. Il exhala son souffle et s'immobilisa. *Elena*.

Elle portait l'uniforme réglementaire d'un officier mercenaire, veste gris et blanc à poches, pantalon assorti, bottes s'arrêtant à la cheville, luisant au bout de ses longues jambes. Grande, mince, le teint toujours clair et pur, les yeux couleur d'ambre brun, un nez à la courbure aristocratique et une mâchoire sculpturale. Elle s'est coupé les cheveux, se dit Miles, muet de stupeur. Disparue, la cascade noire et lustrée qui lui tombait jusqu'à la taille. Remplacée par une coupe sévère, pratique, très élégante. Martiale.

Elle s'avança à grands pas, ses yeux allant de Miles à Grégor et aux quatre Oserans.

— Bon travail, Chodak. (Elle mit un genou à terre près du corps le plus proche et lui tâta le cou à la recherche du pouls.) Ils sont morts ?

— Non, juste assommés, expliqua Miles.

Elle regarda avec quelque regret la porte ouverte du sas.

— Je ne pense pas que nous puissions les jeter dans le vide.

— C'est ce qu'ils allaient faire de nous, mais non. Néanmoins, nous devrions probablement les mettre hors de vue pendant que nous filons, répliqua Miles.

— D'accord.

Elle se releva et adressa un signe de tête à Chodak, qui commença à aider Grégor à traîner les corps inertes dans le sas. Elle fronça les sourcils quand le lieutenant blond passa près d'elle les pieds devant.

— Non pas que tâter du vide *n'améliorerait pas* certaines personnalités.

— Peux-tu nous offrir un refuge ?

— C'est pour cela que nous sommes venus. (Elle se tourna vers les trois soldats qui l'avaient suivie prudemment jusque-là. Un quatrième s'était porté en sentinelle au plus proche croisement.) On dirait que nous avons eu de la chance, leur dit-elle. Partez en

éclaireurs et dégagez la voie le long de notre itinéraire de fuite… avec doigté. Puis disparaissez. Vous n'étiez pas là et vous n'avez rien vu.

Ils saluèrent et se retirèrent. Comme ils s'éloignaient, Miles entendit murmurer : « C'était bien *lui ?* – Oui… »

Miles, Grégor et Elena s'entassèrent dans le sas et fermèrent temporairement la porte intérieure. Chodak montait la garde au-dehors. Elena aida Grégor à ôter les bottes de l'Oseran dont la taille était la plus voisine de la sienne, tandis que Miles se dépouillait de sa tenue bleue de prisonnier, apparaissant dans les habits fripés de Victor Rotha, qui avaient grandement souffert d'avoir été portés quatre jours de suite. Il aurait aimé remplacer ses sandales vulnérables, mais il n'y avait aucune paire de bottes à sa pointure dans les parages.

Grégor et Elena se lançaient des coups d'œil circonspects, tandis que Grégor enfilait rapidement un uniforme gris et blanc et plongeait les pieds dans des bottes.

— C'est bien toi ! (Elena secoua la tête avec consternation.) Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Venu par erreur, répliqua Grégor.

— Je m'en doute. Erreur de qui ?

— De moi, je le crains, déclara Miles.

Il fut quelque peu contrarié de voir que Grégor ne le contredisait pas.

Un curieux sourire, le premier, retroussa les lèvres d'Elena. Miles décida de ne pas lui demander d'expliquer ce sourire. Cet échange précipité de propos pratiques ne ressemblait en rien à la douzaine de conversations qu'il avait imaginées et ressassées dans son esprit en vue de ces émouvantes retrouvailles.

— Les recherches commenceront dans quelques minutes, quand ces types ne retourneront pas rendre compte de leur mission, reprit Miles, inquiet.

Il ramassa deux neutraliseurs, le filet et le couteau qu'il passa dans sa ceinture. Réflexion faite, il dépouilla prestement les quatre Oserans de leurs badges de circulation, pièces d'identité et argent liquide, bourrant ses poches et celles de Grégor, et commanda à celui-ci de jeter sa carte d'identité de prisonnier. Ravi, il découvrit également une tablette de ration à moitié entamée dans laquelle il

mordit sans plus attendre. Elena sortit la première du sas. Miles, en bon ami, offrit une bouchée à Grégor, qui secoua la tête en signe de refus. Grégor avait sans doute mangé à la cafétéria.

Chodak mit hâtivement à l'ordonnance l'uniforme de Grégor, et tous partirent à grands pas, Miles au centre, à demi dissimulé, à demi sous bonne garde. Il était au bord de la parano, craignant d'attirer l'attention, quand ils prirent un tube de descente, en émergèrent plusieurs ponts plus bas et se trouvèrent devant un vaste sas de chargement relié à une navette. Un des éclaireurs d'Elena, appuyé nonchalamment à la paroi, hocha la tête. Sur une esquisse de salut à Elena, Chodak s'en alla précipitamment de son côté avec son équipe. Miles, Grégor et Elena traversèrent le panneau flexible de l'écoutille et entrèrent dans la soute vide d'une des navettes du *Triomphe,* passant subitement du champ de gravitation artificiel du navire ravitailleur au vertige de l'apesanteur. Ils avancèrent en flottant jusqu'au compartiment de pilotage. Elena ferma hermétiquement le panneau d'écoutille derrière eux et invita Grégor à prendre le siège vacant au poste de mécanicien/communicateur.

Les sièges du pilote et du copilote étaient occupés. Arde Mayhew sourit joyeusement à Miles par-dessus son épaule et esquissa de la main un salut/bonjour. Miles reconnut la tête ronde rasée de l'autre homme avant même qu'il se retourne.

— Bonjour, fils. (Le sourire de Ky Tung était beaucoup plus ironique que joyeux.) Bienvenue au revenant. Tu as drôlement pris ton temps.

Tung, les bras croisés, ne salua pas.

— Bonjour, Ky, répondit Miles, adressant un signe de tête à l'Eurasien.

Tung n'avait pas changé, en tout cas. Il paraissait toujours avoir n'importe quel âge entre quarante et soixante ans. Toujours bâti comme un tank de l'ancien temps. Il paraissait toujours en voir plus qu'il n'en disait, ce qui était très gênant pour ceux qui n'avaient pas la conscience tranquille.

Mayhew, le pilote, parla dans son micro.

— Contrôle de la circulation, je viens de repérer ce que voulait dire cette lampe rouge sur mon tableau de bord. Lecture de pression erronée. Tout est O. K. Parés à décoller.

— Pas trop tôt, C-2 ! répliqua une voix désincarnée. Allez-y.

Les mains prestes du pilote actionnèrent les systèmes de blocage des écoutilles, ajustèrent les jets d'attitude. Sifflement, cliquetis et la navette se décolla d'un bond de son navire gigogne pour entamer sa trajectoire. Mayhew coupa le micro et poussa un long soupir de soulagement.

— Nous voilà tranquilles pour quelques moments.

Elena se cala en travers de la travée derrière Miles, s'accrochant par ses longues jambes. Miles passa un bras dans une poignée pour s'amarrer et résister aux légères accélérations auxquelles procédait Mayhew de temps à autre.

— J'espère que tu as raison, dit Miles, mais qu'est-ce qui te le donne à penser ?

— Il veut dire que nous sommes tranquilles pour parler, expliqua Elena. Pas sains et saufs dans un quelconque sens cosmique. Ceci est un trajet de routine programmé, sauf pour nous passagers non inscrits. On ne s'est pas encore aperçu de votre disparition, sans quoi la tour de contrôle nous aurait empêchés de partir. Oser fouillera d'abord le *Triomphe* et la station militaire. Nous pourrons peut-être te réintroduire dans le *Triomphe* une fois que les recherches se seront étendues.

— C'est le plan B, expliqua Tung en pivotant sur son siège pour faire à moitié face à Miles. Ou encore le plan C. Le plan A, basé sur l'hypothèse que ton sauvetage allait être beaucoup plus tumultueux, était de fuir droit vers l'*Ariel,* actuellement en position stationnaire, et de proclamer la révolution. Je suis heureux d'avoir eu la chance de mener l'affaire à bien un peu moins… spontanément.

Miles s'étrangla.

Miséricorde ! C'aurait été pire que la première fois !

Précipité dans un enchaînement d'événements dont il n'avait pas le contrôle, enrôlé comme gonfalonier d'une mutinerie de militaires mercenaires, poussé au premier rang pour mener la danse avec le libre arbitre d'une tête au bout d'une pique…

— Non. Pas de spontanéité, merci. Très peu pour moi.

— Alors, questionna Tung en joignant les bouts de ses doigts épais, quel est ton projet ?

— Mon quoi ?

— Projet, répéta Tung en prononçant le mot avec un soin sardonique. En d'autres termes, pourquoi es-tu ici ?

— Oser m'a posé la même question, riposta Miles en soupirant. Accepterais-tu de croire que je suis ici par hasard ? Oser n'a pas voulu. Tu n'aurais pas une petite idée de la raison pour laquelle il a refusé mon explication, hein ?

Tung pinça les lèvres.

— Par hasard ? Peut-être... Tes « hasards », je l'ai déjà remarqué, ont une façon de fourrer tes ennemis dans le pétrin qui fait verdir de jalousie des stratèges expérimentés et prudents. Comme c'était beaucoup trop concordant pour de la simple chance, j'en ai conclu que ce devait être de la volonté inconsciente. Si seulement tu étais resté avec moi, fils, à nous deux nous aurions pu... Ou peut-être es-tu simplement un sacré opportuniste. Auquel cas j'attire ton attention sur l'occasion qui s'offre à toi de reprendre les Mercenaires Dendarii.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Tu n'as pas répondu à la mienne.

— Je ne veux pas des Mercenaires Dendarii.

— Moi, si.

— Oh ! (Miles se tut un instant.) Pourquoi ne pas prendre avec toi les hommes qui te sont fidèles et constituer ta propre armée, hein ? Cela s'est déjà vu.

— Et qu'est-ce qu'on fera dans l'espace ? Nager ? (Tung agita les doigts comme des nageoires et gonfla les joues.) Oser a la haute main sur le matériel. Y compris mon vaisseau. Le *Triomphe* est tout ce que j'ai accumulé en trente ans de carrière. Et perdu à cause de tes machinations. Quelqu'un m'en doit un autre. Si ce n'est pas Oser, alors...

Tung décocha un regard éloquent à Miles.

— J'ai essayé de te donner une flotte en échange, répliqua celui-ci, poussé dans ses retranchements. Comment en as-tu perdu le commandement... vieux stratège ?

Tung pointa un doigt sur son sein gauche, pour indiquer que le coup avait porté.

— Les choses ont bien marché au début, pendant un an, un an et demi, après notre départ de Tau Verde. On a eu deux bons petits contrats à la file vers le Réseau Est... des opérations de commando à

petite échelle, du tout cuit. Non, pas si cuit que ça… On n’a pas chômé. Mais nous les avons menées à bien.

Miles jeta un coup d’œil à Elena.

— J’en ai entendu parler, oui.

— À la troisième, nous avons eu des ennuis. Baz Jesek montrait un intérêt croissant pour les questions de matériel et de maintenance… C’est un bon ingénieur, je le lui accorde… J’étais tacticien en chef et Oser – j’avais cru par défaut, à l’époque, mais maintenant, je pense à dessein – s’était chargé des questions administratives à la traîne. C’aurait pu être bien, chacun s’occupant de ce qu’il savait le mieux faire, si Oser avait travaillé avec nous et non pas contre nous. Dans la même situation, j’aurais envoyé des assassins. Oser a employé des comptables selon les méthodes de la guérilla.

« Nous avons encaissé des coups durs pour ce troisième contrat. Baz était plongé jusqu’aux oreilles dans la mécanique et les réparations et quand je suis sorti de l’hôpital, Oser avait mis en train une de ses spécialités non combattantes… du travail de surveillance de couloirs de navigation. Un contrat de longue durée. Ça paraissait une bonne idée, sur le moment. Mais cela lui a donné un moyen d’action. Sans bataille à mener, je… (Tung s’éclaircit la gorge)… me suis ennuyé, j’ai baissé ma garde. Oser m’a pris à revers avant même que je me rende compte qu’il y avait une guerre en route. Il nous a imposé la réorganisation financière…

— Je t’avais averti de ne pas te fier à lui six mois plus tôt, dit Elena d’un air sombre, après qu’il a tenté de me séduire.

Tung haussa les épaules, mal à l’aise.

— Cela paraissait une tentation compréhensible.

— S’envoyer l’épouse de son commandant ? (Les yeux d’Elena flamboyèrent.) L’épouse de n’importe qui ? J’ai compris alors qu’il n’était pas honnête. Si mes serments n’avaient aucune valeur pour lui, les siens en avaient-ils la moindre ?

— Il avait compris que tu ne voulais pas, disais-tu, s’excusa Tung. S’il avait continué à te harceler, je n’aurais pas demandé mieux que de m’interposer. J’ai pensé que tu devais être flattée, n’y plus penser et passer outre.

— Des propositions de ce genre impliquent un jugement sur ma personne que je trouve rien moins que flatteur, merci, riposta Elena.

Miles se mordit violemment les jointures, se rappelant ses propres désirs.

— Ce pouvait être simplement un premier coup d'essai dans la partie qu'il jouait pour s'emparer du pouvoir, dit-il. Afin de sonder les faiblesses dans les défenses de ses ennemis. Et, en l'occurrence, n'en trouvant pas.

— Hum ! (Elena parut légèrement réconfortée par cette façon de voir les choses.) En tout cas, Ky n'était d'aucun secours et je me suis lassée de jouer les Cassandre. Bien entendu, je ne pouvais pas en parler à Baz. Mais la duplicité d'Oser ne s'est pas révélée une surprise pour nous *tous*.

Tung se rembrunit.

— Etant donné le noyau de vaisseaux qui lui restaient, il n'a eu qu'à conquérir les votes de la moitié des autres propriétaires-capitaines. Auson a voté pour lui. J'aurais volontiers étranglé ce salaud.

— C'est toi-même qui t'es aliéné Auson avec tes jérémiades à propos du *Triomphe,* riposta Elena, acerbe. Il a cru que tu voulais lui retirer son poste de capitaine.

Tung haussa les épaules.

— Aussi longtemps que j'étais chef d'état-major tacticien, commandant pendant l'action, je ne pensais pas qu'il pouvait endommager pour de bon mon vaisseau. Je me suis contenté de laisser naviguer le *Triomphe* comme s'il appartenait à la société de la flotte. Je pouvais attendre… que *tu* reviennes (ses yeux noirs étincelèrent à l'adresse de Miles) et que nous y voyions clair dans la situation. Mais tu n'es jamais revenu.

— Le roi va revenir, hein ? murmura Grégor qui avait écouté avec fascination.

Il regarda Miles en haussant un sourcil.

— Que cela te serve de leçon, répliqua Miles tout bas entre ses dents serrées.

Grégor se tut, perdant un peu de son humour. Miles se tourna vers Tung.

— Voyons, Elena a dû te dire de ne pas te bercer d'illusions et de ne pas attendre un retour aussi rapide.

— J'ai essayé, marmotta Elena. Quoique… je suppose que je ne pouvais pas m'empêcher d'espérer un peu, moi aussi. Peut-être que… tu renoncerais à ton autre projet et que tu nous rejoindrais.

Si j'étais recalé à l'Académie, hein ?

— Ce n'était pas un projet que je pouvais abandonner, à moins de mourir.

— Je le comprends maintenant.

Arde Mayhew prit la parole :

— Dans cinq minutes maximum, il faut soit que je me branche sur la tour de contrôle de la station de transfert pour accoster, soit que je file vers l'*Ariel*. Faites votre choix, m'sieu dames !

— Tu n'as qu'un mot à dire et je t'apporte le soutien de cent officiers et soldats loyaux, annonça Tung à Miles. Quatre vaisseaux.

— Pourquoi pas pour te soutenir, toi ?

— Si je le pouvais, je l'aurais déjà fait. Mais je ne vais pas diviser la flotte sans être certain de pouvoir ensuite la réunifier. En totalité. Par contre, avec toi comme chef, avec ta réputation…

— Chef ? Ou tête symbolique ?

L'image d'une pique resurgit dans l'esprit de Miles.

— Comme tu voudras, répliqua Tung, écartant les mains dans un geste diplomatique. Le gros des cadres penchera du côté vainqueur. Ce qui signifie que nous devons donner l'impression de gagner rapidement, si jamais nous prenons l'offensive. Oser en a une centaine d'autres qui lui sont personnellement fidèles, et que nous aurons donc à maîtriser s'il insiste pour résister… Ce qui me fait penser qu'un assassinat perpétré au bon moment sauverait une quantité de vies.

— Charmant ! Je pense qu'Oser et toi, Ky, vous avez travaillé trop longtemps ensemble. Tu commences à raisonner comme lui. Je le répète, je ne suis pas ici pour m'emparer du commandement d'une flotte mercenaire. J'ai d'autres priorités.

Miles se contraignit à ne pas regarder Grégor.

— Lesquelles ?

— Par exemple, empêcher une guerre civile planétaire ? Peut-être une guerre interstellaire ?

— Je n'y vois pas d'intérêt pour moi sur le plan professionnel.

De fait, qu'étaient les angoisses de Barrayar pour Tung ?

— Tu en verrais si tu étais du côté perdant. Tu n’es payé que quand tu gagnes et tu ne dépenses ce qu’on t’a payé qu’à condition que tu sois en vie, mercenaire.

Les yeux étroits de Tung s’étrécirent encore.

— Qu’est-ce que tu en sais ? Sommes-nous du côté perdant ?

J’y serai si je ne ramène pas Grégor. Miles secoua la tête.

— Désolé. Je ne peux pas en parler. Il faut que j’aille… (Pol lui était fermé, la station du Consortium était bloquée et voilà qu’Aslund se révélait encore plus dangereuse)… à Vervain. (Il jeta un coup d’œil à Elena.) Amenez-vous tous les deux à Vervain.

— Tu travailles pour les Vervani ? questionna Tung.

— Non.

— Pour qui, alors ?

Les mains de Tung se crispaient nerveusement. Elena remarqua le geste.

— Ky, arrête ! dit-elle sèchement. Si Miles veut Vervain, Vervain il aura.

Tung regarda Elena, puis Mayhew.

— C’est lui que vous soutenez, ou moi ?

Elena releva le menton.

— Nous avons tous deux juré fidélité à Miles. Baz aussi.

— Et tu en es encore à demander pourquoi j’ai besoin de toi ! s’exclama Tung, exaspéré, à l’adresse de Miles. Qu’est-ce que c’est que cette partie plus importante, dont vous semblez tout savoir et moi rien ?

— Je ne suis au courant de rien, lança Mayhew d’une voix pépiante. Je me contente de suivre Elena.

— Est-ce une chaîne de commandement ou une chaîne de crédulité ?

— Il y a une différence ? dit Miles en souriant.

— Tu nous mets en danger en venant ici, expliqua Tung. Réfléchis ! Nous t’aidons, tu pars, nous restons exposés à la fureur d’Oser. Il y a déjà trop de témoins.

Miles regarda avec angoisse Elena, se la représentant, de très vivante manière à la lumière de ses aventures récentes, poussée hors d’un sas par des sbires dénués de cœur et d’intelligence. Tung nota

avec satisfaction l'effet de son plaidoyer et se radossa à son siège. Elena lui lança un regard noir.

Grégor changea de position avec gêne.

— Deviendriez-vous des réfugiés à cause de Nous… (Elena, Miles le vit, entendit aussi ce N majuscule officiel, ce qui échappa bien évidemment à Tung et à Mayhew)… Je crois que Nous pouvons veiller à ce que vous n'en souffriez pas. Du moins financièrement.

Elena indiqua d'un signe de tête qu'elle comprenait et acceptait. Tung se pencha, pointant le pouce vers Grégor.

— Qui est ce type ?

Elena secoua la tête sans rien dire. Tung émit un léger sifflement.

— En ce qui me concerne, vous n'avez aucune ressource visible, fiston. Qu'est-ce qui se passe si nous nous transformons en cadavres à cause de vous ?

— Nous avons risqué de devenir des cadavres pour beaucoup moins, répliqua Elena.

— Moins que quoi ? riposta Tung.

Mayhew toucha la fiche de communication dans son oreille.

— Il est temps de vous décider, les amis.

— Ce vaisseau peut-il traverser le système ? questionna Miles.

— Non. Il n'est pas approvisionné en carburant pour ça, répondit Mayhew.

— Ni assez rapide, ni renforcé, ajouta Tung.

Alors, il faut nous passer en fraude par transport commercial, en évitant la Sécurité d'Aslund, conclut Miles sans enthousiasme.

Tung jeta un coup d'œil circulaire à son petit comité récalcitrant et soupira.

— La sécurité est plus rigoureuse pour entrer que pour sortir. Je crois qu'on peut y arriver. Amène-nous là-bas, Arde.

Après que Mayhew eut amarré la navette-cargo dans la cale de chargement qui lui était assignée à la station de transfert d'Aslund, Miles, Grégor et Elena se tinrent cois, enfermés dans le compartiment du pilote. Tung et Mayhew s'en allèrent « voir ce qu'on peut faire », comme le formula Tung d'une façon un peu désinvolte de l'avis de Miles. Lequel resta assis à se mordiller nerveusement les jointures en s'efforçant de ne pas sursauter à

chaque bruit sourd, cliquetis ou sifflement des robots-chargeurs qui emmagasinaient de l'autre côté de la cloison des approvisionnements pour les mercenaires. Le ferme profil d'Elena ne frémissait pas à chaque petit bruit, remarqua Miles avec envie. Je l'ai aimée à un moment donné. Qui est-elle maintenant ?

Pouvait-il décider de ne pas retomber amoureux de cette nouvelle personne ? Un risque à courir. Elle semblait plus dure, plus encline à dire ce qu'elle pensait – ce qui était bien –, mais ses pensées avaient un piquant amer – ce qui ne l'était pas. Cette amertume le faisait souffrir.

— Est-ce que tout s'est bien passé pour toi ? questionna-t-il avec hésitation. À part ce gâchis concernant la répartition du commandement, évidemment. Tung te traite convenablement ? Il était censé être ton mentor. Te former sur le tas, te donner la formation que j'avais en classe…

— Oh, c'est un bon mentor. Il me bourre d'histoire, de tactique, de renseignements militaires… Je peux maintenant assumer toutes les phases d'une patrouille de combat dans l'espace, la logistique, la programmation, l'assaut, la retraite, même des décollages et atterrissages de navette en urgence, si tu n'es pas à quelques cahots près. Je suis presque à même de tenir mon rang fictif, du moins en ce qui concerne l'équipement d'une flotte. Il aime enseigner.

— J'ai eu l'impression que tu étais un peu… tendue en sa présence.

Elle secoua la tête.

— Il y a de la tension partout, en ce moment. Ce n'est pas possible de se tenir « à l'écart » de ce gâchis concernant la répartition du commandement, grâce à toi. Quoique… je suppose que je n'ai pas complètement pardonné à Tung de ne pas avoir été infaillible sur ce point-là. J'avais cru qu'il l'était, au début.

— Oui, ma foi, ces temps-ci, la faillibilité a foisonné, dit Miles avec gêne. Heu… comment va Baz ?

Est-ce que ton mari te traite comme il faut ? avait-il envie de demander, mais il s'abstint.

— Il va bien, répliqua-t-elle, morose, mais il est découragé. Cette lutte pour le pouvoir était pour lui quelque chose de contraire à sa nature, de répugnant, je crois. Au fond du cœur, c'est un tech, il voit un travail qui a besoin d'être fait, il le fait… Tung laisse entendre que

si Baz ne s’était pas absorbé dans ses tâches d’ingénieur il aurait pu prévoir… empêcher… annihiler ce coup de force, mais je crois que c’est le contraire qui s’est passé. Il était incapable de s’abaisser à combattre comme Oser à coups de poignard dans le dos, alors il s’est retiré dans un domaine où il pouvait conserver ses propres critères d’honnêteté… pendant un peu plus longtemps. Ce schisme a affecté son moral sur toute la ligne.

— Je suis navré, dit Miles.

— C’est bien le moins. (Sa voix se fêla, se raffermit, se durcit.) Baz avait le sentiment d’avoir failli envers toi, mais tu nous as lâchés le premier, en ne revenant pas. Tu ne pouvais pas t’attendre que nous en gardions l’illusion éternellement.

— L’illusion ? répéta Miles. Je savais… que ce serait difficile, mais j’avais pensé que vous pourriez… vous mettre dans la peau de votre rôle. Faire vôtres les mercenaires.

— Les mercenaires suffisent peut-être à Tung. J’ai cru qu’ils me suffiraient aussi jusqu’à ce que nous en venions à tuer… Je déteste Barrayar, mais mieux vaut servir Barrayar que rien, ou son propre moi.

— Qui sert Oser ? demanda avec curiosité Grégor, dont les sourcils s’étaient haussés devant cette déclaration mitigée concernant leur planète natale.

— Oser sert Oser. « La flotte », à ce qu’il dit, mais la flotte sert Oser, alors… La flotte n’est pas une patrie. Pas d’immeubles, pas d’enfants… stérile. Néanmoins, je ne rechigne pas à aider les gens d’Aslund, ils en ont besoin. Une planète pauvre… et terrifiée.

— Toi, Baz… et Arde, vous auriez pu partir, vous débrouiller seuls.

— Comment ? Tu nous avais *confié* les Dendarii. Baz a déserté une fois. Il ne voulait plus jamais recommencer.

Entièrement ma faute, d’accord, songea Miles. *Super !*

Elena se tourna vers Grégor, dont le visage avait pris une étrange expression circonspecte en l’écoutant proférer ses accusations d’abandon.

— Tu n’as toujours pas dit ce que vous faites ici pour commencer, à part mettre les pieds dans le plat. Etait-ce censé être une sorte de mission diplomatique secrète ?

— Explique, ordonna Miles à Grégor en s'efforçant de ne pas grincer des dents.

Parle-lui donc du balcon ! ajouta-t-il à part soi.

Grégor haussa les épaules, ses yeux se dérobant devant le regard direct d'Elena.

— Comme Baz, j'ai déserté. Comme Baz, j'ai découvert que ce n'était pas le changement heureux que j'espérais.

— Tu comprends pourquoi il est urgent de ramener Grégor aussi vite que possible, fit Miles. On le croit disparu. Peut-être kidnappé.

Miles donna à Elena une rapide version expurgée de leur rencontre fortuite dans la Détention du Consortium.

— Miséricorde ! (Les lèvres d'Elena se pincèrent.) Je vois pourquoi c'est urgent pour toi de ne plus l'avoir sur les bras, en tout cas. S'il lui arrivait quoi que ce soit en ta compagnie, quinze factions crieraient à la trahison.

— Cette idée m'est venue aussi, grommela Miles.

— Le gouvernement de coalition centriste de ton père serait le premier à tomber, continua Elena. La droite militaire se rangerait derrière le comte Vorinnis, je suppose, et se battrait avec les libéraux anticentralisation. Les ressortissants de langue française voudraient Vorville, ceux de langue russe Vortugalov… ou bien est-il mort ?

— La faction dingue des isolationnistes d'extrême droite qui veulent faire sauter les couloirs de navigation parierait pour le comte Vortrifrani contre la faction anti-Vor progalactique qui veut une constitution écrite, continua Miles d'un ton morne. Et je dis bien *parier*.

— Le comte Vortrifrani me fait peur, déclara Elena avec un frisson. Je l'ai entendu parler.

— C'est la façon précieuse dont il essuie l'écume de ses lèvres, dit Miles. Les membres de la minorité grecque profiteraient de l'occasion pour tenter une sécession…

— Arrêtez ! s'exclama Grégor.

— Je croyais que c'était précisément ça, ton travail, riposta sèchement Elena. (Devant son expression désolée, elle se radoucit et les coins de sa bouche se retroussèrent.) Dommage que je ne puisse t'offrir un poste dans la flotte. Nous avons toujours l'emploi

d'officiers qui ont reçu un entraînement classique, ne serait-ce que pour former les autres.

— Un mercenaire ? dit Grégor. C'est une idée…

— Oh, bien sûr ! Une partie des nôtres sont d'anciens soldats. Quelques-uns sont même très légalement démobilisés.

Une idée fantasque fit briller une brève lueur d'amusement dans les yeux de Grégor. Il examina la manche de sa veste gris et blanc.

— Si seulement tu étais le responsable ici, hein, Miles ?

— Non ! s'écria Miles d'une voix voilée.

La lueur s'éteignit.

— C'était une plaisanterie.

— Pas drôle. (Miles respira avec précaution, priant pour que Grégor ne s'avise pas de la transformer en *ordre.)* De toute façon, nous essayons à présent de nous rendre chez le consul de Barrayar à la Station de Vervain. Elle existe toujours, j'espère ? Je n'ai pas entendu d'informations depuis des jours… Qu'est-ce qui se passe avec les Vervani ?

— Pour autant que je le sache, les affaires vont comme d'habitude, sauf que la paranoïa augmente, répliqua Elena. Vervain met ses ressources dans des vaisseaux, pas dans des stations…

— Logique, quand on a plus d'un pas de sortie à protéger, concéda Miles.

— Mais cela incite Aslund à considérer les Vervani comme des agresseurs potentiels. Il y a en ce moment chez les Aslunders une faction qui insiste pour qu'ils attaquent les premiers avant que la nouvelle flotte vervani soit constituée. Dieu merci, les stratèges partisans de la défensive l'ont emporté jusqu'à présent. Oser a demandé un prix prohibitif pour une attaque menée par nous. Il n'est pas idiot. Il sait que les Aslunders ne pourraient pas nous appuyer. Vervain a engagé une flotte mercenaire comme bouche-trou aussi… En fait, c'est ce qui a donné aux Aslunders l'idée de nous prendre à leur service. Ces mercenaires s'appellent les Rangers de Randall, bien que Randall n'existe plus, à ce que j'ai cru comprendre.

— Nous les éviterons, assura Miles avec ferveur.

— J'ai entendu dire que leur nouvel officier en second est de Barrayar. Vous pourriez peut-être trouver de l'aide, par là.

Grégor haussa les sourcils, s'interrogeant.

— Un des agents secrets d'Illyan ? Cela ressemble à sa manière.

Etait-ce là qu'était allé Ungari ? Miles concéda :

— À n'approcher qu'avec prudence, en tout cas.

— Il était temps, commenta Grégor à mi-voix.

— Le nom du commandant des Rangers est Cavilo…

— Quoi ? glapit Miles.

Les sourcils d'Elena s'arquèrent.

— Cavilo tout court. Nul ne semble savoir s'il s'agit du nom de famille ou du prénom…

— Cavilo est la personne qui a tenté de m'acheter – ou, plutôt, d'acheter Victor Rotha – à la Station du Consortium. Pour vingt mille dollars de Beta.

Les sourcils d'Elena ne se rabaissèrent pas.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. (Miles réfléchit de nouveau à leur but. Pol, le Consortium, Aslund… Non, le mieux était toujours Vervain.) Mais nous éviterons catégoriquement les mercenaires. Une fois hors du vaisseau, nous filons droit au consulat, nous nous y terrons et ne proférons pas même un son jusqu'à ce que les hommes d'Illyan arrivent pour nous ramener à la maison, maman. Voilà.

Grégor soupira.

— D'accord.

Plus question de jouer les agents secrets. Toutes les peines qu'il avait prises n'avaient servi qu'à manquer de peu faire assassiner Grégor. Il était grand temps de mettre la pédale douce, conclut Miles.

Grégor regarda Elena – la nouvelle Elena, songea Miles.

— Bizarre, dit-il, de penser que tu as plus d'expérience du combat que l'un ou l'autre de nous.

— Que vous deux réunis, corrigea sèchement Elena. Oui, eh bien ! le combat réel est beaucoup plus stupide que je ne l'imaginais. Si deux groupes peuvent coopérer jusqu'à la mesure incroyable que cela nécessite pour s'affronter dans une bataille, pourquoi ne pas utiliser le dixième de ces efforts pour discuter ? Ce n'est pas vrai des guérillas, toutefois, poursuivit-elle d'un ton pensif. Un guérillero est un ennemi qui ne joue pas le jeu. Cela me paraît plus logique. À tant faire que d'être infect, pourquoi ne pas l'être totalement ? Ce

troisième contrat… si jamais je me trouve entraînée dans une autre guerre de guérilla, je veux être du côté des guérilleros.

— Plus difficile de faire la paix entre des ennemis totalement ignobles, commenta Miles. La guerre n'est pas sa propre fin, sauf dans un glissement catastrophique jusqu'à la damnation absolue. C'est la paix qu'on veut obtenir. Une paix meilleure que celle qu'on avait au départ.

— Et c'est le plus ignoble qui gagne ? avança Grégor en conclusion.

— Non… sur le plan historique, je ne crois pas. Si ce que tu fais pendant la guerre te dégrade tellement que la paix suivante est pire…

Des bruits en provenance du quai de chargement arrêtèrent Miles au beau milieu de sa phrase, mais c'étaient Tung et Mayhew qui revenaient.

— En route, pressa Tung. Si Arde ne respecte pas l'horaire, il va se faire repérer.

Ils entrèrent dans la soute à la queue leu leu ; Mayhew prit en main le cordon de commande d'une palette flottante où étaient attachées deux caisses d'emballage en plastique.

— Ton ami peut passer pour un soldat de la flotte, expliqua Tung à Miles. Pour toi, j'ai trouvé une boîte. Cela aurait eu plus de classe de te rouler dans un tapis, mais étant donné que le capitaine du cargo est un homme, l'allusion historique serait tombée à plat, j'en ai peur.

Miles contempla la boîte d'un air hésitant. Elle ne paraissait pas munie de trous d'aération.

— Où m'emmenez-vous ?

— Nous avons un arrangement irrégulier régulier pour introduire ou sortir discrètement des officiers du service de renseignements appartenant à la flotte. J'ai pris contact avec ce capitaine de cargo du système intérieur, un propriétaire indépendant… il est vervani, mais il a déjà émargé trois fois à la feuille de paie. Il te conduit là-bas, passe la douane de Vervain avec toi. Après, à toi de jouer.

— Quel danger cet arrangement représente-t-il pour vous ? questionna Miles avec inquiétude.

— Pas très grand, répliqua Tung, tout bien considéré. Il croira qu'il amène à destination d'autres agents mercenaires, contre argent, et naturellement fermera son bec. Des jours s'écouleront avant qu'il revienne et soit même interrogé. J'ai organisé la chose moi-même.

Elena et Arde ne se sont pas montrés, si bien qu'il ne peut pas les trahir.

— Merci, dit Miles à voix basse.

Tung hocha la tête et soupira.

— Si seulement tu étais resté avec nous ! Quel soldat j'aurais pu faire de toi, ces trois dernières années.

— Si par suite de l'assistance que vous nous avez prêtée vous étiez au chômage, ajouta Grégor, Elena saura vous mettre en contact.

Tung grimaça.

— En contact avec quoi ?

— Mieux vaut ne pas le savoir, rétorqua Elena en aidant Miles à se caser dans la caisse d'emballage.

— D'accord, grommela Tung, mais…

Miles se trouva face à face avec Elena pour la dernière fois… Jusqu'à quand ? Elle le serra dans ses bras, mais gratifia Grégor d'une étreinte identique, fraternelle.

— Transmets mon affection à ta mère, dit-elle à Miles. Je pense souvent à elle.

— Entendu. Heu !… mes amitiés à Baz. Dis-lui que tout va bien. Votre sécurité personnelle passe avant quoi que ce soit d'autre, la tienne et la sienne. Les Dendarii sont… étaient… (il fut incapable de se forcer à dire *sans importance*, ou *un rêve naïf* ou *une illusion,* encore que ce dernier terme fût le plus approchant)… une bonne tentative, acheva-t-il gauchement.

Le regard qu'elle lui jeta était plein de sang-froid, acéré, indéchiffrable… non, parfaitement décodable, il en avait peur. *Idiot,* ou des expressions plus crues du même ordre. Il s'assit, la tête sur les genoux, et laissa Mayhew fixer le couvercle, avec le sentiment d'être un spécimen zoologique emballé à destination du laboratoire.

Le transfert se déroula sans heurt. Miles et Grégor découvrirent qu'on les avait installés dans une cabine petite mais correcte, prévue pour héberger un subrécargue. Le vaisseau sortit du port trois heures environ après leur arrivée à bord. Pas de patrouilles de recherche oseranes, pas d'effervescence… Tung, Miles dut l'admettre, faisait encore du bon travail.

Miles appréciait fort de pouvoir se laver, d'avoir une chance de nettoyer les vestiges de ses vêtements, d'absorber un vrai repas et de dormir en sécurité. Le minuscule équipage semblait allergique à leur coursive ; Grégor et lui étaient laissés dans une paix royale. En sûreté pendant les trois jours où ils traverseraient le Moyeu de Hegen, sous une nouvelle identité. Prochain arrêt : le consulat de Barrayar, à la Station de Vervain.

Ô miséricorde, il allait être obligé de pondre un rapport sur tout cela quand ils y arriveraient ! Des confessions sincères, dans le style officiel approuvé par la Séclmp (sec comme le désert à en juger d'après les échantillons qu'il avait lus). Par contre, Ungari, pour le même voyage, aurait fourni des colonnes de données concrètes, objectives, prêtes à être analysées de six façons différentes. Et Miles, lui, qu'avait-il compté ? Rien, j'étais dans une boîte. Il n'avait guère à offrir, à part une intuition viscérale fondée sur un aperçu limité engrangé à la sauvette pendant qu'il esquivait ce qui semblait être tous les sbires policiers du système. Peut-être devrait-il centrer son rapport sur les forces de sécurité, hein ? L'opinion d'un enseigne. L'état-major en serait vraiment impressionné.

Alors, quelle était son opinion, à présent ? Eh bien, Pol ne semblait pas être la source des troubles dans le Moyeu de Hegen ; Pol réagissait, il n'agissait pas. Le Consortium, apparemment, se battait l'œil des expéditions militaires ; le seul adversaire assez faible pour que les Jacksoniens s'y attaquent était Aslund, et il n'y avait guère de profit à conquérir Aslund, un monde agricole tout juste mis en conformité avec la Terre. Aslund, assez paranoïaque pour être dangereux, n'était qu'à moitié préparé et protégé par une armée de mercenaires qui n'attendaient qu'un signal pour se diviser en factions hostiles. Pas de menace effective dans ce secteur. L'action, l'énergie pour cette déstabilisation, par élimination, devait venir de Vervain ou via Vervain. Comment la découvrir ? Non ! Il s'était juré de laisser tomber les activités d'agent secret. Vervain n'était pas son problème.

Miles se demanda s'il pourrait persuader Grégor de lui accorder une dispense impériale pour ne pas écrire de rapport et si Illyan l'accepterait. Probablement pas.

Grégor était bien silencieux. Miles, allongé sur sa couchette, mit les mains sous sa tête et sourit pour masquer son inquiétude tandis que Grégor – un peu à regret, sembla-t-il – ôtait son uniforme dendarii volé et enfilait des vêtements civils fournis par Arde Mayhew. Pantalon, chemise et veston miteux étaient un peu courts et flottaient sur le corps mince de Grégor ; ainsi habillé, il avait l'air d'un clochard. Miles décida à part lui de le tenir à l'écart des endroits chicos.

Grégor le regarda à son tour.

— Tu étais inquiétant en amiral Naismith, tu sais ? Tu avais l'air de quelqu'un d'autre.

Miles prit appui sur un coude.

— Naismith est mon moi libre et sans entraves. Il n'a pas à être un bon petit Vor, ou n'importe quelle sorte de Vor. Il n'a pas de problèmes avec la subordination, il n'est le subordonné de personne.

— J'avais remarqué. (Grégor replia l'uniforme dendarii selon la réglementation de Barrayar.) Regrettes-tu d'avoir dû fausser compagnie aux Dendarii ?

— Oui… Non… Je ne sais pas.

Profondément. La chaîne de commandement, à ce qu'il semblait, tirait des deux bouts, en sens inverse, à partir du maillon central. Que la traction fût assez forte et ce maillon se tordrait et sauterait…

— J'espère que tu ne regrettes pas d'avoir échappé à l'esclavage sous contrat ?

— Non… ce n'était pas ce que j'avais imaginé. N'empêche, c'était curieux, cette bagarre dans le sas. De parfaits inconnus qui tentaient de me tuer sans même savoir qui j'étais. De parfaits inconnus qui essaient de tuer l'empereur de Barrayar, je peux le comprendre. Mais ça… je vais devoir y réfléchir. Cela m'a fait un drôle d'effet aussi de revoir Elena. L'obéissante fille de Bothari… elle a changé.

— Telle était mon intention, avoua Miles.

— Elle paraît très attachée à son déserteur de mari.

— Oui, dit Miles d'un ton bref.

— C'est ce que tu voulais, ça aussi ?

— Le choix ne dépendait pas de moi. Une… conséquence logique de l'intégrité de son caractère. J'aurais pu le prévoir. Puisque ses convictions concernant la loyauté viennent de nous sauver la vie à

tous les deux, il ne me sied guère de… de le regretter, hein ? En tout cas, j'espère qu'elle se tirera d'affaire. Oser s'est révélé dangereux. Elle et Baz n'ont l'air protégés que par le pouvoir de Tung dont, de son propre aveu, la base s'érode.

— Je suis surpris que tu n'aies pas accepté l'offre de Tung. Imagine : sauter tous les échelons et être directement promu amiral ! Le pied !

— L'offre de Tung ? répéta Miles avec un reniflement ironique. N'as-tu pas entendu ce qu'il a dit ? Je croyais que papa t'avait obligé à lire tous ces traités ? Tung n'a pas offert un commandement, mais un combat à cinq contre un. Il cherchait un allié, un homme de paille ou de la chair à canon, pas un patron.

— Oh ! (Grégor se réinstalla sur sa couchette.) Effectivement. Néanmoins, je me demande si tu n'aurais pas choisi autre chose que cette prudente retraite dans le cas où je n'aurais pas été là.

Miles se perdit en conjectures. Une interprétation suffisamment large de la vague suggestion d'Illyan d'« utiliser l'enseigne Vorkosigan pour faire partir du Moyeu les Mercenaires Dendarii » pouvait-elle être comprise comme… Non.

— Non. Si je n'étais pas tombé sur toi, je serais en route pour Escobar avec le sergent-nounou Overholt. Et toi, tu serais encore en train d'installer des luminaires.

Compte tenu, bien sûr, de ce que le mystérieux Cavilo – le commandant Cavilo ? avait projeté une fois qu'il aurait attrapé Miles dans la Détention du Consortium.

Alors, où était Overholt, maintenant ? Avait-il fait son rapport au Q. G., tenté de contacter Ungari, ou été pris par Cavilo ? Avait-il suivi Miles ?

— Nous nous en sommes tirés à bon compte, conclut Miles à l'adresse de Grégor.

Grégor frotta la marque gris pâle sur sa figure, souvenir de sa rencontre avec la massue électrique.

— Sans doute. N'empêche, je commençais à avoir la main pour installer des luminaires.

Nous touchons au but, songea Miles quand Grégor et lui s'engagèrent derrière le capitaine du cargo dans le tube-écoutille

conduisant à la cale de garage de la Station de Vervain. Enfin, peut-être pas tout à fait. Le capitaine vervani était nerveux, obséquieux, visiblement tendu. Toutefois, s'il avait déjà réussi trois fois ce transfert d'espions, il devait maintenant savoir s'y prendre.

La cale de garage, avec son éclairage cru, était une caverne glacée remplie d'échos, aménagée en conformité avec les motifs rigides des aériens de robots, et non avec les courbes humaines. En fait, elle était vide d'êtres humains, sa machinerie silencieuse. La voie avait été déblayée devant eux, supposa Miles.

Les yeux du capitaine se tournaient de tous les côtés. Miles ne pouvait s'empêcher de suivre son regard. Ils s'arrêtèrent près d'une cabine de contrôle déserte.

— Nous attendons ici, dit le capitaine. Des hommes vont venir vous chercher pour vous faire faire le reste du chemin.

Il s'accota contre la paroi de la cabine et se mit à la marteler doucement du talon, puis il se redressa, tournant la tête.

Des pas. Une demi-douzaine d'hommes surgirent d'un couloir voisin. Miles se raidit. Des hommes en uniforme, avec un officier, à en juger par leur attitude, mais ils ne portaient pas le costume de la Sécurité civile ou militaire de Vervain. Des treillis havane d'un aspect inconnu, à manches courtes, avec des parements et des insignes noirs, des boots noirs. Ils avaient à la main des neutraliseurs prêts à tirer. Mais si ce groupe marchait comme un peloton d'arrestation, parlait et se pavanait comme un peloton d'arrestation…

— Miles, murmura Grégor qui avait fait les mêmes remarques, est-ce dans le scénario ?

Les neutraliseurs étaient à présent braqués sur eux.

— Il a réussi le coup trois fois. Pourquoi pas une quatrième ?

Le capitaine du cargo eut un sourire pincé et se décolla de la paroi, hors de la ligne de tir.

— J'ai réussi deux fois, les informa-t-il. La troisième, j'ai été coincé.

Les mains de Miles frémirent. Il les tint avec prudence écartées de ses côtés, ravalant des jurons. Grégor aussi leva les mains avec lenteur, l'expression vide. Dix sur dix pour le sang-froid de Grégor, la seule qualité que sa vie de contrainte lui avait à coup sûr inculquée.

Tung avait organisé seul ce transfert. Les avait-il vendus ?

— Tung a dit qu'on pouvait se fier à vous, riposta Miles entre ses dents serrées.

— Je n'ai rien à cirer de Tung ! s'écria le capitaine avec hargne. J'ai de la famille, monsieur.

Sous la menace des neutraliseurs, deux soldats taillés en armoire à glace s'avancèrent pour plaquer Miles et Grégor contre le mur et les fouiller, les dépouillant des armes, du matériel et des multiples badges d'identité oserans si durement gagnés. L'officier examina le trésor.

— Oui, ce sont bien des hommes d'Oser. Nous les avons, annonça-t-il dans son micro de poignet.

— Continuez, répondit une voix ténue. Nous descendons immédiatement. Cavilo, terminé.

Les Rangers de Randall, évidemment, d'où ces uniformes inconnus. Mais pourquoi n'y avait-il pas de Vervani en vue ?

— Excusez-moi, dit Miles à l'officier, mais vous prendriez-vous par hasard pour des agents d'Aslund ?

L'officier le toisa de son haut.

— Je me demande s'il ne serait pas temps d'établir notre véritable identité, murmura Grégor à Miles.

— Dilemme intéressant, lui rétorqua Miles du coin des lèvres. Tâchons d'abord de savoir s'ils fusillent les espions.

Un rapide martèlement de bottes annonça une nouvelle arrivée. Le peloton se mit au garde-à-vous quand le bruit tourna le coin. Grégor en fit autant, par automatisme ; affublé comme il l'était, sa raideur paraissait très bizarre. Miles avait sans aucun doute l'air le moins militaire de tous, avec sa bouche béante de stupeur. Il la ferma avant de gober un bataillon de mouches.

Un mètre cinquante, plus un chouia fourni par des bottes noires aux talons d'une hauteur plus que réglementaire, des cheveux blonds coupés court en auréole de pissenlit sur une tête sculpturale, un uniforme impeccable havane et noir aux insignes dorés qui complétait parfaitement le langage de son corps… *Livia Nu !*

L'officier salua.

— Commandant Cavilo, ma'ame.

— Très bien, lieutenant. (Ses yeux bleus, se posant sur Miles, se dilatèrent sous l'effet d'une surprise qui n'était pas feinte et fut

aussitôt masquée.) Tiens, *Victor,* chéri, poursuivit-elle d'une voix sirupeuse, *qui se serait attendu* à vous rencontrer ici ? Vous vendez toujours des costumes miracles aux inconscients ?

Miles tendit ses paumes vides.

— Voici la totalité de mon bagage, ma'ame. Vous auriez dû acheter quand vous le pouviez.

— Je me le demande.

Elle avait les lèvres serrées dans un sourire méditatif. Miles trouva inquiétante la lueur qui étincelait dans ses yeux. Grégor, silencieux, paraissait désorienté.

Ainsi donc votre nom n'était pas Livia Nu et vous n'étiez pas une intermédiaire. Alors pourquoi diable le chef de l'armée mercenaire de Vervain rencontrait-il incognito sur la Station de Pol un représentant de la maison la plus puissante du Consortium jacksonien ? Il ne s'agissait pas d'une simple vente d'armes, chérie.

Cavilo/Livia Nu leva son talkie-walkie de poignet.

— Infirmerie, *La Main de Kurin*. Ici, Cavilo. Je vous envoie deux prisonniers pour interrogatoire. Je vais peut-être y assister.

Elle coupa la communication.

Le capitaine du cargo s'approcha, mi-effrayé, mi-agressif.

— Ma femme et mon fils ! Maintenant, prouvez-moi qu'ils sont sains et saufs.

Elle l'examina du haut en bas d'un regard évaluateur.

— Vous pouvez servir pour un autre trajet. D'accord. (Elle fit signe à un soldat.) Conduisez cet homme à la prison de *Kurin* et laissez-le jeter un coup d'œil aux écrans de contrôle. Puis ramenez-le-moi. Vous êtes un traître heureux, capitaine. J'ai pour vous un autre travail qui vous permettra de gagner leur…

— Leur liberté ? demanda d'un ton pressant le capitaine.

Elle fronça légèrement les sourcils.

— Pourquoi augmenterais-je votre salaire ? Une autre semaine de vie.

Il s'en alla en traînant le pas derrière le soldat, les poings crispés par la colère, les dents serrées par la prudence.

Qu'est-ce qui se passe ? se demanda Miles. Il n'en savait pas beaucoup sur Vervain, mais il était à peu près sûr que même leur loi martiale ne prévoyait pas de retenir en otages des parents innocents

pour s'assurer de la bonne conduite de traîtres en attente de condamnation.

Le capitaine du cargo parti, Cavilo reprit contact par micro-bracelet.

— Sécurité de *La Main de Kurin* ? Je vous envoie mon agent double favori. Pour le motiver, passez l'enregistrement que nous avions fait de la cellule six la semaine dernière, d'accord ? Ne lui laissez pas comprendre que ce n'est pas en temps réel… D'accord. Cavilo, terminé.

La famille de l'homme était-elle libre ? Déjà morte ? Détenue ailleurs ? Dans quoi étaient-ils tombés ?

D'autres bruits de bottes au détour du couloir, une lourde cadence réglementaire. Cavilo eut un sourire acerbe, qu'elle adoucit pour accueillir le nouveau venu.

— Stanis chéri ! Regarde ce que nous avons attrapé dans notre filet cette fois-ci ! C'est ce petit renégat de Beta qui essayait de vendre des armes volées à la Station de Pol. En définitive, il ne m'a pas l'air d'être un indépendant.

L'uniforme noir et havane des Rangers seyait aussi très bien au général Metzov, remarqua absurdement Miles. C'eût été le moment rêvé pour s'évanouir.

Le général Metzov était lui aussi cloué sur place, ses yeux gris fer brûlant d'une soudaine joie diabolique.

— Il n'est pas de Beta, Cavie.

12

— Il est de Barrayar. Et pas n'importe quel citoyen de Barrayar. Il faut que nous le mettions à l'abri des regards, et vite ! poursuivit Metzov.

— Qui l'envoie, alors ? dit Cavilo en regardant Miles, la lèvre retroussée dans une moue hésitante.

— Dieu, déclara Metzov avec ferveur. C'est Dieu qui l'a livré entre mes mains.

Metzov, dans cette humeur allègre, avait un je-ne-sais-quoi d'insolite et d'alarmant. Même Cavilo haussa les sourcils.

Metzov jeta un coup d'œil à Grégor, auquel il n'avait pas encore prêté attention.

— Nous les conduirons, lui et son garde du corps…

Metzov s'interrompit.

Vieilles de plusieurs années, les représentations sur les billets de banque ne ressemblaient guère à Grégor, mais l'empereur était apparu assez souvent dans des projections vidéo… pas habillé de cette façon, naturellement… Miles songea que Metzov ne reconnaîtrait peut-être pas Grégor. Peut-être qu'il *n'y croirait pas*.

Grégor, drapé dans une dignité masquant son désarroi, prit la parole.

— Est-ce encore là un de tes vieux amis, Miles ?

La voix cultivée au ton mesuré fut le déclic. Metzov blêmit et jeta des regards incertains à la ronde.

— Heu, voici le général Stanis Metzov, présenta Miles.

— Celui de l'île Kyril ?

— Oui.

— Oh !

Grégor resta sur sa réserve, presque impassible.

— Où est votre service de sécurité ? demanda Metzov avec insistance à Grégor, la voix rauque d'une peur qu'il refusait d'avouer.

Vous l'avez devant vous, songea tristement Miles.

— Pas loin derrière, j'imagine, risqua Grégor avec sang-froid. Laissez-Nous passer Notre chemin et personne ne vous demandera

de comptes.
— Qui est ce type ? dit Cavilo en tapant du pied avec impatience.
— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Miles, brûlant de curiosité.
Metzov se rembrunit.
— Espériez-vous qu'à mon âge, privé de ma pension impériale – les économies d'une vie entière –, j'allais gentiment me laisser mourir de faim ?
Inopportun de rappeler ses griefs à Metzov, Miles s'en rendit compte.
— C'est… une amélioration par rapport à l'île Kyril.
Miles y perdait son latin. Metzov, sous les ordres d'une femme ? La dynamique interne de cette chaîne de commandement devait être fascinante. Stanis *chéri ?*
Metzov n'eut pas l'air amusé.
— *Qui sont-ils* ? répéta Cavilo avec insistance.
— Le pouvoir. L'argent. Un point d'appui stratégique. Plus que tu ne peux imaginer, répondit Metzov.
— Des difficultés, interjeta Miles. Plus que vous ne pouvez imaginer.
— Vous êtes un sujet à part, mutant, riposta Metzov.
— Qu'il me soit permis d'avoir un avis différent, général, déclara Grégor de son ton impérial le plus réussi.
Il cherchait à prendre un pied solide dans cette conversation flottante, tout en dissimulant bien son désarroi.
— Nous devons les emmener tout de suite à *La Main de Kurin*. Hors de vue, dit Metzov à Cavilo. (Il jeta un coup d'œil à la patrouille d'arrestation.) Hors de portée de voix. Nous continuerons cette conversation en privé.

Ils partirent, escortés par la patrouille. Miles sentait le regard de Metzov lui transpercer le dos. Ils traversèrent plusieurs cales-docks désertes pour arriver finalement à une cale principale où l'on s'occupait activement de mettre un vaisseau en état. Le vaisseau amiral, à en juger par le nombre de sentinelles.
— Conduisez-les au service médical pour interrogatoire, ordonna Cavilo à la patrouille comme ils entraient par une écoutille réservée

au personnel, salués par l'officier responsable.

— Attendez ! s'exclama Metzov, tremblant de frousse. As-tu un garde qui soit sourd et muet ?

— Tu plaisantes ! (Cavilo dévisagea avec indignation son subordonné mystérieusement agité.) À la prison, donc.

— Non, dit sèchement Metzov.

Visiblement, il hésitait à jeter l'empereur dans une cellule. Il se tourna vers Grégor et demanda d'un ton parfaitement sérieux :

— Puis-je avoir votre parole, sire… monsieur ?

— Quoi ? s'écria Cavilo. Tu es dingue, ou quoi, Stanis ?

— Une parole, déclara gravement Grégor, est une promesse échangée entre ennemis honorables. Je veux bien prendre votre honneur pour acquis, mais vous déclarez-vous par là comme Notre ennemi ?

Excellente démonstration de subtilité, approuva Miles.

Le regard de Metzov tomba sur Miles. Ses lèvres s'amincirent.

— Le vôtre, peut-être pas. Par contre, vous choisissez bien mal vos favoris. Pour ne rien dire des conseillers.

— Certaines relations me sont imposées, ainsi que certains conseillers, répliqua Grégor, impénétrable.

— Allons dans ma cabine. (Metzov leva la main pour couper court aux protestations de Cavilo.) Nous pourrons y bavarder sans témoins et à l'abri d'un enregistrement de la Sécurité. Ensuite, nous aviserons, Cavie.

— Très bien, Stanis. Montre le chemin.

Metzov posta deux gardes devant sa cabine et renvoya les autres. Quand la porte se fut hermétiquement refermée derrière eux, il ligota Miles avec une corde électrique et l'assit par terre, puis fit prendre place à Grégor dans le fauteuil rembourré placé devant son bureau-console – le siège le plus confortable de cette pièce Spartiate.

Observant la manœuvre depuis la couchette où elle était installée en tailleur, Cavilo objecta au nom de la logique :

— Pourquoi attacher le petit et pas le grand ?

— Sors donc ton neutraliseur de son étui, si tu te tracasses à cause de lui, conseilla Metzov.

Le souffle court, les mains sur les hanches, il examina Grégor. Il secoua la tête, comme s'il n'en croyait toujours pas ses yeux.

— Pourquoi ne sors-tu pas le tien ?

— Je n'ai pas encore décidé si j'allais porter une arme en sa présence.

— Nous sommes *seuls* maintenant, Stanis, dit Cavilo, sarcastique. Aurais-tu la bonté de m'expliquer tout ce cirque ? Et tâche que l'explication soit à la hauteur !

— Oh, oui. Celui-là, c'est le seigneur Miles Vorkosigan, le fils du Premier ministre de Barrayar. L'amiral Aral Vorkosigan… Je suis sûr que tu as entendu parler de l'amiral…

Cavilo fronça les sourcils.

— Alors, qu'est-ce qu'il fabriquait sur Pol Six déguisé en trafiquant d'armes de Beta ?

— Je ne sais pas trop. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, il avait été mis en état d'arrestation par la Sécurité impériale. Quoique personne n'y ait cru.

— En détention, corrigea Miles. Théoriquement.

— Et celui-ci, c'est l'empereur de Barrayar, Grégor Vorbarra. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il fiche ici.

— Tu en es certain ? (Même Cavilo était déconcertée. Au sec hochement de tête de Metzov, son œil s'éclaira d'une lueur méditative. Elle regarda Grégor comme si c'était la première fois.) *Vraiment ?* Comme c'est *intéressant !*

— Mais où est sa sécurité ? Nous devons agir avec la plus grande prudence, Cavie.

— Quelle valeur a-t-il pour Barrayar ? Ou aussi bien pour le plus gros enchérisseur ?

Grégor lui sourit.

— Je suis un Vor, ma'ame. En un sens *le* Vor. Le risque en service est le métier des Vors. Je ne présumerais pas que ma valeur est infinie, si j'étais vous.

La réflexion de Grégor comportait une part de vérité, songea Miles ; quand il n'était pas empereur, il semblait n'être personne. Mais il assumait bien le *rôle,* on ne pouvait pas dire le contraire.

— Une bonne occasion, oui, répliqua Metzov, mais si nous nous créons des ennemis que nous ne pouvons pas maîtriser…

— Si nous *le* gardons en otage, nous devrions être capables de les amener aisément où nous voulons, commenta Cavilo d'un ton pensif.

— À votre place, dit Miles, je trouverais plus sage de nous aider à poursuivre notre route, puis de récolter un remerciement lucratif et honorable. Vous gagneriez sur les deux tableaux.

— Honorable ? (Les yeux de Metzov flamboyaient. Il se plongea dans une méditation morose, puis marmonna :) Mais qu'est-ce qu'ils font ici ? Et où est ce serpent d'Illyan ? Je veux le mutant, quoi qu'il en soit. Bon sang ! Il faut jouer cette carte hardiment ou pas du tout. (Il dévisagea méchamment Miles.) Vorkosigan, alors ! Qu'est maintenant Barrayar pour moi, une armée qui m'a poignardé dans le dos après trente-cinq ans ?… Oui, mets-les en prison, Cavie !

— Pas si vite, rétorqua Cavilo qui avait de nouveau l'air songeur. Envoie le petit en prison, si tu veux. Il n'est rien, tu dis ?

Le fils unique du chef militaire le plus puissant de Barrayar garda, pour une fois, la bouche close.

— En comparaison, temporisa Metzov, craignant soudain d'être frustré de sa proie.

— Très bien.

Cavilo replaça sans bruit son neutraliseur dans son étui et alla ouvrir la porte. Appelant les gardes d'un geste, elle indiqua Grégor.

— Installez-le dans la cabine neuf, pont G. Bloquez le système d'ouverture de sortie, verrouillez la porte et postez une sentinelle avec un neutraliseur. Mais fournissez-lui toutes les commodités personnelles qu'il pourra demander. (Elle ajouta en aparté pour Grégor :) C'est la cabine la plus confortable que *La Main de Kurin* est en mesure d'offrir.

— Appelez-moi Greg, dit Grégor dans un soupir.

— Greg… Joli nom ! La cabine neuf est à côté de la mienne. Nous continuerons cette conversation sous peu, après que vous aurez fait… euh… un brin de toilette. Peut-être pendant le dîner. Supervise son arrivée là-bas, veux-tu, Stanis ? (Elle accorda aux deux hommes un sourire étincelant et s'éclipsa en coup de vent, un tour de force en bottes. Elle repassa la tête par la porte et indiqua Miles.) Conduisez celui-là en prison.

Miles fut transféré à sa suite par le second garde qui brandit son neutraliseur et le poussa à avancer du bout d'une massue électrique qui, Dieu merci, n'était pas sous tension.

La Main de Kurin était un vaisseau amiral beaucoup plus gros que le *Triomphe,* capable de tenir sa partie dans de plus fortes et plus dures attaques en piqué ou lors d'abordages, mais de ce fait plus lent à manœuvrer. Sa prison était plus grande aussi, Miles le découvrit peu après, et plus formidablement sûre. Une seule entrée ouvrait sur un poste de surveillance avec écrans, d'où partaient deux couloirs bordés de cellules et se terminant en impasses.

Le capitaine du cargo quittait à ce moment-là le poste de garde, sous les yeux attentifs du membre de la patrouille chargé de l'escorter. Il échangea un regard hostile avec Cavilo.

— Comme vous vous en êtes rendu compte, ils sont en bonne santé, lui dit Cavilo. Ma part du marché, capitaine. Veillez à continuer de remplir la vôtre.

— Vous avez regardé un enregistrement. Exigez de les voir en chair et en os, déclara Miles.

Cavilo grimaça, mais afficha un sourire rusé quand le capitaine du cargo se retourna brusquement.

— Quoi ? Très bien, lequel de vous ment ?

— Capitaine, vous n'obtiendrez pas d'autre garantie, répliqua Cavilo avec un geste vers les écrans de surveillance. Vous avez choisi de courir un risque, courez-le. Faites-le sortir ! ordonna-t-elle.

— Non !

— Dans ce cas, bouclez-le à la cellule six.

Le capitaine tourna les talons. Cavilo, le sourire acide, jeta un coup d'œil à Miles, l'air de dire : « Très bien, gros malin, regarde-moi ! » D'un mouvement souple, elle ouvrit son deuxième étui, en sortit un brise-nerfs, visa avec soin et brûla la nuque du capitaine. Celui-ci se convulsa et tomba, mort avant d'avoir touché le sol.

Cavilo s'avança et tâta pensivement le cadavre de la pointe de sa botte, puis leva les yeux vers un Miles bouche bée.

— La prochaine fois, vous saurez tenir votre langue, hein, petit homme ?

Miles ferma la bouche d'un coup sec. À présent, il savait du moins qui avait tué Liga.

— Oui, ma'ame, dit-il d'une voix étranglée.

Cavilo descendit dans le poste de garde et s'adressa à la tech paralysée devant ses écrans de surveillance.

— Sortez l'enregistrement de la cabine du général Metzov de la dernière demi-heure et donnez-le-moi. Commencez-en un autre. Non, ne le repassez pas !

Elle glissa le disque dans sa poche de poitrine dont elle ferma soigneusement le rabat. Elle eut un mouvement de tête en direction de Miles.

— Mettez ce type dans la cellule quatorze. Non ! Dans la treize.

Ses dents se découvrirent brièvement.

Les gardes fouillèrent de nouveau Miles et prirent ses empreintes au scanner. Cavilo les informa sans sourciller qu'il devait être enregistré sous le nom de Victor Rotha.

Comme on le tirait pour le remettre debout, deux hommes arborant des insignes médicaux arrivèrent avec une civière flottante pour enlever le corps. Cavilo, le regard vide, remarqua d'un ton las à l'adresse de Miles :

— Vous êtes content de vous ? Vous avez cru drôle de bousiller mon agent double ? C'était une farce de potache. Il y avait mieux à tirer de lui que de le faire servir de leçon pour un imbécile. Je ne stocke pas ce dont je n'ai pas l'usage. Je vous suggère de commencer à réfléchir à la manière de m'être plus utile que comme simple joujou bourré d'herbe aux chats pour le général Metzov. (Elle sourit légèrement vers quelque horizon invisible.) Bien qu'il grille d'envie de vous sauter dessus, hein ? Il faudra que j'explore cette motivation.

— Quel est pour vous l'emploi de Stanis chéri ?

Miles, en colère contre lui-même à cause de son sentiment de culpabilité, s'obstinait dans la témérité.

Metzov son amant ? Une idée révoltante.

— C'est un commandant expérimenté dans le combat au sol.

— Quel besoin a d'un commandant au sol une flotte préposée à la garde de couloirs de navigation spatiaux ?

— Eh bien, répliqua-t-elle avec un sourire charmeur, il m'amuse.

— Chacun son goût, murmura Miles en prenant soin de ne pas être entendu.

Devait-il la mettre en garde contre Metzov ? À la réflexion, devait-il mettre le général en garde contre *elle ?*

Il était encore absorbé par ce nouveau dilemme quand la porte de la cellule se referma sur lui.

Miles ne mit pas longtemps à achever l'inventaire de son nouveau cantonnement, un espace mesurant un peu plus de deux mètres sur deux, meublé seulement de deux bancs rembourrés et d'un combiné repliable lavabo-W. -C. Pas de visionneuse de bibliothèque, rien pour détourner la ronde de ses pensées enlisées dans la fondrière des reproches qu'il s'adressait.

La ration de campagne pour Ranger qu'on lui glissa quelque temps plus tard par une ouverture à protection électrique se révéla encore moins appétissante que celles de l'armée impériale de Barrayar. Humectée de salive, elle ramollissait légèrement, assez pour en détacher des fibres gluantes, à condition d'avoir de bonnes dents. Plutôt qu'une distraction temporaire, elle promettait de durer jusqu'à la prochaine distribution. C'était probablement hyper-nourrissant. Miles se demanda ce que Cavilo servait à Grégor pour dîner. Etait-ce aussi scientifiquement équilibré sur le plan des vitamines ?

Ils avaient été si proches du but ! Même maintenant, le consulat de Barrayar se trouvait à moins d'un kilomètre. Si seulement une chance se présentait… D'autre part, combien de temps Cavilo hésiterait-elle à passer outre aux usages diplomatiques et à entrer de force au consulat, si elle y voyait un intérêt ? À peu près aussi longtemps qu'elle avait hésité à tirer dans le dos du capitaine. À l'heure actuelle, elle avait sûrement ordonné de surveiller le consulat et tous les agents de Barrayar connus sur Vervain. Miles décolla ses dents d'un fragment de cuir-ration et siffla.

Un bip-bip de la serrure à code l'avertit qu'il allait avoir un visiteur. Un interrogatoire, si vite ? Il s'était attendu que Cavilo festoie et sonde Grégor en premier. Il déglutit et se redressa, s'efforçant de paraître détendu.

La porte glissa, révélant le général Metzov, l'air toujours hautement militaire et efficace dans le treillis havane et noir des Rangers.

— Sûr que vous n'avez pas besoin de moi, mon général ? demanda le garde qui l'accompagnait quand Metzov fonça dans l'ouverture.

Metzov jeta un coup d'œil méprisant à Miles, humble et rien moins que militaire dans la chemise de soie verte crasseuse et

défraîchie et le pantalon flottant de Victor Rotha, pieds nus – les gardes de la réception lui avaient enlevé ses sandales.

— Il ne risque pas de m’attaquer !

Sacrément juste, convint Miles avec regret.

Metzov tapota son micro-bracelet.

— Je vous appellerai quand j’aurai terminé.

— Bien, mon général.

La porte se ferma dans un soupir. La cellule sembla soudain très exiguë. Miles, ramassé en boule sur sa couchette, ramena ses jambes sous lui. Metzov, appuyé sur une hanche, le contempla longuement avec satisfaction, puis s’installa confortablement sur la banquette d’en face.

— Vraiment, dit-il, quel retournement du sort !

— Je croyais que vous dîniez avec l’empereur ?

— Le commandant Cavilo, étant femme, s’éparpille un peu sous l’effet du stress. Quand elle aura recouvré son calme, elle se rendra compte qu’elle a besoin de mon expérience en ce qui concerne Barrayar, déclara Metzov d’un ton mesuré.

En d’autres termes, on ne vous a pas invité, conclut Miles.

— Vous avez laissé l’empereur *seul* avec elle ?

Fais gaffe, Grégor !

— Grégor n’est pas une menace. Je crains que son éducation n’ait fait de lui un faible.

Miles s’étrangla.

Metzov s’adossa au mur, tambourinant des doigts sur son genou.

— Dites-moi, enseigne Vorkosigan… Si c’est toujours enseigne – comme il n’y a pas de justice en ce bas monde, je suppose que vous avez conservé votre rang et votre solde. Qu’est-ce que vous faites ici ? Avec *lui ?*

Miles fut tenté de s’en tenir au nom, au grade et au matricule, mais Metzov connaissait déjà tout cela.

Metzov était-il un ennemi ? De Barrayar, s’entend, pas de Miles. Metzov séparait-il les deux dans son esprit ?

— L’empereur s’est trouvé isolé des personnes assurant sa sécurité. Nous espérions reprendre contact avec elles via le consulat de Barrayar ici.

Voilà, rien là-dedans qui ne fût parfaitement évident.

— Et d'où veniez-vous ?

— D'Aslund.

— Ne prenez pas la peine de jouer les imbéciles, Vorkosigan. Je connais Aslund. Qui vous a envoyé là-bas, pour commencer ? Et ne vous fatiguez pas à mentir. Je peux contre-interroger le capitaine du cargo.

— Impossible. Cavilo l'a tué.

— Oh ? (Un sursaut de surprise, réprimé.) Astucieux de sa part. C'était le seul témoin qui savait où vous alliez.

Cavilo y avait-elle songé quand elle avait braqué son brise-nerfs ? Probablement. Et pourtant… le capitaine du cargo était aussi le seul témoin qui pouvait confirmer *d'où* ils venaient. Cavilo n'était peut-être pas aussi redoutable qu'elle le paraissait.

— Encore une fois, reprit Metzov avec patience, comment se fait-il que vous soyez en compagnie de l'empereur ?

— À votre avis ? rétorqua Miles pour gagner du temps.

— Un complot, bien entendu, dit Metzov avec un haussement d'épaules.

Miles gémit.

— Et quel enchaînement de conspirations raisonnable… ou déraisonnable aussi bien… imaginez-vous pour justifier notre arrivée ici, seuls, venant d'Aslund ? Je serais ravi de l'apprendre.

— Eh bien… (Metzov était incité malgré lui à répondre.) Vous vous êtes débrouillé pour séparer l'empereur de ses gardes. Vous devez soit préparer un assassinat compliqué, soit projeter d'exercer une forme quelconque de domination de la personnalité.

— Voilà ce qui saute à l'esprit, hein ?

Miles plaqua son dos contre la paroi avec un grognement de frustration et s'affaissa.

— Ou peut-être accomplissez-vous une mission diplomatique secrète – et par conséquent peu honorable. Une trahison.

— Dans ce cas, où est la protection de Grégor ? dit Miles d'un ton triomphant. Vous seriez sage de vous méfier.

— Donc, ma première hypothèse est justifiée.

— Dans ces conditions, où est ma protection ? rétorqua Miles, rageur.

Où, en vérité ?

— Un complot de Vorkosigan… Non, peut-être pas de l'amiral. Il a tout pouvoir sur Grégor chez lui…
— Merci. J'allais le souligner.
— Le complot délirant d'un esprit délirant. Est-ce que vous nourrissez le rêve de devenir l'empereur de Barrayar, mutant ?
— Le rêve ? Un cauchemar, je vous assure ! Demandez à Grégor.
— Peu importe. L'équipe médicale saura vous extirper vos secrets dès que Cavilo aura donné le feu vert. En un sens, c'est dommage que le thiopenta ait été inventé. J'aurais eu plaisir à briser tous les os de votre corps jusqu'à ce que vous parliez. Ou hurliez. Ici, vous ne pourrez pas vous cacher derrière les jupes de votre père, Vorkosigan. (Il devint pensif.) Peut-être que je le ferai quand même. Un os par jour.
Il y a deux cent six os dans le corps humain. Deux cent six jours. Illyan devrait être capable de nous rattraper en deux cent six jours. Miles eut un sourire morne.
Metzov paraissait trop bien installé pour se lever et mettre immédiatement le projet à exécution. Cette conversation vouée aux conjectures ne constituait guère un interrogatoire sérieux. Mais si ce n'était pas aux fins d'interrogatoire ni de tortures revanchardes, pourquoi cet homme était-il ici ?
Sa maîtresse l'a jeté dehors, il s'est senti solitaire et mal à l'aise et a eu envie de bavarder avec quelqu'un de connaissance. Même un ennemi. C'était étrange et compréhensible. À part l'invasion de Komarr, Metzov n'avait probablement jamais quitté Barrayar. Une vie passée pour l'essentiel dans ce monde clos à l'intérieur d'un autre monde, corseté, ordonné, prévisible qu'était l'armée impériale. À présent, cet homme rigide était à la dérive, confronté à son libre arbitre. Miséricorde ! Ce fou souffre de nostalgie, se dit Miles. Glaçante intuition !
— Je commence à croire que je vous ai rendu service sans le vouloir, commença Miles. (Si Metzov était d'humeur à parler, pourquoi ne pas l'encourager ?) Cavilo est plus agréable à regarder que votre dernier chef.
— C'est exact.
— La paie est-elle meilleure ?

— Tout le monde paie davantage que l'armée impériale, répliqua Metzov avec un reniflement sarcastique.

— Le job n'est pas ennuyeux non plus. Sur l'île Kyril, les jours se suivaient en se ressemblant tous. Ici, on ne sait jamais ce qui va arriver ensuite. Ou se confie-t-elle à vous ?

Metzov se rengorgea.

— Je joue un rôle clé dans ses projets.

— Comme guerrier de chambre à coucher ? Je croyais que vous apparteniez à l'infanterie. Vous changez de spécialité, à votre âge ?

Metzov se contenta de sourire.

— Maintenant, vous vous montrez sous votre vrai jour, Vorkosigan.

Miles haussa les épaules. Dans ce cas, je suis bien le seul.

— Si j'ai bonne mémoire, vous n'aviez pas une haute opinion des femmes soldats. On dirait que Cavilo vous a fait changer d'avis.

— Nullement. (Metzov se carra contre le mur d'un air suffisant.) Je compte commander dans six mois les Rangers de Randall.

— Cette cellule n'est-elle pas sous surveillance vidéo ? questionna Miles, stupéfait.

Non pas qu'il s'inquiétât des ennuis que sa grande gueule attirerait à Metzov, mais néanmoins…

— Pas à présent.

— Cavilo projette donc de prendre sa retraite ?

— Il y a de nombreuses façons d'avancer cette retraite. L'accident fatal que Cavilo avait arrangé pour Randall serait facile à reproduire. Ou je trouverai peut-être un moyen de l'en faire accuser, puisqu'elle a été assez stupide pour s'en vanter.

Ce n'était pas de la vantardise, c'était un avertissement, espèce d'idiot ! Miles faillit loucher en imaginant cette conversation sur l'oreiller entre Metzov et Cavilo.

— Vous devez avoir beaucoup de choses en commun, elle et vous. Pas étonnant que vous vous entendiez si bien.

L'amusement de Metzov diminua.

— Je n'ai rien en commun avec cette catin mercenaire ! J'étais un officier de l'armée impériale. (Metzov prit un air farouche.) Pendant trente-cinq ans. On m'a mis au rancart. Eh bien, on ne va pas tarder à s'en mordre les doigts ! (Metzov jeta un coup d'œil à son chrono.)

Je ne comprends toujours pas votre présence ici. Etes-vous sûr qu'il n'y a pas quelque chose d'autre que vous souhaitiez me dire maintenant, en privé, avant de tout raconter demain à Cavilo sous l'effet du sérum de vérité ?

Cavilo et Metzov, conclut Miles, avaient mis au point le vieux numéro d'interrogatoire par le bon et le méchant. À ceci près qu'ils avaient mélangé leurs signaux et choisi tous les deux le rôle du méchant.

— Si vous voulez vraiment vous montrer secourable, emmenez Grégor au consulat de Barrayar. Ou envoyez simplement un message pour dire qu'il se trouve ici.

— Nous aviserons en temps opportun. Si les conditions s'y prêtent.

Les yeux plissés, Metzov étudiait Miles. Aussi déconcerté par Miles que Miles l'était par lui ? Après un silence qui s'éternisait, Metzov appela le garde et se retira sur un : « À demain, Vorkosigan » de sinistre augure.

Je ne comprends pas non plus ce que vous fabriquez là, songea Miles quand la porte se referma et que la serrure émit son bip-bip. Visiblement, une attaque se préparait contre une planète. Les Rangers de Randall devaient-ils servir d'avant-garde à une armée d'invasion vervani ? Cavilo avait secrètement rencontré un représentant de haut rang du Consortium. Pourquoi ? Pour obtenir la neutralité du Consortium au cours de l'attaque prévue ? C'était d'une logique parfaite, mais pourquoi les Vervani n'avaient-ils pas agi directement, afin de pouvoir désavouer les dispositions prises par Cavilo si l'affaire se dévoilait prématurément ?

Et qui, ou quoi, était la cible ? Pas la Station du Consortium, manifestement, ni son lointain parent, l'Ensemble de Jackson. Cela laissait Aslund et Pol. Aslund, un cul-de-sac, n'était pas tentant d'un point de vue stratégique. Mieux valait s'emparer d'abord de Pol, couper Aslund du Moyeu (avec la coopération du Consortium) et liquider à loisir la planète faible. Mais Pol avait sur ses arrières Barrayar, qui n'aimerait rien tant qu'une alliance avec son nerveux voisin, laquelle donnerait à l'empire une entrée dans le Moyeu de Hegen. Une attaque franche jetterait Pol dans les bras ouverts de Barrayar. Restait Aslund, mais…

Cela n'avait pas de sens. C'était presque plus troublant que l'idée de Grégor soupant sans gardien avec Cavilo, ou la peur de l'interrogatoire chimique promis. C'était absurde, vraiment.

Le Moyeu de Hegen lui tourna dans la tête, dans toute sa complexité stratégique, pendant son sommeil. Le Moyeu, et des images de Grégor. Cavilo lui entonnait-elle des médicaments qui altèrent l'esprit ? Des rations pour chien comme celle qu'avait eue Miles ? Des pavés de bœuf et du Champagne ? Etait-elle en train de torturer Grégor ? De le séduire ? Des visions de toilette rouge et chic de Cavilo/Livia Nu ondulaient dans l'esprit de Miles. Grégor passait-il une merveilleuse soirée ? Miles songea que l'empereur ne devait guère avoir plus d'expérience que lui en ce qui concernait les femmes, mais il avait perdu contact avec son ami ces dernières années ; pour ce qu'il en savait, Grégor avait maintenant un harem. Non ! Ivan en aurait eu vent et aurait fait des commentaires. Détaillés. Jusqu'à quel point Grégor était-il sensible à une forme très démodée de domination mentale ?

Le cycle diurne s'écoula tandis que Miles s'attendait à chaque instant à être emmené pour sa toute première expérience d'interrogatoire au thiopenta du mauvais côté de la seringue. Que déduiraient Cavilo et Metzov de sa singulière odyssée et de celle de Grégor ? Trois rations à mâcher se succédèrent à des intervalles interminables et les lumières se tamisèrent de nouveau, annonçant une autre nuit. Trois repas et pas mèche d'un interrogatoire. Qu'est-ce qui les retenait ? Aucun bruit, aucune vibration ne suggérait que le vaisseau avait quitté le port, ils étaient toujours amarrés à la Station de Vervain. Miles essaya de se fatiguer à force d'exercice, deux pas dans un sens, deux pas dans l'autre, mais ne réussit qu'à faire empirer son odeur de transpiration et à se flanquer le tournis.

Un autre jour se traîna, puis une autre « nuit » aux lumières en veilleuse. Une autre ration pour chien glissa par l'ouverture. Etiraient-ils ou comprimaient-ils artificiellement le temps, afin de détraquer son horloge biologique et de le rendre malléable lors de l'interrogatoire ? Pourquoi se donner cette peine ?

Il se rongea les ongles, mains et orteils. Il arracha des fils de sa chemise et s'en servit pour se nettoyer les dents. Puis il s'efforça de fabriquer de petits dessins avec des nœuds minuscules. Enfin il eut

l'idée de tisser des messages. Pouvait-il exécuter en macramé *Au secours, je suis prisonnier* et le coller sur la veste de quelqu'un par charge statique ? C'est-à-dire si jamais quelqu'un revenait ? Il réussit à fignoler un AU SEC arachnéen, prit le fil dans un bout de peau alors qu'il grattait son menton hérissé de barbe et réduisit sa supplique à une illisible boule verte. Il tira un autre fil et recommença.

La serrure émit une lueur et un bip-bip. Miles se remit instantanément sur le qui-vive. Depuis combien de temps avait-il sombré dans un état de semi-léthargie ?

Cavilo entra, impeccable et l'air efficace dans son treillis de Ranger. Un garde se posta juste derrière la porte qui se referma. Encore une conversation privée, semblait-il. Miles rassembla ses esprits à grand-peine, essayant de se rappeler le but qu'il poursuivait.

Cavilo s'installa en face de lui à la place qu'avait choisie Metzov, dans une pose identiquement détendue, les mains mollement croisées sur ses genoux, attentive, sûre d'elle. Miles, assis les jambes croisées, le dos au mur, se sentait nettement à son désavantage.

— Seigneur Vorkosigan… (Penchant la tête, elle s'interrompit.) Vous n'avez pas l'air bien du tout.

— La réclusion au secret ne me convient pas. (Miles avait la voix rauque et il dut s'éclaircir la gorge.) Il me faudrait un visionneur de bibliothèque… ou, mieux, une période d'exercice… (qui l'extrairait de cette cellule et le mettrait en contact avec des êtres humains subornables). Mes problèmes médicaux me contraignent à un mode de vie strict, sinon ils prennent le dessus et me sont un handicap. Je dois absolument prendre de l'exercice sous peine de tomber réellement malade.

— Nous verrons. (Elle passa une main dans ses cheveux courts et revint à ses moutons.) Bon, seigneur Vorkosigan. Parlez-moi de votre mère.

— Hein ? (Un virage on ne peut plus étourdissant pour un interrogatoire militaire.) Pourquoi ?

Elle eut un sourire engageant.

— Les récits de Greg m'ont intéressée.

Les récits de Greg ? Avait-on injecté du sérum à l'empereur ?

— Que… que voulez-vous savoir ?

— Eh bien… j'ai cru comprendre que la comtesse Vorkosigan appartient à une autre planète, qu'elle est originaire de Beta et a épousé un aristocrate de chez vous.

— Les Vors sont une caste militaire, en effet.

— Comment a-t-elle été accueillie par la classe dominante… ou quel que soit le nom que ces gens se donnent ? J'aurais cru que les habitants de Barrayar étaient des provinciaux bourrés de préjugés à l'encontre de ceux qui viennent de planètes extérieures.

— C'est bien ce que nous sommes, admit gaiement Miles. Le premier contact que la plupart des autochtones, toutes classes sociales confondues, ont eu avec des gens d'autres mondes, après le Temps d'Isolement qui a suivi la redécouverte de Barrayar, a été avec les armées d'invasion de Cetaganda. Ces dernières ont laissé une mauvaise impression qui ne s'est pas encore dissipée même maintenant, trois ou quatre générations après que nous les avons repoussées.

— Pourtant, personne n'a contesté le choix de votre père ?

Miles releva brusquement le menton, déconcerté.

— Il avait plus de quarante ans. Et… et il était le *seigneur Vorkosigan*.

Moi aussi, je le suis, à présent. Alors, pourquoi suis-je dans un tel merdier ?

— Ses origines n'ont fait aucune différence ?

— Elle était de Beta. Elle est de Beta. D'abord dans l'Exploration astronomique, puis comme officier d'activé. La Colonie de Beta venait juste de prêter son concours pour nous infliger une raclée monumentale lorsque nous avons bêtement tenté d'envahir Escobar.

— Ainsi, bien qu'étant une ennemie, son passé de soldat l'a effectivement aidée à obtenir la considération des Vors et à être acceptée par eux ?

— Oui, sans doute. De plus, elle a acquis une haute réputation militaire à Barrayar même dans la lutte pour la revendication du trône par Vordarian, l'année où je suis né, par deux fois. Elle a conduit des soldats loyaux à plusieurs reprises, quand mon père ne pouvait pas se trouver dans deux endroits à la fois…

Et elle avait été personnellement chargée de la sécurité de l'empereur. Celui-ci avait cinq ans, à l'époque, et vivait caché. Elle avait accompli sa mission avec plus de succès que son fils, alors que Grégor était âgé de vingt-cinq ans, à présent. Un ratage complet, songea Miles.

— Personne ne s'est attaqué à elle depuis, conclut-il.

— Hum !… (Cavilo s'adossa en murmurant à demi pour elle-même :) Ainsi, cela a été fait. Par conséquent, cela peut se faire.

Quoi ? Qu'est-ce qui pouvait se faire ? Miles se passa la main sur la figure pour essayer de s'éclaircir les idées.

— Comment est Grégor ?

— Très amusant.

Grégor le Lugubre, amusant ? Mais aussi bien, s'il était en accord avec le reste de sa personnalité, le sens de l'humour de Cavilo était probablement détestable.

— Je parle de son état de santé.

— Plutôt meilleur que le vôtre, à en juger par votre mine.

— J'aime à croire qu'il a été mieux nourri.

— Quoi, un aperçu de la vraie vie militaire est trop pénible pour vous, seigneur Vorkosigan ? Vous avez été nourri de la même façon que mes soldats.

— J'en doute. (Miles montra un morceau à demi rongé de sa ration du petit déjeuner.) Ils se seraient mutinés.

— Oh la la ! (Elle contempla la peu appétissante bouchée avec un froncement de sourcils compatissant.) Je croyais qu'on avait supprimé ces machins-là. Comment ont-ils abouti ici ? Quelqu'un doit faire des économies. Vous commanderai-je un menu réglementaire ?

— Oui, merci, riposta aussitôt Miles, qui se tut pour réfléchir. (Elle avait astucieusement dévié son attention de Grégor à lui-même. Il devait concentrer son esprit sur l'empereur. Combien de renseignements *utiles* Grégor avait-il lâchés ?) Vous comprenez que vous êtes en train de créer un incident interplanétaire de taille entre Vervain et Barrayar, dit-il avec circonspection.

— Nullement, rétorqua Cavilo d'un ton posé. Je suis l'amie de Greg. Je l'ai empêché de tomber entre les mains de la police secrète vervani. Il est maintenant sous ma protection jusqu'à ce que

l'occasion se présente de le réintégrer à la place qui est légitimement la sienne.

Miles cligna des paupières.

— Les Vervani ont une police secrète ?

— On peut dire ça, répondit Cavilo avec un haussement d'épaules. Barrayar, bien sûr, en a une, déclarée. Stanis semble très inquiet à ce sujet. Ils doivent être très embarrassés, à la Séclmp, d'avoir si bien égaré celui dont ils avaient la garde. Je crains que leur réputation ne soit très surfaite.

Pas tout à fait. Je fais partie de la Séclmp et je sais où se trouve Grégor. Donc sur un plan purement théorique, la Séclmp domine la situation. Ou est complètement dépassée par elle. Miles se demandait s'il devait rire ou pleurer.

— Si nous sommes tous si bons amis, reprit Miles, pourquoi suis-je bouclé dans cette cellule ?

— Pour votre protection, bien entendu. En somme, le général Metzov a menacé ouvertement de… qu'est-ce que c'était ?… de vous briser jusqu'au dernier os que vous avez dans le corps. (Elle poussa un soupir.) Je crains que ce cher Stanis ne soit sur le point de perdre son utilité.

Miles blêmit au souvenir de ce que Metzov lui avait confié au cours de leur entretien.

— Pour… cause de déloyauté ?

— Pas du tout. La déloyauté peut être parfois très profitable quand elle est bien utilisée. Mais la situation stratégique entière risque de changer radicalement d'une minute à l'autre. Et après tout le temps que j'ai perdu à le cultiver, en plus ! J'espère que tous les gens de Barrayar ne sont pas aussi ennuyeux que Stanis. (Elle eut un sourire bref.) Je le souhaite vivement. (Elle se pencha en avant.) Est-ce que Grégor s'est enfui pour échapper à la pression de ses conseillers qui voulaient le voir épouser une femme qu'il détestait ?

— Il ne m'en a pas parlé, répliqua Miles, surpris. (Minute… quel but poursuivait Grégor ? Veiller à ne pas lui faire de croc-en-jambe.) Toutefois, reprit-il, les choses sont assez préoccupantes. S'il devait mourir sans descendant dans un proche avenir, beaucoup craignent qu'il ne s'ensuive une lutte entre les factions.

— Il n'a pas d'héritier ?

— Les factions ne peuvent se mettre d'accord. Sauf sur Grégor.

— Ses conseillers seraient donc contents qu'il se marie.

— Fous de joie, je pense. (Le malaise suscité par la tournure de la conversation s'éclaira soudain d'une vive lueur, comme l'éclair avant l'onde de choc.) Commandant Cavilo… vous n'imaginez pas que vous pourriez devenir impératrice de Barrayar, n'est-ce pas ?

Le sourire de la jeune femme devint acerbe.

— Si Grégor le souhaite, pourquoi pas ? (Elle se redressa, manifestement piquée par l'expression consternée de Miles.) Je suis du sexe qui convient. Et, apparemment, je possède les antécédents militaires adéquats.

— Quel âge avez-vous ?

— Seigneur Vorkosigan, quelle question discourtoise, vraiment ! (Ses yeux bleus étincelèrent.) Si nous étions du même bord, nous pourrions œuvrer ensemble.

— Commandant Cavilo, je ne crois pas que vous compreniez Barrayar. Ou les gens de Barrayar.

À la vérité, il y avait eu, dans l'histoire de Barrayar, des périodes où les méthodes de commandement de Cavilo auraient parfaitement convenu. Pendant le règne de terreur de Youri, l'empereur fou, par exemple. Mais ils avaient passé les vingt dernières années à essayer de se débarrasser de tout cela.

— J'ai besoin de votre coopération, reprit Cavilo. Ou, du moins, elle pourrait m'être très utile… ainsi qu'à vous. Votre neutralité serait… tolérable. Votre opposition active, toutefois, présenterait un problème – pour vous. Mais nous devrions éviter de nous prendre au piège d'attitudes négatives à ce stade préliminaire, je pense ?

— Qu'est-il advenu à l'épouse et à l'enfant du capitaine du cargo ? À la veuve et à l'orphelin, plutôt ? questionna Miles entre ses dents.

Cavilo hésita une fraction de seconde.

— Cet homme était un traître. De la pire sorte. Il avait vendu sa planète pour de l'argent. Il a été surpris dans un acte d'espionnage. Il n'y a pas de différence morale entre ordonner une exécution et y procéder.

— Je suis d'accord. C'est également la position de beaucoup de codes de lois. Y a-t-il une différence entre une exécution et un meurtre ? Vervain n'est pas en guerre. Ses actes étaient peut-être

illégaux, justifiaient l'arrestation, le procès, la prison ou la sociothérapie… ou le stade du procès est-il passé à l'as ?

— Un citoyen de Barrayar qui discute de points de droit ? Comme c'est bizarre !

— Et qu'est-il arrivé à sa famille ?

Elle avait eu un moment pour y réfléchir, zut !

— Ces enquiquineurs de Vervani avaient exigé qu'ils soient relâchés. Naturellement, je ne voulais pas qu'il sache qu'ils n'étaient plus entre mes mains, ou j'aurais perdu mon unique moyen de pression sur ses actions à distance.

Mensonge ou vérité ? Pas moyen de le discerner. Mais elle a commis une erreur et elle fait machine arrière. Elle s'est laissé entraîner à établir son pouvoir par la terreur avant de se sentir en terrain solide. Parce qu'elle n'était pas sûre de son terrain. Je connais l'expression qu'elle portait sur sa figure. Les paranoïaques homicides me sont aussi familiers que le petit déjeuner, j'en ai eu un comme garde du corps pendant dix-sept ans. L'espace d'un bref instant, Cavilo lui sembla familière et archiconnue, sans pour autant en être moins dangereuse. Mais il devait s'efforcer de paraître convaincu, même si cela lui faisait mal à l'estomac.

— C'est vrai, concéda-t-il, c'est de la pure lâcheté que de donner un ordre qu'on n'a aucune envie d'exécuter soi-même. Et vous n'êtes pas lâche, commandant, je vous l'accorde.

Voilà, c'était le ton juste, susceptible de persuader mais sans revirement de position d'une rapidité trop suspecte.

Elle haussa les sourcils comme pour dire : *Qui êtes-vous pour en juger ?* Mais sa tension se relâcha légèrement. Elle jeta un coup d'œil à son chrono et se leva.

— Je vous laisse réfléchir aux avantages de la coopération. Vous connaissez, en principe, la mathématique du Dilemme du prisonnier. Ce sera un test intéressant de voir si vous êtes capable d'appliquer la théorie à la pratique.

Miles lui adressa un drôle de sourire. Sa beauté, son énergie et même son ego flamboyant exerçaient une réelle fascination. Grégor avait-il été… éveillé par Cavilo ? Grégor, en somme, ne l'avait pas vue lever son brise-nerfs et… Quelle arme devait utiliser un bon agent de la SécImp pour parer à cette attaque personnelle contre Grégor ?

S'efforcer de la séduire à son tour ? Se sacrifier pour l'empereur en se jetant à la tête de Cavilo était à peu près aussi tentant que de serrer sur son ventre une grenade sonique amorcée.

D'ailleurs, il doutait d'y parvenir. La porte se referma dans une glissade, éclipsant le sourire en cimeterre de Cavilo. Il leva la main pour lui rappeler sa promesse de changer ses rations. Trop tard.

Mais elle s'en souvint quand même. Le déjeuner arriva sur une table roulante poussée par une ordonnance expérimentée qui lui servit, la mine impassible, un repas raffiné de cinq plats, deux sortes de vin et un espresso. Sûr que les soldats de Cavilo ne devaient pas faire ce genre de festin. Miles imagina une section de gourmets souriants, repus et obèses, se rendant gaiement à la bataille… La ration pour chien devait être bien plus efficace pour faire monter le niveau d'agressivité.

Une remarque dite en passant à son serveur donna lieu à l'arrivée d'un paquet en même temps que la table roulante du repas suivant. Il contenait des sous-vêtements propres, un treillis de Ranger sans insignes coupé à sa taille et une paire de chaussons de feutre, ainsi qu'un tube de dépilatoire et des accessoires de toilette assortis. Miles se lava par petits bouts dans le lavabo pliant et se rasa avant de s'habiller. Il se sentit presque humain. Ah, les vertus de la coopération ! Cavilo n'était pas précisément subtile.

D'où sortait-elle, nom de Dieu ? Vétéran aguerri, elle devait traîner ses guêtres depuis pas mal de temps pour s'être élevée aussi haut, même en prenant des raccourcis. Tung le saurait peut-être. Elle a dû perdre gros au moins une fois. Il regretta que Tung ne soit pas là. Bon sang, il regrettait qu'*Illyan* ne soit pas là !

Son style ostentatoire, Miles en avait de plus en plus la conviction, était un numéro très réussi, programmé pour être vu de loin, comme un maquillage de scène, afin d'éblouir ses troupes. À la bonne distance, le subterfuge pouvait marcher à fond, comme ce célèbre général de la génération de son grand-père qui était sorti de l'anonymat en se promenant avec un fusil à plasma en guise de stick. Pas chargé. Miles l'avait entendu dire en secret. Ce général n'était pas stupide. Ou encore l'enseigne vor qui, à toute occasion, portait une dague antique. Une marque distinctive, une bannière. Un petit calcul

de psychologie des masses. La persona publique de Cavilo était la parfaite illustration de cette stratégie. Avait-elle peur intérieurement, sachant qu'elle outrepassait ses moyens ? Tu voudrais bien ! se dit-il.

Hélas ! après une dose de Cavilo, on pensait à Cavilo, ce qui brouillait les calculs tactiques. Concentre-toi, enseigne ! Avait-elle oublié Victor Rotha ?

Grégor avait-il imaginé une explication tirée par les cheveux pour justifier leur rencontre sur la Station de Pol ? Grégor semblait fournir à Cavilo de drôles de faits… ou bien étaient-ils réels ? Peut-être existait-il réellement une candidate détestée au rôle d'épouse et Grégor n'avait pas eu assez confiance en Miles pour le lui dire. Miles commença à regretter de s'être montré aussi acerbe envers Grégor.

Ses pensées fusaient en tous sens quand la serrure à code de la porte recommença à bip-bipper. Oui, il feindrait de coopérer, promettrait n'importe quoi, pour peu qu'on lui donne une chance de voir où en était Grégor.

Cavilo apparut avec un soldat en remorque. L'homme avait un air vaguement familier… Un des malabars préposés aux arrestations ? Non…

L'homme passa la tête par l'embrasure de la porte, dévisagea Miles avec stupéfaction, puis se tourna vers Cavilo.

— Oui, c'est lui, en effet. L'amiral Naismith, de la guerre de l'Anneau de Tau Verde. Je reconnaîtrais ce petit bout d'homme n'importe où. (Il ajouta en aparté à l'adresse de Miles :) Qu'est-ce que vous faites ici, amiral ?

Miles changea mentalement sa tenue havane et noir contre une tenue gris et blanc. Oui, il y avait eu plusieurs milliers de mercenaires engagés dans la guerre de Tau Verde. Ils avaient bien été obligés de se caser quelque part les uns et les autres.

— Merci, ce sera tout, sergent.

Cavilo prit l'homme par le bras et le tira fermement dehors.

— Engagez-le, ma'ame, cria le sergent en s'éloignant. C'est un génie militaire.

Cavilo se montra de nouveau un instant après, plantée dans l'embrasure, les mains sur les hanches, pointant le menton dans un mouvement d'incrédulité exaspérée.

— Combien de personnes êtes-vous, hein ?

Miles écarta les mains et eut un piètre sourire.

Juste au moment où il était sur le point de se tirer de ce trou grâce à son bagou…

Elle pivota sur ses talons, refusant d'écouter son bredouillage.

Et maintenant ? Il aurait bien, de dépit, tapé du poing contre le mur, mais celui-ci lui rendrait sûrement les coups au centuple.

13

Néanmoins, ses identités se virent toutes trois accorder une période d'exercice cet après-midi-là. Un petit gymnase fut libéré pour son usage exclusif. Il étudia les lieux avec attention pendant l'heure où il essaya divers appareils, notant distances et trajectoires vers les sorties gardées. Il imaginait une ou deux manières dont Ivan aurait pu fuir en assommant un garde. Pas le fragile Miles aux jambes courtes. Pendant un instant, il se surprit à regretter l'absence d'Ivan.

En retournant à la cellule treize avec son escorte, Miles croisa un prisonnier qu'on enregistrait au poste de garde. Pieds traînants, regard égaré, cheveux blonds brunis par la sueur. Le choc qu'éprouva Miles en le reconnaissant fut à la mesure des changements qu'il enregistrait. *Le lieutenant d'Oser*. Le tueur au visage impassible était métamorphosé.

Il portait un pantalon gris et était torse nu. Des taches livides, laissées par des matraques électriques, lui tavelaient la peau. Des piqûres d'injection récentes lui parsemaient le bras. Il marmonnait continuellement entre ses lèvres humides, frissonnait, gloussait de rire. De retour d'un interrogatoire tout récent, semblait-il.

Miles fut si surpris qu'il allongea le bras pour saisir la main gauche de cet homme, afin de vérifier… Oui, les marques de ses propres dents marbraient ses jointures, souvenir de la bagarre de la semaine précédente devant le sas du *Triomphe*.

Les gardes intimèrent à Miles de continuer son chemin. Miles faillit trébucher, car il continua à regarder par-dessus son épaule jusqu'à ce que la porte de la cellule treize se referme avec un soupir, l'emprisonnant de nouveau.

Qu'est-ce que vous faites ici ? Ce devait être la question le plus souvent posée et à laquelle il était le moins répondu dans le Moyeu de Hegen, conclut Miles. Néanmoins, il était sûr que le lieutenant oseran avait répondu – Cavilo dirigeait certainement l'un des services de contre-espionnage les plus performants du Moyeu. Avec quelle rapidité le mercenaire oseran avait-il retrouvé la trace de

Miles et de Grégor ? Quel temps avaient mis les hommes de Cavilo à le repérer et à l'arrêter ? Les marques sur son corps ne dataient pas de plus d'un jour…

Question plus importante que toutes, l'Oseran était-il arrivé à la Station de Vervain à la suite d'un balayage systématique général ou avait-il suivi des indices précis ? Tung était-il compromis ? Elena arrêtée ? Miles frissonna et marcha nerveusement de long en large, désemparé. Est-ce que je viens de tuer mes amis ?

Ce que savait Oser, Cavilo le connaissait désormais, tout ce fatras de vérité, de mensonges, de rumeurs et d'erreurs. Ainsi l'identification de Miles en tant qu'amiral Naismith n'avait pas nécessairement Grégor pour origine comme Miles l'avait d'abord supposé. Le soldat de Tau Verde avait visiblement été racolé pour une contre-vérification objective. Si Grégor cachait systématiquement des renseignements à Cavilo, celle-ci, à présent, devait s'en être rendu compte. S'il dissimulait quoi que ce soit. Peut-être qu'à cette heure, il était amoureux. Miles avait des élancements dans le crâne, il se sentait au bord de l'explosion.

Les gardes vinrent le chercher au milieu du cycle nocturne et le firent s'habiller. Enfin l'interrogatoire, hein ? Il songea à l'Oseran dégoulinant de bave et rentra la tête dans les épaules. Il exigea de se laver et ajusta chaque manchette et fermeture adhésive de son treillis de Ranger avec une soigneuse lenteur, au point que les gardes commencèrent à s'agiter avec impatience et à tambouriner du bout des doigts sur leur massue électrique. Lui aussi serait bientôt un idiot baveux. D'un autre côté, à ce stade, que pouvait-il vraiment dire sous l'influence du sérum qui aggravât encore les choses ? Cavilo, apparemment, était au courant de tout. Il se dégagea de la poigne des gardes et sortit entre eux avec le maximum de dignité.

Ils l'emmenèrent dans le vaisseau éclairé par des veilleuses et quittèrent l'ascenseur-tube à un endroit indiqué *pont G*. Miles fut aussitôt sur le qui-vive. Grégor était censé se trouver quelque part par là… Ils atteignirent une porte de cabine sans autre signe distinctif qu'un *10 A* ; les gardes formèrent le code de la serrure pour obtenir l'autorisation d'entrer. Le battant glissa.

Cavilo était assise devant un bureau-console de communication, une nappe de lumière dans la pièce sombre allumant des reflets dans sa chevelure blond pâle. Ils devaient être arrivés au bureau personnel du commandant, voisin de la cabine de Grégor. Miles s'efforça, des yeux et des oreilles, de repérer des traces de l'empereur. Cavilo portait son impeccable treillis. Du moins Miles n'était-il pas le seul à manquer de sommeil ces jours-ci ; il se figura avec optimisme qu'elle paraissait fatiguée. Elle plaça un neutraliseur sur son bureau à portée de sa main droite, et renvoya les gardes. Miles tendit le cou, cherchant la seringue. Cavilo s'étira, puis se radossa à son siège. L'odeur de son parfum, une senteur plus verte, plus pénétrante, moins musquée que celle qu'elle portait en tant que Livia Nu, émanait de sa peau blanche et chatouilla les narines de Miles. Il déglutit.

— Asseyez-vous, seigneur Vorkosigan.

Il s'installa dans le fauteuil indiqué et attendit. Elle l'observait avec un regard calculateur. Ses narines commencèrent à le démanger abominablement. Il garda les mains sur les genoux. La première question de cet interrogatoire n'allait pas le surprendre les doigts dans le nez.

— Votre empereur se trouve dans des ennuis terribles, petit seigneur vor. Pour le sauver, il faut que vous retourniez prendre le commandement des Mercenaires Oserans. Quand vous serez de nouveau à leur tête, nous vous transmettrons de nouvelles instructions.

Miles tergiversa.

— Qu'est-ce qui le met en danger ? questionna-t-il d'une voix étranglée. Vous ?

— Pas du tout ! Greg est mon meilleur ami. L'amour de ma vie, enfin. Je suis prête à faire n'importe quoi pour lui. J'irais même jusqu'à abandonner ma carrière. (Elle eut une pieuse mimique. La lèvre de Miles s'arrondit en réponse dégoûtée ; Cavilo arbora un large sourire.) Si vous vous avisiez de suivre une ligne de conduite qui ne corresponde pas à la lettre de vos instructions, eh bien… cela précipiterait Greg dans des difficultés inimaginables. Aux mains de ses pires ennemis.

Pires que vous ? Allons donc !

— Pourquoi voulez-vous que je dirige les Mercenaires Dendarii ?

— Je ne peux pas vous le dire. C'est une surprise.

— Que me donneriez-vous pour appuyer cette entreprise ?

— Le transport jusqu'à la Station d'Aslund.

— Quoi d'autre ? Des hommes, des armes, des vaisseaux, de l'argent ?

— On m'a raconté que vous étiez capable de réussir rien que par votre intelligence. Voilà ce que je souhaite voir.

— Oser me tuera. Il a déjà essayé une fois.

— C'est un risque que je dois courir.

J'apprécie tout plein ce « je », ma petite dame ! se dit Miles.

— Votre intention est que je sois tué, reprit-il. Que se passera-t-il si je réussis ?

Ses yeux commençaient à larmoyer ; il renifla. Il n'allait pas tarder à être forcé de frotter son nez qui le démangeait terriblement.

— La clé de la stratégie, petit Vor, expliqua-t-elle gentiment, n'est pas de choisir une voie vers la victoire mais d'opérer un choix afin que *toutes* les voies mènent à une victoire. Idéalement. Votre mort sert à une chose ; votre réussite à une autre. Je soulignerai que toute tentative prématurée pour contacter Barrayar serait très contre-productive. Très.

Bel aphorisme sur la stratégie ; il le noterait plus tard sur ses tablettes.

— Eh bien, laissez-moi entendre mon ordre de marche de la bouche de mon propre commandant suprême. Laissez-moi parler à Grégor.

— Ah ! cela, ce sera votre récompense en cas de succès.

— Le dernier gars qui a pris cela pour argent comptant s'est retrouvé la nuque brisée à cause de sa crédulité. Qu'est-ce que vous diriez d'économiser du temps et de m'abattre maintenant ?

Il cligna des paupières et renifla ; des larmes ruisselaient à l'intérieur de son nez.

— Je ne désire pas vous tuer, moi. (Elle lui décocha un battement de paupières, puis se redressa, rembrunie.) Franchement, seigneur Vorkosigan, je ne m'attendais guère à vous voir fondre en larmes !

Il aspira profondément ; ses mains esquissèrent un geste de prière impuissante. Stupéfaite, elle lui jeta un mouchoir. Un mouchoir

imprégné de parfum vert. Privé d'autre recours, il le pressa contre sa figure.

— Cessez de pleurer, espèce de lâch…

L'ordre qu'elle avait lancé sèchement fut interrompu par son premier éternuement tonitruant, suivi d'une salve d'autres du même calibre.

— Je ne pleure pas, espèce d'idiote, je suis allergique à votre satané parfum ! réussit à brailler Miles entre deux paroxysmes.

Elle porta la main à son front et se mit à rire ; un vrai rire, pour une fois. La vraie Cavilo spontanée, enfin ! Il avait vu juste : son sens de l'humour était détestable.

— Ô miséricorde ! dit-elle d'une voix haletante. Cela me donne la plus merveilleuse des idées pour une grenade à gaz. Dommage que je n'aie jamais… ah, bah !

Les sinus de Miles vibraient comme des timbales. Elle secoua la tête dans un geste d'incompréhension et tapa quelque chose sur sa console de communication.

— Je pense qu'il vaut mieux vous expédier avant que vous n'explosiez, dit-elle.

Courbé en avant sur son siège, soufflant comme un asthmatique, Miles, le regard voilé de larmes, aperçut ses pantoufles en feutre marron.

— Puis-je avoir au moins une paire de bottes pour ce voyage ?

Elle pinça les lèvres pendant un instant de réflexion.

— Non, conclut-elle. Ce sera plus intéressant de vous voir vous débrouiller tel que vous êtes.

— Ainsi attifé, sur Aslund, je serai comme un chat costumé en chien, protesta-t-il. On me tirera dessus par erreur.

— Par erreur… à dessein… Bonté divine, vous allez vivre une aventure exaltante !

Elle décoda l'ouverture de la porte.

Il était encore éternuant et haletant quand les gardes vinrent pour l'emmener. Cavilo riait toujours.

Les effets de son parfum empoisonné mirent une demi-heure à se dissiper, temps au bout duquel il se retrouva sous clé dans une cabine minuscule à bord d'un vaisseau intra-système. Ils avaient

embarqué via un sas de *La Main de Kurin* ; il n'avait même pas mis le pied sur la Station de Vervain. Aucune chance de tenter de se faire la belle.

Il examina la cabine. Son aménagement, question literie et commodités de toilette, rappelait au plus haut point sa dernière cellule. Le service dans l'espace, ah ! Les vastes panoramas de l'immense univers, ah ! La gloire d'appartenir à l'armée impériale… hum, ah ! Il avait perdu Grégor… Je suis peut-être petit, c'est possible, mais je commets des gaffes énormes parce que je suis debout sur les épaules de GÉANTS. Il essaya de marteler la porte à coups de poing et de hurler dans l'intercom. Personne ne vint.

C'est une surprise.

Il pouvait les étonner tous en se pendant, idée qui parut brièvement séduisante. Mais rien n'était assez haut pour qu'il y accroche sa ceinture.

Très bien. Ce vaisseau du type courrier était plus rapide que le cargo lourd dans lequel Grégor et lui avaient mis trois jours à traverser le système, mais il n'était pas instantané. Ils disposaient d'au moins un jour et demi pour réfléchir sérieusement, lui et l'amiral Naismith.

C'est une surprise. *Bon Dieu !*

Un officier et un garde vinrent chercher Miles à peu près au moment où le vaisseau devait être revenu dans le périmètre de défense de la Station d'Aslund. Mais nous ne sommes pas encore en cale d'arrimage, pensa Miles. Cela me paraît prématuré. Son épuisement nerveux réagissait encore à une poussée d'adrénaline ; il aspira profondément pour tenter d'éclaircir son cerveau embrumé et de retrouver sa promptitude d'esprit. L'officier le conduisit par les couloirs du petit vaisseau jusqu'au poste de navigation et de communication.

Le capitaine des Rangers était présent, penché sur la console que manipulait son second. Le pilote et le mécanicien navigant étaient affairés à leurs postes.

— S'ils mettent le pied à bord, ils l'arrêteront et il sera automatiquement livré selon les ordres, disait le second.

— S'ils l'arrêtent, ils peuvent nous arrêter aussi. Elle a dit de le planter là et qu'elle se fichait éperdument que ce soit la tête ou les pieds les premiers. Elle ne nous a pas ordonné de nous faire interner, répliqua le capitaine.

Une voix jaillit du haut-parleur :

— Ici le vaisseau de garde *Ariel,* auxiliaire sous contrat de la flotte d'Aslund, qui appelle le *C6-WG* en provenance de la Station de Vervain sur le côté du Moyeu. Cessez d'accélérer et dégagez le sas de bâbord afin de permettre l'accès pour la visite d'inspection préalable à l'entrée au port. La Station d'Aslund se réserve le droit de vous interdire tout privilège d'accostage si vous ne coopérez pas.

La voix, devenue ironique, parut soudain étrangement familière à Miles. Bel ?

— Cessez d'accélérer, ordonna le capitaine, et, indiquant au second de couper la communication, il appela Miles : Hé, Rotha ! Venez ici !

Donc je suis de nouveau « Rotha ». Miles arbora un sourire patelin et se rapprocha prudemment. Il contempla l'écran, s'efforçant de dissimuler son ardente curiosité. L'*Ariel ?* Oui. Il était là sur l'écran, le fin croiseur bâti selon les normes illyricanes… Bel Thorne le commandait-il encore ? Comment puis-je me transférer sur ce vaisseau ?

— Ne me précipitez pas là-bas ! protesta Miles d'une voix pressante. Les Oserans veulent ma peau. Je le jure, je ne savais pas que les arcs à plasma étaient défectueux !

— Quels arcs à plasma ? questionna le capitaine.

— Je suis marchand d'armes. Je leur ai vendu des arcs à plasma. Bon marché. Ils se sont révélés avoir tendance à se bloquer en surcharge et à exploser dans la main de leur utilisateur. Je ne le savais pas, je les avais eus en gros.

La main droite du capitaine des Rangers s'ouvrit et se referma dans un geste d'identification compatissant. Il frotta inconsciemment sa paume sur son pantalon, derrière l'étui de son arc à plasma. Il contempla Miles, l'air sombre et revêche.

— Ce sera tête la première, dit-il au bout d'un instant. Lieutenant, vous et le caporal, emmenez ce petit mutant au sas du personnel de bâbord, emballez-le dans une coque de sauvetage et éjectez-le. Nous rentrons.

— Non, dit faiblement Miles comme ils le prenaient chacun par un bras. (*Oui !* Il traîna les pieds en ayant soin de ne pas offrir assez de résistance pour risquer de se briser les os.) Vous n'allez pas me jeter dans l'espace… !

L'Ariel, mon Dieu…

— Oh ! les merces aslunders vous ramasseront, répliqua le capitaine. Peut-être. S'ils ne s'imaginent pas que vous êtes une bombe et n'essaient pas de vous dépêcher dans l'espace d'un tir de plasma ou de quelque chose du même genre. (Souriant légèrement à cette vision, il se retourna vers l'appareil de communication et entonna de la voix monocorde et lassée adaptée aux contrôles de circulation :) *Ariel,* ici le *C6-WG*. Nous avons décidé de changer notre plan de vol initial et de retourner à la Station de Vervain. Par conséquent, nous n'avons pas besoin d'inspection préalable à l'amarrage. Toutefois, nous allons vous laisser un… un petit cadeau d'adieu. Très petit. Vous en ferez ce que bon vous semblera.

La porte du poste NAV & COM se referma derrière eux. Quelques mètres de coursive et un tournant brusque amenèrent Miles et ses gardes devant une écoutille. Le caporal maintint Miles qui se débattait ; le lieutenant ouvrit un casier et en sortit une coque de sauvetage.

La coq-sauv était une enveloppe gonflable de sauvetage conçue pour que des passagers en danger y entrent en quelques secondes, en cas d'incident de pressurisation ou d'abandon de vaisseau. On les appelait aussi ballons-idiots. Aucune connaissance n'était nécessaire pour les manipuler, parce qu'elles n'avaient pas d'appareils de direction, simplement quelques heures d'air recyclable et un localisateur sonore de repérage. Passives, indétraquables et fortement déconseillées aux claustrophobes, elles étaient très efficaces pour sauver des vies… quand les vaisseaux de ramassage arrivaient à temps.

Miles gémit quand on le fourra dans le plastique humide et puant. Une secousse de la corde de fermeture, la coq-sauv se ferma hermétiquement avant de se gonfler automatiquement. Un bref et horrible souvenir de la bulle-abri enlisée dans la boue à l'île Kyril traversa l'esprit de Miles et il retint un hurlement qui n'était pas du chiqué. Il fut culbuté quand ses ravisseurs roulèrent la coque à

l'intérieur du sas. Un sifflement jaillissant, un coup sourd, une embardée, et il tomba en chute libre dans une obscurité totale.

La coque sphérique avait à peine plus d'un mètre de diamètre. Miles, plié en deux, tâtonna autour de lui, son estomac et son oreille interne protestant contre la vrille imposée par le coup de pied qui l'avait éjecté à l'extérieur, jusqu'à ce que ses doigts tremblants trouvent ce qu'il espérait être un tube à lumière froide. Il le pressa et fut récompensé de son effort par une nauséeuse lueur verdâtre.

Le silence était profond, rompu seulement par le minuscule sifflement du recycleur d'air et sa propre respiration haletante. Bah !… c'est mieux que la dernière fois qu'on a essayé de me précipiter hors d'un sas. Il eut plusieurs minutes pour imaginer toutes les sortes de décisions que pouvait prendre *l'Ariel* au lieu de le repêcher. Il venait de rejeter l'horrible perspective du vaisseau ouvrant le feu sur lui en faveur de l'asphyxie dans le froid et le noir, quand sa coque et lui furent violemment happés par un rayon tracteur.

Le mécanicien chargé de la manœuvre avait manifestement des mains gourdes et atteintes de paralysie agitante mais, après quelques minutes de jongleries, le retour de la pesanteur et des bruits extérieurs confirmèrent à Miles qu'il avait été halé en sécurité dans un sas en fonctionnement. Le sifflement de la porte intérieure, un mélange indistinct de voix. Encore un instant, et le ballon-idiot commença à rouler. Miles poussa un cri aigu et se mit en boule pour se protéger jusqu'à ce que l'élan s'arrête. Il se rassit, aspira à fond et s'efforça de remettre en ordre son uniforme.

Des coups sourds contre le tissu de la coq-sauv.

— Y a quelqu'un là-dedans ?

— Oui ! cria Miles.

— Une minute…

Des couics, des cliquetis et le crissement d'une déchirure quand les ouvertures se descellèrent. La coq-sauv s'affaissa à mesure que l'air s'échappait avec un sifflement. Miles se dégagea de ses plis et, tremblotant, se redressa avec tout le manque de grâce et de dignité d'un poussin sortant de sa coquille.

Il se trouvait dans une petite cale de chargement. Trois soldats en uniforme gris et blanc l'entouraient, braquant des neutraliseurs et

brise-nerfs sur sa tête. Un svelte officier aux insignes de capitaine, un pied appuyé sur une boîte métallique, regardait Miles émerger.

L’uniforme impeccable et les cheveux bruns souples ne permettaient pas de discerner si l’on était en présence d’un homme délicat ou d’une femme à la détermination peu commune ; cette ambiguïté était cultivée de façon délibérée.

Bel Thorne était un hermaphrodite de Beta, descendant minoritaire d’une expérience sociogénétique vieille d’un siècle qui avait raté. Thorne passa du scepticisme à la stupeur en voyant apparaître Miles.

Miles répliqua par un sourire.

— Salut, Pandore ! Les dieux t’envoient un cadeau. Mais il y a un piège.

— N’est-ce pas toujours le cas ? (Le visage radieux, Thorne s’avança à grands pas pour saisir Miles par la taille avec un enthousiasme débordant.) Miles ! s’exclama-t-il en l’éloignant à bout de bras pour l’examiner de près. Qu’est-ce que tu fabriques ici ?

— J’avais bien pensé que ce serait ta première question, répliqua Miles avec un soupir.

— Et en uniforme de Ranger ?

— *Bonté divine,* je suis content que tu n’appartiennes pas à l’école de ceux qui commencent par tirer et posent les questions ensuite !

Miles se dégagea d’une ruade de la coque de sauvetage dégonflée, avec ses pantoufles aux pieds. Les soldats, légèrement incertains, maintenaient leurs armes braquées.

Miles eut un geste dans leur direction.

— Vous pouvez vous retirer, les gars, ordonna Thorne. Tout va bien.

— J’aimerais que ce soit vrai, commenta Miles. Bel, il faut que nous parlions.

La cabine de Bel à bord de l’*Ariel* se caractérisait par le même mélange poignant de choses familières et de nouveautés auquel Miles avait été confronté dans tout ce qui touchait aux mercenaires. Les formes, les sons, les odeurs de l’intérieur de *VAriel* déclenchaient des cascades de souvenirs. La cabine du capitaine était envahie par les possessions personnelles de Bel : bibliothèque vidéo, armes,

souvenirs de campagnes comprenant un casque d'armure spatiale à demi fondu qui s'était transformé en scories, sauvant la vie de Thorne, à présent métamorphosé en lampe, une petite cage abritant un animal de compagnie exotique rapporté de la Terre que Thorne appelait un hamster.

Entre deux gorgées d'une tasse de thé non synthétique tiré des provisions personnelles de Thorne, Miles donna à ce dernier la version amiral Naismith de la réalité, étroitement proche de celle qu'il avait fournie à Oser et à Tung ; la mission d'évaluation du Moyeu, l'employeur mystérieux, etc. Grégor, naturellement, fut supprimé, ainsi que toute mention de Bar-rayar ; Miles Naismith parlait avec un pur accent de Beta. À part cela, Miles colla d'aussi près qu'il le put aux faits en évoquant son séjour parmi les Rangers de Randall.

— Ainsi le lieutenant Lake a été capturé par nos concurrents, commenta Thorne d'un ton méditatif quand Miles eut décrit le lieutenant blond qu'il avait croisé dans la prison de *La Main de Kurin*. Cela ne pouvait pas arriver à un plus chic type… Nous ferions bien de changer encore nos codes.

— Juste. (Miles posa sa tasse et se pencha.) J'ai été autorisé par mon employeur, non seulement à observer, mais aussi à empêcher autant que faire se peut la guerre dans le Moyeu de Hegen. Enfin, presque… Je crains que ce ne soit plus possible. Comment se présente la situation, vue de ton côté ?

Thorne se rembrunit.

— Nous étions au port il y a cinq jours. C'est à ce moment-là que les Aslunders ont inventé cette consigne d'inspection préalable à l'autorisation d'entrer au port. Tous les petits vaisseaux ont été réquisitionnés pour l'appliquer vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Avec leur station militaire près d'être terminée, nos employeurs redoutent de plus en plus le sabotage, les bombes, les armes biologiques…

— Je ne m'inscrirais pas en faux là contre. Qu'est-ce qu'il en est, à l'intérieur de la flotte ?

— Tu veux parler des rumeurs de ta mort, de ta vie et de ta résurrection ? Elles courent partout, en quatorze versions déformées.

Je n’en ai pas tenu compte… Tu avais déjà été repéré avant, tu sais… Mais tout d’un coup, Oser a arrêté Tung.

— Quoi ? (Miles se mordit la lèvre.) Seulement Tung ? Pas Elena, Mayhew, Chodak ?

— Rien que Tung.

— Cela n’a pas de sens. S’il avait arrêté Tung, il l’aurait soumis au thiopenta et Tung aurait tout dégoisé à propos d’Elena. À moins qu’on ne se serve d’elle comme appât.

— La situation était devenue très tendue quand Tung a été coffré. Au bord de l’explosion. Je pense que si Oser avait porté la main sur Elena et sur Baz, cela aurait déclenché aussitôt la guerre. Pourtant, il n’a pas reculé et réintégré Tung. Très instable. Oser prend soin de garder séparé le cercle des intimes, voilà pourquoi je suis ici depuis près d’une satanée semaine. Mais la dernière fois que j’ai vu Baz, il était assez énervé pour se lancer dans une bagarre. Et c’est la dernière chose dont il aurait envie.

Miles relâcha lentement son souffle.

— De la bagarre… c’est exactement ce que veut le commandant Cavilo. Voilà pourquoi elle m’a réexpédié en paquet-cadeau fourré dans ce… cet emballage dépourvu de standing. La Coq-Sauv de Discorde. Elle se moque que je gagne ou que je perde, si les armées de son ennemi sont précipitées dans le chaos juste au moment où elle sort sa *surprise*.

— Tu as une idée de sa surprise ?

— Non. Les Rangers se préparent pour une sorte d’attaque au sol, à un endroit donné. Mon envoi ici suggère que leur but est Aslund, en dépit de toute logique stratégique. Ou quelque chose d’autre ? L’esprit de cette femme est incroyablement tortueux. Beuh ! (Il tambourina du poing contre sa paume sur un rythme nerveux.) Il faut que je parle à Oser. Et cette fois il faudra qu’il m’écoute. J’y ai réfléchi. La coopération entre nous est peut-être le seul et unique parti que Cavilo ne s’attend pas à ce que nous adoptions. Acceptes-tu de me soutenir, Bel ?

Thorne plissa les lèvres.

— D’ici, oui. L’*Ariel* est le vaisseau le plus rapide de la flotte. Je peux échapper à toute poursuite, répliqua-t-il avec un large sourire.

Devraient-ils fuir jusqu'à Barrayar ? Non... Cavilo détenait encore Grégor. Mieux valait paraître suivre les instructions. Pour un temps, du moins.

Miles prit une profonde inspiration et s'installa avec assurance dans le siège de contrôle de la salle NAV & COM de *l'Ariel*. Il s'était lavé et avait emprunté un uniforme de mercenaire gris et blanc à la femme la plus petite du vaisseau. Les revers roulés du pantalon étaient soigneusement dissimulés dans des bottes qui étaient quasiment de la bonne pointure. Une ceinture masquait le bâillement de la glissière trop étroite à la taille. La veste vague avait bonne allure, une fois qu'il était assis. Les retouches pouvaient attendre. Il eut un signe de tête à l'adresse de Thorne.

— D'accord. Ouvre ton canal.

Un bourdonnement, un scintillement, et le visage d'aigle de l'amiral Oser se matérialisa sur l'écran vidéo.

— Oui, qu'est-ce que... Vous !

Ses dents se refermèrent avec un claquement de bec ; sa main se mit à tapoter sur des touches d'intercom et de contrôle vidéo.

Cette fois-ci, il ne peut pas me jeter par le sas, pensa Miles, mais il peut couper la communication. Il fallait faire vite.

Miles se pencha et sourit.

— Bonjour, amiral Oser. J'ai achevé mon évaluation des armées vervani dans le Moyeu de Hegen. Et ma conclusion, c'est que vous êtes dans les ennuis jusqu'au cou.

— Comment vous êtes-vous introduit sur ce canal protégé ? gronda Oser. Un rayon direct, à double code... Officier des transmissions, repérez-le !

— Comment, vous serez en mesure de le découvrir d'ici à quelques minutes. Il faudra que vous me gardiez en ligne pendant ce temps-là, dit Miles. Mais votre ennemi se trouve à la Station de Vervain, pas ici. Ni sur Pol, ni sur l'Ensemble de Jackson. Et ce n'est pas moi. Notez que j'ai dit la Station de Vervain, pas Vervain. Vous connaissez Cavilo ? Votre homologue, de l'autre côté du système ?

— Je l'ai rencontrée une ou deux fois.

L'expression d'Oser était maintenant circonspecte, dans l'attente du rapport que son équipe de techs s'activait à préparer.

— Une figure d'ange, l'esprit d'une mangouste enragée ?

Les lèvres d'Oser frémirent légèrement.

— Vous la connaissez.

— Oh oui ! Elle et moi, nous avons eu plusieurs conversations cœur à cœur. Instructives. Les renseignements sont la marchandise qui a le plus de valeur dans le Moyeu, en ce moment. En tout cas, les miens. Je veux négocier.

Oser leva la main pour arrêter la conversation et déconnecta un instant la communication. Quand son visage réapparut, il avait l'air furieux.

— Capitaine Thorne, c'est de la mutinerie !

Thorne se pencha dans le rayon de captage de la caméra et dit gaiement :

— Pas le moins du monde, amiral ! Nous essayons de sauver votre tête ingrate, si vous le voulez bien. Ecoutez ce type. Il a des tuyaux que nous ne possédons pas.

— Il a des tuyaux, c'est certain. Satanés Betans, ils se tiennent tous, jura Oser à mi-voix.

— Que vous vous battiez contre moi ou moi contre vous, amiral, nous perdrons tous les deux.

— Vous ne pouvez pas gagner, riposta Oser. Vous ne pouvez pas prendre ma flotte. Pas avec l'*Ariel*.

— Si l'on en vient là, l'*Ariel* est seulement un démarreur. Mais non, je ne gagnerai probablement pas. Ce que je peux faire, en revanche, c'est créer un beau gâchis. Diviser vos forces… vous mettre en bisbille avec votre employeur… toutes les charges d'armes que vous gaspillerez, tout le matériel qui sera endommagé, tout soldat blessé ou tué, tout cela sera une perte sèche dans une lutte intestine comme celle-ci. Personne ne sera gagnant, sauf Cavilo. Ce qui est précisément ce pour quoi elle m'a renvoyé ici. Quel profit pensez-vous tirer en faisant précisément ce que votre ennemi désire vous voir faire, hein ?

Miles attendit, oppressé. Oser finit par demander :

— Quel est votre profit, à vous ?

— Ah, je suis la variable dangereuse dans ce calcul, amiral, je le crains ! Je ne suis pas là pour tirer un profit quelconque. (Miles eut un large sourire.) Par conséquent, je me moque de ce que je démolis.

— Tout renseignement que vous avez obtenu de Cavilo ne vaut pas un pet de lapin, dit Oser.

Il commençait à marchander… Il était ferré.

Miles refoula sa jubilation, afficha un air grave.

— Bien certainement, tout ce que dit Cavilo doit être passé au crible. Mais, ah !… la beauté, c'est la beauté. Et j'ai découvert son côté vulnérable.

— Cavilo n'a pas de côté vulnérable.

— Mais si. Sa passion pour l'utilité. Son intérêt personnel.

— Je ne vois pas en quoi cela la rend vulnérable.

— Raison pour laquelle vous avez besoin de m'adjoindre, *moi,* à votre état-major séance tenante. Vous avez besoin de ma perspicacité.

— Vous engager !

De stupéfaction, Oser eut un mouvement de recul.

Eh bien, au moins avait-il obtenu un effet de surprise.

— J'ai cru comprendre que le poste de chef d'état-major tacticien était libre, en ce moment.

L'expression d'Oser évolua de la surprise à la stupeur puis à une espèce de fureur amusée.

— Vous êtes fou !

— Non, juste terriblement pressé. Amiral, il n'est rien arrivé d'irrévocablement sérieux entre nous. Jusqu'ici. Vous m'avez attaqué – et non pas le contraire – et maintenant vous vous attendez que je riposte. Malheureusement, je ne suis pas en vacances et je n'ai pas de temps à perdre en amusements personnels comme la vengeance.

Les paupières d'Oser se plissèrent.

— Et Tung ?

Miles haussa les épaules.

— Gardez-le sous clé pour le moment si vous y tenez absolument. Sain et sauf, bien sûr.

Abstenez-vous seulement de lui raconter que j'ai dit ça.

— Et si je le pendais ?

— Ah !… cela, ce serait irrévocable. (Miles marqua une pause.) Je veux préciser une chose : emprisonner Tung équivaut à vous couper la main droite avant de marcher à la bataille.

— Quelle bataille ? Avec qui ?

— C'est une surprise. La surprise de Cavilo. Toutefois, j'ai conçu une idée ou deux sur la question que je serais disposé à communiquer.

— Vraiment ?

Oser avait cet air d'avoir mordu dans un citron que Miles avait surpris de temps à autre sur le visage d'Illyan. C'était presque comme un rappel de chez lui. Miles reprit :

— Comme solution de rechange, au lieu de devenir votre employé, je veux bien devenir votre employeur. Je suis autorisé à offrir un contrat sérieux, avec tous les revenants-bons habituels, remplacement de matériel, assurance de mon… garant. *(Illyan, entendez ma prière !)* Pas en conflit avec les intérêts d'Aslund. Vous toucherez deux fois pour le même combat et vous n'aurez même pas à changer de camp. Le rêve, pour un mercenaire !

— Quelles garanties officielles avez-vous à présenter ?

— C'est à moi que doit être offerte une garantie, me semble-t-il, mon général. Procédons par petites étapes. Je ne déclenche pas de mutinerie ; vous cessez de tenter de me précipiter dans l'espace par un sas. Je me joindrai à vous publiquement – tout le monde doit savoir que je suis arrivé –, et je vous fournirai mes renseignements. (Ô combien minces paraissaient ces « renseignements » dans le souffle de ces promesses spécieuses ! Pas de chiffres, pas de mouvements de troupes ; tout en *intentions,* mouvantes topographies mentales de loyauté, d'ambition et de traîtrise.) Nous aurons un entretien. Peut-être même avez-vous un point de vue qui me manque. Nous démarrerons à partir de là.

Oser pinça les lèvres, déconcerté, à demi convaincu, profondément soupçonneux.

— Le risque, je voudrais le souligner, insista Miles, le risque personnel, c'est moi qui le cours plutôt que vous.

— Je crois…

Miles était suspendu aux lèvres du mercenaire.

— Je crois que je vais le regretter, conclut Oser avec un soupir.

Les négociations détaillées, rien que pour amener l'*Ariel* au port, prirent encore une autre demi-journée. Quand l'excitation initiale se dissipa, Thorne devint plus songeur. Au moment où l'*Ariel* effectua la

manœuvre pour se mettre à poste dans ses étriers d'amarrage, il était carrément méditatif.

— Je ne sais toujours pas très bien ce qui est censé empêcher Oser de nous faire venir, de nous neutraliser et de nous pendre à loisir, dit-il à voix basse en bouclant une arme à sa ceinture.

— La curiosité, répliqua fermement Miles.

— D'accord, il assomme, passe au sérum et pend, alors.

— S'il m'injecte son thiopenta, je lui débiterai exactement les faits que j'allais de toute façon lui communiquer. (Avec, hélas, deux ou trois autres en prime !) Et il aura moins de doutes. Donc tout sera pour le mieux.

Les cliquetis et les sifflements des tubes flexibles qui se fixaient épargnèrent à Miles de débiter d'autres boniments. Le sergent de Thorne détacha sans hésitation les taquets de l'écoutille, mais il prit soin de ne pas s'encadrer dans l'ouverture.

— Peloton, en formation ! ordonna le sergent.

Ses six hommes vérifièrent leurs neutraliseurs. Thorne et le sergent étaient porteurs en outre de brise-nerfs, un mélange d'armes intelligemment calculé ; les neutraliseurs pour faire la part des erreurs humaines, les brise-nerfs pour encourager l'adversaire à ne pas tenter de commettre d'erreurs. Miles ne prit pas d'arme. Adressant un salut mental à Cavilo – bon, un geste grossier, pour dire vrai –, il remit ses pantoufles de feutre. Thorne à son côté, il prit la tête du petit cortège et franchit à grands pas le tube flexible qui aboutissait à l'une des cales de garage presque achevées de la station militaire d'Aslund.

Fidèle à sa parole, Oser avait aligné une vingtaine de témoins qui arboraient un assortiment d'armes presque identique à celui du groupe de l'*Ariel*.

— Nous sommes en infériorité numérique, marmotta Thorne.

— Tout est dans la tête, marmotta Miles en réponse. Marche comme si tu avais un empire derrière toi. Et ne regarde pas en arrière, leur nombre risque d'augmenter. Il faudrait qu'il augmente. Plus il y a de gens qui nous voient, mieux ça vaut.

Oser se tenait debout les mains croisées derrière le dos en position de repos, l'air éminemment mélancolique. Elena – *Elena !* – était près de lui, sans armes, le visage figé. Le regard qu'elle décocha à

Miles, les lèvres pincées, était chargé de défiance, à l'égard peut-être pas de ses mobiles, mais certainement de ses méthodes. *Quelle sottise, à présent* ? questionnaient ses yeux. Miles lui adressa le plus bref des signes de tête ironiques avant de saluer réglementairement Oser.

Oser lui rendit cette politesse militaire à regret.

— Maintenant… *amiral,* retournons au *Triomphe* et passons aux choses sérieuses, dit-il d'une voix âpre.

— Oui, certes. Mais visitons cette station en cours de route, hein ? Les zones qui ne sont pas top sécurité, bien entendu. Mon dernier aperçu a été si… brutalement interrompu ! Après vous, amiral !

Oser grinça des dents.

— Oh, après vous, amiral !

Cela devint un défilé. Miles les conduisit de-ci de-là pendant trois bons quarts d'heure, y compris un passage à travers la cafétéria pendant le moment de presse du déjeuner avec plusieurs arrêts bruyants pour saluer par leur nom les quelques vieux Dendarii qu'il reconnaissait et gratifier les autres de sourires éblouissants. Il laissa derrière lui un sillage de murmures, ceux qui n'y comprenaient rien demandant des explications aux autres.

Une équipe d'ouvriers d'Aslund s'affairait à arracher des panneaux d'aggloméré et il s'arrêta pour la féliciter de ses travaux. Elena profita d'un instant de préoccupation d'Oser pour se pencher et souffler à l'oreille de Miles d'un ton farouche :

— Où est Grégor ?

— C'est toute une histoire… Que je sois pendu si je ne le ramène pas ! Trop compliqué, je te raconterai plus tard.

— Ô miséricorde !

Elle leva les yeux au ciel.

Quand, à en juger par le teint de l'amiral qui allait se fonçant, il pensa avoir atteint le seuil de tolérance d'Oser, Miles se laissa de nouveau conduire vers le *Triomphe*. Au *Triomphe*. Obéissant aux ordres de Cavilo, Miles n'avait pas tenté de prendre contact avec Barrayar. Mais si Ungari n'était pas foutu de le repérer après ça, il était grand temps de le limoger. Un coq de bruyère trépignant au

plus fort de sa valse de pariade pouvait difficilement exécuter démonstration plus voyante.

On était encore en train d'apporter les dernières touches à la construction de la cale d'amarrage du *Triomphe* quand Miles la traversa avec son cortège. Quelques ouvriers d'Aslund en cotte havane, bleu clair et vert se penchèrent du haut de leurs passerelles, écarquillant les yeux. Des techs militaires dans leurs uniformes bleu marine suspendirent leurs ajustages pour observer, puis furent obligés de trier de nouveau leurs branchements et de réaligner leurs boulons. Miles se retint de sourire et d'agiter la main, de crainte qu'Oser ne brise ses mâchoires serrées. La plaisanterie avait assez duré. Les trente mercenaires et quelques pouvaient se transformer de garde d'honneur en gardiens de prison la prochaine fois qu'il lancerait les dés.

Le grand sergent de Thorne, qui marchait à côté de Miles, jeta un coup d'œil alentour, signalant de nouveaux aménagements.

— Les chargeurs-robots devraient être complètement automatisés d'ici à demain même heure, remarqua-t-il. Ce sera une amélioration… *Flûte !*

Il abattit tout à coup la main sur la tête de Miles, le poussant vers le sol. Il avait à demi pivoté sur lui-même, la main décrivant un arc vers son étui, quand l'éclair bleu crépitant d'une charge de brise-nerfs le frappa en pleine poitrine, à la hauteur où s'était trouvée la tête de Miles. Il eut un spasme, sa respiration s'arrêta. L'odeur d'ozone, de plastique brûlant et de chair grillée s'engouffra dans les narines de Miles. Il continua à plonger, heurta le sol, roula. Un deuxième éclair éparpilla sa foudre par terre, les éclaboussures de son champ de force piquant comme vingt guêpes le long du bras étendu de Miles. Il ramena brusquement la main.

Au moment où le sergent s'effondrait, Miles l'empoigna par sa veste et se jeta dessous, enfouissant sa tête et sa colonne vertébrale contre le torse. Il replia bras et jambes. Un autre éclair crépita tout près, puis deux autres frappèrent le cadavre coup sur coup.

Même avec la protection de la masse de chair, ce fut pire que la décharge d'une massue électrique à pleine puissance.

À travers le tintement de ses oreilles, Miles entendit hurler, taper, crier, courir – le chaos. Le bourdonnement sec d'un neutraliseur.

Une voix. « Il est là-haut ! Allez l'attraper ! » et une autre voix, haute et rauque : « C'est toi qui l'as repéré, vas-y toi-même ! Il est à toi. » Un autre éclair frappa le sol.

Le poids de l'homme massif, la puanteur de sa blessure mortelle assaillaient le visage de Miles. Il aurait aimé que ce brave homme pèse cinquante kilos de plus. Pas étonnant que Cavilo ait été prête à sortir vingt mille dollars de Beta pour une chance de disposer d'un filet-bouclier. De toutes les armes affreuses que Miles avait affrontées, celle-ci était la plus terrifiante sur le plan personnel. Une blessure à la tête qui ne le tuait pas complètement, mais le dépouillait de son humanité, le ravalant au rang d'animal ou de légume, c'était le pire cauchemar. Son intelligence était certainement l'unique justification de son existence. Sans elle…

Le crépitement d'un brise-nerfs *pas* braqué de son côté parvint à son ouïe. Miles tourna la tête pour crier, d'une voix étouffée par l'étoffe et la chair : « Neutraliseurs ! Neutraliseurs ! Il nous le faut vivant pour l'interroger ! » *Vas-y toi-même ! Il est* à *toi…* Il devait s'extirper de dessous ce cadavre et se joindre au combat. Sauf que, s'il était la cible de l'assassin – et pour quelle autre raison décharger une arme dans un macchab ? –, il ferait peut-être mieux de ne pas bouger. Il se tortilla afin de se ramasser davantage sur lui-même.

Les cris se turent ; les tirs cessèrent. Quelqu'un s'efforçait de dégager Miles du corps du sergent. Miles mit un instant à comprendre qu'il devait lâcher la veste d'uniforme du mort pour pouvoir être sauvé. Il décrispa les doigts avec difficulté.

Le visage de Thorne ondula au-dessus de lui, blême, haletant.

— Ça va, amiral ?

— Je crois, répliqua Miles d'une voix oppressée.

— Il te visait, annonça Thorne.

— J'avais remarqué, bégaya Miles. Je ne suis que légèrement brûlé.

Thorne l'aida à s'asseoir. Il tremblait aussi fort qu'après sa bastonnade à la massue électrique. Il contempla ses mains agitées de spasmes, toucha le cadavre à côté de lui avec un émerveillement morbide. Chaque jour qui me reste à vivre sera un cadeau de vous. Et je ne connais même pas votre nom.

— Ton sergent… comment s'appelait-il ?

— Collins.
— C'était un type bien.
Oser s'approcha, l'air constipé.
— Amiral Naismith, ceci n'était pas de mon fait !
— Oh ? (Miles cligna des paupières.) Aide-moi à me relever, Bel…
Elena arriva, avec une autre femme mercenaire, traînant chacune par un pied un homme revêtu de l'uniforme bleu marine d'un soldat aslunder. Assommé ? Mort ? Elles laissèrent choir les pieds avec un bruit sourd à côté de Miles, arborant l'air détaché de lionnes apportant une proie à leurs lionceaux. Miles baissa les yeux et contempla un visage on ne peut plus familier. Général Metzov ! Quel bon vent vous amène ?
— Reconnaissez-vous cet homme ? demanda Oser à un officier aslunder qui s'était hâté de les rejoindre. Est-ce un des vôtres ?
— Jamais vu. (L'Aslunder s'agenouilla pour chercher des pièces d'identité.) Il a un laissez-passer en règle.
— Il aurait pu me descendre et s'en tirer à bon compte, dit Elena à Miles, mais il ne cessait de te canarder. Tu as été bien avisé de rester à l'abri.
Triomphe de l'intelligence, ou manque de courage ?
— En effet. (Miles tenta de tenir debout seul, renonça et s'appuya sur Thorne.) J'espère que tu ne l'as pas tué.
— Juste assommé, dit Elena, montrant l'arme comme preuve. (Quelqu'un avait dû la lui lancer au début de la mêlée.) Il a probablement un poignet cassé.
— Qui est-ce ? questionna Oser.
Son ignorance semblait sincère, jugea Miles.
— Voyons, amiral, commença-t-il dans un sourire qui lui découvrit les dents, je vous avais dit que j'allais vous fournir plus de renseignements que votre section n'en récolterait en un mois. Permettez-moi de vous présenter le général Stanis Metzov, commandant en second des Rangers de Randall.
— Depuis quand des officiers d'état-major de haut grade se chargent-ils d'assassinats sur le terrain ?
— Pardon, commandant en second il y a trois jours. Cela a pu changer. Il était plongé jusqu'à son maigre cou dans les machinations de Cavilo. Vous, lui et moi avons rendez-vous avec une seringue.

Oser le regarda avec stupeur.

— Vous avez projeté ceci ?

— Pourquoi croyez-vous que j'aie passé cette dernière heure à me déplacer dans la Station, si ce n'est pour le débusquer ? répliqua Miles gaiement.

Pendant tout ce temps-là, il devait me suivre à la trace. Je crois que je suis à deux doigts de vomir. Est-ce que je viens de me montrer d'une rare intelligence ou d'une incroyable stupidité ?

Oser donnait l'impression de chercher la réponse à cette même question.

Miles contempla la forme inconsciente de Metzov, s'efforçant de réfléchir. Metzov avait-il été dépêché par Cavilo ou cette tentative de meurtre était-elle entièrement de sa propre initiative ? S'il était l'envoyé de Cavilo, avait-elle prévu qu'il tombe vivant entre les mains de ses ennemis à elle ? Sinon, y avait-il un assassin de renfort dans les parages – et, dans ce cas, sa cible était-elle Metzov si Metzov réussissait ou Miles si Metzov échouait ? Ou les deux ? J'ai besoin de m'asseoir et de tracer un diagramme, pensa-t-il.

Une équipe médicale était arrivée.

— Oui, à l'infirmerie, confirma Miles d'une voix blanche. Jusqu'à ce que mon vieil ami que voilà retrouve ses esprits.

— C'est bien mon avis, dit Oser en secouant la tête sous le coup de la consternation.

— Organisez une protection en même temps qu'une garde pour notre prisonnier, cela vaudra mieux. Je ne suis pas certain qu'il était destiné à survivre à sa capture.

— Bien, acquiesça Oser, effaré.

Thorne le soutenant par un bras, Elena par l'autre, Miles franchit en trébuchant l'écoutille de son domaine, le *Triomphe*.

14

Secoué de tremblements, Miles était assis sur un banc d'une cabine vitrée normalement destinée à la bio-isolation dans l'infirmerie du *Triomphe* et regardait Elena lier avec un cordon électrique le général Metzov à une chaise. Le spectacle aurait donné à Miles une agréable sensation de juste retour des choses si l'interrogatoire qu'ils s'apprêtaient à mener n'avait été aussi porteur de complications dangereuses. Elena était de nouveau désarmée. Deux sentinelles, neutraliseur au poing, montaient la garde de l'autre côté de la porte transparente insonorisée. Il avait fallu que Miles déploie des trésors d'éloquence pour que l'auditoire de cet interrogatoire préliminaire soit limité à lui-même, à Oser et à Elena.

— Quelle importance peuvent bien avoir les renseignements de ce bonhomme ? s'était enquis Oser avec irritation. On l'a lâché pour faire lui-même le travail sur place.

— Assez cruciale pour que vous y regardiez à deux fois avant de les diffuser devant un comité, avait objecté Miles. Vous aurez toujours l'enregistrement.

Metzov, apparemment souffrant, demeurait silencieux, sans réaction. Son poignet droit avait été bandé avec soin. La reprise de conscience expliquait son air malade ; le silence était de pure forme, et tout le monde le savait. Par une étrange courtoisie, on s'abstenait de le harceler de questions avant l'injection de thiopenta.

Oser jeta un regard sombre à Miles.

— Vous sentez-vous assez en forme ?

Miles regarda ses mains qui tressautaient encore.

— Du moment que l'on ne me demande pas de jouer au chirurgien du cerveau, oui. Allez-y. J'ai des raisons de croire qu'il est capital de faire vite.

Oser hocha la tête à l'adresse d'Elena, qui leva la seringue-atomiseur pour vérifier la dose, puis l'appuya contre le cou de Metzov. Qui ferma brièvement les yeux avec désespoir. Au bout d'un instant, ses mains crispées se détendirent. Les muscles de son visage se relâchèrent, s'affaissant dans un vague sourire imbécile. La

transformation était très désagréable à observer. Sans la tension, son visage paraissait vieux.

Elena lui vérifia le pouls et les pupilles.

— Très bien. Il est à vous, messieurs.

Elle recula pour s'appuyer contre le chambranle de la porte, les bras croisés, l'expression presque aussi fermée que l'avait été celle de Metzov.

Miles tendit la main, paume offerte.

— Après vous, amiral.

Oser grimaça.

— Merci, amiral.

Il se planta devant Metzov et le dévisagea d'un air méditatif.

— Général Metzov ! Votre nom est-il Stanis Metzov ?

Metzov sourit.

— Oui, c'est moi.

— Actuellement, commandant en second des Rangers de Randall ?

— Oui.

— Qui vous a envoyé assassiner l'amiral Naismith ?

La figure de Metzov arbora un air de joyeuse stupeur.

— L'amiral qui ?

— Appelez-moi Miles, suggéra ce dernier. Il me connaît sous un… pseudonyme.

Sa chance d'arriver au bout de cet interrogatoire sans que son identité soit révélée équivalait à celle de la survie d'une boule de neige plongeant vers le centre d'un soleil, mais pourquoi courir au-devant des complications ?

— Qui vous a envoyé tuer Miles ?

— Cavie. Il s'était évadé, vous comprenez. J'étais le seul à qui elle pouvait se fier… la garce !

Miles fronça les sourcils.

— En fait, Cavilo m'a expédié ici elle-même, expliqua-t-il à Oser. Par conséquent, le général Metzov a été victime d'un coup monté. Mais dans quel but ? À mon tour.

Miles quitta son banc d'un pas mal assuré et se plaça dans le champ de vision de Metzov. En dépit de l'euphorie provoquée par le sérum, Metzov exhala un soupir de rage, puis arbora un sourire mauvais.

Miles décida de commencer par la question qui le tarabustait depuis des lunes.

— Contre qui… contre quelle cible était dirigée votre attaque au sol ?

— Vervain, répliqua Metzov.

Même Oser en resta bouche bée. Dans le silence stupéfait, Miles entendit battre le sang dans ses oreilles.

— Vervain est votre employeur, dit Oser d'une voix étouffée.

— Dieu… tout s'explique finalement ! (Miles esquissa un entrechat et faillit s'étaler. Elena se décolla de la paroi avec précipitation pour le rattraper.) Oui, oui, *oui*…

— C'est insensé ! reprit Oser. La voilà, la surprise de Cavilo !

— Pas en totalité, je parie. Les forces d'intervention de Cavilo sont bien plus grandes que les nôtres, mais en aucun cas suffisantes pour s'emparer physiquement d'une planète complètement colonisée comme Vervain. Elles ne peuvent qu'opérer une razzia et déguerpir dare-dare.

— Razzier et filer, c'est cela, confirma Metzov avec un sourire imperturbable.

— Quelle était votre cible, exactement ? questionna Miles d'un ton pressant.

— Les banques… les musées d'art… les banques de gènes… les otages…

— Un raid de *pirates* ! s'exclama Oser. Que comptiez-vous donc faire du butin ?

— Le larguer au retour dans l'Ensemble de Jackson ; les gens de là-bas se chargent de tout fourguer.

— Et comment espériez-vous échapper à la fureur de la flotte vervani ? demanda Miles.

— En attaquant juste avant que la nouvelle flotte prenne position. La flotte d'invasion de Cetaganda surprendra les vaisseaux en stationnement orbital. Objectifs fixes. Du nanan !

Cette fois, le silence fut total.

— La voilà, la surprise de Cavilo ! finit par dire Miles. Oui, celle-là est *digne* d'elle !

— L'invasion… par Cetaganda ?

Oser se mordilla un ongle machinalement.

— Bon Dieu, ça colle ! (Miles se mit à arpenter la petite pièce à pas irréguliers.) Quelle est la seule manière de s'emparer d'un couloir de navigation ? En le bloquant des deux côtés. Les Vervani ne sont pas les employeurs de Cavilo… Ce sont les *Cetagandans*. (Il se retourna pour désigner le général branlant du chef, la lippe pendante.) Et, à présent, je vois clairement le rôle que joue Metzov dans cette affaire.

— Pirate, dit Oser avec un haussement d'épaules.

— Non… bouc émissaire.

— Quoi ?

— Cet homme – vous l'ignorez, apparemment – a été licencié de l'armée impériale de Barrayar pour brutalités.

Oser cligna des paupières.

— De l'armée de Barrayar ? Il avait dû mettre le paquet.

Miles refoula une légère irritation.

— Eh bien, oui. Il… il a mal choisi sa victime. Vous ne comprenez pas ? La flotte d'invasion de Cetaganda se précipite dans l'espace territorial de Vervain à l'invitation de Cavilo… probablement au signal de Cavilo. Les Rangers exécutent leur razzia, ratissent complètement Vervain. Par bonté d'âme, les Cetagandans « sauvent » la planète des traîtres mercenaires. Les Rangers décampent, Metzov est laissé derrière comme bouc émissaire… dans le style du gars qu'on jette de la troïka pour le donner en pâture aux loups (ouille, ce n'était pas une métaphore appropriée pour Beta)… afin qu'il soit pendu publiquement par les Cetagandans dans l'intention de démontrer leur « bonne foi ». Voyez, ce diabolique Barrayaran vous a nui, vous avez besoin de notre protection impériale contre la menace impériale de Barrayar et nous voici !

« Et Cavilo se retrouve payée *trois* fois. Une par les Vervani, une par les Cetagandans et la troisième par l'Ensemble de Jackson quand elle lui refile son butin à revendre en partant. Tout le monde profite. Excepté les Vervani, bien sûr.

Il s'interrompit pour reprendre haleine.

Oser paraissait convaincu… et soucieux.

— Pensez-vous que les Cetagandans projettent de poursuivre leur percée jusqu'à l'intérieur du Moyeu ? Ou s'arrêteront-ils à Vervain ?

— Evidemment qu'ils continueront ! Le Moyeu est la cible stratégique ; Vervain n'est qu'une étape pour l'atteindre. D'où le

montage de l'affaire des « méchants mercenaires ». Les Cetagandans désirent dépenser le moins d'énergie possible à pacifier les Vervani. Ils les baptiseront probablement « satrapie alliée », contrôleront les itinéraires spatiaux et atterriront à peine sur la planète. Ils l'absorberont sur le plan économique en une génération. La question, c'est : les Cetagandans s'arrêteront-ils à Pol ? Essaieront-ils de s'en emparer dans cette opération-ci ou laisseront-ils Pol servir d'Etat tampon entre eux et Barrayar ? Conquête ou séduction ? S'ils réussissent à pousser Barrayar à l'attaque en passant sans permission par Pol, cela aurait même des chances de conduire les gens de Pol à s'allier avec Cetaganda… aïe, aïe, aïe !

Il se remit à jouer les lions en cage.

Oser avait l'air d'avoir mordu dans quelque chose d'immonde, une moitié de ver comprise.

— Je n'ai pas été engagé pour affronter l'Empire de Cetaganda. Je m'attendais, au pire, à me battre contre les mercenaires de Vervain, en admettant même que toute l'affaire ne tourne pas au fiasco. Si les Cetagandans arrivent dans le Moyeu en force, nous serons pris au piège. Enfermés dans un cul-de-sac. Peut-être devrions-nous songer à nous sortir de là pendant que la voie est encore libre…

— Mais, amiral Oser, objecta Miles en désignant Metzov, ne comprenez-vous pas que Cavilo ne l'aurait jamais lâché dans la nature si le projet avait encore été d'actualité ? Elle pouvait avoir prévu qu'il meure en essayant de me tuer mais restait toujours le risque qu'il ne meure pas – qu'il en résulte précisément ce genre d'interrogatoire. Tout ceci est l'*ancien* plan. Un *nouveau* doit être au point. (Et je pense le connaître.) Il y a un… autre facteur. Un nouvel X dans l'équation. (Grégor.) Ou je me trompe fort, ou l'invasion par les Cetagandans représente maintenant pour Cavilo un handicap considérable.

— Amiral Naismith, je veux bien croire que Cavilo doublerait n'importe qui que vous nommeriez… excepté les Cetagandans. Ils chercheraient à se venger pendant une génération entière. Elle ne pourrait pas s'enfuir assez loin, elle ne vivrait pas assez longtemps pour dépenser ses bénéfices. À propos, quel bénéfice imaginable l'emporterait sur une triple paie ?

Mais si elle compte sur l'empire de Barrayar pour la protéger contre le châtiment – sur toutes les ressources de notre Sécurité…

— Je vois un moyen par lequel elle pourrait escompter s'en tirer, répliqua Miles. Si les choses se déroulent selon ses plans, elle aura toute la protection qu'elle désire. Et tous les bénéfices.

Cela pourrait marcher, franchement. Si Grégor était suffisamment entiché d'elle. Et si deux trouble-fête susceptibles de faire obstacle au mariage – Miles et le général Metzov – s'entre-tuaient fort à propos. Abandonnant sa flotte, elle emmènerait Grégor et fuirait devant les Cetagandans, se présentant à Barrayar comme le « sauveur » de l'empereur ; si, par-dessus le marché, un Grégor amoureux l'imposait comme sa fiancée, la digne mère d'un futur héritier de la caste militaire, l'attrait romanesque de cette aventure dramatique risquait d'influencer suffisamment l'opinion publique pour l'emporter sur l'avis de conseillers moins enclins au romantisme. Dieu sait que la propre mère de Miles avait préparé le terrain pour ce scénario. Elle pourrait vraiment réussir ce coup-là. Impératrice Cavilo de Barrayar. Cela sonne même bien. Et elle couronnerait sa carrière en trahissant absolument *tout le monde,* y compris ses propres soldats…

— Miles, tu fais une de ces têtes, commença Elena d'un ton soucieux.

— Quand ? s'exclama Oser. Quand les Cetagandans vont-ils attaquer ?

Il capta l'attention vagabonde de Metzov et répéta la question.

— Cavie seule le sait. (Metzov ricana.) Cavie sait tout.

— L'assaut doit être imminent, affirma Miles. S'il n'est pas déjà lancé. À en juger d'après le chronométrage de mon retour ici par Cavilo. Elle avait l'intention que les Den… la flotte soit en ce moment même paralysée par nos dissensions intestines.

— Dans ce cas, murmura Oser, que faire… ?

— Nous sommes trop éloignés. À un jour et demi du combat. Qui se situera au couloir de navigation de la Station de Vervain. Et au-delà, dans l'espace territorial de Vervain. Il faut nous rapprocher. Il faut que nous emmenions la flotte à l'autre bout du système – pour clouer Cavilo face aux Cetagandans. La bloquer…

— Holà ! Je ne vais pas monter une attaque de front contre l'Empire de Cetaganda ! l'interrompit sèchement Oser.

— Bien obligé ! Vous aurez tôt ou tard à combattre les hommes de Cetaganda. Choisissez votre moment, sinon c'est eux qui le choisiront. Il n'y a qu'une possibilité de les arrêter, et c'est au couloir de navigation. Une fois qu'ils l'auront franchi, ce sera impossible.

— Si j'éloigne ma flotte d'Aslund, les Vervani croiront que nous les attaquons.

— Et mobiliseront, se mettront en état d'alerte. Bien. Mais dans le mauvais sens… ce qui n'est pas bon. Nous finirions par être une feinte pour Cavilo. Nom d'une pipe ! Sans doute une autre branche de son arbre stratégique.

— Supposez – si les Cetagandans représentent pour Cavilo un handicap aussi grand que vous le prétendez –, supposez qu'elle n'envoie pas son code ?

— Oh ! ils lui sont encore nécessaires, mais dans un but différent. Elle a besoin d'eux pour les fuir. Et pour exécuter en masse ses témoins. En fait, elle a besoin en ce moment que leur invasion rate. Si elle envisage les choses à aussi long terme qu'elle le devrait, dans son nouveau plan.

Oser secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— Pourquoi ?

— Notre unique espoir – l'unique espoir d'Aslund est de capturer Cavilo et de stabiliser les Cetagandans au couloir de navigation de la Station de Vervain. Non, attendez ! Il faut que nous tenions les deux extrémités du couloir Moyeu-Vervain, jusqu'à l'arrivée des renforts.

— Quels renforts ?

— Aslund, Pol… Une fois que les Cetagandans auront montré leurs armées en chair et en os, ils comprendront la menace. Et si Pol se lance dans la bagarre du côté de Barrayar et non du côté de Cetaganda, Barrayar sera en mesure de déverser des troupes via Pol. Stopper les Cetagandans est faisable, si tout se produit dans le bon ordre.

Mais Grégor pourra-t-il être récupéré vivant ? Pas une voie vers la victoire, mais toutes les voies…

Est-ce que les Barrayarans s'en mêleraient ?

— Oh, je le pense. Votre contre-espionnage doit suivre de près ces choses-là… Vos agents n'ont-ils pas remarqué une brusque

augmentation de l'activité des services de renseignements de Barrayar dans le Moyeu, ces derniers jours ?

— Maintenant que vous en parlez, si. Leurs échanges codés ont quadruplé.

Dieu merci ! Les secours étaient peut-être plus proches qu'il n'avait osé l'espérer.

— Avez-vous décrypté un de leurs codes ? questionna Miles sur sa lancée.

— Seulement le moins sensible, jusqu'à présent.

— Ah ! Bien. Je veux dire, dommage !

Debout les bras croisés, Oser se mordait la lèvre, complètement absorbé dans ses réflexions. Ce qui rappela désagréablement à Miles l'expression méditative qu'avait eue l'amiral juste avant d'ordonner de le précipiter par le sas spatial le plus proche, à peine plus de huit jours auparavant.

— Non, finit-il par dire. Merci pour le renseignement. En récompense, je suppose que je vais épargner votre vie. Mais nous nous retirons. Ce n'est pas un combat que nous ayons une chance de gagner. Seule une armée planétaire aveuglée par la propagande, disposant des ressources d'une planète pour l'appuyer, peut se permettre ce sacrifice insensé. J'ai formé ma flotte pour en faire un bel outil tactique, pas un… pas un fichu butoir de porte constitué de cadavres ! Je ne suis pas – pour reprendre votre expression un bouc émissaire.

— Pas un bouc émissaire – un fer de lance.

— Votre « fer de lance » n'a pas de lance. C'est non.

— C'est votre dernier mot, amiral ? demanda Miles d'une voix blanche.

— Oui. (Oser mit le contact de son talkie-walkie de poignet et parla aux gardes qui attendaient.) Caporal, cette personne va aller à la prison. Appelez-les en bas et avertissez-les.

Le garde salua de l'autre côté de la vitre tandis qu'Oser coupait le contact.

— Mais, amiral, dit Elena en s'approchant de lui, les bras levés dans un geste suppliant.

D'un revers du poignet, prompte comme un serpent, elle plaqua la seringue-atomiseur contre le cou d'Oser. Il eut les yeux qui se

dilatèrent, son pouls s'accéléra une fois, deux fois, trois fois, tandis que ses lèvres s'ouvraient dans une grimace de rage. Il se raidit pour la frapper. Son coup s'amollit à mi-arc de trajectoire.

Les gardes, alertés par le brusque mouvement d'Oser, braquèrent leurs neutraliseurs. Elena attrapa au vol la main du général et la baisa, arborant un sourire reconnaissant. Les gardes se détendirent ; l'un donna un coup de coude à l'autre et lâcha sans doute quelque plaisanterie égrillarde à en juger d'après leurs sourires, mais Miles avait l'esprit trop confus pour essayer de lire sur les lèvres.

Oser oscillait et haletait, luttant contre le sérum. Elena se coula le long du bras capturé et passa avec naturel une main autour de la taille d'Oser, le tournant à moitié pour qu'ils se trouvent dos à la porte. Le sourire stupide, typique du traitement au thiopenta, apparut et disparut du visage d'Oser, puis finit par s'y fixer.

— Il se conduisait comme si je n'avais pas d'arme.

Elena secoua la tête avec exaspération et glissa la seringue-nébuliseur dans la poche de sa veste.

— Et maintenant ? dit fébrilement Miles dans un souffle quand le caporal-garde se pencha sur le code d'ouverture de la porte.

— Nous allons tous à la prison, je pense. Tung y est.

— Ah !…

Bon-Dieu-nous-ne-parviendrons-jamais-à-nous-en-tirer ! Fallait essayer. Miles sourit gaiement aux gardes qui entraient et les aida à libérer Metzov, les gênant surtout et détournant leur attention d'Oser et de sa mine curieusement réjouie. À un moment donné, tandis qu'ils regardaient ailleurs, il fit un croc-en-jambe à Metzov, qui trébucha.

— Il vaudrait mieux que vous le preniez chacun par un bras, il n'a pas trop d'équilibre, dit Miles aux gardes.

Lui-même n'était pas très d'aplomb, mais il se débrouilla pour encombrer le seuil de la porte, de sorte que les gardes et Metzov passèrent les premiers, lui en deuxième ; Elena, bras dessus bras dessous avec Oser, fermait la marche. « Viens, petit, viens », l'entendit-il psalmodier derrière lui, comme une femme qui tente d'attirer un chat sur ses genoux.

Ce fut le plus long court déplacement de sa vie. Il se laissa distancer pour grommeler du coin des lèvres à Elena :

— D’accord, nous allons à la prison. Elle sera bourrée de ce qu’Oser a de mieux. Et ensuite ?

Elle se mordit la lèvre.

— Sais pas.

— C’est bien ce que je craignais. Tourne à droite.

Ils s’engouffrèrent dans le couloir qu’ils croisaient.

Un garde regarda par-dessus son épaule.

— Chef ?

— Allez toujours, les gars, lui cria Miles. Quand vous aurez mis cet espion sous clé, venez au rapport à la cabine de l’amiral.

— Bien, chef.

— Continue à marcher, dit Miles dans un souffle. Continue à sourire…

Les pas des gardes s’évanouirent.

— Où, maintenant ? demanda Elena. (Oser trébucha.) J’en ai ma claque.

— À la cabine de l’amiral, pourquoi pas ? décida Miles.

Il avait un sourire figé et exultant. Le geste de rébellion bien inspiré d’Elena lui avait donné sa plus belle chance de la journée. Il avait maintenant l’élan. Il ne s’arrêterait que s’il était aplati par terre. La tête lui tournait d’un indicible soulagement : le *peut-être que, peut-être que, peut-être que* mouvant, tourbillonnant, crépitant, était maintenant cloué à un fixe *c’est ça. Le moment, c’est tout de suite. Le mot d’ordre est « vas-y »*.

Ils croisèrent quelques techs oserans. Oser dodelinait légèrement de la tête. Miles espéra que cela passerait pour une réponse négligente à leur salut. En tout cas, personne ne se retourna. Deux niveaux et un autre changement de direction les amenèrent dans les coursives réservées aux cadres dont il se souvenait bien. Ils passèrent devant la cabine du capitaine (flûte, il allait devoir régler la question d’Auson, et sans tarder) ; la paume d’Oser, pressée par Elena contre la serrure tactile, permit de pénétrer dans les lieux dont Oser avait fait son quartier général. Quand la porte se referma en glissant derrière eux, Miles s’aperçut qu’il avait retenu son souffle.

— Nous voilà dans le bain, dit Elena, qui s’adossa un instant à la porte. Tu vas encore nous lâcher ?

— Pas cette fois-ci, répliqua Miles. Tu as peut-être remarqué qu'il y a un sujet dont je n'ai pas fait mention dans la discussion à l'infirmerie.

— Grégor.

— Exactement. Cavilo le retient en ce moment même comme otage sur son vaisseau amiral.

Elena courba la nuque sous le poids de la consternation.

— Elle se propose de le vendre pour un bonus aux Cetagandans, alors ?

— Non. C'est plus dingue que ça. Elle veut l'épouser.

La bouche d'Elena s'arrondit de stupeur.

— Quoi ? Miles, elle ne peut pas avoir conçu un projet aussi dément, à moins que…

— À moins que Grégor ne lui en ait implanté l'idée dans la tête. Ce qu'il a fait, je crois. Avec arrosage, engrais et tout. En revanche, j'ignore si Grégor a parlé sérieusement ou s'il cherche seulement à gagner du temps. Elle a pris grand soin de nous tenir séparés. Tu connais Grégor presque aussi bien que moi. Qu'en penses-tu ?

— Difficile d'imaginer Grégor amoureux au point d'en devenir idiot. Il a toujours été… assez calme. Presque dépourvu de libido. En comparaison d'Ivan, disons.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une comparaison équitable.

— Non, tu as raison. Eh bien ! comparé à toi, alors.

Miles se demanda si la remarque était du lard ou du cochon.

— Grégor n'a jamais eu beaucoup d'occasions, quand nous étions plus jeunes. J'entends par là, pas d'intimité. La Sécurité toujours sur son dos. Cela… cela peut créer un blocage, à moins d'être exhibitionniste.

— Ce n'était pas son genre.

— Sûrement que Cavilo doit s'arranger pour ne présenter que son côté le plus séduisant.

Elena s'humecta pensivement les lèvres.

— Est-elle jolie ?

— Pour qui est attiré par les blondes homicides avides de puissance, je suppose qu'elle peut être irrésistible.

Elena se rasséréna légèrement.

— Ah ! Elle ne te plaît pas.

— Elle est trop petite pour mon goût.

Elena eut un grand sourire franc.

— Ça, je le crois ! (Elle guida Oser vers un fauteuil et l'y installa.) Nous allons être obligés de l'attacher. Ou d'adopter une mesure quelconque.

L'intercom bourdonna. Miles se dirigea vers la console pour répondre.

— Oui ? dit-il de son ton le plus blasé.

— Allô, ici le caporal Meddis. Nous avons placé l'agent vervani dans la cellule neuf.

— Merci, caporal. Ah, à propos… (Cela valait la peine de tenter le coup.) Il nous reste encore du thiopenta. Voudriez-vous nous monter le capitaine Tung pour interrogatoire ?

— Tung, amiral ? (La voix du garde était hésitante.) Heu, puis-je ajouter deux hommes de renfort à mon peloton, alors ?

— Certainement… Voyez si le sergent Chodak est dans les parages. Il a peut-être des hommes disponibles pour des corvées supplémentaires. En fait, n'est-il pas lui-même sur le tableau de service des extra ?

Il leva les yeux à temps pour voir Elena brandir le pouce et l'index réunis en forme d'O.

— En effet, il me semble, amiral.

— Bon, comme vous voulez. Allez-y. Naismith, terminé. (Il déconnecta la communication et contempla l'appareil comme si c'était la lampe d'Aladin.) Je ne pense pas que je sois destiné à mourir aujourd'hui. Je dois être réservé pour après-demain.

— Tu crois ?

— Oh oui ! J'aurai une chance beaucoup plus grande, plus publique et plus spectaculaire de tout flanquer en l'air à ce moment-là. Je serai en mesure de liquider mille vies avec la mienne.

— Ne te laisse pas aller à une de tes ridicules trouilles vertes. (Elena lui donna un coup sec en travers des jointures avec sa seringue-nébuliseur.) Tu dois réfléchir à la manière de nous sortir de ce trou.

— Oui, ma'ame, répondit docilement Miles, réconforté, en se frottant la main. À propos, quand Oser a arrêté Tung pour avoir

arrangé ma fuite, pourquoi n'a-t-il pas continué en vous bouclant aussi, toi, Arde, Chodak et le reste de votre escadre ?

— Il n'a pas arrêté Tung pour cela. Du moins, je n'en ai pas la conviction. Il harcelait Tung, comme à son habitude, ils se trouvaient tous les deux sur le pont – ça, c'était inhabituel – et Tung a fini par perdre son sang-froid et l'a jeté à terre. Il l'avait à moitié étranglé quand les agents de la Sécurité les ont séparés.

— Cela n'avait rien à voir avec nous, alors ?

C'était un soulagement.

— Je… je n'en suis pas certaine. Je n'étais pas là-bas. Ce devait être une diversion d'urgence pour détourner l'attention d'Oser et l'empêcher précisément d'établir un lien avec nous. (Elena eut un mouvement de tête en direction d'Oser qui continuait à arborer son sourire béat.) Et maintenant ?

— Laissons-le libre jusqu'à l'arrivée de Tung. Nous sommes tous une joyeuse bande d'alliés. (Miles fit la grimace.) Mais, pour l'amour du ciel, ne laisse personne tenter de lui adresser la parole !

La sonnerie de la porte bourdonna. Elena alla se poster derrière le fauteuil d'Oser, une main sur son épaule, en s'efforçant de prendre l'air aussi amical que possible. Miles se rendit à la porte et pianota le code d'entrée. Le panneau s'ouvrit en glissant.

Six soldats nerveux entouraient un Ky Tung à la mine hostile, vêtu d'un pyjama de prisonnier jaune vif et qui irradiait la rancune comme un petit soleil en état de pré-nova. Il serra les dents sous l'effet d'un désarroi total à la vue de Miles.

— Ah, merci, caporal, dit celui-ci. Nous tiendrons une petite conférence d'état-major officieuse après cet interrogatoire. J'apprécierais que vous et vos hommes montiez la garde dehors. Et au cas où le capitaine Tung serait repris d'une crise de violence, mieux vaudrait que nous ayons le sergent Chodak et un de *vos* hommes à l'intérieur.

Il mit l'accent sur le *vos* non pas en changeant de voix mais en regardant Chodak droit dans les yeux. Chodak comprit.

— Oui, amiral. Venez avec moi, soldat.

Je vous décerne une promotion au grade de lieutenant, songea Miles qui s'effaça pour laisser les deux hommes guider Tung à

l'intérieur. Oser, l'air en forme, creva un instant les yeux de la patrouille avant que la porte ne se referme dans un sifflement.

Oser était bien visible également pour Tung. Ce dernier bouscula ses gardes pour se libérer, puis se dirigea à grands pas vers l'amiral.

— Espèce de salaud, tu t'imagines peut-être que… (Il resta court en voyant Oser continuer à le regarder en souriant béatement.) Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien, répliqua Elena avec un haussement d'épaules. Je crois que cette dose de sérum a nettement amélioré sa personnalité. Dommage que ce ne soit que temporaire.

Tung rejeta la tête en arrière, eut un éclat de rire sec et pivota sur ses talons pour secouer Miles par les épaules.

— Tu y es arrivé, espèce de petit… tu es revenu ! À nous les entreprises !

Le soldat de Chodak se contracta, comme s'il cherchait de quel côté ou qui attaquer. Chodak l'attrapa par le bras, secoua la tête en silence et indiqua la paroi près de la porte. Il rengaina son neutraliseur et s'adossa au chambranle, les bras croisés ; après un instant de surprise, son subalterne l'imita, flanquant l'autre côté. Deux mouches sur le mur.

— Ce n'était pas exactement volontaire, dit Miles entre ses dents, en partie pour éviter de se mordre la langue au cours de l'explosion d'enthousiasme de l'Eurasien. Et nous n'en sommes pas encore à faire des affaires ensemble. (Navré, Ky, se dit-il, je ne peux pas être ton homme de paille, cette fois-ci. Il faut que tu me suives. Il conserva son expression sévère et ôta de ses épaules les mains de Tung avec une lenteur glaciale.) Ce capitaine de cargo vervani que tu avais déniché est allé me livrer tout droit au commandant Cavilo. Et je me suis demandé depuis si c'était un accident.

Tung recula, avec l'air d'avoir reçu de Miles un coup dans l'estomac.

Miles eut l'impression d'avoir décoché ce coup. Non, Tung n'était pas un traître, mais Miles n'osa pas renoncer au seul avantage qu'il possédait.

— Trahison ou maladresse, Ky ?

— Une gaffe, chuchota Tung, devenu d'un jaune décoloré. Bon sang ! je vais tuer ce triple traître…

— C'est déjà fait, dit Miles froidement.

Les sourcils de Tung se haussèrent dans une réaction de surprise et de respect.

— Je suis venu au Moyeu de Hegen, poursuivit Miles, avec un contrat qui se trouve maintenant presque irréalisable. Je ne suis pas venu pour te redonner le commandement opérationnel des Dendarii… à moins que tu ne sois préparé à servir *mes* objectifs. Les priorités et les cibles devront être choisies par moi. Seul le *comment* t'appartiendra.

Et qui donc allait mettre qui à la tête des Dendarii ? Pour autant que Tung ne s'avisait pas de cette question.

— Comme mon allié, commença Tung.

— Pas ton allié. Ton chef. C'est à prendre ou à laisser.

Tung resta planté comme une souche, ses sourcils bataillant pour retrouver leur position normale. D'une voix égale, il finit par dire :

— Le petit garçon de papa Ky grandit, à ce qu'il paraît.

— Ce n'en est même pas la moitié. Tu marches ou tu ne marches pas ?

— J'ai besoin d'entendre la seconde moitié. (Tung suçota sa lèvre inférieure.) Je marche.

Miles tendit la main.

— Marché conclu.

Tung la serra.

— Marché conclu.

Sa poigne était ferme. Miles exhala un long soupir.

— Très bien. Je t'ai raconté des demi-vérités, la dernière fois. Voilà ce qui se passe en réalité. (Il se mit à marcher de long en large, les frissons qui le secouaient n'ayant pas tous pour origine le contact avec le halo du brise-nerfs.) J'ai effectivement un contrat avec quelqu'un d'intéressé qui n'est pas des nôtres, mais pas pour une « évaluation militaire », qui est l'écran de fumée dont je me suis servi à l'usage d'Oser. Ce que je t'ai dit à propos de la guerre civile planétaire à empêcher n'était pas de la fumée. J'ai été engagé par les gens de Barrayar.

— D'habitude, ils n'engagent pas de mercenaires, objecta Tung.

— Je ne suis pas un mercenaire ordinaire. Je suis payé par la Sécurité impériale de Barrayar (au moins une vérité entière) pour

retrouver et récupérer un otage. En supplément, j'espère empêcher une flotte cetagandane, qui prépare une invasion pour l'heure imminente, de s'emparer du Moyeu. Notre deuxième priorité stratégique sera de garder les deux côtés du couloir spatial de Vervain ainsi que tous les autres sas de sortie que nous pourrons en attendant l'arrivée des renforts de Barrayar.

Tung s'éclaircit la gorge.

— Deuxième priorité ? Et s'ils n'arrivent pas ? Il y a Pol à traverser… Et le sauvetage d'un otage n'a normalement pas la priorité sur les opérations strat-tac d'une flotte, hein ?

— Etant donné l'identité de cet otage, je garantis leur arrivée. L'empereur de Barrayar, Grégor Vorbarra, a été kidnappé. Je l'ai retrouvé, puis perdu, et maintenant, il faut que je le ramène. Comme tu peux l'imaginer, j'escompte une récompense substantielle pour son retour sain et sauf.

Le visage de Tung reflétait sa stupeur devant cette révélation.

— Cette espèce d'échalas neurasthénique que tu traînais en remorque… Ce n'était pas *lui,* si ?

— Si. Et à nous deux, toi et moi, nous nous sommes débrouillés pour le livrer franco de port au commandant Cavilo.

— Oh, merde ! (Tung passa la main sur ses cheveux rugueux.) Elle n'aura rien de plus pressé que de le vendre aux Cetagandans.

— Non. Elle entend empocher sa récompense de Barrayar.

Tung ouvrit la bouche, la referma, leva un doigt.

— Attends une minute…

— C'est *compliqué,* concéda Miles. Voilà pourquoi je vais te déléguer la partie simple, la garde du couloir. À moi appartiendra de récupérer l'otage.

— *Simple…* Les Mercenaires Dendarii ? Au total cinq mille. Rien que ça ! Contre l'Empire cetagandan. As-tu oublié ce que c'est que compter au cours de ces quatre dernières années ?

— Pense à la gloire. Pense à ta réputation. Pense au bel effet que cela fera sur ton curriculum vitae.

— Sur mon cénotaphe, tu veux dire ! Personne ne sera capable de ramasser suffisamment de mes atomes dispersés pour les enterrer. Tu as l'intention de payer les frais de mes funérailles, fiston ?

— Ce sera un enterrement de première classe – bannières, majorettes et assez de bière pour que ton cercueil flotte jusqu'au Walhalla.

Tung soupira.

— Sers-toi de jus de pruneaux pour faire naviguer le bateau. Et bois la bière. Bon. (Tung demeura un instant silencieux, se frottant les lèvres.) La première étape, c'est de mettre la flotte en état d'alerte dans l'heure au lieu de vingt-quatre.

— Elle n'y est pas déjà ? dit Miles, rembruni.

— Nous étions défensifs. Nous estimions avoir au moins trente-six heures pour étudier tout ce qui viendrait vers nous depuis l'autre bout du Moyeu. Ou Oser l'a estimé. Cela prendra six heures pour nous préparer à être sur le pied de guerre en une heure.

— D'accord… Ce sera la deuxième étape, donc. La première sera de te raccommoder avec le capitaine Auson et de lui donner l'accolade.

— Un coup de pied au cul, oui ! s'exclama Tung. Cet abruti est…

— … est nécessaire pour commander le *Triomphe* pendant que tu diriges la tactique de la flotte. Tu ne peux pas t'occuper des deux à la fois. Impossible que je réorganise la flotte si près d'entamer le combat. Si j'avais une semaine pour éliminer… Bon, je ne l'ai pas. Les hommes d'Oser doivent être convaincus de rester à leur poste. Si j'ai Auson… (la main levée de Miles se replia comme une cage)… je pourrai commander le reste. D'une manière ou d'une autre.

Tung grommela à regret son assentiment.

— Très bien. (Son air renfrogné céda lentement la place à un sourire.) Je donnerais gros pour te voir lui faire embrasser Thorne, par contre.

— Un miracle à la fois, s'il te plaît !

Le capitaine Auson, gros quatre ans auparavant, avait encore pris du poids mais, cela mis à part, il n'avait pas changé. Il entra dans la cabine d'Oser, aperçut les neutraliseurs braqués dans sa direction et s'immobilisa, les poings serrés. Quand il vit Miles assis sur le bord du bureau-console d'Oser (une manœuvre psychologique pour hisser sa tête au niveau de celle de tous les autres ; dans le fauteuil, Miles craignait d'avoir l'air d'un enfant à qui manqueraient une dizaine d'annuaires sous les fesses à la table du dîner), l'expression d'Auson passa de la colère à l'horreur.

— Nom de Dieu ! Encore vous !

— *Natiirlich,* dit Miles avec un haussement d'épaules. (Chodak et son subalterne réprimèrent de joyeux sourires d'anticipation.) L'action va commencer.

— Vous ne pouvez pas prendre ce… (Auson s'interrompit pour examiner Oser.) Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Disons simplement que nous avons adapté son attitude. Quant à la flotte, elle est déjà à moi. (Enfin, presque. Il y travaillait, en tout cas.) La question est celle-ci : allez-vous choisir d'être du côté gagnant ? D'empocher un bonus de combat ? Ou donnerai-je le commandement du *Triomphe* à…

Auson découvrit les dents à l'adresse de Tung dans un grondement muet.

— … Bel Thorne ?

— Quoi ! s'exclama Auson sur un mode aigu qui fit tressaillir et grimacer Tung. Vous ne pouvez pas…

Miles lui coupa la parole.

— Vous rappelez-vous, par hasard, comment vous êtes passé du commandement de l'*Ariel* à celui du *Triomphe* ? Oui ?

Auson désigna Tung.

— Et lui ?

— Le signataire de mon contrat donnera une contribution d'une valeur égale à celle du *Triomphe,* qui deviendra la part d'investissement de Tung dans la société de la flotte. En échange, le commodore Tung renoncera à tout droit sur le vaisseau lui-même. Je confirmerai le rang de Tung en tant que chef d'état-major et tacticien en chef, et le vôtre en tant que capitaine du vaisseau amiral *Triomphe.* Votre contribution initiale, égale à la valeur de l'*Ariel* moins les droits de nantissement, sera confirmée comme étant votre part d'investissement dans la société de la flotte. L'un et l'autre vaisseau sera enregistré comme appartenant à la flotte.

— Etes-vous d'accord ? voulut savoir Auson, s'adressant à Tung.

Miles, d'un regard d'acier, incita Tung à répondre.

— Oui, dit Tung à contrecœur.

Auson réfléchit d'un air sombre.

— Il ne s'agit pas seulement de l'argent… (Il marqua un temps, le front plissé.) Quel bonus de combat ? Quel combat ?

Celui qui hésite est perdu.
— Vous marchez ou vous ne marchez pas ?
La face lunaire d'Auson prit une expression sournoise.
— Je marche… s'il présente ses excuses.
— Quoi ? Cet imbécile croit…
— Excuse-toi, mon cher Tung, ordonna Miles aimablement entre ses dents, et continuons. Sinon, le *Triomphe* aura son propre second pour capitaine. Qui, entre autres vertus, ne *discutera* pas avec moi.
— Sûr que non ! dit sèchement Auson. Cette lopette de Betan est folle d'amour. Je n'ai jamais été capable de déterminer si ce type avait envie de se faire sauter par vous ou de vous enfiler…
Miles sourit et leva la main.
— Allons, allons !
Il hocha la tête en direction d'Elena, qui avait rengainé son neutraliseur en faveur d'un brise-nerfs. Braqué d'une main ferme sur la tête d'Auson.
Son sourire rappela à Miles d'une manière troublante un des sourires du sergent Bothari. Ou, pire, de Cavilo.
— Je ne vous ai jamais dit, Auson, à quel point le son de votre voix m'agace ? demanda-t-elle.
— Vous ne tireriez pas, dit Auson d'une voix mal assurée.
— Je ne l'en empêcherais pas, mentit Miles. J'ai besoin de votre vaisseau. Ce serait commode – mais pas nécessaire – que vous le commandiez pour moi.
Son regard fila comme un poignard en direction de son chef d'état-major/tacticien en chef putatif.
De mauvaise grâce, Tung adressa à Auson des excuses bien troussées, encore que vagues, pour les insultes proférées naguère concernant son caractère, son intelligence, ses ascendants, son apparence… Comme l'expression d'Auson s'assombrissait, Miles interrompit le catalogue de Tung à mi-liste et le fit recommencer depuis le début :
— Sois plus simple.
Tung prit sa respiration.
— Auson, vous êtes une vraie tête de lard parfois, mais, bon sang, vous savez vous battre quand vous y êtes obligé ! Je vous ai vu. Dans une mauvaise passe, quand ça tourne mal et que ça déraille, c'est

vous que je choisirais comme soutien avant tous les autres capitaines de la flotte.

— Ah, voilà qui est sincère ! Merci beaucoup. J'apprécie vraiment votre souci pour ma sécurité. Jusqu'à quel point les choses vont-elles tourner mal et dérailler, à votre avis ?

Tung eut un gloussement de rire on ne peut plus désagréable.

Les capitaines-propriétaires furent amenés un par un, pour être persuadés, soudoyés, contraints par chantage ou éblouis tant et si bien que Miles en avait la bouche sèche, la gorge à vif et la voix rauque. Seul le capitaine du *Pèlerin* tenta de résister. Il fut neutralisé et ligoté, et son second sommé de choisir immédiatement entre une promotion au rang de capitaine et une longue promenade après une brève sortie par un sas. Il opta pour la promotion, mais son regard disait : *Je vous revaudrai ça un jour*. Tant que ce jour-là arriverait après les Cetagandans, Miles s'en fichait pas mal.

Ils se rendirent dans la salle de conférences, plus grande, pour la plus étrange réunion d'état-major à laquelle Miles eût jamais assisté. Oser, fortifié par une injection de rappel, fut installé au haut bout de la table comme un souriant cadavre empaillé. Deux hommes au moins étaient attachés à leur fauteuil et bâillonnés. Tung avait troqué son pyjama jaune contre une tenue grise et épinglé à la hâte les insignes de commodore par-dessus sa plaque de capitaine. Il présenta sa tactique et suscita parmi l'auditoire des réactions diverses et variées, allant du doute à la consternation, tant le rythme effréné des actions successives qu'il exigeait de chacun était – presque – accablant. Son argument le plus décisif fut la suggestion sinistre que s'ils ne prenaient pas position comme défenseurs du couloir spatial, ils risquaient d'être requis plus tard pour s'y engager afin d'attaquer une défense préparée par les Cetagandans, vision qui engendra des frissons tout autour de la table. *Cela pourrait être pire* a toujours été une affirmation inattaquable.

À mi-réunion, Miles se frotta les tempes et se pencha pour chuchoter à Elena :

— Est-ce que cela se passait toujours aussi mal, ou ai-je oublié ?

La jeune femme pinça pensivement les lèvres et répliqua dans un murmure :

— Non, les insultes étaient meilleures, autrefois.

Miles réprima un sourire.

Miles proféra cent exigences abusives et promesses en l'air, et finalement la séance fut levée. Chacun regagna son poste. Oser et le capitaine du *Pèlerin* furent emmenés au cachot sous bonne garde. Tung ne s'arrêta que le temps de considérer avec désapprobation les pantoufles marron.

— Si tu dois commander ma flotte, fiston, voudrais-tu, je te prie, faire une faveur à un vieux soldat et enfiler une paire de bottes réglementaires ?

Elena resta la dernière.

— Je voudrais que tu interroges de nouveau le général Metzov, lui dit Miles. Extorque-lui toutes les données des dispositions tactiques des Rangers que tu peux – codes, vaisseaux de service, vaisseaux de réserve, les dernières positions connues, les bizarreries des hommes, plus tout ce qu'il est susceptible de savoir sur les Vervani. Expurge les références fâcheuses qu'il aurait faites concernant ma véritable identité et transmets le tout au service des Ops, en avertissant que tout ce que pense Metzov n'est pas forcément exact. Cela peut servir.

— Entendu.

Miles soupira, s'appuya avec lassitude sur ses coudes.

— Tu sais, les patriotes planétaires comme les Barrayarans – nous, les gens de Barrayar –, nous nous trompons. Le cadre des officiers estime que les mercenaires n'ont pas d'honneur, parce qu'ils sont à vendre. Mais l'honneur est un luxe que seul peut s'offrir un homme libre. Un bon officier impérial comme moi n'est pas lié par l'honneur, il est juste *lié*. Combien de ces honnêtes gens est-ce que je viens de vouer à la mort par des mensonges ? C'est un drôle de jeu.

— Changerais-tu quoi que ce soit, aujourd'hui ?

— Tout. Rien. J'aurais menti encore deux fois plus vite si j'y avais été obligé.

— Tu parles effectivement plus vite quand tu prends l'accent de Beta, concéda-t-elle.

— Est-ce que j'agis bien ? Si je mène les choses à bien. L'échec étant automatiquement l'erreur. *Non pas une voie vers le désastre, mais toutes les voies…*

Elena haussa les sourcils.

— Certainement.

Il eut un rictus.

— Alors toi – *que j’aime* –, ma dame de Barrayar, qui détestes Barrayar, tu es la seule personne du Moyeu que je peux honnêtement sacrifier.

Elle inclina la tête en retour.

— Merci, mon seigneur.

Elle lui effleura de la main le sommet du crâne et sortit de la pièce.

Miles frissonna.

15

Miles retourna à la cabine d'Oser pour examiner rapidement les dossiers enregistrés sur la console de communication de l'amiral. Il voulait avoir une idée de tous les changements survenus depuis la dernière fois où il avait exercé le commandement, tant dans le matériel que dans les effectifs, et il voulait aussi assimiler le point de vue du contre-espionnage denda-rii/aslunder sur la marche des événements dans le Moyeu. On lui apporta un sandwich et du café, qu'il avala sans en sentir le goût. Le café ne servait plus à le maintenir éveillé, bien qu'il fût encore en proie à une tension nerveuse presque insupportable.

Dès que nous aurons quitté le port, je m'effondre sur le lit d'Oser. La sagesse commandait qu'il passe au moins une partie des trente-six heures du trajet à dormir, sinon à l'arrivée il serait plutôt un handicap qu'un atout. Au moment où il aurait à se mesurer avec Cavilo, qui lui donnait la sensation d'être désarmé, même quand il était au mieux de sa forme.

Pour ne rien dire des Cetagandans. Miles réfléchit à cette course historique entre l'évolution de l'armement et la tactique, du type où les concurrents sont réunis par paires, chacun avec une jambe liée à celle de son partenaire, une course à « trois jambes » comme on l'appelle.

Les projectiles pour le combat de vaisseau à vaisseau dans l'espace n'avaient pas tardé à devenir obsolètes en raison des blindages massifs et des armes au laser. Les blindages, prévus pour protéger les vaisseaux en mouvement contre les débris errants rencontrés à des vitesses spatiales normales allant jusqu'à Demi-G, écartaient les missiles sans aucun effort. Les armes au laser avaient été rendues inutiles à leur tour par l'arrivée de l'Avaleur-de-sabres, arme de défense élaborée par Beta, qui utilisait le feu de l'ennemi comme sa propre source d'énergie ; un principe similaire à celui du miroir au plasma, mis au point au cours de la génération des parents de Miles, promettait de faire de même avec les armes au plasma de moindre portée. Dans dix ans, le plasma serait peut-être dépassé.

L'arme en plein essor depuis les deux années écoulées semblait être la lance à implosion gravitique, une modification de la technologie du rayon tracteur ; des blindages à pesanteur artificielle de dessins divers traînaient encore en cours d'étude pour s'en protéger. Le rayon à implosion faisait d'horribles dégâts quand il atteignait une masse. Pires encore quand sa cible était humaine.

Mais la lance imploseuse suceuse d'énergie avait une portée extrêmement courte, en termes de vitesses et de distances spatiales à peine une douzaine de kilomètres. Or les vaisseaux devaient coopérer pour s'aborder, ralentir, se rapprocher et manœuvrer. Etant donné aussi la modeste échelle du volume des couloirs, le combat donnait parfois l'impression de redevenir du corps à corps, sauf que les formations trop serrées attiraient les attaques en « mur de soleils » par masses d'atomes. Le serpent qui se mord la queue. Le bruit courait sous le manteau que l'éperonnage et l'abordage pourraient bien être remis à l'honneur. Jusqu'à ce qu'arrive la dernière surprise sortie des ateliers du diable, en tout cas. Miles évoqua, saisi d'un regret poignant, le bon vieux temps de la génération de son grand-père où les gens pouvaient se tuer proprement à cinquante mille kilomètres de distance.

L'effet des nouveaux imploseurs sur la concentration de la puissance de feu promettait d'être curieux, surtout quand un couloir spatial était en cause. Désormais, une armée réduite pouvait, dans une petite zone, appliquer autant d'énergie par cube qu'une grande armée, qui ne pourrait réduire son ampleur à la portée de tir efficace ; bien que la différence en réserve comptât encore, bien sûr. Une armée puissante prête à faire des sacrifices pouvait continuer à frapper jusqu'à ce que la concentration de moindre taille succombe purement et simplement sous le nombre. Les seigneurs-ghems cetagandans n'étaient pas allergiques aux sacrifices, bien qu'ils préférassent généralement commencer par des subordonnés, ou, mieux encore, des alliés. Miles frictionna les muscles crispés de son cou.

Le vibreur de la cabine bêla ; Miles se pencha par-dessus le bureau à console pour pianoter le code d'ouverture de la porte.

Un homme maigre, les cheveux noirs, la trentaine, vêtu de la tenue gris et blanc des mercenaires avec les insignes de tech, se tenait,

hésitant, dans l'embrasure.

— Mon seigneur ? dit-il d'une voix douce.

Baz Jesek, officier mécanicien de la flotte. Naguère déserteur en fuite de l'armée impériale de Barrayar ; par la suite homme d'armes lié par serment comme homme lige à Miles sous son identité de seigneur Vorkosigan. Et finalement époux de la femme que Miles aimait. Avait aimée. Aimait encore. Baz. Zut ! Miles s'éclaircit la voix, mal à l'aise.

— Entrez, commodore Jesek.

Baz avança sans bruit sur la natte couvrant le sol, l'air inquiet et sur la défensive.

— Je débarque à l'instant de la navette de réparation et je viens d'apprendre que vous êtes de retour.

Son accent barrayaran, atténué et émoussé par ses années d'exil galactique, était sensiblement moins prononcé que quatre ans auparavant.

— De façon temporaire, du moins.

— Je… suis désolé que vous n'ayez pas retrouvé les choses comme vous les aviez laissées, mon seigneur. J'ai l'impression d'avoir dilapidé la dot que vous aviez octroyée à Elena. Je n'ai compris les implications des manœuvres financières d'Oser que… Je n'ai pas d'excuses.

— Oser a trompé Tung aussi, souligna Miles. (Entendre Baz s'excuser le faisait se crisper intérieurement.) J'ai cru comprendre que cela n'avait pas été à proprement parler un combat loyal.

— Il n'y a pas eu de combat du tout, mon seigneur, répliqua Baz avec lenteur. Le problème était là. (Baz se tint droit, les mains derrière le dos en position de repos à la parade.) Je suis venu vous offrir ma démission, mon seigneur.

— Offre rejetée, riposta aussitôt Miles. D'abord, les hommes d'armes assermentés ne peuvent pas démissionner, deuxièmement, où vais-je trouver un officier mécanicien compétent (il jeta un coup d'œil à son chrono) en deux heures, et troisièmement, troisièmement… j'ai besoin d'un témoin pour me justifier si les choses tournent mal. Plus mal. Il faut que vous me donniez des renseignements sur les capacités de la flotte en matière de matériel, puis que vous m'aidiez à tout mettre en route. Et je dois vous

expliquer ce qui se passe réellement. Vous êtes le seul, en dehors d'Elena, à qui je puisse confier la partie secrète de cette affaire.

Miles eut du mal à persuader l'ingénieur hésitant à s'asseoir. Il débita un abrégé de ses aventures dans le Moyeu de Hegen, ne laissant de côté que la tentative de suicide de Grégor ; cela, c'était la mortification personnelle de l'empereur. Miles ne fut pas tout à fait surpris d'apprendre qu'Elena n'avait pas parlé de son précédent retour, bref et ignominieux, de son sauvetage et de son départ de chez les Dendarii ; Baz semblait penser que la présence incognito de l'empereur était une raison évidente et suffisante pour son silence. Quand Miles eut terminé, le sentiment de culpabilité de Baz avait cédé la place à l'inquiétude.

— Si l'empereur est tué… s'il ne revient pas… les désordres au pays vont durer des années, dit-il. Peut-être devriez-vous laisser Cavilo le sauver, plutôt que de risquer…

— Jusqu'à un certain point, c'est exactement mon intention, riposta Miles. Si seulement je savais ce que Grégor *a en tête* ! (Il marqua un temps.) Si nous perdons à la fois Grégor et la bataille du couloir spatial, les Cetagandans débarqueront à nos portes au moment où nous serons en pleine pagaille intestine. Quelle tentation pour eux ! Quel appât ! Ils ont toujours eu envie de Komarr… Nous nous trouverions face à la gueule béante de la deuxième invasion des Cetagandans, ce qui les surprendrait presque autant que nous. Ils préfèrent les plans longuement mûris, mais ils ne sont pas opposés à un peu d'opportunisme… pas quand se présente une chance aussi irrésistible…

Aiguillonnés par cette perspective, ils s'attaquèrent avec détermination à une revue technique, Miles se rappelant l'antique dicton sur ce qui peut se produire faute d'un clou. Ils avaient presque terminé quand l'officier de service aux communications appela Miles par sa console.

— Amiral Naismith ? (L'officier examina avec intérêt le visage de Miles, puis continua :) Il y a un homme au port qui désire vous voir. Il prétend avoir des renseignements importants.

Miles se rappela son hypothèse d'un assassin de renfort.

— Quelle est son identité ?

— Il prétend s'appeler Ungari. C'est tout ce qu'il accepte de dire.

Miles retint son souffle. La cavalerie, enfin ! Ou une manœuvre astucieuse pour parvenir à entrer.

— Pouvez-vous me le faire voir à son insu ?

Le visage de l'officier des transmissions fut remplacé par une vue de la cale de garage du *Triomphe*. La caméra vidéo effectua un zoom en plongée et effectua sa mise au point sur deux hommes en cotte de tech aslunder. Miles se sentit fondre de soulagement. Le capitaine Ungari. Et le brave sergent Overholt.

— Merci, officier. Faites escorter ces deux hommes par une patrouille jusqu'à ma cabine. (Il jeta un coup d'œil à Baz.) Dans une dizaine de minutes. (Il pianota sur le clavier pour couper la communication et expliqua :) C'est mon patron de la Séclmp. Dieu merci ! Mais… je ne suis pas sûr d'être capable de lui expliquer l'accusation de désertion particulière qui pèse sur vous. Vous comprenez, il fait partie de la Séclmp, pas de la Sécurité de l'armée, et je n'imagine pas que votre vieil ordre d'arrestation soit tout à fait en tête de liste de ses préoccupations pour le moment, mais ce serait peut-être… plus simple, si vous l'évitiez, hein ?

Baz eut une grimace d'acquiescement.

— Je pense que j'ai des tâches dont il faut que je m'acquitte ?

— Sans mentir, Baz… (pendant une folle minute, Miles eut violemment envie de dire à Baz de s'enfuir avec Elena, loin du danger qui approchait)… l'enfer va se déchaîner d'ici peu.

— Avec Miles le Fou de nouveau aux commandes, comment pourrait-il en être autrement ?

Baz haussa les épaules et sourit. Puis il se dirigea vers la porte.

— Je ne suis pas aussi toqué que Tung… Miséricorde, personne ne m'appelle comme ça, dites-moi ?

— Ah !… c'est une vieille plaisanterie. Qui n'a cours que parmi quelques vieux Dendarii.

Baz accéléra l'allure.

Et il y a très peu de vieux Dendarii. Cela, malheureusement, n'était pas une plaisanterie réjouissante. La porte se referma en sifflant derrière l'officier mécanicien.

Ungari. Ungari. Enfin quelqu'un en charge. Si seulement j'avais Grégor avec moi, j'en aurais fini dès maintenant. Mais du moins

puis-je découvrir ce que notre côté a combiné pendant tout ce temps. Epuisé, Miles posa la tête sur ses bras et sourit. De l'aide. Enfin !

Un rêve tourmenté lui embrumait l'esprit ; il s'arrachait à ce sommeil trop longtemps repoussé quand la sonnette de la cabine se remit à bêler. Il frotta son visage engourdi et tapota l'ouverture de la serrure sur le bureau.

— Entrez.

Il jeta un coup d'œil au chrono ; sa glissade dans l'inconscience n'avait duré que quatre minutes. Il était grand temps de prendre du repos.

Chodak et deux gardes dendarii escortèrent le capitaine Ungari et le sergent Overholt dans la pièce. Ces derniers étaient tous deux vêtus des cottes havane des contremaîtres aslunders, avec sans doute les plaques d'identité et les laissez-passer correspondants. Miles leur sourit joyeusement.

— Sergent Chodak, attendez dehors avec vos hommes. (Chodak parut très déçu par cette exclusion.) Et si elle en a terminé avec sa tâche actuelle, demandez au commandant Elena Bothari-Jesek de nous rejoindre ici. Merci.

Ungari attendit avec impatience que la porte se soit refermée derrière Chodak pour s'avancer à grands pas. Miles se leva et lui adressa un impeccable salut militaire.

— Content de vous v…

À la surprise de Miles, Ungari ne lui rendit pas son salut ; à la place, il agrippa sa veste d'uniforme et le souleva. Miles eut conscience qu'Ungari avait pris sur lui pour refermer les mains sur les revers de sa veste et non sur son cou.

— Vorkosigan, espèce de salopard ! À quelle sorte de petit jeu avez-vous joué ?

— J'ai découvert Grégor, capitaine. Je… (Ne dis pas : *Je l'ai perdu.)* Je suis en train de monter une expédition en ce moment même pour le récupérer. Je suis vraiment content que vous ayez pris contact avec moi. Dans une heure, vous auriez manqué le vaisseau. Si nous mettons en commun nos renseignements et nos ressources…

L'étreinte d'Ungari ne se relâcha pas.

— Nous savons que vous avez découvert l'empereur, nous avons suivi votre trace à tous les deux depuis la Détention du Consortium.

Puis vous vous êtes volatilisés.

— Vous n'avez pas interrogé Elena ? J'avais pensé que vous lui demanderiez… Ecoutez, capitaine, asseyez-vous, s'il vous plaît. *(Et posez-moi par terre, bon sang !)* Expliquez-moi à quoi tout cela ressemble de votre point de vue. C'est très important.

Ungari, le souffle court, relâcha Miles et s'assit dans le fauteuil indiqué, ou du moins au bord. Sur un signe, Overholt prit la pause de repos, mains croisées dans le dos, à côté de lui. Miles considéra le sergent avec un certain soulagement ; la dernière fois qu'il l'avait vu, il gisait à plat ventre et inconscient sur l'esplanade de la station du Consortium ; Overholt paraissait complètement rétabli, encore que fatigué et nerveux.

Ungari déclara :

— Quand le sergent Overholt a fini par reprendre connaissance, il vous a suivi jusqu'à la Détention du Consortium, mais à ce moment-là vous aviez disparu. Il a cru que c'était *leur* œuvre, eux ont pensé que c'était la *sienne*. Il a arrosé tout ce petit monde de fric pour obtenir des renseignements et a fini par découvrir le fin mot de l'histoire grâce à l'esclave contractuel que vous aviez assommé… un jour plus tard, quand le bonhomme a été enfin en mesure de parler…

— Il était donc vivant, dit Miles. Bon ! Gré… Nous étions inquiets à ce sujet.

— Oui, mais Overholt n'a pas tout de suite reconnu l'empereur sur les registres des esclaves contractuels… Le sergent n'avait pas été porté sur la liste de ceux qui devaient être mis au courant de sa disparition.

Une légère expression de colère passa sur le visage du sergent comme au souvenir de grandes injustices.

–… C'est seulement quand il a pris contact avec moi ici – nous étions dans une impasse et avons remonté toute la filière dans l'espoir de trouver un indice vous concernant qui nous aurait échappé –, c'est seulement là que j'ai identifié l'esclave manquant comme étant l'empereur Grégor. *Des jours* de perdus !

— J'étais persuadé que vous seriez entré en rapport avec Elena Bothari-Jesek, capitaine. Elle savait où nous étions allés. Vous étiez au courant qu'elle était ma femme lige, c'est dans mon dossier.

Ungari lui lança un regard torve, mais ne s'expliqua pas autrement sur cette gaffe.

— Quand la première vague des agents de Barrayar a déferlé sur le Moyeu, nous avons enfin eu assez de renforts pour monter une enquête sérieuse.

— Bien ! Alors on sait chez nous que Grégor est dans le Moyeu. Je craignais qu'Illyan soit encore en train de gaspiller toutes ses ressources sur Komarr ou, pire, vers Escobar.

Les doigts d'Ungari se crispèrent de nouveau.

— Vorkosigan, qu'avez-vous fait de l'empereur ?

— Il est sain et sauf, mais en grand danger. (Miles réfléchit une seconde à cet additif.) Ou plutôt, il va très bien pour le moment, je crois, mais cela ne va pas durer.

— Nous savons *où* il se trouve. Un agent l'a repéré il y a trois jours chez les Rangers de Randall.

— Ce doit être juste après mon départ, calcula Miles. Non pas qu'il aurait pu me repérer aussi, j'étais au cachot… Qu'est-ce que nous allons faire à ce sujet ?

— Des forces de sauvetage sont en train d'être rassemblées ; j'ignore de quelle importance.

— Et l'autorisation de passer par Pol ?

— Je doute qu'on attende de l'obtenir.

— Nous devons les avertir, ne pas offenser les Poliens ! Le…

— Enseigne, Vervain détient l'empereur ! s'exclama Ungari d'une voix grondante d'exaspération. Je ne vais pas dire aux…

— Ce n'est pas Vervain qui détient Grégor, c'est le commandant Cavilo, coupa Miles précipitamment. Cela n'a strictement rien de politique, c'est un complot pour son intérêt personnel. Je crois – en fait, je suis absolument certain – que le gouvernement vervani ignore tout de cet « invité » qu'elle a. Nos armées de sauvetage doivent être prévenues de s'abstenir de commettre le moindre acte hostile avant que commence l'invasion des Cetagandans.

— La quoi ?

Miles hésita, puis reprit d'une voix plus faible :

— Voulez-vous dire que vous n'êtes pas au courant de l'invasion cetagandane ? (Il marqua un temps.) Bah ! ce n'est pas parce que vous n'êtes pas encore prévenu qu'Illyan ne s'en est pas rendu

compte ! Même si nous n'avons pas connaissance de l'endroit où ils se massent, à l'intérieur de l'empire, dès que la Séclmp aura dénombré combien de vaisseaux de guerre cetagandans ont disparu de leur port d'attache, elle comprendra qu'il se passe quelque chose. Quelqu'un doit continuer à surveiller ce genre de chose, même dans l'affolement actuel à cause de Grégor. (Ungari étant encore figé sur son siège par la stupeur, Miles poursuivit ses explications :) Je m'attends qu'une force de Cetaganda envahisse sous peu l'espace territorial vervani et poursuive sa route pour s'emparer du Moyeu de Hegen, avec la connivence du commandant Cavilo. Je me propose d'emmener la flotte dendarii de l'autre côté du système et d'engager le combat au couloir spatial vervani, de garder le contrôle de ce couloir jusqu'à l'arrivée de la flotte de sauvetage de Grégor. J'espère qu'on enverra plus qu'une équipe de négociateurs diplomatiques… À propos, avez-vous toujours ce contrat en blanc que vous avait confié Illyan concernant la rémunération des mercenaires ? J'en ai besoin.

— Vous, commença Ungari quand il eut recouvré sa voix, vous n'allez *nulle part ailleurs* que dans notre maison d'arrêt à la Station d'Aslund ! Où vous attendrez tranquillement – très tranquillement – que les renforts d'Illyan arrivent *pour me débarrasser de vous*.

Miles feignit poliment de ne pas avoir entendu cette futile explosion de colère.

— Vous avez dû rassembler des renseignements pour votre rapport à Illyan. Trouver quelque chose qui puisse me servir ?

— J'ai un rapport complet sur la Station d'Aslund, ses dispositifs et forces navales et mercenaires, mais…

— Moi aussi, j'ai tout cela maintenant. (Miles tambourina des doigts avec impatience sur le bureau-console d'Oser.) Quelle barbe ! Je regrette qu'à la place vous n'ayez pas passé les deux dernières semaines sur la Station de Vervain.

Ungari grinça des dents.

— Vorkosigan, vous allez immédiatement vous lever et nous suivre, le sergent Overholt et moi. Ou, sinon, je vous jure que je vous fais emporter par Overholt !

Overholt, Miles s'en rendit compte, l'évaluait d'un regard froidement calculateur.

— Ce serait une grave erreur, capitaine. Pire que votre oubli de contacter Elena. Si vous vouliez bien me laisser expliquer la situation stratégique globale…

Hors de ses gonds, Ungari ordonna sèchement :

— Overholt, saisissez-le !

Miles enfonça le bouton d'alarme sur son bureau-console au moment où Overholt fondait sur lui. Il l'esquiva en se projetant de l'autre côté de son siège qu'il éjecta de ses étriers. La porte de la cabine s'ouvrit en chuintant. Chodak et ses deux gardes s'engouffrèrent dans la pièce, suivis par Elena. Overholt, qui contournait l'extrémité du bureau, dérapa droit dans la ligne de tir du neutraliseur de Chodak et s'écroula avec un bruit sourd ; Miles grimaça. Ungari se leva lourdement et s'immobilisa, pris en fourchette par quatre neutraliseurs dendarii. Miles eut envie de fondre en larmes, ou peut-être d'éclater de rire. Ni l'un ni l'autre ne serait utile. Il maîtrisa son souffle et sa voix.

— Sergent Chodak, emmenez ces deux hommes au cachot du *Triomphe*. Placez-les… placez-les à côté de Metzov et d'Oser.

— Bien, amiral.

Ungari se renferma dans le silence, comme il convient à un espion capturé, et se laissa entraîner. Les veines de son cou palpitaient de fureur réprimée quand il jeta à Miles un regard de défi par-dessus son épaule.

Et je ne peux même pas le soumettre au sérum, songea mélancoliquement Miles, sûr qu'un agent du niveau d'Ungari avait été traité pour manifester une réaction allergique au thiopenta ; non pas l'euphorie, mais un choc anaphylactique qui entraînerait la mort. Peu après, deux autres Dendarii survinrent et emportèrent le corps inerte d'Overholt sur une civière.

Comme la porte se refermait, Elena demanda :

— Que s'est-il passé ?

Miles poussa un profond soupir.

— Mon supérieur à la Séclmp, le capitaine Ungari, ne s'est pas montré d'humeur réceptive.

Le regard d'Elena s'éclaira d'une lueur railleuse.

— Miséricorde, Miles ! Metzov… Oser… Ungari… tous à la file… tu te montres dur pour tes supérieurs ! Qu'est-ce que tu feras quand le

moment sera venu de les relâcher ?

Miles secoua la tête.

— Aucune idée !

La flotte sortit de la station d'Aslund en moins d'une heure, gardant un silence absolu sur le plan des communications ; les Aslunders, naturellement, furent saisis de panique. Installé dans le centre des communications du *Triomphe,* Miles écoutait leurs questions affolées, résolu à ne pas influer sur le cours naturel des événements à moins que les Aslunders n'ouvrent le feu. Jusqu'à ce qu'il ait remis la main sur Grégor, il devait à tout prix présenter à Cavilo le profil adéquat. Qu'elle croie qu'elle obtenait ce qu'elle voulait, ou du moins ce qu'elle avait cherché.

En fait, le cours normal des événements promettait de fournir davantage des résultats souhaités par Miles qu'il n'aurait pu en obtenir par combinaisons et persuasion. Des propos qu'ils échangeaient. Miles déduisit que les Aslunders avaient trois hypothèses principales : un, les mercenaires fuyaient le Moyeu parce qu'ils avaient été secrètement avertis d'une attaque imminente ; deux, les mercenaires allaient rejoindre un ou plusieurs des ennemis d'Aslund, ou, trois – pire –, les mercenaires déclenchaient sans provocation une attaque contre lesdits ennemis, avec vengeance à la clé contre les Aslunders. Les forces armées d'Aslund se mirent en état d'alerte maximale. Des renforts furent appelés, des forces mobiles replacées ailleurs dans le Moyeu, des réserves amenées en première ligne puisque le brusque départ de leurs mercenaires déloyaux les dépouillait de la défense sur laquelle ils comptaient.

Miles poussa un soupir de soulagement quand le dernier vaisseau de la flotte dendarii sortit de la zone territoriale des Aslunders et entra dans l'espace interplanétaire. Retardée par le désarroi, aucune force navale lancée à leur poursuite ne réussirait à les rejoindre avant qu'ils décélèrent à proximité du couloir de Vervain. Où, avec l'arrivée des Cetagandans, il ne devrait pas être difficile de convaincre les Aslunders de se reclasser en tant que réserve des Dendarii.

Si le minutage n'était pas tout, il comptait beaucoup. Admettons que Cavilo n'ait pas déjà transmis aux Cetagandans son code pour le feu vert. Le brusque mouvement de la flotte dendarii pouvait fort

bien lui faire peur et l’inciter à abandonner son projet. Parfait, conclut Miles. Dans ce cas, il aurait arrêté l’invasion cetagandane sans qu’un coup de feu soit tiré. Une parfaite guerre de manœuvre, selon la propre définition de l’amiral Aral Vorkosigan. Bien sûr, songea Miles, je recevrai sur la figure des œufs pourris politiquement parlant et je serai poursuivi de trois côtés par une foule prête à me lyncher, mais papa comprendra. Ses seuls objectifs seraient alors de rester en vie et de sauver Grégor, ce qui, par contraste, semblait ridiculement, délicieusement simple. À moins, évidemment, que Grégor ne veuille pas être sauvé…

D’autres branches plus fines que l’arbre stratégique devraient attendre la suite des événements, conclut Miles, rompu de fatigue. Il se rendit en trébuchant à la cabine d’Oser, se jeta sur le lit et dormit comme un plomb pendant douze heures d’horloge.

La spécialiste des communications du *Triomphe* réveilla Miles en l’appelant par l’écran vidéo. Miles, en sous-vêtements, trottina jusqu’à la console et se hissa sur le siège.

— Oui ?

— Vous aviez demandé à être mis au courant des messages en provenance de la station de Vervain, amiral.

— Oui, merci. (Miles se frotta les yeux pour en chasser les grains ambrés du sommeil et regarda la pendule. Douze heures de temps de vol encore jusqu’à leur arrivée au but.) Des signes de taux d’activité anormaux à la station de Vervain ou à son couloir ?

— Pas encore, amiral.

— Très bien. Continuez à surveiller, à enregistrer et à suivre la trace de toute circulation dirigée vers l’extérieur. Quel est le décalage de transmission de nous vers eux à présent ?

— Trente-six minutes, amiral.

— Mm. Très bien. Passez-moi le message ici.

Avec un bâillement, il appuya les coudes sur la console d’Oser et observa la vidéo. Un officier vervani de haut rang apparut sur l’écran et exigea des explications concernant les mouvements de la flotte oserane/dendarii. Il s’exprimait d’une façon ressemblant assez à celle des Aslunders. Aucun signe de Cavilo. Miles tapa sur la touche de la spécialiste des transmissions.

— Répondez que leur important message a été rendu totalement inintelligible par des parasites atmosphériques et le fonctionnement défectueux de notre décodeur. Demandez avec insistance qu'il soit répété, avec amplification.

— Bien, amiral.

Dans les soixante-dix minutes qui suivirent, Miles se doucha à loisir, revêtit un uniforme à sa taille (bottes comprises) qui avait été apporté pendant qu'il dormait et avala un petit déjeuner équilibré. Il entra d'un pas tranquille dans la cabine NAV & COM juste à temps pour la deuxième transmission. Cette fois, le commandant Cavilo, bras croisés, se tenait derrière l'officier vervani. Le Vervani se répéta littéralement avec amplification : sa voix était plus forte et plus sèche. Cavilo ajouta :

— Expliquez-vous immédiatement, sinon nous vous considérerons comme une force hostile et réagirons en conséquence.

C'était le détail supplémentaire qu'il avait souhaité.

Miles se carra sur le siège de la console et ajusta aussi soigneusement que possible son uniforme dendarii. Il s'assura que l'insigne de son rang d'amiral était bien visible sur l'écran.

— Prêt à transmettre, indiqua-t-il avec un hochement de tête à la spécialiste des Coms.

Il prit l'air aussi impassible et grave qu'il put.

— Ici l'amiral Naismith, commandant en chef, flotte des Mercenaires libres Dendarii. Au commandant Cavilo, Rangers de Randall, confidentiel. Ma'ame, j'ai accompli ma mission exactement comme vous l'aviez ordonné. Je vous rappelle la récompense que vous m'aviez promise en cas de succès. Quelles sont vos instructions suivantes ? Naismith, terminé.

La spécialiste des Coms introduisit l'enregistrement dans le brouilleur laser.

— Amiral, dit-elle avec indécision, si ce message est réservé uniquement au commandant Cavilo, devrions-nous l'envoyer par le canal de Vervain ? Les Vervani auront à le décoder avant de le retransmettre. Il sera lu par une quantité de personnes avant elle.

— Exactement, lieutenant, répliqua Miles. Allez-y, transmettez.

— Oh !… Et quand ils répondront – s'ils répondent que voulez-vous que je fasse ?

Miles jeta un coup d'œil à son chrono.

— D'ici qu'ils répondent, notre trajectoire devrait nous avoir amenés derrière le halo d'interférence des soleils jumeaux. Nous serons impossibles à joindre pendant… trois bonnes heures au moins.

— Je peux amplifier la puissance et passer à travers…

— Non, non, lieutenant. L'interférence va être absolument terrible. En fait, si vous pouviez l'allonger jusqu'à quatre heures, ce serait encore mieux. Mais arrangez-vous pour que cela paraisse vrai. Jusqu'à ce que nous arrivions à portée pour avoir une conférence par faisceau direct en temps presque réel avec Cavilo, je voudrais que vous vous considériez comme un officier de non-transmissions.

— Compris, amiral ! dit-elle avec un large sourire.

— Allez-y. Rappelez-vous, je veux le maximum d'inefficacité, d'incompétence et d'erreurs. Sur les canaux vervani, s'entend. Vous avez travaillé avec des stagiaires, sûrement. Soyez créative.

Miles s'en alla trouver Tung.

Tung et lui étaient absorbés par les schémas de combat informatisés dans la salle de tactique du *Triomphe,* composant avec l'assistance de l'ordinateur des scénarios concernant les couloirs de navigation, quand le lieutenant des transmissions rappela.

— Changements à la station de Vervain, amiral. Tout le trafic commercial concernant l'exportation a été interrompu. Les vaisseaux qui arrivent se voient refuser l'autorisation d'entrer au port. Sur tous les canaux militaires, les messages codés ont triplé ou à peu près. Et quatre grands vaisseaux de guerre ont pris le départ.

— En direction du Moyeu ou de Vervain ?

— De Vervain, amiral.

Tung se pencha en avant.

— Introduisez les données dans l'ordinateur tactique à mesure que vous les confirmez, lieutenant.

— Bien, commandant.

— Merci, dit Miles. Continuez à nous tenir au courant. Et surveillez les messages civils en clair, aussi, tous ceux que vous capterez. Je veux contrôler les rumeurs quand elles commenceront à circuler.

— Bien, amiral. Terminé.

Tung pianota sur le clavier de l'ordinateur ce qu'on appelait en plaisantant la visualisation tactique « en temps réel », un schéma coloré, tandis que l'officier des transmissions shuntait les nouvelles données. Il étudia l'identité des quatre navires de guerre se dirigeant vers Vervain.

— C'est parti ! dit-il d'un air grave. Tu l'as bien cherché.

— Tu ne penses pas que c'est de notre fait ?

— Pas ces quatre vaisseaux. Ils n'auraient pas été déplacés de leur poste si l'on n'en avait pas eu terriblement besoin ailleurs. Mieux vaut que tu te magnes le train pour aller… c'est-à-dire que tu transfères ton drapeau sur *l'Ariel,* fiston.

Miles se frotta nerveusement les lèvres et contempla ce qu'il avait intérieurement surnommé sa « Petite Flotte » sur l'écran graphique de la salle de tactique de *l'Ariel.* Le schéma montrait maintenant *l'Ariel* lui-même plus les deux vaisseaux les plus rapides, à part le sien, de toute la flotte dendarii. Son propre groupe d'attaque personnel ; ardent, manœuvrier, apte à tout brusque changement de direction, requérant moins de place pour se retourner que toute autre combinaison possible. C'est entendu, leur puissance de feu ne valait pas grand-chose. Mais si les choses se passaient comme le projetait Miles, l'usage des armes ne serait, de toute façon, pas une option souhaitable.

La salle de tactique de *l'Ariel* n'avait à présent qu'un personnel réduit : Miles, Elena en tant que son officier des transmissions personnel, Arde Mayhew pour tous les autres systèmes. Le Cercle intérieur entier, en anticipation de cette conversation ultra-privée qui allait avoir lieu. S'il fallait en venir à combattre réellement, il remettrait la cabine à Thorne, présentement exilé dans la salle NAV & COM. Et peut-être se retirerait-il ensuite dans sa cabine pour se faire hara-kiri.

— Voyons maintenant la station de Vervain, dit-il à Elena à son poste devant la console.

Le principal écran d'holovid au centre de la salle tourbillonna vertigineusement quand elle manipula les touches de contrôle. La représentation schématique de leur zone cible apparaissait comme un bouillonnement de lignes et de couleurs changeantes,

représentant les mouvements des vaisseaux, les dérivations d'énergie vers divers systèmes d'armement et de blindage, et des transmissions de communications. Les Dendarii étaient maintenant à peine à un million de kilomètres, un peu plus de trois secondes-lumière. Le taux de lancement ralentissait à mesure que la Petite Flotte décélérait avec deux bonnes heures d'avance sur les vaisseaux plus lents du gros de la flotte dendarii.

— Les voilà bien réveillés, maintenant, commenta Elena, qui porta la main à son écouteur. Ils réitèrent leur exigence que nous communiquions.

— Mais ne lancent toujours pas de contre-attaque, commenta Miles en étudiant le plan schématique. Je suis heureux qu'ils comprennent où réside le véritable danger. Bon. Dis-leur que nous avons enfin résolu nos problèmes de com, mais répète que je veux parler d'abord au commandant Cavilo seul.

— Ils… Ah !… je pense qu'ils la mettent en communication ! J'ai un faisceau qui vient sur le canal réservé.

— Trouve d'où il part.

Miles se pencha par-dessus son épaule tandis qu'elle triait ce renseignement d'entre le réseau des communications.

— La source bouge…

Miles ferma les yeux en murmurant une prière, les rouvrit brusquement au triomphant : « Je l'ai ! » d'Elena.

— Là ! Ce petit vaisseau, ajouta-t-elle.

— Donne-moi son cap et son profil de puissance. Est-ce qu'il se dirige vers le couloir spatial ?

— Non, il s'en éloigne. C'est un vaisseau rapide… petit… C'est un courrier de la classe des *Faucons,* annonça Elena. Si son but est Pol – et Barrayar –, il doit couper notre triangle.

Miles exhala un long soupir.

— Bien, bien. Elle a attendu pour parler d'être sur une ligne que ses patrons vervani ne pouvaient pas surveiller. Je m'en doutais un peu. Je me demande quels mensonges elle leur a débités. Elle a passé le point de non-retour, est-ce qu'elle s'en rend compte ? (Il ouvrit les bras à l'adresse du court vecteur nouvellement apparu sur le plan schématique.) Viens, ma cocotte ! Viens me rejoindre.

Elena lui adressa un haussement de sourcils sardonique.

— Elle arrive. Votre bien-aimée va apparaître sur l'écran-moniteur trois.

Miles se jeta sur le siège indiqué, s'installant devant l'écran holovidéo qui commençait à scintiller. Le moment était venu de rassembler tout ce qu'il avait jamais possédé de maîtrise de soi. Il donna à son visage l'expression unie d'un intérêt froidement ironique quand les beaux traits de Cavilo se formèrent sous ses yeux. En dehors du champ de la caméra vidéo, il essuya ses paumes moites sur les genoux de son pantalon.

Les yeux bleus de Cavilo pétillaient d'un triomphe bloqué par sa bouche serrée et ses sourcils froncés, comme en écho aux vaisseaux de Miles qui bloquaient sa ligne de vol.

— Seigneur Vorkosigan, que faites-vous ici ?

— Je me conforme à vos ordres, ma'ame. Vous m'avez dit d'aller chercher les Dendarii. Et je n'ai rien transmis à Barrayar.

Un décalage de six secondes, le temps que le rayon file d'un vaisseau à l'autre et ramène la réponse de Cavilo. Hélas ! cela lui donnait le temps de réfléchir à elle autant qu'à lui.

— Je ne vous ai pas ordonné de traverser le Moyeu.

Miles plissa le front dans une expression déconcertée.

— À quel autre endroit auriez-vous besoin de ma flotte sinon sur le lieu de la bataille ? Je ne suis pas stupide.

Cette fois, Cavilo resta silencieuse plus longtemps que ne le justifiait le décalage de la transmission.

— Voulez-vous dire que vous n'avez pas reçu le message de Metzov ? demanda-t-elle.

Il s'en est fallu de peu. Quel fabuleux déploiement de doubles sens il y avait là !

— Tiens, vous l'aviez envoyé comme messager ?

Un temps de retard.

— Oui !

Un mensonge manifeste pour un mensonge manifeste.

— Je ne l'ai pas vu. Peut-être a-t-il déserté. Il doit s'être rendu compte qu'il avait perdu votre amour au profit d'un autre. Peut-être qu'il se terre dans un bar de spatioport, en train de noyer son chagrin.

Miles soupira profondément à l'idée de ce triste scénario.

L'expression d'attention inquiète de Cavilo se transforma en rage quand cette réplique lui parvint.

— Imbécile ! Je sais que vous l'avez fait prisonnier !

— Oui, et je me suis toujours demandé depuis pourquoi vous n'aviez pas empêché que cela arrive. Si cet accident n'était pas souhaité, vous auriez dû prendre des précautions pour qu'il ne se produise pas.

Les yeux de Cavilo se plissèrent ; elle changea de tactique.

— Je craignais que les sentiments de Stanis ne le rendent pas complètement fiable. J'ai voulu lui offrir une nouvelle chance de faire ses preuves. J'avais ordonné à mon homme de soutien de le tuer s'il tentait de vous assassiner, mais quand Metzov vous a manqué, ce crétin a attendu.

Substituez *dès qu'il aurait réussi* à ce *s'il tentait,* et cette déclaration était probablement une presque-vérité. Miles regretta de ne pas avoir l'enregistrement du rapport de cet agent ranger et de la réplique cinglante de Cavilo.

— Là, vous voyez ? Vous avez besoin de subordonnés qui sachent penser par eux-mêmes. Comme moi.

Cavilo rejeta brutalement la tête en arrière.

— Vous, comme subordonné ? Je coucherais plutôt avec un serpent !

Eh, eh !

— Mieux vaudrait vous habituer à moi. Vous cherchez à entrer dans un monde qui vous est étranger, qui m'est familier. Les Vorkosigan sont partie intégrante de la classe dirigeante de Barrayar. Un guide du pays pourrait vous servir.

Silence dû au retard du décalage horaire.

— Exactement. J'essaie de… je dois… conduire votre empereur en lieu sûr. Vous bloquez sa ligne de vol. Ôtez-vous de là !

Miles prit une seconde pour jeter un coup d'œil au schéma tactique. Oui, très juste. *Viens, viens à moi !*

— Commandant Cavilo, je suis certain que vous avez négligé une donnée importante dans vos calculs me concernant.

Temps de retard.

— Que je vous explique clairement ma position, petit homme de Barrayar. Je détiens votre empereur. Il est entièrement à ma merci.

— Parfait ! Alors, que j'entende ces ordres de sa propre bouche.

Temps de retard… très légèrement plus court.

— Je peux lui faire trancher la gorge sous vos yeux. Laissez-moi passer !

— Ne vous gênez pas, répliqua Miles avec un haussement d'épaules. À part que votre pont va être dégoûtant.

Elle eut un sourire aigre, après le temps de retard.

— Vous bluffez mal.

— Je ne bluffe pas. Grégor vaut beaucoup plus vivant pour vous que pour moi. Vous ne pouvez rien, là où vous allez, sauf par son intermédiaire. C'est votre ticket de cantine. Mais vous a-t-on déjà dit que si Grégor mourait, ce pourrait être moi le prochain empereur de Barrayar ?

Bon, cela prêtait à discussion, mais ce n'était guère le moment d'entrer dans les détails plus précis des six hypothèses en présence concernant la succession de Barrayar.

Le visage de Cavilo se figea.

— Il a dit… qu'il n'avait pas d'héritier. Vous l'avez dit aussi.

— Pas d'héritier *désigné*. Parce que mon père a refusé de l'être, non pas faute d'appartenir au même sang. Mais ignorer l'ascendance ne la supprime pas. Et je suis le fils unique de mon père. Et il ne vivra pas éternellement. Ergo… Alors, résistez à mes attaques à l'abordage, je vous en prie. Menacez. Exécutez vos menaces. Donnez-moi le Pouvoir suprême. Je vous remercierai avec grâce avant de vous faire exécuter sommairement. Empereur Miles 1er. Est-ce que ça en jette ? Autant qu'impératrice Cavilo ? (Miles marqua une pause impressionnante.) *Ou* nous pourrions travailler ensemble. C'est une tradition chez les Vorkosigan de penser que le contenu vaut mieux que l'étiquette. Le pouvoir derrière le trône, comme mon père avant moi… qui a justement détenu ce pouvoir depuis beaucoup trop longtemps, comme Grégor vous l'a sans doute raconté. Ce n'est pas *lui* que vous délogerez en battant des cils. Il est insensible aux femmes. Mais je connais toutes ses faiblesses. J'y ai réfléchi à fond. Ce pourrait être la chance de ma vie. À propos, noble dame, tenez-vous à épouser un empereur plutôt qu'un autre ?

Le décalage de temps lui permit de savourer pleinement les changements d'expression de Cavilo sous l'impact de ses calomnies

plausibles. Inquiétude ; répulsion ; enfin respect forcé.

— Je vous ai sous-estimé, semble-t-il. Très bien… Vos vaisseaux sont autorisés à nous accompagner jusqu'en lieu sûr. Où, évidemment, nous devrons conférer plus avant.

— Je vais vous *transporter* en lieu sûr à bord de *l'Ariel*. Où nous conférerons immédiatement.

Cavilo se redressa, les narines dilatées.

— Pas mèche !

— Très bien, transigeons. Je me conformerai aux ordres de Grégor, et uniquement aux siens. Comme je l'ai dit, noble dame, mieux vaut vous y habituer. Personne, à Barrayar, n'acceptera d'ordres directement de vous tant que vous n'aurez pas établi votre situation. Si c'est le jeu que vous choisissez de jouer, vous seriez sage de commencer à vous exercer. Cela n'en devient que plus compliqué ensuite. Ou vous choisissez de résister, auquel cas j'empoche la mise.

Gagnez du temps, Cavilo ! Mordez !

— Je vais chercher Grégor.

L'écran prit une teinte brouillard gris qui était le signal d'attente.

Miles se rejeta en arrière sur son siège, se massa le cou et fit des mouvements de tête, afin de soulager ses nerfs à vif. Il était secoué de tremblements. Mayhew le regardait avec inquiétude.

— Nom de nom ! chuchota Elena. Si je ne te connaissais pas, je t'aurais pris pour la doublure de Youri le Fou. Cet air que tu avais… Est-ce que je me fais des idées, ou as-tu effectivement accepté de participer à l'assassinat de Grégor, offert de le cocufier, accusé ton père d'homosexualité, suggéré un complot parricide contre lui, et t'es-tu ligué avec Cavilo ? Qu'est-ce que tu as décidé en supplément ?

— Ça dépend du texte. Je grille d'envie de le découvrir, dit Miles d'une voix haletante. Etais-je convaincant ?

— À faire peur.

— Très bien. (Il essuya de nouveau ses paumes sur son pantalon.) C'est esprit contre esprit, entre Cavilo et moi, avant même que cela en vienne à vaisseau contre vaisseau… C'est une comploteuse compulsive. Si je peux l'enfumer, l'emberlificoter avec des mots, avec des et-si, avec toutes les bifurcations de l'arbre de sa stratégie, juste assez longtemps pour l'écarter du seul vrai *présent*…

— Signal, avertit Elena.

Miles se redressa, attendit. Le visage qui se forma sur l'écran était celui de Grégor. Grégor, sain et sauf. Grégor ouvrit de grands yeux, puis son visage devint impassible.

Cavilo se tenait derrière son épaule, un peu floue.

— Dis-lui ce que nous voulons, mon amour.

Miles, toujours assis, salua aussi profondément que c'était physiquement possible.

— Sire, je vous offre la flotte personnelle de l'empereur, des Mercenaires libres Dendarii. Faites de nous ce que Vous voudrez.

Grégor jeta un coup d'œil de côté, évidemment à un écran tactique analogue à celui de *l'Ariel*.

— Bon Dieu, tu les as même *avec* toi ! Miles, tu es fantastique ! (L'éclair d'humour fut instantanément étouffé par un ton cérémonieux.) Merci, seigneur Vorkosigan. J'accepte les troupes que vous me présentez en tant que vassal.

— Si vous daigniez monter à bord de *l'Ariel*, sire, vous pourriez prendre personnellement le commandement de vos hommes.

Cavilo s'interposa :

— Et voilà sa traîtrise rendue évidente ! Laisse-moi te faire écouter une partie de ce qu'il vient de dire, Greg.

Cavilo allongea le bras devant Grégor pour appuyer sur un bouton, et Miles fut instantanément régalé d'une répétition de son haletante harangue séditieuse, commençant – bien entendu – par le blabla sur l'héritier désigné et s'achevant par l'offre de sa propre personne comme époux impérial de remplacement. Très adroitement choisi, manifestement non censuré.

Grégor écouta, la tête pensivement penchée, le visage parfaitement impassible, tandis que l'image de Miles aboutissait en bégayant à son accablante conclusion.

— Cela te surprend donc, Cavie ? questionna Grégor d'un ton candide, en lui prenant la main et en la regardant par-dessus son épaule. Les mutations du seigneur Vorkosigan l'ont rendu fou, tout le monde le sait ! Il boude et maronne comme ça depuis des années. Evidemment, je ne me fie à lui qu'autant que je l'ai sous le nez…

Merci, Grégor, je me rappellerai cette phrase-là.

–… mais du moment qu'il estime pouvoir servir ses intérêts en servant les nôtres, il sera un allié de valeur. La maison Vorkosigan a

toujours joué un rôle puissant dans les affaires de Barrayar. Son grand-père, le comte Piotr, a mis mon grand-père l'empereur Ezar sur le trône. Les Vorkosigan seraient des ennemis également puissants. Je préférerais régner sur Barrayar avec leur coopération.

— Leur extermination conviendrait aussi bien, sûrement, riposta Cavilo avec un regard furieux à Miles.

— Le temps joue pour nous, ma chérie. Son père est un vieillard. Lui, c'est un mutant. Sa menace d'hériter de la couronne par hérédité est vaine, Barrayar n'accepterait jamais un mutant comme empereur, comme le sait bien le comte Aral et comme Miles lui-même s'en rend compte dans ses périodes de lucidité. Mais il est capable de nous causer des ennuis si l'envie lui en vient. Une intéressante balance des pouvoirs, hein, seigneur Vorkosigan ?

Miles s'inclina de nouveau.

— J'y réfléchis beaucoup.

Toi aussi, apparemment. Il prit le temps de jeter un coup d'œil de réprimande à Elena qui s'était laissée choir de son siège à peu près au moment où Grégor avait évoqué les fols soliloques de Miles, sans doute en aparté dans les banquets officiels, et qui était maintenant assise par terre, une manche enfoncée dans la bouche pour étouffer ses éclats de rire. Ses yeux étincelaient au-dessus de l'étoffe grise. Elle réussit à maîtriser son amusement et se jucha de nouveau sur son siège. Ferme la bouche, Arde.

— Eh bien, Cavie, allons rejoindre mon aspirant au rôle de Grand Vizir. À ce stade, j'aurai la maîtrise de ses navires. Et tes désirs (il tourna la tête pour baiser la main de Cavilo toujours serrée dans la sienne sur son épaule) seront des ordres.

— Tu crois vraiment que ce n'est pas dangereux ? S'il est aussi psychopathe que tu le dis…

— Remarquablement intelligent, nerveux, fantasque… mais il est très bien tant que ses remèdes sont convenablement équilibrés, je t'assure. Je pense que son dosage manque un peu d'exactitude en ce moment, à cause de nos voyages irréguliers.

Le décalage du temps de transmission était réduit de beaucoup à présent.

— Rendez-vous dans vingt minutes, amiral, annonça Elena en aparté.

— Opérerez-vous le transfert dans votre navette ou dans la nôtre, sire ? s’enquit courtoisement Miles.

Grégor eut un haussement d’épaules indifférent.

— Au choix du commandant Cavilo.

— La nôtre, dit aussitôt Cavilo.

— J’attendrai.

Et je serai prêt.

Cavilo mit fin à la transmission.

16

Par la chaîne vidéo, Miles regarda le premier Ranger en armure spatiale s'engager dans le couloir d'écoutille de *l'Ariel*. L'homme de tête, circonspect, était suivi immédiatement par quatre autres qui examinèrent le passage vide, converti en salle close par les portes-valves fermées hermétiquement à chaque extrémité. Pas d'ennemis, pas de cibles, pas même la menace d'armes automatiques. Une salle totalement déserte. Déconcertés, les Rangers se postèrent sur la défensive autour de l'écoutille de la navette.

Grégor la franchit. Miles vit sans surprise que Cavilo n'avait pas muni l'empereur d'une armure spatiale. Il portait un treillis de Ranger soigneusement repassé, sans insignes ; ses seules protections étaient ses bottes. Ce qui serait tout à fait insuffisant si un de ces monstres lourdement blindés lui marchait sur un doigt de pied. L'armure de combat était un article de choix, à l'épreuve des neutraliseurs et des brise-nerfs, de la plupart des poisons et agents biologiques ; résistant (jusqu'à un certain point) au feu de plasma et à la radioactivité, bourré d'armements, d'ordinateurs tactiques et de télémétrie astucieusement insérés. Eminemment adapté à une expédition d'abordage. Bien qu'en fait Miles lui-même eût capturé un jour *l'Ariel* avec moins d'hommes, moins formidablement armés et dépourvus d'armure. Mais, aussi, l'effet de surprise avait joué en sa faveur.

Cavilo apparut derrière Grégor. Elle était vêtue d'une armure spatiale, mais portait pour le moment son casque sous son bras comme une tête décapitée. Elle examina le couloir vide et fronça les sourcils.

— Quel est le piège ? questionna-t-elle durement à haute voix.

Pour répondre à votre question… Miles pressa le bouton de la télécommande qu'il tenait à la main.

Une explosion assourdie se réverbéra dans le couloir. Le tube flexible s'arracha avec violence de l'écoutille. Les portes automatiques, sentant la pression baisser, se rabattirent instantanément. À peine un souffle d'air s'échappa. Bon système.

Miles avait ordonné aux techs de s'assurer qu'il fonctionnait correctement avant qu'ils insèrent les mines directionnelles dans les étriers de la navette. Il regarda ses écrans de surveillance. La navette de combat de Cavilo se détachait maintenant du flanc de *l'Ariel* en tournoyant, ses impulseurs et ses senseurs endommagés dans la même explosion qui l'avait projetée dans l'espace, ses armes et ses Rangers de réserve inutiles jusqu'à ce que le pilote sans aucun doute affolé reprenne en main les contrôles d'altitude. S'il le pouvait.

— Garde l'œil sur lui, Bel, je ne veux pas qu'il revienne nous hanter, ordonna Miles par son intercom à Thorne à son poste dans la salle de tactique de *l'Ariel*.

— Je peux le faire sauter maintenant, si tu veux.

— Il n'y a pas le feu. Nous sommes loin d'avoir mis la situation au clair ici.

Dieu nous aide, à présent !

Cavilo plaquait son casque sur sa tête, ses hommes stupéfaits en formation défensive autour d'elle. Parés pour le combat et rien sur quoi tirer. Il n'y avait qu'à les laisser se calmer un petit moment, suffisamment pour éviter les réflexes nerveux qui dégénèrent en fusillades, mais pas assez pour réfléchir…

Miles évalua du regard sa propre troupe en armure spatiale, six hommes en tout, et boucla son casque, non pas que le nombre soit si important. Un million de soldats avec des armes nucléaires, un seul type avec une massue ; les uns ou l'autre suffisent quand la cible n'est qu'un otage sans armes. Miniaturiser la situation, Miles s'en rendait tristement compte, ne faisait pas de différence qualitative. Il pouvait aboutir à un ratage aussi catastrophique. La principale différence était son canon à plasma braqué dans le couloir. Il hocha la tête à l'adresse d'Elena, qui servait l'arme massive. Ce n'était pas un joujou d'intérieur, il était capable d'arrêter une charge en armure spatiale et de transpercer la coque derrière. Miles calcula que, théoriquement, ils pouvaient liquider un homme sur les cinq de Cavilo à cette distance, s'ils accouraient à toute allure, avant que le combat se transforme en corps à corps.

— On y va, avertit Miles par son canal de commandement. Rappelez-vous les instructions. (Il appuya sur un autre bouton de contrôle ; les portes blindées entre son groupe et celui de Cavilo

commencèrent à s'écarter lentement, à un rythme soigneusement calculé pour inspirer la crainte sans surprendre. Diffusion à plein sur tous les canaux plus le haut-parleur. Pour le plan de Miles, c'était essentiel qu'il parle le premier.) Cavilo ! cria-t-il. Désactivez vos armes et ne bougez plus ou je pulvérise Grégor en atomes !

Le langage du corps est une chose merveilleuse. Etonnant comme la surface neutre d'une armure spatiale pouvait devenir éloquente. La plus petite silhouette se tenait, les mains ouvertes, abasourdie. Privée de parole, privée, pour de précieuses secondes, de réaction. Parce que, bien sûr, Miles venait de lui voler sa phrase d'attaque. *Maintenant, je vous écoute, ma belle !* C'était une démarche pleine de risques. Miles avait jugé insoluble le problème de l'otage d'une façon logique ; par conséquent, la seule chose à faire était visiblement d'en faire le problème de Cavilo au lieu du sien.

Eh bien, au moins aurait-il obtenu le stade de la stupéfaction paralysante. Mais il n'osa pas le prolonger.

— Laissez tomber, Cavilo ! Cela ne demande qu'une pichenette pour vous convertir de fiancée impériale en une bonne femme sans la moindre importance, puis en rien du tout. Et vous me rendez vraiment nerveux.

— Tu m'avais dit qu'il ne nous ferait courir aucun risque, chuchota Cavilo à Grégor.

— Ses médicaments doivent être plus mal dosés que je ne le pensais, répliqua Grégor avec un air anxieux. Non, regarde… il bluffe. Je vais le prouver.

Paumes ouvertes le long de son corps, Grégor marcha droit sur le canon à plasma. Miles en resta bouche bée derrière son masque transparent.

Grégor plongeait un regard ferme dans la visière d'Elena. Sans presser l'allure ni trébucher, il s'arrêta quand sa poitrine toucha le bourrelet de la pointe du canon. C'était un moment d'une formidable intensité dramatique. Miles l'appréciait au point qu'il lui fallut ce temps pour déplacer son doigt imperceptiblement de quelques centimètres jusqu'au bouton de sa télécommande qui fermait les portes blindées.

Ce bouclier protecteur n'avait pas été programmé pour une fermeture lente ; il se ferma avec fracas en moins d'un clin d'œil. De

brefs bruits de feux de plasma, de l'autre côté, des clameurs ; la voix de Cavilo poussant un cri d'alarme à l'adresse d'un de ses hommes juste à temps pour l'empêcher de mettre à feu une mine contre la paroi d'une chambre close que lui-même occupait. Puis le silence.

Miles laissa choir son fusil à plasma, arracha son casque.

— Bonté divine, je ne m'attendais pas à *ça* ! Grégor, tu es un génie !

Avec douceur, Grégor leva un doigt et écarta le bout du canon à plasma.

— Ne t'inquiète pas, ajouta Miles, aucune de nos armes n'est chargée. Je ne tenais pas à ce qu'il y ait d'accident.

— J'aurais presque parié que c'était le cas, murmura Grégor. (Il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil aux portes blindées.) Qu'aurais-tu fait si j'avais été en train de dormir debout ?

— J'aurais continué à parler. Tenté divers compromis. J'avais en réserve un tour ou deux de ma façon. Derrière l'autre porte, j'ai posté une patrouille avec des armes chargées. À la fin, si Cavilo n'avait pas mordu à l'hameçon, j'étais préparé à me rendre.

— C'est ce que je craignais.

De singuliers bruits étouffés parvinrent à travers les battants blindés.

— Elena, à toi de jouer ! ordonna Miles. Nettoie-moi ça. Capture Cavilo vivante si possible, mais je ne veux pas qu'un Dendarii meure pour avoir essayé. Ne cours pas de risques, ne crois pas un mot de ce qu'elle dira.

— Compris.

Elena salua de la main, puis fit signe à sa patrouille qui s'ébranla pour charger ses armes. Elena commença à conférer par le casque-radio avec son homologue dont la patrouille attendait de l'autre côté de Cavilo et avec le commandant de la navette de combat de *l'Ariel* qui se rapprochait, venant de l'espace.

Miles entraîna Grégor dans la coursive, l'éloignant le plus vite possible de la zone potentiellement dangereuse.

— À la salle de tactique. Je te mettrai au courant. Tu as des décisions à prendre. (Ils entrèrent dans un tube-ascenseur et montèrent. Miles respirait mieux à chaque mètre supplémentaire qu'il mettait entre Grégor et Cavilo.) Ma plus grande crainte, jusqu'à

ce que nous nous parlions face à face, était que Cavilo ait vraiment réussi ce dont elle était sûre, autrement dit t'avoir obnubilé. Je ne voyais pas d'où elle pouvait tirer ses idées, sinon de toi. Je me demandais bien comment réagir dans ce cas-là, autrement qu'en jouant le jeu jusqu'à ce que je puisse te transmettre à des spécialistes plus calés à Barrayar. Si je survivais. J'ignorais combien de temps il te faudrait pour lire en elle.

— Oh ! j'ai tout de suite vu clair dans son jeu, répliqua Grégor avec un haussement d'épaules. Elle avait le même sourire avide que Vordrozda. Et une douzaine d'autres moins cannibales depuis. Je suis maintenant capable de déceler à un kilomètre un flatteur avide de pouvoir.

— Je m'incline devant mon maître en stratégie, dit Miles dont la main cuirassée esquissa un mouvement de génuflexion. Sais-tu que tu t'es sauvé tout seul ? Elle t'aurait reconduit jusque chez toi, même si je n'étais pas venu.

— C'était facile. (Grégor se rembrunit.) Cela impliquait seulement que je n'aie aucun sens de l'honneur.

Miles se rendit compte alors que le regard de Grégor était comme mort, dépourvu de la moindre expression de triomphe.

— On ne triche pas avec quelqu'un d'honnête. Homme ou femme, commenta Miles d'un ton hésitant. Comment aurais-tu agi, en admettant qu'elle t'ait ramené à bon port ?

— Cela dépend. (Le regard de Grégor se perdit dans le vide.) Au cas où elle se serait arrangée pour que tu sois tué, je l'aurais fait exécuter. (Grégor jeta un coup d'œil derrière lui quand ils sortirent de l'ascenseur.) C'est mieux comme ça. Peut-être… peut-être y a-t-il un moyen de lui donner sa chance.

Miles cligna des paupières.

— À ta place, je prendrais un maximum de précautions avant de donner à Cavilo n'importe quelle sorte de chance. Même avec des pincettes. Tu crois qu'elle le mérite ? Te rends-tu compte de ce qui se passe, du nombre de gens qu'elle a trahis ?

— En partie. Et pourtant…

— Pourtant quoi ?

Le ton de Grégor était bas au point d'être presque inaudible.

— J'aurais bien voulu qu'elle soit réelle.

— … et voilà quelle est la situation tactique actuelle dans l'espace territorial du Moyeu et de Vervain, d'après mes renseignements.

Ainsi Miles conclut-il sa présentation des faits à Grégor. Ils avaient la cabine de briefing de *l'Ariel* à eux seuls ; Arde Mayhew montait la garde dans le couloir. Miles avait commencé son analyse accélérée dès qu'Elena avait annoncé que les intrus avaient été maîtrisés. Il avait seulement pris le temps de se débarrasser de son armure mal adaptée à sa taille et de renfiler son uniforme gris dendarii.

Miles éteignit l'écran holovidéo au centre de la table. Comme il aurait aimé pouvoir suspendre de la même façon les événements et le temps réels, d'un seul coup de doigt sur une touche, pour arrêter leur terrible ruée !

— Tu remarqueras que nos plus grands points faibles dans notre réseau d'espionnage, c'est l'absence de renseignements précis sur les ressources en armes de Cetaganda. J'espère que les Vervani vont combler quelques-uns de ces manques si nous réussissons à les persuader que nous sommes leurs alliés, et les Rangers pourraient aider à en combler d'autres. D'une manière ou d'une autre.

« Maintenant… sire, la décision repose sur toi. Le combat ou la fuite ? Je peux à l'instant même détacher *l'Ariel* des Dendarii pour te conduire chez toi sans que cela nuise beaucoup au combat. La puissance de feu et le blindage, non pas la vitesse, vont compter là-bas plus que tout. La solution pour laquelle voteraient mon père et Illyan est à peu près évidente.

Non. (Grégor se secoua.) D'autre part, ils ne sont pas là.

— C'est vrai. Autre solution, à l'extrême opposé : désires-tu être le commandant en chef de cette calamité ?

Grégor eut un léger sourire.

— Quelle tentation ! Mais ne crois-tu pas qu'il y a une certaine outrecuidance à se lancer comme chef sans avoir d'abord appris à obéir aux ordres ?

Miles rougit un peu.

— Je… je me trouve en présence d'un dilemme semblable. Tu as rencontré la solution, son nom est Ky Tung. Nous allons conférer avec lui quand nous nous serons de nouveau transférés dans le *Triomphe*, tout à l'heure. (Miles marqua un temps.) Il y a deux autres

choses que tu pourrais faire pour nous. Si tu le veux bien. Des choses pratiques.

Grégor se frotta le menton, observant Miles comme il aurait regardé une pièce de théâtre.

— Expose-moi ça, seigneur Vorkosigan.

— Légitime les Dendarii. Présente-les aux Vervani comme étant l'armée d'exploration de Barrayar. Je ne peux que bluffer. Ton souffle fait loi. Tu peux conclure un traité de défense légal entre Barrayar et Vervain… les Aslunders également, si nous pouvons les y inciter. Ta valeur la plus importante est – excuse-moi – diplomatique, pas militaire. Va à la station de Vervain et négocie avec ces gens-là. Et par là, j'entends négocier sérieusement.

— Bien à l'abri loin des zones de combat, commenta sèchement Grégor.

— Seulement si nous gagnons, de l'autre côté du couloir. Si nous perdons, les zones de combat viendront à toi.

— J'aimerais pouvoir être un soldat. Un humble lieutenant, avec juste une poignée de soldats.

— Il n'y a moralement aucune différence entre un et dix mille, je te le garantis. Quel que soit le nombre que tu perds au combat, tu as tout autant de remords.

— Je veux participer à l'assaut. C'est probablement la seule occasion dans ma vie où je courrai un risque réel.

— Comment, le risque que tu cours tous les jours d'être assassiné par des fous ne te suffit pas comme émotion ? Tu en veux davantage ?

— Je veux de l'actif. Pas du passif. Du vrai service.

— Si – selon ton jugement – le meilleur service, le plus vital que tu puisses rendre à tous ceux qui risquent ici leur vie est d'être un officier d'activé subalterne, il va sans dire que je t'aiderai de mon mieux, répliqua Miles d'un ton morne.

— Ouille ! murmura Grégor. Tu t'y connais pour retourner les phrases comme une lame de couteau, tu sais ? (Il resta un instant silencieux.) Des traités, hein ?

— Si vous voulez bien avoir cette bonté, sire.

— Oh, arrête ! dit Grégor avec un soupir. Je jouerai le rôle qui m'est assigné. Comme toujours.

— Merci. (Miles songea à offrir des excuses, des consolations, puis se ravisa.) Il y a une autre inconnue. Les Rangers de Randall. Qui sont maintenant, ou je me trompe fort, en plein désarroi. Leur commandant en second a disparu, leur commandant a déserté au début de la bagarre… Comment se fait-il que les Vervani aient autorisé sa sortie, à propos ?

— Elle leur a dit qu'elle partait conférer avec toi… en laissant entendre qu'elle t'avait en quelque sorte enrôlé dans sa troupe. Elle était censée diriger aussitôt après son courrier rapide du côté où cela bardait.

— Hum ! Elle nous a peut-être bien préparé le terrain sans le vouloir… Est-ce qu'elle nie toute connivence avec les gens de Cetaganda ?

— Je ne crois pas que les Vervani aient déjà compris que les Rangers ouvraient la porte aux Cetagandans. Au moment où nous avons quitté la station de Vervain, on attribuait encore à l'incompétence le fait que les Rangers n'aient pas réussi à défendre le sas de sortie du côté de Cetaganda.

— Probablement avec preuves considérables à l'appui. Je doute que la masse des Rangers aient été au courant de la trahison, sinon le secret n'en aurait pas été gardé si longtemps. Et quels qu'aient été les cadres de mèche avec les Cetas, ils n'ont pas été prévenus quand Cavilo a pris sa tangente impériale. Tu te rends compte, Grégor, de ce que tu as fait ? Tu as saboté d'une seule main l'invasion cetagandane.

— Oh, il m'a bien fallu les deux ! s'écria Grégor dans un souffle.

Miles décida de ne pas relever la remarque.

— En tout cas, si nous le pouvons, il nous faudra neutraliser les Rangers. Les prendre sous notre commandement ou au moins les écarter du dos de tout le monde.

— D'accord.

— Je propose une séquence alternée d'interrogatoire par le dur et par le brave type. Je serais content de jouer le rôle du méchant.

Cavilo fut amenée entre deux hommes manipulant des tracteurs manuels. Elle portait toujours son armure spatiale, désormais abîmée et balafrée. Son casque avait disparu. Les charges de son armure avaient été enlevées, les systèmes de déclenchement

débranchés, les articulations bloquées, ce qui la transformait en sarcophage-prison de cent kilos. Les deux soldats dendarii la posèrent debout près de l'extrémité de la table de conférences et reculèrent fièrement. Une statue à la tête vivante, une espèce de métamorphose dans le style Pygmalion, interrompue et horriblement incomplète.

— Merci, messieurs, vous pouvez disposer, dit Miles. Commandant Bothari-Jesek, restez, je vous prie.

Cavilo fit tourner sa tête à la courte toison blonde dans un geste de résistance futile, à la limite de tout mouvement physique possible. Elle dévisagea Grégor d'un air furieux tandis que les soldats sortaient.

— Espèce de serpent ! s'exclama-t-elle d'une voix grondante. Espèce de *salaud !*

Grégor était assis les coudes sur la table, le menton dans les mains. Il redressa le nez pour répliquer d'un ton las :

— Commandant Cavilo, mes parents ont tous deux péri de mort violente à la suite d'une cabale politique quand je n'avais pas encore six ans. Un fait sur lequel vous auriez pu vous renseigner. Pensiez-vous avoir affaire à un amateur ?

— La situation vous dépassait depuis le début, Cavilo, dit Miles en marchant lentement autour d'elle comme s'il examinait sa capture. Vous auriez dû vous en tenir à votre premier contrat. Ou à votre deuxième plan. Ou à votre troisième. Vous auriez dû, en fait, vous en tenir à quelque chose. Votre égocentrisme ne vous a pas rendue forte, il vous a transformée en chiffon flottant au vent, que le premier venu pouvait saisir. En tout cas, Grégor estime qu'il faudrait vous offrir une chance de sauver votre misérable existence. Moi pas.

— Vous n'aurez pas le cran de me pousser par le sas.

La rage étrécissait ses yeux en deux fentes.

— Je n'en avais pas l'intention. En pensant à l'avenir… Quand tout ceci sera terminé, je pourrais vous livrer aux Cetagandans. Une clause qui ne nous coûtera rien et qui aidera à les mettre de bonne humeur. J'imagine qu'ils vont vous rechercher, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta droit devant elle et sourit.

Les traits de Cavalo se crispèrent. Les tendons saillirent sur son cou svelte.

Grégor prit la parole.

— Mais si vous faites ce que nous demandons, je vous accorderai un sauf-conduit pour sortir du Moyeu de Hegen via Barrayar, quand ceci sera fini. Avec ce qui restera de survivants de vos hommes qui accepteront encore de vous suivre. Cela vous laissera deux mois d'avance sur la revanche que les Cetagandans voudront prendre de cette débâcle.

— En fait, lança Miles, si vous jouez votre rôle, vous pourriez même vous en sortir comme une héroïne. Quelle plaisanterie !

Le regard menaçant que Grégor lui adressa n'était pas entièrement de la comédie.

— Je vous aurai, dit Cavilo à Miles entre ses dents.

— C'est la meilleure transaction que vous puissiez obtenir : la vie. Récupérer ce qu'il y a à récupérer. Un nouveau départ, loin d'ici… très loin d'ici. Cela, Simon Illyan s'en occupera. Très loin, mais pas sans surveillance.

Les calculs commençaient à supplanter la fureur dans les yeux de Cavilo.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Pas grand-chose. Cédez ce qui vous reste d'autorité à un officier de notre choix. Probablement un agent de liaison vervani – les Vervani vous paient, somme toute. Vous présenterez votre remplaçant à votre chaîne de commandement et vous vous retirerez en lieu sûr dans le cachot du *Triomphe* pour la durée des hostilités.

— Quand elles seront terminées, on ne trouvera pas de Ranger survivant !

— Possible, concéda Miles. Vous allez les sacrifier tous. Notez, je vous prie, que je ne vous offre pas le choix entre ceci et une meilleure transaction. C'est ça ou les Cetagandans. Dont l'approbation en ce qui concerne la trahison est strictement limitée à ceux qui trahissent en leur faveur.

Cavilo eut l'air d'avoir envie de cracher, mais dit :

— Très bien, je cède. Marché conclu.

— Merci.

— Mais vous… vous apprendrez, petit homme ! Vous tenez le haut du pavé aujourd'hui, n'empêche que le temps vous abattra. Attendez seulement vingt ans sauf que je doute que vous viviez jusque-là. Le

temps vous apprendra quel *rien* vous achètera votre loyauté. Un jour, on finira par vous broyer et vous recracher, et je regrette seulement de ne pas être là pour vous voir réduit en chair à pâté !

Miles rappela les soldats.

— Emmenez-la.

C'était presque une prière. Comme la porte se refermait, Miles se retourna ; Elena avait les yeux fixés sur lui.

— Miséricorde ! dit-il en frissonnant, cette femme me glace !

— Ah ? commenta Grégor, les coudes toujours plantés sur la table. Pourtant, assez singulièrement, vous sembliez bien vous entendre. Vous pensez de la même façon.

— Grégor ! protesta Miles. Elena ? demanda-t-il, quémandant une contradiction.

— Vous êtes tous les deux très tortueux, répliqua Elena d'une voix hésitante. Et, heu, petits. (Devant la mine ulcérée de Miles, elle expliqua :) C'est plus une question de gabarit que de contenu. Si tu étais fou de puissance au lieu… d'être…

— Une autre sorte de fou, oui, vas-y.

— … tu pourrais comploter comme cela. Tu avais l'air pour ainsi dire de t'amuser à la deviner.

— Je dois te dire merci ? (Il voûta le dos. Etait-ce vrai ? Cela pourrait-il être lui dans vingt ans ? Malade de cynisme et de rage rentrée, un moi dans une carapace que feraient vibrer seulement la domination, les jeux du pouvoir, la maîtrise, une armure avec une bête blessée à l'intérieur ?) Retournons au *Triomphe,* dit-il d'un ton bref. Nous avons tous du travail.

Miles arpentait avec impatience la cabine de l'amiral Oser à bord du *Triomphe*. Appuyé de la hanche sur le bord du bureau-console, Grégor le regardait jouer les lions en cage.

–… Naturellement, les Vervani auront des soupçons mais, avec les Cetagandans sur leurs talons, ils auront vraiment envie d'y croire. Et d'entamer des négociations. Tu devras les rendre aussi attrayantes que possible, conclure rapidement, sans, bien sûr, accorder plus que tu n'y es obligé…

Grégor dit sèchement :

— Peut-être aimerais-tu m'accompagner pour actionner mon holo-souffleur ?

Miles s'arrêta, s'éclaircit la voix.

— Pardon. Je sais que tu en connais beaucoup plus que moi sur les traités. Je… dis parfois un peu n'importe quoi quand je suis énervé.

Miles réussit à garder la bouche fermée, mais pas les pieds immobiles, jusqu'à ce que bêle la sonnette de la cabine.

— Les prisonniers, selon les ordres, amiral, dit la voix du sergent Chodak par l'intercom.

— Merci, entrez.

Miles se pencha au-dessus du bureau pour appuyer sur le bouton d'ouverture de la porte.

Chodak et une patrouille firent pénétrer dans la cabine le capitaine Ungari et le sergent Overholt. Les prisonniers étaient effectivement comme Miles l'avait ordonné : lavés, rasés, coiffés et munis d'uniformes gris dendarii repassés de frais avec les insignes de rang équivalents. Ils avaient manifestement aussi l'air furieux et peu appréciateurs du fait.

— Merci, sergent. Vous et votre patrouille pouvez disposer.

— Disposer ? Vous êtes sûr que vous ne voulez pas au moins que nous attendions dans le couloir, amiral ? Rappelez-vous la dernière fois.

— Ce ne sera pas nécessaire.

La mine furieuse d'Ungari démentait cette assertion insouciante. Chodak se retira d'un air indécis, gardant son neutraliseur braqué sur les deux prisonniers jusqu'à ce que la porte se referme.

Ungari respira à fond.

— Vorkosigan ! Espèce de petit mutin de mutant, je vais vous traîner en cour martiale, vous écorcher vif et vous faire empailler pour l'exemple…

Ils n'avaient pas encore remarqué le silencieux Grégor, toujours accoté à la console et vêtu aussi du gris dendarii prêté, bien que sans insigne puisqu'il n'y avait pas d'équivalent dendarii pour le rang d'empereur.

— Heu, mon capitaine…

Miles dirigea le regard du capitaine au visage furibond vers Grégor.

— Ces sentiments sont si largement partagés, capitaine Ungari, que vous serez peut-être obligé, je le crains, de vous mettre en queue de file et d'attendre votre tour, remarqua Grégor avec un léger sourire.

L'air qui restait à l'intérieur d'Ungari sortit sans émettre de son. Il se mit au garde-à-vous ; à son crédit, l'impression dominante des émotions qui se mêlaient en tumulte sur son visage était un profond soulagement.

— Sire.

— Mes excuses, capitaine, pour la façon cavalière dont je vous ai traités, vous et le sergent Overholt, dit Miles, mais j'ai estimé mon plan pour sauver Grégor trop délicat pour, pour… (vos nerfs, songea-t-il)… j'ai jugé préférable de prendre mes responsabilités personnelles. Mieux valait pour votre moral ne pas y assister, franchement. (Et mieux valait pour le mien qu'on ne me tire pas par le coude, ajouta-t-il in petto.)

— Les enseignes n'ont pas de responsabilité personnelle pour des opérations de cette importance, ce sont leurs chefs qui l'ont, riposta Ungari d'une voix grondante. Comme Simon Illyan aurait été le premier à me le faire remarquer si votre plan… si *délicat* fût-il, avait échoué…

— Eh bien, alors, félicitations, mon capitaine ! Vous venez de sauver l'empereur, riposta Miles. Qui, en tant que votre commandant en chef, a quelques ordres à vous donner, si vous voulez bien lui permettre de placer un mot.

Ungari serra les dents. Avec un effort visible, il écarta Miles de son esprit et se concentra sur Grégor.

— Sire ?

Grégor prit la parole.

— En tant que seuls membres de la Séclmp dans un rayon de deux millions de kilomètres – excepté l'enseigne Vorkosigan, qui a d'autres tâches –, je vous attache, vous et le sergent Overholt, à ma personne jusqu'à ce que nous ayons contacté nos renforts. Il se pourrait aussi que je vous demande de me servir de courrier. Avant que nous quittions le *Triomphe,* ayez l'obligeance de communiquer tous les renseignements en votre possession pouvant être

intéressants aux services opérationnels dendarii ; les Dendarii sont maintenant mes…

— Très obéissants serviteurs, suggéra Miles à mi-voix.

— … forces impériales, conclut Grégor. Considérez cet uniforme gris (Ungari regarda le sien avec dégoût) comme une tenue réglementaire et accordez-lui le respect qui convient. Vous récupérerez sans doute votre uniforme vert quand j'aurai le mien.

Miles intervint :

— Je vais détacher le croiseur léger dendarii *Ariel* et le plus rapide de nos deux courriers pour les mettre au service personnel de Grégor lorsque vous vous embarquerez pour la Station de Vervain. Si vous devez partir en mission de courrier, je suggère que vous preniez le vaisseau le plus petit et laissiez *l'Ariel* à Grégor. Son capitaine, Bel Thorne, est le commandant dendarii en qui j'ai le plus confiance.

— Tu penses toujours à me ménager une voie de retraite, hein, Miles ? dit Grégor en haussant un sourcil.

Miles s'inclina légèrement.

— Si les choses tournaient vraiment mal, il faut que quelqu'un vive pour nous venger. Sans oublier qu'il faut aussi s'assurer que les survivants dendarii soient payés. Nous le leur devons, à mon avis.

— Oui, acquiesça Grégor à mi-voix.

— J'ai aussi mon rapport personnel sur des événements récents que je vous demanderais de transmettre à Simon Illyan, reprit Miles, au cas où je… au cas où vous le verriez avant moi.

Miles tendit une disquette à Ungari.

Ce dernier semblait saisi de vertige devant cette réorganisation rapide de ses priorités.

— La Station de Vervain ? Voyons, c'est Pol Six l'endroit où vous serez en sécurité, sire.

— La Station de Vervain est là où se trouve mon devoir, capitaine, et par conséquent le vôtre. Venez. Je vous expliquerai tout cela en route.

— Allez-vous laisser Vorkosigan libre de ses mouvements ? dit Ungari en regardant sombrement Miles. Avec ces mercenaires ? C'est un problème pour moi, sire.

— Désolé, mon capitaine, répliqua Miles à Ungari, de ne pouvoir, de ne pouvoir… (vous obéir, mais Miles ne le dit pas). J'ai un

problème plus important qui est d'organiser pour ces mercenaires une bataille et de ne pas les y mener. La différence entre moi et… le précédent commandant des Rangers. Il doit y avoir une différence entre nous, peut-être est-ce celle-là. Grég… L'empereur comprend.

— Hum ! dit Grégor. Oui, capitaine Ungari, je détache officiellement l'enseigne Vorkosigan comme notre liaison avec les Dendarii. Sous ma responsabilité personnelle. Ce qui devrait suffire, même pour vous.

— Ce n'est pas pour moi que cela doit être suffisant, sire.

Grégor n'hésita qu'une fraction de seconde.

— Dans l'intérêt de Barrayar, alors. Un argument suffisant même pour Simon. En route, capitaine.

— Sergent Overholt, ajouta Miles, vous serez le garde du corps et l'ordonnance de l'empereur jusqu'à ce qu'on vous remplace.

Overholt eut l'air rien de moins que réjoui par cette promotion sur le champ de bataille.

— Chef, murmura-t-il en aparté à Miles, je n'ai pas suivi le cours supérieur !

Il se référait au cours obligatoire de la Séclmp pour les gardes du palais, dirigé par Simon Illyan lui-même, qui donnait cette distinction particulière au personnel habituel de Grégor.

— Nous avons tous le même problème sur ce plan-là, sergent, croyez-moi, chuchota Miles en réponse.

La salle de tactique du *Triomphe* vibrait d'activité ; chaque siège était occupé, chaque écran holovidéo illuminé par le flux des déplacements tactiques des vaisseaux et des flottes. Debout derrière Tung, Miles se sentait doublement en surnombre. Il songea à la plaisanterie qui avait cours à l'Académie. *Règle n° 1 : Agissez à l'encontre de ce qu'indique l'ordinateur tactique uniquement si vous savez quelque chose qu'il ne connaît pas. Règle n° 2 : l'ord tac en sait toujours plus que vous.*

C'était cela, le combat ? Cette salle assourdie, ce tourbillon de points lumineux, ces sièges rembourrés ? Peut-être le détachement était-il une bonne chose, pour les commandants. Il avait le cœur qui battait comme un tambour. Une salle de tactique de ce calibre pouvait provoquer une surcharge d'information et un blocage de

l'esprit si l'on n'y prenait garde. Le truc, c'était de choisir ce qui était important et de ne jamais oublier que la carte n'était pas le territoire.

Sa tâche, ici, se rappela Miles, n'était pas de commander. C'était de regarder Tung commander, et d'apprendre comment il le faisait, ses modes de pensée se substituant aux critères de l'Académie de Barrayar. La seule raison légitime qu'aurait pu avoir Miles d'intervenir, c'était si quelque nécessité externe politique/stratégique avait la priorité sur la logique tactique interne. Miles pria pour que cette circonstance ne se produise pas, parce qu'il y avait une façon plus brève et plus déplaisante de l'appeler : *trahir ses hommes*.

L'attention de Miles s'aviva quand un petit éclaireur manifesta son existence par un clignotement à l'entrée du couloir. Sur l'affichage tactique, c'était une tache de lumière rose dans un tourbillon de ténèbres animé d'un mouvement lent. Sur un écran télé, c'était un mince vaisseau sur fond de distantes étoiles fixes. Du point de vue qu'en avait son propre pilote, c'était quelque étrange extension de son corps, sur un autre affichage vidéo, c'était un recueil de données de télémétrie, de la numérologie, un idéal platonicien. *Qu'est-ce qui était la vérité ? Tout. Rien.*

— *Appât à requins Un* à *Flotte Une*, annonça la voix du pilote sur la console de Tung. Vous avez dix minutes de jeu. Préparez-vous à l'éclatement.

Tung parla dans son micro :

— Flotte, prenez le départ, à pic sur vos numéros.

Le premier vaisseau qui attendait près du couloir se plaça en position, flamboya sur l'affichage tactique (mais sans paraître rien faire sur la télévidéo) et disparut. Un deuxième vaisseau suivit trente secondes plus tard, poussant à l'extrême la limite de la marge de sécurité entre les sauts. Deux vaisseaux essayant de se rematérialiser à la même place au même moment, cela donnerait comme résultat plus de vaisseaux et une très forte explosion.

Tandis que les télémesures d'*Appât à requins* étaient assimilées par l'ord tac, l'image effectua une rotation, de sorte que le vortex noir représentant le couloir (mais n'en donnant nullement l'image) fut soudain reflété par un vortex de sortie, au-delà duquel un déploiement de points, de mouchetures et de lignes symbolisait des vaisseaux en vol. La position de bataille renforcée côté Planète des

Vervani, homologue de la station côté Moyeu où Miles avait laissé Grégor ; les assaillants cetagandans. Enfin une vue de leur destination. Rien de tout cela, naturellement, ne correspondait à la réalité, c'était périmé depuis plusieurs minutes.

— Yiik ! commenta Tung. Quel gâchis. À nous…

Le klaxon de saut retentit. C'était le tour du *Triomphe*. Miles se cramponna au dossier du siège de Tung bien qu'il sût que la sensation de mouvement était illusoire. Un tourbillon de rêves parut lui obscurcir l'esprit une minute, une heure ; c'était impossible à mesurer. La torsion dans son estomac et l'abominable vague de nausée qui suivirent n'avaient rien d'un rêve. La plongée. Un instant de silence dans toute la salle tandis que chacun luttait pour surmonter sa désorientation. Puis le murmure reprit là où il s'était interrompu. *Bienvenue à Vervain. Allez plonger en enfer*.

L'affichage tactique tournoya et changea, avalant de nouvelles données, recentrant son petit univers. Leur couloir était présentement protégé par sa station assiégée et une mince file meurtrie de vaisseaux de la marine vervani et de vaisseaux des Rangers commandés par des Vervani. Les Cetagandans l'avaient déjà frappée, avaient été repoussés et restaient en position stationnaire en attendant des renforts pour la prochaine attaque. Le réapprovisionnement cetagandan arrivait à flots à travers le système de Vervain par l'autre couloir.

Cet autre couloir était tombé vite, la seule manière de s'y prendre du point de vue de l'assaillant. Même avec l'effet de surprise complète jouant pour les Cetagandans lors de leur premier assaut massif, les Vervani auraient pu leur bloquer le passage si trois vaisseaux rangers n'avaient apparemment mal compris les ordres et décroché quand ils auraient dû contre-attaquer. Mais les Cetagandans avaient conquis leur tête de pont et commencé à affluer.

Le deuxième couloir, celui de Miles, avait été mieux équipé au point de vue défensif… jusqu'à ce que les Vervani pris de panique aient retiré le maximum possible pour aller garder les orbites hautes de leur planète. Miles ne pouvait guère les en blâmer ; c'était un choix stratégique dur à faire dans un cas comme dans l'autre. Mais, maintenant, les Cetagandans fonçaient à travers le système sans rencontrer grande résistance, sautant de côté comme à la marelle

afin d'éviter la planète fortement gardée, dans une tentative hardie pour s'emparer du couloir de Hegen, sinon par surprise du moins par la vitesse.

La première méthode de choix pour attaquer un couloir était le subterfuge, la subornation et l'infiltration, c'est-à-dire la tricherie. La deuxième, qui privilégiait aussi le subterfuge dans son exécution, était une attaque par l'arrière, l'envoi de forces par un autre itinéraire (s'il en existait un) dans l'espace territorial disputé. La troisième était d'ouvrir l'attaque par l'envoi d'un navire sacrifié qui élevait un « mur de soleil », une couverture massive de missilettes nucléaires déployées en une unité, créant une onde planaire qui nettoyait l'espace proche de pratiquement tout, y compris, fréquemment, du navire assaillant ; mais les murs de soleil étaient coûteux, rapidement dissipés et efficaces seulement localement. Les Cetagandans avaient tenté de combiner les trois méthodes, comme en témoignaient la déroute des Rangers et l'horrible brouillard radioactif qui dégazait à proximité de leur première conquête.

La quatrième façon admise d'envisager le problème d'une attaque frontale d'un couloir gardé, c'était d'abattre l'officier qui la suggérait. Miles était sûr que les Cetagandans adopteraient celle-là aussi, d'ici qu'il en ait terminé.

Du temps passa. Miles fixa un siège dans ses crampons et étudia le tableau central jusqu'à ce que ses yeux en pleurent et que son cerveau menace de s'évader dans une fugue hypnotique ; il se leva, se secoua et circula au milieu des postes d'observation, regardant par-dessus l'épaule des autres.

Les Cetagandans manœuvraient. L'arrivée soudaine et inattendue des forces dendarii pendant l'accalmie les avait jetés pour un temps dans le désarroi ; l'assaut final prévu sur les Vervani harassés devait être converti au vol en une seconde tournée d'attaques brusquées pour affaiblir l'ennemi. Coûteux. À ce stade, les Cetagandans avaient peu de moyens de dissimuler leur nombre ou leurs mouvements. Les Dendarii venus à la rescousse donnaient à supposer des réserves cachées (qui savait combien illimitées ? Pas Miles, certainement), massées secrètement de l'autre côté du couloir. Un bref espoir flamba en Miles que cette menace à elle seule soit suffisante pour décider les Cetagandans à renoncer à leur coup de main.

— Oh, non ! dit Tung avec un soupir quand Miles lui confia cette pensée optimiste. Ils sont beaucoup trop engagés désormais. La note de boucherie est déjà trop élevée pour qu'ils prétendent avoir fait ça histoire de blaguer. Y compris vis-à-vis d'eux-mêmes. Le commandant cetagandan qui plierait bagage maintenant se retrouverait direct en cour martiale. Ils continueront longtemps après que tout espoir sera perdu pendant que leurs officiers d'état-major essaieront frénétiquement de couvrir d'un drapeau de victoire le sang qui leur dégoulinera des fesses.

— C'est… abominable !

— C'est le système, fiston, et pas seulement pour les Cetagandans. Un parmi plusieurs défauts inhérents au système. Et d'ailleurs, ajouta Tung avec un bref sourire, on n'en est pas encore à une situation aussi désespérée. Une réalité que nous avons bien l'intention de leur masquer.

Les forces de Cetaganda commençaient à s'ébranler, leurs directions et accélérations télégraphiant leur intention d'effectuer un pilonnage. L'astuce, c'était de tenter des concentrations de force, trois ou quatre vaisseaux se rassemblant sur un seul, écrasant les miroirs à plasma du défenseur. Les Dendarii et les Vervani tenteraient une stratégie identique contre des traînards cetagandans, à part quelques hardis fiérots de capitaines des deux bords équipés des nouvelles lances à implosion s'essayant à un dément « jeu de nerfs », atteindre la cible à l'intérieur de la courte portée de l'arme. Miles chercha aussi à garder un œil sur les dispositions des Rangers. Les vaisseaux rangers n'avaient pas tous des conseillers vervani à bord, et les dispositifs de bataille qui plaçaient les Rangers en première ligne devant les Cetagandans étaient de beaucoup préférables à ceux qui mettaient les Rangers dans le dos des Dendarii.

Le murmure étouffé des techs et des ordinateurs à l'intérieur de la salle de tactique changea à peine de rythme. Il aurait dû y avoir des roulements de tambour, des fanfares de cornemuses, quelque chose pour annoncer cette danse avec la mort. Mais si la réalité s'introduisait jamais dans cette bulle capitonnée, elle serait soudaine, absolue et finale.

Un message par vidéocommunication fit une interruption intra-vaisseau – oui, il y avait encore un vrai vaisseau qui les renfermait –, un officier hors d'haleine qui rendait compte à Tung :

— Le cachot, commandant. Attention à vous autres, là-haut. Nous avons eu une évasion. L'amiral Oser s'est échappé, et il a relâché aussi les autres prisonniers.

— Bon sang de bonsoir ! dit Tung qui jeta un regard noir à Miles et désigna le communicateur. Prends l'affaire en main. Contacte Auson. (Il reporta son attention sur son tableau tactique en marmottant :) Voilà qui ne serait jamais arrivé *de mon temps*.

Miles se glissa sur le siège de la console de communication et appela la passerelle du *Triomphe*.

— Auson ! Avez-vous été prévenu, pour Oser ?

Le visage irrité d'Auson apparut.

— Oui, nous nous en occupons.

— Envoyez des gardes de commando supplémentaires à la salle de tactique, à la salle des ingénieurs et à votre propre passerelle. Le moment est franchement très mal choisi pour des interruptions ici, en bas.

— À qui le dites-vous ! Nous voyons approcher ces salauds de Ceta.

Auson coupa le contact.

Miles se mit à surveiller les canaux de sécurité interne, ne s'interrompant que pour noter l'arrivée de gardes armés jusqu'aux dents dans la coursive. Oser avait manifestement reçu de l'aide pour fuir, de la part d'un ou plusieurs officiers oserans fidèles, ce qui incita Miles en retour à s'interroger sur la sécurité des gardes de la Sécurité. Et Oser tenterait-il de s'allier avec Metzov et Cavilo ?

Deux Dendarii emprisonnés pour manquement à la discipline furent découverts errant dans les coursives et renvoyés au cachot ; un autre revint de lui-même. Un espion suspect fut coincé dans une soute à provisions. Toujours pas de signe des vraiment dangereux…

— Le voilà qui part !

Miles se brancha sur le canal. Une navette-cargo se dégageait de ses étriers, s'écartait du flanc du *Triomphe* et s'éloignait dans l'espace.

Miles shunta les canaux, découvrit celui du contrôle du feu.

— Ne tirez pas ! Je répète : ne tirez pas sur cette navette !

— Heu !… Oui, chef. Ne tirez pas, répondit un tech.

Pourquoi Miles eut-il l'impression subliminale que ce tech n'avait jamais eu l'intention d'ouvrir le feu ? Visiblement une évasion bien organisée. La chasse aux sorcières qui suivrait allait être désagréable.

— Mettez-moi en liaison avec cette navette ! ordonna Miles à l'officier des transmissions.

— Je vais essayer, chef, mais ils ne répondent pas.

— Combien sont-ils à bord ?

— Plusieurs, mais nous ne sommes pas sûrs du nombre exact…

— Reliez-moi. Ils doivent écouter, même s'ils ne veulent pas répondre.

— J'ai un canal, chef, mais rien ne dit qu'ils écoutent.

— Je vais essayer. (Miles prit une profonde inspiration.) Amiral Oser ! Faites demi-tour avec votre navette et revenez au *Triomphe*. C'est dangereux, là-bas, vous courez tête baissée dans une zone de combat. Revenez, et je garantirai personnellement votre sécurité…

Tung regardait par-dessus l'épaule de Miles.

— Il cherche à rejoindre le *Pèlerin*. Sacrebleu, si ce vaisseau se retire, notre dispositif défensif va céder !

Miles jeta un coup d'œil à l'ordinateur tactique.

— Sûrement pas. Je croyais que nous avions placé le *Pèlerin* dans la zone de réserve précisément parce que nous doutions de sa fidélité ?

— Oui, mais si le *Pèlerin* s'en va, je peux nommer trois autres capitaines-propriétaires qui le suivront. Et si quatre vaisseaux se dérobent…

— Les Rangers se débanderont en dépit de leur commandant vervani et nous serons cuits, d'accord ! (Miles jeta un nouveau coup d'œil à l'ord tac.) Je ne crois pas qu'il va s'en tirer… Amiral Oser ! Me comprenez-vous ?

— Yiik !

Tung retourna à son siège, de nouveau absorbé par les Cetagandans. Quatre vaisseaux cetagandans se rejoignaient contre la lisière de la formation des Dendarii, tandis qu'un autre tentait de pénétrer au centre, cherchant à l'évidence à diminuer la distance pour une attaque à la lance. Négligemment, en passant, un de ses

canonniers visa de son arme au plasma la vedette isolée. Une gerbe d'étincelles brillantes jaillit.

— Il n'avait pas prévu que les Cetagandans lanceraient leur attaque avant que sa navette volée se soit écartée du *Triomphe*, chuchota Miles. Bon plan, mauvais timing… Il aurait pu faire demi-tour, il a choisi de tenter sa chance…

Oser, choisir sa mort ? Etait-ce là l'argument réconfortant ?

Les Cetagandans interrompirent moins leur attaque qu'ils ne la terminèrent, dans un bon ordre déprimant. Le score était légèrement en faveur des Dendarii. Nombre de vaisseaux cetagandans avaient été gravement endommagés et l'un d'eux complètement détruit. Les canaux de surveillance des avaries des Rangers et des Dendarii s'affolaient. Les Dendarii n'avaient pas encore perdu de bâtiment, mais avaient perdu de la puissance de feu, des moteurs, des engins de surveillance de vol, l'appui de vies humaines, du blindage. La prochaine attaque serait encore plus dévastatrice.

Ils peuvent se permettre de perdre trois vaisseaux contre un à nous. S'ils continuent à nous grignoter, ils doivent inévitablement gagner, conclut Miles froidement. À moins que nous ne recevions des renforts.

Des heures passèrent, tandis que les Cetagandans se remettaient en formation. Miles prit de courts instants de repos dans le carré des officiers prévu à cet effet à côté de la salle de tactique, mais il était trop tendu pour dormir un quart d'heure d'affilée à volonté comme le faisait Tung. Et Miles savait que ce n'était pas du chiqué : personne n'aurait pu simuler un ronflement aussi dégoûtant.

La télévidéo permettait d'observer l'arrivée des renforts cetagandans qui traversaient le système de Vervain. C'était cela, l'importance relative du temps : le risque. Plus les Cetas attendaient, plus ils accroissaient leurs chances d'améliorer leurs équipements, mais aussi de voir leurs ennemis reprendre du poil de la bête. Il y avait sans doute à bord du vaisseau amiral cetagandan un ordinateur tactique qui avait généré une courbe de probabilités indiquant l'intersection optimale de Nous et d'Eux. Si seulement ces satanés Vervani se montraient plus agressifs et attaquaient depuis leur base planétaire ce flot d'approvisionnement…

Et les voilà repartis à l'attaque ! Tung surveillait ses écrans, ses mains se crispaient et se décrispaient inconsciemment sur ses genoux entre deux danses spasmodiques de ses doigts épais sur son clavier de contrôle, dépêchant des ordres, corrigeant, anticipant. Les doigts de Miles frémissaient en minuscule écho, son esprit s'efforçant de deviner la pensée de Tung, de tout assimiler. Leur image de la réalité devenait comme de la dentelle aux trous invisibles, à mesure que les données disparaissaient, du fait de la détérioration de détecteurs ou de transmetteurs sur divers vaisseaux. Les Cetagandans fonçaient au travers de la formation dendarii, pilonnant… Un vaisseau dendarii explosa ; un autre, ses armes mortes, tenta de s'éloigner tant bien que mal hors de portée, trois vaisseaux rangers désertèrent d'un commun accord… Ça commençait à sentir le roussi…

— *Appât à requins Trois* vous parle, lança une voix rude qui domina tous les autres canaux de communication, faisant sursauter Miles sur son siège. Maintenez ce couloir *net*. Les secours arrivent.

— Pas *maintenant,* grogna Tung, qui commença néanmoins un redéploiement rapide pour protéger le minuscule volume d'espace, le débarrasser des débris, missiles, feu de l'ennemi et surtout de tout navire ennemi muni de lances à implosion.

Ceux des navires cetagandans qui étaient en position de réagir donnèrent presque l'impression de dresser l'oreille, hésitant car les mouvements des navires dendarii télégraphiaient : *Des changements vont se produire.* Les Dendarii allaient peut-être battre en retraite… une chance exploitable allait peut-être se présenter…

— Qu'est-ce que c'est que *ça* ? dit Tung comme quelque chose d'énorme et de temporairement indéchiffrable apparaissait à l'entrée du couloir et se mettait aussitôt à accélérer. (Il tapota les touches des données d'information.) C'est trop gros pour être aussi rapide. C'est trop rapide pour être *aussi gros*.

Miles reconnut le profil énergétique avant même que le téléviseur offre une image. *Quelle croisière d'essai ils ont !*

— C'est le *Prince Serg*. Nos renforts impériaux de Barrayar viennent d'arriver. (Il aspira une bouffée d'air, pris de vertige.) N'avais-je pas promis…

Tung jura d'horrible façon, par pure admiration esthétique. D'autres vaisseaux surgirent ensuite, appartenant à la flotte d'Aslund, de Pol, se déployant rapidement en formation d'attaque – pas de défense.

L'ondulation dans les dispositifs de Cetaganda équivalait à un cri silencieux de détresse. Un vaisseau cetagandan armé d'un imploseur piqua courageusement sur le *Prince Serg* et fut coupé en deux, découvrant que les lances à implosion du *Serg* avaient une portée améliorée triple de celle des cetagandanes. Ce fut le premier coup fatal.

Le deuxième fut frappé par la liaison radio : un appel aux agresseurs cetagandans de se rendre sous peine de destruction au nom de la flotte de l'Alliance de Hegen, de l'empereur Grégor Vorbarra et de l'amiral comte Aral Vorkosigan, commandant conjointement.

Pendant un instant, Miles crut que Tung allait s'évanouir. L'Eurasien inhala de façon inquiétante, puis s'exclama d'une voix rugissante de ravissement :

— Aral Vorkosigan ! Ici ? Sacrediable ! (Puis dans un chuchotement juste un peu plus discret :) Comment l'a-t-on incité à sortir de sa retraite ? Peut-être que j'arriverai à le rencontrer !

Tung, un mordu d'histoire militaire, était l'un des admirateurs les plus fanatiques du père de Miles, ce dernier s'en souvint, et à moins qu'on ne le fasse taire, il pouvait réciter jusqu'à plus soif tous les détails connus des premières campagnes de l'amiral barrayaran.

— Je verrai ce que je peux arranger, promit Miles.

— Si tu peux arranger *ça,* fiston…

Avec effort, Tung détourna son esprit de l'histoire militaire dont l'étude était son dada, et se remit à son travail (étroitement apparenté, il est vrai), qui était de la faire.

Les vaisseaux cetagandans se débandaient, d'abord dans la panique un par un, puis en groupements plus coordonnés, s'efforçant d'organiser une retraite convenablement couverte. Le *Prince Serg* et son escadre de soutien, sans perdre une milliseconde, suivirent instantanément en attaquant et en semant le désordre dans le déploiement de protection des vaisseaux ennemis, harcelant ceux qui se trouvaient ainsi isolés à la traîne. Dans les heures qui suivirent, la

retraite devint une véritable déroute quand les vaisseaux vervani, veillant sur leurs hautes orbitales planétaires, encouragés, finirent par quitter leur orbite et se joignirent à l'attaque. La réserve vervani fut impitoyable, aiguillonnée par la terreur pour ses foyers que les Cetagandans lui avaient instillée.

La corvée de nettoyage, les affolants problèmes posés par les dommages causés aux contrôles, les sauvetages des hommes étaient si absorbants qu'il fallut à Miles ces quelques heures pour se rendre compte peu à peu que la guerre était terminée pour la flotte dendarii. Ils avaient fait leur travail.

17

Avant de quitter la salle de tactique, Miles questionna prudemment la sécurité du *Triomphe* pour savoir où en était la récupération des prisonniers évadés. Restaient manquants, et sans que l'on ait encore de renseignements sur leur sort : Oser, le capitaine du *Pèlerin* et deux autres officiers oserans loyaux, le commandant Cavilo et le général Metzov.

Miles était à peu près certain d'avoir assisté sur ses écrans de contrôle à la transformation d'Oser et de ses officiers en cendres radioactives. Metzov et Cavilo se trouvaient-ils aussi à bord de cette navette en fuite ? Belle ironie du destin, somme toute, que Cavilo soit morte des mains des Cetagandans ! Encore que, en vérité, l'ironie eût été égale si elle avait péri aux mains des Vervani, des Rangers de Randall, des Aslunders, des Barrayarans ou de quiconque d'autre qu'elle avait trahi au cours de sa brève carrière de comète dans le Moyeu de Hegen. Si c'était exact, sa fin était propre et opportune, mais… Il n'aimait pas penser que les dernières phrases cruelles qu'elle lui avait adressées aient maintenant acquis le poids prophétique d'une malédiction sur un lit de mort. Il aurait dû craindre Metzov davantage que Cavilo. Il l'aurait dû, mais ne le faisait pas. Il frissonna et emprunta un garde de commando pour le raccompagner à sa cabine.

En chemin, il rencontra une pleine navette de blessés qui étaient transférés dans l'infirmerie du *Triomphe*. Le *Triomphe,* dans le groupe de réserve (pour ainsi dire), n'avait pas reçu de coups que ses blindages n'eussent pu parer, mais d'autres vaisseaux n'avaient pas eu autant de chance. Les listes des pertes dans les batailles spatiales étaient généralement en proportion inverse des combats planétaires, le nombre des morts dépassant celui des blessés ; toutefois, si, par bonheur, l'environnement artificiel était préservé, des soldats parvenaient à survivre à leurs blessures. Avec hésitation, Miles changea de cap et suivit le cortège. À quoi servirait-il à l'infirmerie ?

Les gens qui s'occupaient du tri n'avaient pas envoyé de cas mineurs au *Triomphe*. Trois hideuses brûlures et une très grave

blessure à la tête passèrent en premier et furent aussitôt prises en charge par le personnel. Quelques soldats étaient conscients, attendant leur tour en silence, immobilisés sur leur civière flottante par des sangles gonflées d'air, les yeux embrumés par la douleur et les analgésiques.

Miles essaya de dire quelques mots à chacun. Certains le regardaient d'un air hébété, d'autres parurent apprécier ; il s'attarda un peu plus longuement auprès de ceux-là, donnant ce qu'il pouvait d'encouragements. Puis il recula et se tint en silence près de la porte pendant plusieurs minutes, baignant dans les terrifiantes odeurs familières d'une infirmerie après la bataille, les désinfectants et le sang, la chair brûlée, l'urine, l'électronique, jusqu'à ce qu'il se rende compte que l'épuisement le rendait complètement abruti et inutile, tremblant et proche des larmes. Il se décolla du mur et sortit en clopinant. Au lit. Si on le voulait aux commandes, qu'on vienne le chercher !

Il pianota le code de la cabine d'Oser. Maintenant qu'il en avait hérité, il devrait probablement changer la combinaison. Il soupira, entra et prit conscience de deux faits malencontreux : primo, il avait renvoyé son garde et oublié ensuite de le rappeler et, secundo, il n'était pas seul. La porte se referma derrière lui avant qu'il ait eu le temps de se replier dans la coursive et il la heurta brutalement du dos en reculant.

Le teint rouge brique du général Metzov attirait encore plus le regard que le reflet argenté de la parabole du brise-nerfs braqué sur la tête de Miles.

Metzov s'était débrouillé pour mettre la main sur une tenue grise de Dendarii, un peu petite pour lui. Le commandant Cavilo, debout derrière le général, s'en était dégoté une similaire, un peu grande pour elle. Metzov paraissait énorme et furieux. Cavilo semblait… bizarre. Amère, ironique, animée d'un amusement inquiétant. Des meurtrissures déparaient son cou. Elle ne portait pas d'arme.

— Je vous ai ! chuchota triomphalement Metzov. Enfin !

Avec un rictus, il marcha sur Miles et le cloua au mur, sa grosse paluche lui enserrant le cou. Il laissa choir le brise-nerfs avec fracas et entoura de son autre main le cou de Miles.

— Vous ne survivrez jamais…

Ce fut tout ce que Miles parvint à émettre d'une voix étouffée avant que l'air ne lui manque. Sa trachée commença à craquer, sa tête était au bord de l'explosion, le sang ne circulait plus. Pas question de parler pour détourner Metzov de ce meurtre-ci…

Cavilo se glissa en avant, silencieuse, n'éveillant pas plus l'attention qu'un chat, pour ramasser le brise-nerfs abandonné, puis elle recula, se plaçant à la gauche de Miles.

— Stanis chéri, dit-elle d'une voix roucoulante.

Metzov, obsédé par la strangulation lente de Miles, ne tourna pas la tête. Cavilo, imitant manifestement les intonations de Metzov, récita :

— Ouvre-moi tes jambes, garce, ou je te fais sauter le caisson !

Cette fois, la tête de Metzov pivota, les yeux écarquillés. Cavilo lui brûla la cervelle. L'éclair bleu crépitant le frappa juste entre les deux orbites. Dans sa dernière convulsion, Metzov faillit briser le cou de Miles, bien que ces os-là aient été renforcés de plastique. L'odeur électrochimique vésicante de la mort par brise-nerfs frappa Miles en pleine figure.

Il s'affaissa, glacé, contre la paroi, n'osant pas bouger. Cavilo avait retroussé les lèvres dans un sourire d'immense satisfaction, d'assouvissement. La phrase qu'elle avait prononcée était-elle une citation exacte et récente ? Qu'avaient-ils fait pendant toutes ces longues heures d'attente obligée à l'affût dans ce hutteau de chasseur qu'était la cabine d'Oser ? Le silence s'éternisa.

— Non pas… (Miles déglutit pour essayer d'éclaircir sa gorge meurtrie et reprit d'une voix croassante :)… non pas que je m'en plaigne, notez bien, mais pourquoi ne continuez-vous pas en m'abattant, moi aussi ?

Cavilo eut un sourire suffisant.

— Une prompte vengeance vaut mieux que pas de vengeance du tout. Une vengeance lente et prolongée est encore meilleure, mais, pour la savourer pleinement, il faut que j'y survive. Un autre jour, gamin.

Elle redressa le brise-nerfs comme pour le rengainer d'un geste large dans un étui, puis le laissa pendre, gueule en bas, au bout de sa main détendue.

— Vous avez juré de me sortir saine et sauve du Moyeu de Hegen, seigneur vor. Et j'en suis venue à croire que vous êtes réellement assez stupide pour tenir votre parole. Ce n'est pas un reproche, remarquez. Ah ! si Oser nous avait distribué une arme à chacun et non pas une pour deux, ou s'il m'avait donné le brise-nerfs et à Stanis le code de sa cabine, au lieu du contraire, ou s'il nous avait emmenés avec lui comme je l'en avais supplié… les choses auraient pu se passer différemment.

Bien différemment. Avec une extrême prudence, Miles se rapprocha de la console de communication et appela la Sécurité. Cavilo l'observait d'un air pensif. Au bout de quelques instants, alors que les renforts allaient faire irruption, elle s'avança à sa hauteur.

— Je vous avais sous-estimé, vous savez.

— Je ne vous ai jamais sous-estimée.

— Je sais. Je n'en ai pas l'habitude… Merci.

D'un geste dédaigneux elle jeta le brise-nerfs sur le corps de Metzov puis, passant un bras autour du cou de Miles, elle l'embrassa avec fougue. Son chronométrage était parfait : la Sécurité, Elena et le sergent Chodak en tête, franchit le seuil en trombe juste avant que Miles réussisse à la repousser.

Miles traversa un court tube flexible pour quitter la navette du *Triomphe* et monter à bord du *Prince Serg*. Il contempla avec envie la vaste coursive impeccable, merveilleusement éclairée, la rangée d'élégants gardes d'honneur qui se mettaient au garde-à-vous, les officiers distingués qui attendaient dans leur grand uniforme vert de l'armée impériale de Barrayar. Il jeta un regard anxieux sur son propre uniforme dendarii gris et blanc. Le *Triomphe,* clé de voûte et orgueil de la flotte dendarii, semblait se rapetisser aux dimensions d'un petit machin poussiéreux, usagé et bosselé.

Oui, mais vous les gars, vous n'auriez pas si belle mine si nous ne nous étions pas donné tant de peine, se consola Miles.

Tung, Elena et Chodak ouvraient eux aussi de grands yeux, tels des touristes. Miles les rappela fermement au devoir de l'heure qui était de recevoir et de rendre les saluts de bienvenue impeccables de leurs hôtes.

— Je suis le commandant Natochini, officier adjoint du *Prince Serg,* se présenta le plus âgé des Barrayarans. Voici le lieutenant Yegorov qui vous escortera, vous et le commandant Bothari-Jesek, pour votre rendez-vous avec l'amiral Vorkosigan, amiral Naismith. Commodore Tung, je vais vous faire visiter moi-même le *Prince Serg* et je serai heureux de répondre à toutes vos questions. Pour autant que les réponses ne sont pas classées secrètes, naturellement.

Le large visage de Tung reflétait une immense satisfaction. En fait, si sa béatitude devait augmenter, il risquait d'exploser.

— Nous nous joindrons à l'amiral Vorkosigan pour déjeuner dans le mess des officiers supérieurs, après votre réunion et notre visite, poursuivit le commandant Natochini en s'adressant à Miles. Le dernier invité que nous ayons eu ici était le président de Pol avec sa suite, il y a douze jours.

Certain que les mercenaires comprenaient l'importance du privilège qui leur était accordé, l'officier barrayaran emmena Tung et Chodak dans la coursive. Miles entendit Tung dire à mi-voix d'un ton exultant : « Déjeuner avec l'amiral Vorkosigan, hé, hé… »

Le lieutenant Yegorov fit signe à Miles et à Elena de le suivre dans la direction opposée. Il s'enquit auprès d'Elena :

— Vous êtes de Barrayar, ma'ame ?

— Mon père a été pendant dix-huit ans homme d'armes lige du feu comte Piotr. Il est mort au service du comte.

— Je comprends, dit le lieutenant avec respect. Vous connaissez la famille, donc.

Miles eut quasiment l'impression de le voir penser : *Cela vous explique.*

— Ah, ça oui !

Le lieutenant jeta un coup d'œil un peu plus hésitant sur *l'amiral Naismith.*

— Et, heu, je crois savoir que vous êtes de Beta, amiral ?

— À l'origine, répliqua Miles de son accent de Beta le plus marqué.

— Il se pourrait… que vous nous jugiez un peu cérémonieux. Le comte, voyez-vous, est accoutumé au respect et à la déférence dus à son rang.

Miles, ravi, regardait l'officier chercher gravement une façon courtoise de recommander *: Appelez-le amiral, ne vous essuyez pas*

le nez sur votre manche et abstenez-vous aussi de vos satanées impertinences égalitaires dans le style de Beta.

— … Vous le trouverez peut-être assez impressionnant, conclut Yegorov.

— Un type collet monté, hein ?

Le lieutenant se rembrunit.

— C'est un homme de valeur.

— Aoh, je parie que si nous lui faisons boire suffisamment de vin au déjeuner, il se mettra à l'aise et racontera des petites histoires grivoises, comme tout le monde.

Le sourire courtois de Yegorov se figea. Elena, les yeux pétillants, se baissa vers Miles et chuchota avec autorité :

— Amiral, de la tenue !

— Oh, d'accord, répliqua Miles avec un soupir de regret.

Le lieutenant jeta un coup d'œil reconnaissant à Elena par-dessus la tête de Miles.

Miles admira au passage l'imposante élégance de l'ensemble. En dehors du fait qu'il était flambant neuf, le *Prince Serg* avait été conçu aussi bien pour la diplomatie que pour la guerre, un vaisseau digne de transporter l'empereur en visite officielle sans perte d'efficacité militaire. Il vit au croisement d'une coursive, dont un lambris avait été détaché, un jeune enseigne qui surveillait une équipe de techs occupés à exécuter des réparations mineures – non, bonté divine, c'était une installation originale ! Le *Prince Serg,* avait entendu dire Miles, avait quitté son orbite avec des ouvriers encore à bord. Il se retourna brièvement pour regarder. Voilà où j'en serais sans la grâce de Dieu et le général Metzov, songea-t-il. S'il s'était tenu à carreau sur l'île Kyril rien que six mois… Il ressentit au cœur un illogique pincement de jalousie envers cet enseigne affairé.

Ils pénétrèrent dans les quartiers des officiers. Le lieutenant Yegorov leur fit traverser une antichambre et les introduisit dans un bureau réservé au commandant, meublé de façon Spartiate, aux dimensions doubles de tout ce que Miles avait vu auparavant sur un vaisseau de Barrayar. L'amiral comte Aral Vorkosigan leva les yeux de son bureau-console quand les portes s'ouvrirent dans un glissement silencieux.

Miles entra, les tripes soudain secouées. Pour dissimuler et maîtriser son émotion, il lança :

— Hé, dites donc, vous les escargots impériaux, vous allez devenir gras et mous à paresser dans tout ce luxe, vous savez ?

— Ah !

L'amiral Vorkosigan jaillit de son fauteuil et se cogna au coin de son bureau dans sa hâte. Ma foi, pas étonnant, comment peut-il voir clair avec toute cette eau qu'il a dans les yeux ? Il embrassa Miles dans une étreinte de fer. Miles sourit, cligna des paupières, déglutit, le visage aplati contre la fraîche manche verte, et avait presque repris la maîtrise de ses traits quand le comte Vorkosigan l'éloigna à bout de bras pour l'examiner avec anxiété.

— Tu vas bien, mon garçon ?

— On ne peut mieux. Comment as-tu trouvé ton expédition dans l'espace ?

— On ne peut mieux, répliqua le comte Vorkosigan dans un souffle. Remarque, il y a eu des moments où certains de mes conseillers voulaient qu'on te fusille. Et il y a eu des moments où j'étais d'accord avec eux.

Le lieutenant Yegorov, interrompu au milieu de l'annonce de leur arrivée (Miles ne l'avait pas entendu parler, et il doutait aussi que son père l'ait entendu), était resté la bouche ouverte, l'air complètement abasourdi. Réprimant un sourire, le lieutenant Joie, qui était de l'autre côté du bureau-console, se leva et raccompagna miséricordieusement Yegorov avec douceur.

— Merci, lieutenant. L'amiral apprécie vos services. Ce sera tout…

Joie jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, plissa pensivement le front une seconde, puis suivit Yegorov. Miles entr'aperçut le lieutenant blond qui s'étendait dans un fauteuil de l'antichambre, la tête rejetée en arrière dans la posture détendue de qui prévoit une longue attente, avant que la porte se referme. Joie savait être d'une courtoisie surnaturelle parfois.

— Elena. (Le comte Vorkosigan fit un effort pour se détacher de Miles et prendre dans les siennes les deux mains d'Elena qu'il serra brièvement d'une poigne ferme.) Vous allez bien ?

— Oui, amiral.

— J'en suis content… Plus que je ne sais l'exprimer. Cordelia vous adresse ses meilleurs vœux avec son affection. Si je vous voyais, je devais vous rappeler que – ah ! il faut que je retrouve la phrase exacte, c'est une de ses plaisanteries betanes – qu'un foyer est l'endroit où, quand vous êtes obligé d'y aller, on est obligé de vous recevoir.

— Je crois entendre sa voix, répliqua Elena en souriant. Remerciez-la. Dites-lui… que je m'en souviendrai.

— Bien. (Le comte Vorkosigan n'insista pas.) Prenez place, prenez place, invita-t-il avec un geste vers des fauteuils qu'il avait rapprochés de son bureau.

Il s'assit. Pendant un instant, comme s'il changeait de vitesse, ses traits se détendirent, puis se concentrèrent de nouveau. Mon Dieu, comme il a l'air fatigué ! pensa Miles. Grégor, tu as beaucoup à te reprocher. Mais Grégor savait cela.

— Quelles sont les dernières nouvelles concernant le cessez-le-feu ? demanda Miles.

— Il dure toujours, Dieu merci ! Les seuls vaisseaux cetagandans à n'être pas repartis d'où ils étaient venus sont ceux qui ont subi des dommages : barreau de Necklin, système de contrôle ou encore pilotes blessés. Ou les trois. Nous les laissons en réparer deux et repartir avec un équipage réduit, les autres ne sont pas récupérables. J'estime que les voyages commerciaux contrôlés pourront recommencer dans six semaines.

Miles secoua la tête.

— Ainsi se termine la guerre des Cinq-Jours. Je n'ai jamais vu une seule fois un Cetagandan face à face. Tant d'efforts et de sang versé, et tout ça pour en revenir au statu quo !

— Pas exactement pour tout le monde. Un certain nombre d'officiers supérieurs cetagandans ont été rappelés dans leur capitale pour expliquer à leur empereur leur « expédition non autorisée ». On s'attend que ces excuses leur soient fatales.

Miles eut un rire sec.

— Pour expier leur échec, autrement dit. « Expédition non autorisée. » Y a-t-il quelqu'un qui croie ça ? Pourquoi même se donner cette peine ?

— Subtilité, mon garçon. À l'ennemi qui bat en retraite il faut laisser garder autant de dignité que possible. Mais rien d'autre, par contre.

— Je crois comprendre que tu as usé de subtilité avec les Polians. Je m'étais imaginé que ce serait Simon Illyan qui viendrait en personne nous ramener, pauvres enfants perdus, à la maison.

— Il en mourait d'envie, mais nous ne pouvions absolument pas nous absenter ensemble. La couverture avec laquelle nous avions masqué l'absence de Grégor menaçait de s'effondrer d'un instant à l'autre.

— Comment vous y êtes-vous pris, à propos ?

— Nous avons choisi un jeune officier qui ressemblait beaucoup à Grégor, lui avons dit qu'il y avait un complot pour l'assassiner et qu'il devait servir d'appât. Béni soit-il, il s'est porté volontaire aussitôt. Avec les hommes de sa Sécurité, à qui l'on avait raconté la même histoire, il a passé les quelques semaines suivantes à mener la belle vie à Vorkosigan Surleau, mangeant ce qu'il y avait de meilleur – sauf qu'il s'est payé une indigestion. Nous l'avons finalement envoyé faire du camping rustique, car les questions en provenance de la capitale devenaient pressantes. Les gens ne tarderont pas à comprendre, j'en suis sûr, si ce n'est déjà fait, mais maintenant que nous avons récupéré Grégor, nous pouvons donner n'importe quelle explication qui nous plaira. Qui *lui* plaira.

Le comte Vorkosigan fronça brièvement les sourcils d'une curieuse façon qui ne témoignait pas totalement le déplaisir.

— J'ai été surpris, bien qu'enchanté, dit Miles, que tu aies pu dépasser Pol si vite avec tes forces. Je redoutais que Pol ne t'y autorise qu'une fois les Cetagandans débarqués dans le Moyeu. À ce moment-là, ç'aurait été trop tard.

— Oui, eh bien ! voilà l'autre raison pour laquelle tu me vois ici à la place de Simon. En tant que Premier ministre et ancien régent, j'avais un excellent prétexte pour rendre une visite officielle à Pol. Nous sommes arrivés avec une liste vite établie des cinq principales concessions diplomatiques qu'ils nous demandaient depuis des années et nous l'avons proposée comme ordre du jour.

« Tout étant protocolaire, officiel et loyal, il était donc parfaitement raisonnable pour nous de combiner ma visite avec la

croisière d'essai du *Prince Serg*. Nous étions en orbite au-dessus de Pol, et nous faisions la navette pour assister aux réceptions et réunions officielles (sa main massa inconsciemment son abdomen dans un geste destiné à prévenir la douleur), avec moi essayant encore frénétiquement d'obtenir par la persuasion l'autorisation de pénétrer dans le Moyeu sans tuer personne quand est tombée la nouvelle de l'attaque-surprise de Cetaganda contre Vervain. À ce stade, la permission de passer a été accordée illico. Et nous étions seulement à des jours, pas à des semaines, du lieu du combat. Amener les Aslunders à s'aligner avec les Polians a été plus coton. Grégor m'a étonné quand il a traité l'affaire. Les Vervani n'ont pas posé de problème, ils étaient hautement motivés alors pour trouver des alliés.

— J'ai entendu dire que Grégor jouit maintenant d'une grande popularité sur Vervain.

— Pendant que nous sommes ici à parler, il est fêté dans la capitale, je pense. (Le comte Vorkosigan jeta un coup d'œil à son chrono.) Les Vervani sont fous de lui. Le laisser naviguer en première ligne dans la salle de tactique du *Prince Serg* était peut-être une meilleure idée que je ne le pensais. D'un point de vue purement diplomatique.

Le comte Vorkosigan eut l'air plutôt rêveur.

— J'ai été… stupéfait que tu l'autorises à sauter avec toi dans la zone de feu. Je n'avais pas tablé là-dessus.

— Ma foi, tout bien réfléchi, la salle de tactique de la flotte du *Prince Serg* devait être les quelques mètres carrés les mieux défendus de l'espace territorial de Vervain. Cela, cela…

Miles regarda avec fascination son père tenter d'émettre les mots : *ne présentait aucun danger* et ne pas y parvenir. La lumière se fit.

— Ce n'était pas ton idée, n'est-ce pas ? Grégor a donné l'ordre de l'admettre à bord !

— Il avait plusieurs bons arguments pour soutenir sa position, répliqua le comte Vorkosigan. Le point de vue propagande paraît en tout cas porter ses fruits.

— Je pensais que tu serais trop… prudent pour l'autoriser à courir ce risque.

Le comte Vorkosigan examina ses mains carrées.

— L’idée ne me plaisait pas, non. Mais j’avais naguère prêté serment de servir un empereur. Le moment le plus mortellement dangereux pour un tuteur, c’est quand la tentation de devenir un montreur de marionnettes paraît la solution la plus rationnelle. J’ai toujours su que ce moment devait… non. Je savais que si jamais ce moment se présentait, j’aurais complètement failli à mon serment. (Il marqua une pause.) N’empêche que cela provoque un choc dans le système. Ce renoncement.

— Grégor est allé contre ta volonté ? Oh, avoir été une mouche sur le mur de cette salle-là !

— Même avec toi pour m’entraîner pendant toutes ces années, ajouta le comte Vorkosigan d’un ton méditatif.

— Ah !… comment va ton ulcère ?

Le comte Vorkosigan fit la grimace.

— Ne m’en parle pas ! (Son visage s’éclaira légèrement.) Mieux, ces trois derniers jours. Il se pourrait même que je réclame de quoi manger pour déjeuner, au lieu de cette lamentable bouillie médicale.

Miles s’éclaircit la gorge.

— Comment va le capitaine Ungari ?

Le comte Vorkosigan eut une petite contraction de la lèvre.

— Il n’est pas excessivement content de toi.

— Je… je ne peux pas m’excuser. J’ai commis une quantité d’erreurs, mais désobéir à son ordre d’attendre à la Station d’Aslund n’en était pas une.

— Apparemment pas. (Le comte Vorkosigan regarda d’un air sombre le mur d’en face.) Et pourtant, je suis plus que jamais convaincu que l’armée régulière n’est pas ce qui te convient. Autant essayer d’insérer une cheville ronde… non, pire que cela ! Autant vouloir introduire un tesseract dans un trou rond.

Un tesseract, l’analogue à quatre dimensions d’un cube…

Miles réprima un élan de panique.

— Je ne vais pas être congédié, si ?

Elena contempla ses ongles et dit :

— Si tu l’étais, tu pourrais avoir un emploi comme mercenaire. Exactement comme le général Metzov. J’ai cru comprendre que le commandant Cavilo recherchait quelques hommes de valeur.

Miles faillit l'insulter ; elle répondit à son coup d'œil exaspéré par un sourire suffisant.

— J'ai été presque navré d'apprendre que Metzov avait été tué, remarqua le comte Vorkosigan. Nous avions projeté d'obtenir son extradition avant que la disparition de Grégor mette tout le monde sur les dents.

— Ah ! Aviez-vous finalement conclu que la mort de ce prisonnier komarran, à l'époque de la révolte, était un meurtre ? Je m'en étais douté…

Le comte Vorkosigan leva deux doigts.

— Deux meurtres.

Miles hésita.

— Mon Dieu, il n'a pas essayé de traquer ce pauvre Ahn avant de partir, hein ?

Il avait presque oublié Ahn.

— Non, mais nous, nous l'avons découvert. Hélas ! pas avant que Metzov ait quitté Barrayar. Et, oui, le rebelle komarran avait été torturé à mort. Pas tout à fait intentionnellement, il souffrait apparemment d'une faiblesse ignorée sur le plan médical. Mais ce n'était pas, comme le premier enquêteur l'avait soupçonné, pour venger la mort du garde. Il s'agissait du contraire. Le caporal de Barrayar qui avait participé ou du moins acquiescé à ces tortures, bien que non sans de faibles protestations, d'après Ahn, a eu un revirement de sentiment et a menacé de dénoncer Metzov.

« Metzov l'a tué dans une de ses crises de rage folle, puis a obligé Ahn à monter ce bateau à propos de l'évasion et à en témoigner. Ainsi Ahn était doublement mouillé dans cette histoire. Metzov maintenait Ahn dans la terreur mais était également en son pouvoir si jamais la vérité venait au jour. Une sorte d'étrange prise l'un sur l'autre… à laquelle Ahn a finalement échappé. Ahn a paru presque soulagé et s'est porté volontaire pour être soumis au thiopenta quand les agents d'Illyan sont venus le chercher.

Miles songea au spécialiste météo, avec regret.

— Risque-t-il des ennuis ?

— Nous avions prévu de le faire témoigner au procès de Metzov… Illyan estimait que nous pourrions même tourner la chose en notre faveur, vis-à-vis des Komarrans. Présenter ce pauvre imbécile de

caporal des gardes comme un héros inconnu. Prendre Metzov comme preuve de la bonne foi et du respect de l'empereur pour la justice, que ce soit à l'égard des Barrayarans comme à celui des Komarrans… Un charmant scénario. (Le comte Vorkosigan eut une expression amère.) Je pense que nous allons laisser tomber ça en douceur maintenant. Une fois de plus.

Miles souffla dans ses joues.

— Metzov. Bouc émissaire jusqu'à la fin. Il devait y avoir une sorte de mauvais karma attaché à lui… Non pas qu'il ne l'ait pas mérité…

— Prends garde de souhaiter la justice. Tu risques de l'obtenir.

— J'ai déjà appris cela, chef.

— Déjà ?

Le comte Vorkosigan le regarda en haussant un sourcil.

— À propos de justice, déclara Miles en sautant sur l'occasion, je suis préoccupé par la question de la paie des Dendarii. Ils ont subi beaucoup de dommages, plus qu'une flotte mercenaire n'en supporte habituellement. Leur unique contrat était mon souffle et ma voix. Si… si… le pouvoir impérial ne me soutient pas, je serai parjure.

Le comte Vorkosigan sourit légèrement.

— Nous avons déjà étudié la question.

— Est-ce que le budget d'Illyan concernant les opérations secrètes s'allongera pour couvrir celle-ci ?

— Le budget d'Illyan serait en faillite dans ce cas. Mais tu sembles avoir un ami haut placé. Nous te donnerons une lettre de crédit d'urgence émanant de la SécImp, des fonds de cette flotte et de la bourse privée de l'empereur, avec l'espoir de tout récupérer plus tard par une affectation spéciale qu'on fera passer par le conseil des ministres et le conseil des comtes. Présente une facture.

Miles repêcha une disquette au fond de sa poche.

— Voilà, chef. De la part de la comptable de la flotte dendarii. Elle y a passé la nuit. Certaines estimations des dégâts sont encore préliminaires.

Il posa la disquette sur le bureau.

Le comte Vorkosigan sourit.

— Tu te formes, mon garçon… (Il inséra le disque dans son ordinateur pour un rapide examen.) Je ferai préparer le chèque pendant le déjeuner. Tu pourras l'emporter quand tu partiras.

— Merci, chef.

Elena se pencha en avant avec ardeur.

— Amiral, que va-t-il advenir maintenant de la flotte dendarii ?

— Ce qui lui plaira, je présume. Encore qu'elle ne puisse s'attarder aussi près de Barrayar.

— Allons-nous de nouveau être abandonnés ?

— Abandonnés ?

— Vous aviez fait de nous une armée impériale, naguère. Je le pensais. Baz le pensait. Puis Miles nous a quittés et… ensuite rien.

— Exactement comme l'île Kyril, commenta Miles. Loin des yeux, loin du cœur. (Il haussa les épaules avec accablement.) J'en infère qu'ils ont subi une détérioration similaire de leur moral.

Le comte Vorkosigan lui lança un regard aigu.

— Le sort des Dendarii – comme ta future carrière militaire, Miles – est un sujet encore en discussion.

— Est-ce que je participerai à cette discussion ? Et eux aussi ?

— Nous vous tiendrons au courant. (Le comte Vorkosigan planta les mains sur son bureau et se leva.) Voilà tout ce que je peux dire maintenant, même à vous. Déjeuner, officiers ?

Bien obligés, Miles et Elena se levèrent à leur tour.

— Le commodore Tung n'est pas encore au courant de nos liens réels de parenté, prévint Miles. Si tu désires que cela reste un secret, il faudra que je joue le rôle de l'amiral Naismith quand nous le rejoindrons.

Le sourire du comte Vorkosigan devint bizarre.

— Illyan et le capitaine Ungari doivent certainement préférer ne pas révéler une identité de couverture éventuellement utile. Eh bien, d'accord. Ce sera sûrement fascinant.

— Je préfère te prévenir : l'amiral Naismith n'est pas très déférent.

Elena et le comte Vorkosigan se regardèrent et tous deux éclatèrent de rire. Miles attendit, drapé dans ce qu'il put rassembler de dignité, jusqu'à ce qu'ils se calment enfin.

L'amiral Naismith se montra d'une courtoisie appliquée pendant le déjeuner. Même le lieutenant Yegorov n'aurait rien trouvé à y redire.

Le courrier du gouvernement de Vervain tendit la lettre de crédit par-dessus le bureau. Miles certifia qu'il l'avait bien reçue par l'empreinte de son pouce, un scanner de rétine et la signature gribouillée illisible avec son paraphe de l'amiral Naismith, qui ne ressemblait en rien à la signature précise de l'enseigne Vorkosigan.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec vous, messieurs, dit Miles en empochant la lettre avec satisfaction et en en scellant soigneusement le rabat.

— C'est le moins que nous puissions faire, dit le commandant de la station. Je suis incapable de vous dire ce que j'ai ressenti, sachant que le passage qu'allaient faire les Cetagandans serait leur dernier, alors que nous nous armions de courage pour lutter jusqu'au bout, quand les Dendarii se sont matérialisés pour venir à notre rescousse.

— Les Dendarii n'auraient pu y réussir seuls, répliqua modestement Miles. Nous vous avons simplement aidés à tenir la tête de pont jusqu'à ce qu'arrive la grosse artillerie.

— Et si la tête de pont n'avait pas tenu le coup, les forces de l'Alliance de Hegen – la grosse artillerie, comme vous dites – n'auraient pas pu sauter dans l'espace territorial de Vervain.

— Pas sans de grosses pertes, certainement, concéda Miles.

Le commandant de la station consulta son chrono.

— Eh bien ! ma planète exprimera son opinion là-dessus très rapidement sous une forme plus tangible. Puis-je vous escorter à la cérémonie, amiral ? Il est temps.

— Merci.

Miles se leva et sortit le premier du bureau, sa main revérifiant les remerciements tangibles dans sa poche. Des médailles, hein ! Les médailles ne paient pas les réparations de navires.

Il s'arrêta devant un portail transparent, attiré à moitié par la vue depuis la station et à moitié par son propre reflet. Les uniformes de gala oserans/dendarii étaient parfaits, conclut-il : une tunique de velours d'un gris doux mis en valeur par un galon d'un blanc éclatant et des boutons d'argent sur les épaules, un pantalon assorti et des bottes grises en daim synthétique. Il eut l'impression que ce costume le faisait paraître plus grand. Peut-être conserverait-il ce modèle.

Au-delà du portail flottait un petit nombre de vaisseaux : dendarii, rangers, vervani et ceux de l'Alliance. Le *Prince Serg* ne se trouvait

pas parmi eux, il était à présent en orbite au-dessus de la planète vervani tandis que continuaient des conversations à – littéralement – haut niveau, élaborant les détails du traité permanent d'amitié, de commerce, de tarifs préférentiels, de pacte de défense mutuelle, etc., entre Barrayar, Vervain, Aslund et Pol. Grégor, Miles l'avait entendu dire, s'était montré d'une intelligence lumineuse à la fois sur le plan des relations publiques et des parties purement techniques de l'affaire. *Mieux vaut toi que moi, mon gars*. La station de départ vervani laissait son propre programme de réparations prendre du retard pour apporter de l'aide aux Dendarii ; Baz travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Miles s'arracha à sa contemplation du paysage et suivit le commandant de la station.

Ils marquèrent un temps dans le couloir devant la vaste salle de réunion où devait avoir lieu la cérémonie, attendant que les assistants prennent place. Les Vervani désiraient manifestement que les héros du jour fassent une entrée grandiose. Le commandant passa devant pour la préparer. L'auditoire n'était pas nombreux – il y avait trop de travail vital à faire –, mais les Vervani avaient trouvé suffisamment de personnes en bon état pour le rendre respectable, et Miles avait recruté en contribution un peloton de Dendarii convalescents pour gonfler l'assistance. Il accepterait en leur nom dans son discours, décida-t-il.

Pendant que Miles attendait, il vit le commandant Cavilo arriver avec sa garde d'honneur barrayarane. À sa connaissance, les Vervani ignoraient encore que les armes des gardes d'honneur comportaient des charges mortelles et qu'ils avaient ordre de tirer pour tuer si leur prisonnière tentait de s'évader. Le visage dur, deux femmes en uniforme d'auxiliaires barraya-ranes veillaient sur Cavilo nuit et jour. Cavilo se débrouillait fort bien pour ne pas avoir l'air de s'en apercevoir.

Le grand uniforme des Rangers était une version plus soignée de leur treillis, havane, noir et blanc, évoquant à Miles la robe d'un chien de garde. Cette chienne mord, se rappela-t-il. Cavilo sourit et s'approcha de lui d'un pas nonchalant. Elle empestait son parfum vert asphyxiant ; elle avait dû se baigner dedans.

Miles inclina la tête en guise de salut, plongea la main dans une poche et en sortit deux filtres. Il en fourra un dans chaque narine où

ils se dilatèrent lentement, formant un bouchon hermétique, et inhala profondément pour les tester. Ça marchait. Ils filtreraient des molécules beaucoup plus petites que les horribles matières organiques de ce damné parfum. Miles respira par la bouche.

Cavilo observa cette opération avec une expression de frustration furieuse.

— *Le diable* vous emporte ! marmotta-t-elle.

Miles haussa les épaules, paumes ouvertes, comme pour dire : *Qu'attendez-vous de moi ?*

— Est-ce que vous et vos survivants êtes prêts à vous en aller ?

— Tout de suite après cette mascarade. Je dois abandonner six vaisseaux trop endommagés pour sauter dans l'espace.

— Raisonnable de votre part. Si les Vervani ne vous démasquent pas rapidement, les Cetagandans, quand ils se rendront compte qu'ils ne peuvent pas vous attraper eux-mêmes, leur expliqueront probablement l'horrible vérité. Je vous conseille de ne pas vous attarder par ici.

— Je n'en ai pas l'intention. Si je revois jamais cet endroit, ce sera encore trop tôt. Cela vaut doublement pour vous, mutant. Sans vous…

Elle secoua la tête avec amertume.

— À propos, reprit Miles, les Dendarii ont maintenant été payés trois fois pour cette opération. Une fois par ceux qui nous avaient engagés à l'origine, les Aslunders, une fois par les Barrayarans et une fois par les Vervani reconnaissants. Chacun est tombé d'accord pour couvrir la totalité de nos dépenses. Ça laisse un très confortable bénéfice.

— Vous feriez bien de *prier* pour que nous ne nous revoyions jamais ! siffla-t-elle.

— Adieu, donc !

Ils entrèrent dans la salle de briefing pour recevoir leurs décorations. Cavilo aurait-elle le culot monstre d'accepter la sienne au nom des Rangers que ses complots tortueux avaient anéantis ? Oui, en l'occurrence. Miles réprima une nausée.

La première bataille que j'aie jamais gagnée, songea-t-il, quand le commandant de la station épingla la sienne en le couvrant de compliments d'une exagération embarrassante, *et je ne peux même*

pas la porter chez moi. La médaille, l'uniforme et l'amiral Naismith lui-même devaient bientôt retourner au placard. Pour toujours ? La vie de l'enseigne Vorkosigan n'était pas tellement attrayante par comparaison. Et pourtant… le mécanisme du métier de soldat était le même, d'un côté comme de l'autre. S'il y avait une différence entre lui et Cavilo, ce devait être dans ce qu'ils choisissaient de servir. Et la façon dont ils choisissaient de le faire. *Non pas toutes les voies, mais une seule…*

Quand Miles retourna à Barrayar en permission, quelques semaines plus tard, Grégor l'invita à déjeuner à la résidence impériale. Ils s'assirent à une table de fer forgé dans les Jardins du Nord, célèbres pour avoir été dessinés par l'empereur Ezar, le grand-père de Grégor. En été, l'endroit était très ombragé ; à présent, il était bariolé de lumière filtrant à travers les jeunes feuilles qui ondulaient aux souffles légers de la brise printanière. Les gardes exerçaient leur surveillance hors de vue, les serveurs attendaient hors de portée de voix que Grégor appuie sur sa sonnette. Rassasié par les trois premiers services, Miles buvait à petites gorgées du café brûlant et méditait un assaut sur un deuxième gâteau, tapi à l'autre bout de la nappe sous un épais camouflage de crème. Ou cela outrepasserait-il ses forces ? Battues à plate couture, les rations d'esclave contractuel qu'ils avaient naguère partagées, pour ne rien dire des os à mâcher pour chien de Cavilo !

Même Grégor semblait tout voir avec des yeux neufs.

— Les stations spatiales sont vraiment d'un ennui, tu sais ? Tous ces couloirs, commenta-t-il, le regard perdu au-delà d'une fontaine, suivant de l'œil la courbe d'un sentier pavé de briques qui s'enfonçait dans une orgie de fleurs. À force de le contempler tous les jours, j'avais cessé de me rendre compte à quel point Barrayar était beau. Il a fallu que j'oublie pour m'en souvenir. Etrange.

— Il y a des moments où je ne me rappelais même plus sur quelle station spatiale je me trouvais, acquiesça Miles, la bouche pleine de pâtisserie et de crème. Les croisières de luxe, c'est autre chose, mais les stations du Moyeu de Hegen visent effectivement l'utilitaire.

Il grimaça à l'association qu'évoquait ce dernier mot.

La conversation dériva sur les récents événements dans le Moyeu de Hegen. Grégor s'épanouit en apprenant que Miles, lui non plus, n'avait jamais envoyé d'ordre de combat dans la salle de tactique du *Triomphe*, sauf pour régler la crise de sécurité intérieure quand Tung l'en avait chargé.

— La plupart des officiers ont terminé leur tâche avant que l'action commence, parce que le combat se déroule trop rapidement pour que les officiers influent dessus, lui assura Miles. Une fois que tu as mis en route un bon ordinateur tactique – et si tu as la chance d'avoir un homme avec du nez –, mieux vaut garder les mains dans les poches. J'avais Tung, tu avais… hum…

— Et de belles poches profondes, dit Grégor. J'y pense encore. Cela semblait presque irréel, jusqu'à ce que je me rende ensuite à l'infirmerie. Et que je comprenne que tel ou tel point lumineux signifiait le bras perdu de cet homme, les poumons gelés de celui-là…

— Faut faire attention à ces petites lumières. Elles disent des mensonges tellement apaisants, reconnut Miles. Si tu les laisses faire. (Il chassa avec du café une autre bouchée collante, hésita puis observa :) Tu n'as pas dit la vérité à Illyan à propos de ta petite culbute par-dessus le balcon, hein.

C'était une remarque, pas une question.

— Je lui ai expliqué que j'étais ivre et que j'étais descendu jusqu'en bas. (Grégor contemplait les fleurs.) Comment l'as-tu appris ?

— Il ne parle pas de toi sans une terreur secrète dans le regard.

— Je lui ai seulement… raconté une partie. Je ne veux pas faire de vagues maintenant. Tu ne lui en as pas parlé non plus – ce pour quoi je te remercie.

— De rien. (Miles but encore du café.) Accorde-moi une faveur en retour. Parles-en à quelqu'un.

— À qui ? Pas à Illyan. Pas à ton père.

— Et à ma mère ?

— Hum !…

Grégor mordit pour la première fois dans sa *Torte,* sur la couche de crème de laquelle il traçait jusque-là des sillons.

— Elle est peut-être la seule personne de Barrayar qui soit capable de placer automatiquement Grégor l'homme avant Grégor

l'empereur. Toute notre hiérarchie lui apparaît comme une illusion d'optique, je crois. Et tu la connais, elle sait tenir sa langue.

— J'y réfléchirai.

— Je ne veux pas être le seul qui… le seul. Je me rends parfaitement compte quand je ne suis pas à la hauteur.

— Vraiment ?

Grégor haussa les sourcils, un coin de sa bouche se releva.

— Oh, oui ! Seulement, en temps normal, je ne le laisse pas voir.

— D'accord. Je le ferai, dit Grégor.

Miles attendit.

— Parole d'honneur, ajouta Grégor.

Miles se détendit, infiniment soulagé.

— Merci. (Il contempla un troisième gâteau. Les parts avaient de quoi tenter la gourmandise.) Te sens-tu mieux, ces jours-ci ?

— Beaucoup mieux, merci.

Grégor recommença à tracer des sillons dans sa crème.

— Sûr ?

Hachures en sens inverse.

— Je ne sais pas. À la différence de ce pauvre bougre à qui ils faisaient jouer mon rôle pendant que j'étais parti, je ne m'étais pas précisément porté volontaire pour cela.

— Tous les Vors sont des recrues, sur ce plan-là.

— N'importe quel autre Vor pourrait s'enfuir sans qu'on soit affecté par son absence.

— Est-ce que je ne te manquerais pas un peu ? geignit Miles. (Il jeta un coup d'œil à la ronde dans le jardin.) Cela n'a pas l'air d'un poste tellement pénible, comparé à l'île Kyril.

— Sauf quand tu es seul au lit, à minuit, à te demander à quel moment tes gènes vont commencer à engendrer des monstres dans ton esprit. Comme le grand-oncle Youri le Fou. Ou le prince Serg.

— Je suis au courant des… heu… des problèmes du prince Serg, dit Miles avec précaution.

— Tout le monde semble au courant. Sauf moi.

C'était donc *ça* qui avait déclenché la première réelle tentative de suicide chez Grégor, déjà de nature dépressive. La clé et la serrure, clic ! Miles s'efforça de masquer son triomphe pour cette soudaine prouesse de perspicacité.

— Quand l'as-tu découvert ?

— Pendant la conférence de Komarr. J'avais déjà surpris des allusions. Je les avais portées au compte de la propagande ennemie.

Le ballet sur le balcon avait donc été la réaction immédiate au choc. Grégor n'avait eu personne à qui se confier…

— Toutes les rumeurs qui couraient sur le prince héritier Serg ne sont pas exactes, interrompit précipitamment Miles. Encore que ce qu'il y a de vrai soit assez moche. Ma mère est au courant. Elle a vu de ses propres yeux des choses ahurissantes, pendant l'invasion d'Escobar que même *moi* j'ignore. Mais elle te les dira. Pose carrément des questions, elle te répondra carrément.

— C'est apparemment un trait de famille, concéda Grégor. Aussi.

— Elle te dira à quel point tu es différent de lui… Pas de vice dans le sang du côté de ta mère dont j'aie jamais entendu parler… En tout cas, j'ai hérité probablement presque autant de gènes de Youri le Fou que toi, par une ascendance ou par une autre.

Grégor eut un vrai sourire.

— Est-ce censé être rassurant ?

— Mm, plutôt en se fondant sur la théorie que l'on aime bien ne pas être seul à être malheureux.

— J'ai peur du pouvoir…

La voix de Grégor devint basse, méditative.

— Tu n'as pas peur du pouvoir, tu as peur de faire du mal aux gens en exerçant ce pouvoir, déduisit subitement Miles.

— Tu n'es pas tombé loin.

— Pas pile ?

— J'ai peur d'y prendre plaisir. À faire mal. Comme *lui*.

Il parlait du prince Serg. Son père.

— Quelle blague ! dit Miles. J'ai regardé mon grand-père tenter pendant des années de te donner le goût de la chasse. Tu y es devenu fort, je suppose, parce que tu estimais que c'était ton devoir de Vor, mais du diable si tu n'étais pas près de vomir chaque fois que tu ratais à moitié ton coup et que nous devions courir après une bestiole blessée. Peut-être que tu as d'autres perversions, mais pas le sadisme.

— Ce que j'ai lu et entendu dire est si horriblement fascinant… Je ne peux pas m'empêcher d'y penser. Je ne peux pas me le sortir de

l'esprit.

— Ta tête est pleine d'horreurs parce que le *monde* est plein d'horreurs. Regarde les horreurs que Cavilo a causées dans le Moyeu de Hegen.

— Si je l'avais étranglée pendant son sommeil – ce que j'ai eu l'occasion de faire –, aucune de ces horreurs ne se serait produite.

— Si aucune de ces horreurs ne s'était produite, elle n'aurait pas mérité d'être étranglée. Une sorte de paradoxe de voyage dans le temps, je le crains. La flèche de la justice ne vole que dans un sens. Uniquement. Tu ne peux pas regretter de ne pas l'avoir étranglée d'abord. Quoique je suppose que tu peux regretter de ne pas l'avoir étranglée après…

— Non… non… Je laisse cela aux Cetagandans s'ils réussissent à l'attraper maintenant qu'elle a eu son avance.

— Grégor, je suis désolé, mais je ne crois vraiment pas qu'un empereur Grégor le Fou soit possible. Ce sont tes *conseillers* qui vont être déboussolés.

Grégor contempla le plateau de pâtisseries et soupira.

— Je suppose que les gardes seraient perturbés si j'essayais de te lancer une tarte à la crème à la figure.

— Profondément. Tu aurais dû le faire quand nous avions huit et douze ans, tu t'en serais peut-être tiré à ce moment-là. La tarte à la crème de la justice ne vole que dans un sens, dit Miles avec un petit rire.

Trois ou quatre façons d'utiliser un plateau chargé de pâtisseries contraires à l'usage et dignes d'étudiants de deuxième année furent alors suggérées par l'un et l'autre, les laissant pliés par le rire. Grégor avait besoin d'une bonne bataille à coups de tartes à la crème, conclut Miles, quand bien même ne serait-elle que verbale et imaginaire. Quand le rire finit par se calmer, et tandis que le café refroidissait, Miles dit :

— Je sais que la flatterie te fait bondir mais, nom d'une pipe, tu te tires drôlement bien de ton boulot ! Tu dois t'en rendre compte quelque part à l'intérieur de toi, après la conférence de Vervain. Garde-le, hein ?

— Je crois que oui. (La fourchette de Grégor s'enfonça avec plus de vigueur dans sa dernière bouchée de dessert.) Tu vas garder le tien,

aussi, non ?

— Quel qu'il soit. J'ai justement rendez-vous avec Simon Illyan à ce sujet, cet après-midi, répliqua Miles, qui décida finalement de s'abstenir du troisième gâteau.

— Tu n'as pas l'air précisément enthousiaste.

— Il ne va pas me rétrograder, je suppose. Il n'y a pas de grade au-dessous d'enseigne.

— Il est content de toi, que veux-tu de plus ?

— Il n'avait pas l'air satisfait quand je lui ai fait mon rapport final. Il paraissait avoir mal à l'estomac. N'a pas dit grand-chose. (Il jeta soudain à Grégor un regard soupçonneux.) Tu le sais, n'est-ce pas ? Allez, dis !

— Je ne dois pas m'ingérer dans la chaîne de commandement, déclara Grégor d'un ton sentencieux. Peut-être grimperas-tu le long de ses maillons. J'ai entendu dire que le poste de commandant à l'île Kyril était vacant.

Miles frissonna.

Le printemps, à Vorbarr Sultana, la capitale de Barrayar, était aussi beau que l'automne, conclut Miles. Il s'arrêta un instant avant de se retourner vers l'entrée principale du grand bâtiment massif qui était le Q. G. de la SécImp. L'érable de la Terre était toujours là, au-delà de l'endroit où la rue tournait, ses feuilles tendres luisant d'un vert délicat dans le contre-jour de l'après-midi. La végétation indigène de Barrayar était pour une bonne part dans des tons bruns et rouge terne. Visiterait-il jamais la Terre ? Peut-être.

Miles présenta aux gardes les laissez-passer adéquats. Leur visage était familier, c'était la même équipe qu'il avait aidé à superviser l'hiver dernier pendant cette interminable période… Seulement quelques mois plus tôt ? Cela lui paraissait plus vieux que ça. Il était encore capable de réciter tout d'une haleine le taux de leur paie. Ils échangèrent des plaisanteries mais, étant de bons agents de la SécImp, ils ne posèrent pas la question qui brillait dans leurs yeux : *Où êtes-vous allé ?* Miles ne se vit pas assigner d'escorte de sécurité jusqu'au bureau d'Illyan. C'était bon signe. Ce n'était pas comme s'il n'en connaissait pas le chemin, à présent.

Il suivit les tours et détours familiers dans le labyrinthe, les montées en ascenseur. Le capitaine dans l'antichambre d'Illyan lui fit signe de passer, levant à peine les yeux de sa console. Le bureau était inchangé, la colossale table-console d'Illyan était inchangée, Illyan lui-même était… plutôt plus las d'aspect, légèrement plus pâle. Il devrait sortir pour profiter un peu de ce soleil printanier. Au moins ses cheveux n'étaient-ils pas devenus tout blancs, ils avaient encore à peu près le même mélange poivre et sel. Son goût en matière d'habillement était toujours neutre au point d'être un camouflage.

Illyan désigna un siège – autre bon signe, Miles le prit aussitôt –, en termina avec ce qui l'avait absorbé et leva enfin les yeux. Il se pencha, coudes appuyés sur la console, entrelaça les doigts et considéra Miles avec une sorte de désapprobation clinique, comme s'il était un point de donnée qui empêchait le tracé de la courbe et qu'Illyan était en train de décider s'il pouvait encore sauver la théorie en le reclassant sous la rubrique « erreur expérimentale ».

— Enseigne Vorkosigan, dit-il avec un soupir, il semble que vous ayez encore un petit problème en ce qui concerne la subordination.

— Je sais, monsieur. Je suis navré.

— Avez-vous l'intention d'y chercher une solution, en dehors de le regretter ?

— Qu'y puis-je si les gens me donnent les ordres qui ne conviennent pas ?

— Si vous êtes incapable d'obéir à mes ordres, je ne veux pas de vous dans ma Section.

— Eh bien… je croyais m'en être acquitté. Vous vouliez une évaluation militaire du Moyeu de Hegen. J'en ai établi une. Vous vouliez savoir d'où provenait la déstabilisation. Je l'ai découvert. Vous vouliez que les Mercenaires Dendarii évacuent le Moyeu. D'ici à trois semaines, ils partiront, à ce que j'ai compris. Vous avez demandé des résultats. Vous les avez eus.

— Une *foule* de résultats, murmura Illyan.

— J'admets n'avoir pas reçu l'ordre exprès de sauver Grégor, j'ai seulement présumé que vous voudriez que ce soit fait.

Illyan l'examina en quête de l'ironie, ses lèvres s'amincissant quand il l'eut apparemment trouvée. Miles s'appliquait à garder un

masque impassible, encore que battre Illyan sur le terrain de l'impassibilité fût une œuvre requérant un effort majeur.

— Pour autant que je m'en souvienne, reprit Illyan (et la mémoire d'Illyan était eidétique, grâce à une biochip illyriane), j'ai donné ces ordres au capitaine Ungari. À vous, je n'en ai donné qu'un seul. Pouvez-vous vous rappeler ce que c'était ?

Cette question était posée du ton encourageant que l'on prend à l'égard d'un enfant de six ans qui commence à apprendre à nouer ses lacets de souliers. Tenter de battre Illyan sur le terrain de l'ironie était aussi dangereux que de tenter de le battre sur celui de l'impassibilité.

— Obéir aux ordres du capitaine Ungari, répéta Miles à contrecœur.

— Précisément. (Illyan se radossa à son siège.) Ungari était un bon agent d'exécution, digne de confiance. Si vous aviez bousillé l'affaire, vous l'auriez fait tomber avec vous. Il est maintenant à demi ruiné.

Miles agita les mains dans de petits gestes de dénégation.

— Il a pris les décisions justes, pour son niveau. Vous ne pouvez pas le lui reprocher. C'est simplement que… les choses étaient devenues trop importantes pour que je continue à jouer à l'enseigne quand l'homme qu'il fallait était le seigneur Vorkosigan.

Ou l'amiral Naismith.

— Hum ! commenta Illyan. Néanmoins… à qui vais-je vous affecter maintenant ? Quel officier loyal va ensuite avoir sa carrière brisée ?

Miles y réfléchit.

— Pourquoi ne m'affectez-vous pas directement à vous ?

— Merci bien, dit Illyan sèchement.

— Je ne voulais pas dire…

Miles commença à bredouiller des protestations, puis s'arrêta, décelant la lueur oblique de l'humour dans les yeux bruns d'Illyan.

— Vous êtes en train de vous moquer de moi, hein ?

— À la vérité, cette proposition a été effectuée. Inutile de le préciser, pas par moi. Mais un agent galactique doit opérer avec un haut degré d'indépendance. Nous envisageons de faire de nécessité vertu…

Une lumière sur sa console détourna l'attention d'Illyan. Il vérifia quelque chose et appuya sur un bouton. La porte dans le mur à la droite de son bureau s'ouvrit en glissant et Grégor la franchit. L'empereur se débarrassa d'un garde qui resta dans le couloir, l'autre traversa le bureau à pas silencieux pour aller se poster au-delà de l'antichambre. Toutes les portes se refermèrent d'une glissade. Illyan se leva pour avancer un fauteuil à l'empereur et lui adressa un signe de tête, une sorte de vestige de courbette, avant de se rasseoir. Miles, qui s'était levé aussi, esquissa un salut et s'assit également.

— Lui avez-vous déjà parlé des Dendarii ? demanda Grégor à Illyan.

— J'allais y arriver, répliqua Illyan. Graduellement.

— Qu'y a-t-il à propos des Dendarii ? questionna Miles, incapable de maîtriser l'impatience de sa voix, en dépit de ses efforts pour présenter une version jeune de la surface impassible d'Illyan.

— Nous avons décidé de les engager à titre permanent, expliqua Illyan. Vous, sous votre identité de couverture comme amiral Naismith, serez notre agent de liaison.

— Pour consulter des mercenaires ?

Miles cligna des paupières. Naismith est vivant !

Grégor arbora un grand sourire.

— Les mercenaires particuliers de l'empereur. Nous leur devons, j'estime, davantage que leur salaire de base pour les services qu'ils nous ont rendus – ainsi qu'à Nous – dans le Moyeu de Hegen. Et ils ont assurément démontré l'utilité de pouvoir atteindre des endroits que des barrières politiques interdisent à nos forces régulières.

Miles interpréta l'expression d'Illyan comme une désolation profonde pour le budget de sa Section plutôt que comme de la désapprobation.

— Simon guettera les occasions de les employer activement et les mettra à profit, poursuivit Grégor. Il nous faudra justifier ces honoraires, finalement.

— Je les vois mieux employés dans des opérations d'espionnage que dans des coups de main, dit précipitamment Illyan. Ceci n'est pas une licence pour courir l'aventure ou, pire, une sorte de lettre de marque. En fait, la première chose dont je veux que vous vous occupiez, c'est de renforcer votre service d'espionnage. Je sais que

vous avez les fonds nécessaires. Je vous prêterai un ou deux de mes experts.

— Pas encore des gardes du corps-montreurs de marionnettes, chef ? questionna nerveusement Miles.

— Demanderai-je au capitaine Ungari s'il désire se porter volontaire ? s'enquit Illyan en réprimant un plissement de rire de ses lèvres. Non. Vous opérerez de façon indépendante. Dieu nous aide ! Après tout, si je ne vous envoie pas quelque part ailleurs, vous serez ici. Donc le programme a au moins ce mérite, même si les Dendarii ne font jamais rien.

— Je crains que ce ne soit essentiellement ta jeunesse la cause du manque de confiance de Simon, murmura Grégor du haut de ses vingt-cinq ans. *Nous* estimons venu le moment qu'il abandonne ce préjugé.

Oui, c'était bien un *Nous* impérial, les oreilles de Miles, sensibles aux intonations barrayaranes, ne le trompaient pas. Illyan, lui aussi, l'avait nettement perçu. L'homme maître en l'art d'exercer des pressions en subissait une. Cette fois, l'ironie d'Illyan se teinta… d'une approbation sous-jacente ?

— Aral et moi, nous avons travaillé vingt ans pour nous mettre au chômage. Nous vivrons peut-être assez longtemps pour prendre notre retraite, après tout. (Il marqua un temps.) C'est ce qu'on appelle le « succès » dans mon métier, mes garçons. Je n'y verrais pas d'objection. (Il ajouta à mi-voix :) Ah ! me débarrasser enfin la tête de cette satanée biochip !

— Mmm, ne partez pas tout de suite en quête d'une villa en bord de mer propice pour faire du surf, dit Grégor.

Ce n'était pas de la déroute, ni de la marche arrière ni de la soumission, non, simplement l'expression de sa confiance en Illyan. Ni plus, ni moins. Grégor jeta un coup d'œil vers… était-ce le cou de Miles ? Les profondes meurtrissures dues à l'étreinte de Metzov avaient presque disparu maintenant, sûrement.

–… Alliez-vous également en venir à l'autre sujet ? demanda-t-il à Illyan.

Illyan ouvrit une main.

— À vous de jouer.

Il fouilla dans un tiroir sous sa console.

— Nous – et *Nous* – avons estimé que nous vous devions quelque chose de plus, aussi, Miles, reprit Grégor.

Miles hésita entre une réponse dans le style : *Bah ! ce n'était rien* et un *qu'est-ce que tu m'as apporté ?* puis se décida pour une expression de vive curiosité.

Illyan se redressa et lança à Miles un objet de petite taille qui traça un éclair rouge dans l'air.

— Tenez. Vous voilà lieutenant. Quelque signification que vous y attachiez.

Miles attrapa à deux mains les rectangles de plastique à fixer à son col pour marquer son nouveau grade. Il était tellement surpris qu'il dit la première chose qui lui passa par la tête.

— Eh bien ! voilà un début pour le problème de subordination.

Illyan le gratifia d'un regard peu amène.

— Ne vous emballez pas. Environ dix pour cent des enseignes sont promus après leur première année de service. Votre beau monde vor croira de toute façon que c'est du népotisme.

— Je sais, répliqua Miles tristement.

Ce qui ne l'empêcha pas d'ouvrir son col et de commencer aussitôt à agrafer ses insignes.

Illyan se radoucit légèrement.

— Votre père sera d'un autre avis, toutefois. Et Grégor. Et, heu !… moi aussi.

Miles leva la tête et, presque pour la première fois de cette entrevue, rencontra le regard d'Illyan planté dans le sien.

— Merci.

— Vous l'avez mérité. Vous n'obtiendrez rien de moi que vous n'ayez mérité. Ce qui inclut les réprimandes.

— Je les accueillerai avec reconnaissance, monsieur.